DU KHORASSAN

AU

PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

DU KHORASSAN
AU
PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

PAR

HENRY-RENÉ D'ALLEMAGNE

Archiviste Paléographe, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal
CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE

ouvrage contenant 960 clichés dans le texte
et 255 planches hors texte, dont 47 en couleur

TOME IV

HACHETTE et C[ie]

79, Boulevard Saint-Germain, PARIS

MCMXI

CHAPITRE IX

De Téhéran à Koum

Le départ de Téhéran. — Kérizeh. — Histoire d'un médecin européen et d'un négociant d'Ispahan. — Husein-Abad. — Khalé-Mamet-Ali-Khan. — La vallée de l'Ange de la Mort. — Ali-Abad. — Le lac de Koum. — Kushk. — Aster-Abad. — Arrivée à Koum. — Le bazar de Koum. — Souvenirs de pèlerinage. — Les cimetières de Koum. — Le pont sur le Rud-i-Anarbar. — Coup d'œil sur la ville. — Histoire de la ville de Koum. — Le tombeau de Fatima. — Fath-Ali-Shah et le reliquaire de Fatima. — Situation commerciale et population de Koum. — La grande mosquée. — Départ de Koum : les épiciers et droguistes. — Bouchers et restaurateurs. — Chapeliers et selliers. — Les faubourgs de Koum. — Les nécropoles de Koum.

VENDREDI 4 octobre. — C'est aujourd'hui que nous mettons le cap sur Ispahan; nous devions partir avant le lever du soleil, mais il fallait compter avec la mollesse et l'incurie habituelles des Orientaux, aussi est-il presque 10 heures et demie, quand tout est prêt pour affronter cette fameuse route qui doit, suivant l'avis unanime, nous réserver de si désagréables surprises.

Départ de Téhéran.

Les gens qui n'ont jamais voyagé qu'en chemin de fer, où le train part à l'heure précise, sont gâtés à un tel point qu'ils se croient perdus pour un retard de quelques minutes. A ces voyageurs grincheux, nous recommandons d'aller faire un tour dans le véritable Orient pour y apprendre à exercer leur patience.

Avant de voir arriver voiture et fourgon, nous avons dû plusieurs fois aller les chercher jusque dans la cour du caravansérail de la poste, et peu s'en est fallu que nous ne traînions nos attelages par la bride pour être certains qu'ils

ne nous feraient pas faux-bond. Depuis deux heures, notre escorte de soldats backhtiaris est sous nos fenêtres dans une tenue martiale, qui indique bien le danger auquel ces fils du désert vont s'exposer au cours de la route, pour protéger nos précieuses personnes.

Bien lente est la traversée des rues encombrées de Téhéran; la marche est



UN MARCHAND DE COMESTIBLES
PRÈS DES ÉCURIES DE LA POSTE AUX CHEVAUX POUR LA ROUTE D'ISPAHAN, A TÉHÉRAN.

continuellement entravée par toute une population d'artisans et d'oisifs, de mollahs et de seyides, de lépreux et de mendiants. De temps à autre, on rencontre une haute voûte obscure : c'est l'entrée de quelque bazar spécial. Successivement nous côtoyons le quartier de la sellerie et du harnachement, des tapis et des étoffes de soie, des orfèvres et des armuriers, puis enfin les échoppes des marchands de légumes et des boulangers en plein vent.

Maintenant, nous sommes hors de la ville; longtemps on circule au milieu des cimetières, où les tombes des pauvres gens, formées de briques à peine cuites, paraissent se serrer les unes contre les autres pour se prêter mutuel appui et assistance; elles semblent ainsi vouloir se défendre contre la dévastation et la lente désagrégation des éléments. Les tombes des riches citoyens s'élèvent fièrement au-dessus de la plèbe, dominant ceux qui, durant leur vie, ne furent riches que d'espérance. Les marchands ou les fonctionnaires qui ont suffisamment pressuré le pauvre peuple, se font, pour leur dernière demeure, construire de somptueux mausolées de forme ronde ou carrée, ouverts à tous venants.

La longue route que l'on suit en sortant de Téhéran, dans la direction de

Koum, fut construite il y a quelques années par une compagnie anglaise, qui a même créé les caravansérails servant de relais de poste. Cette chaussée, quoique déjà sensiblement dégradée depuis qu'elle est passée entre les mains des Persans, est cependant encore parfaitement carrossable, et l'on comprend que de hardis voyageurs aient pu, il y a quelques années, y faire courir une automobile (1).

Les environs de Téhéran sont extrêmement fertiles. Aussi loin que peut



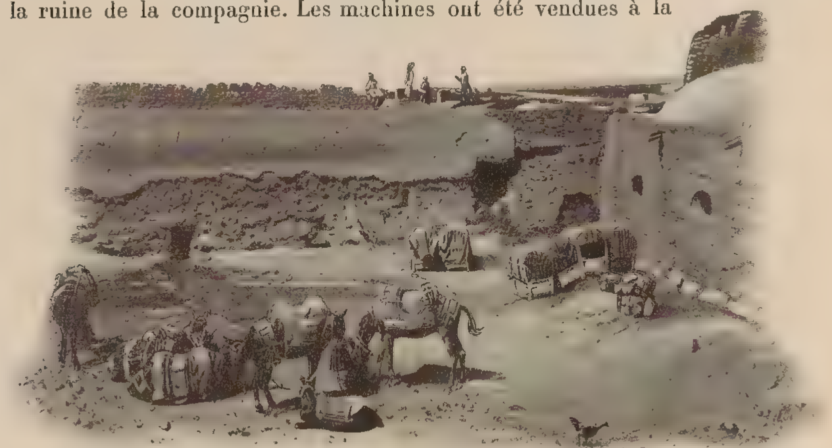
FABRICATON DES BRIQUES AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN.

s'étendre la vue, ce ne sont que d'immenses cultures maraîchères qui, au moment de la récolte, doivent fournir de bien belles moissons. C'est maintenant le temps du labour, et cette opération se pratique souvent à la main.

Kérizeh. La première station nous amène à Kérizeh, où, il y a 5 ou 6 ans à peine, existait une importante usine pour la fabrication du sucre de betterave, créée par une compagnie belge. L'esprit qui règne ici n'a pas permis à ces industriels de recueillir les fruits de leur labeur. Un beau jour, à la suite d'une discussion avec un mollah, la guerre sainte fut déclarée contre

(1) Claude Anet : *La Perse en automobile.*

les produits « impurs » de la manufacture. Pendant quelques mois, le directeur chercha à lutter contre le courant hostile, mais un abaissement du prix d'entrée sur les sucres russes, survenant à la même époque, compléta la ruine de la compagnie. Les machines ont été vendues à la



COUR D'UNE MAISON DE POSTE.

ferraille, et les vastes bâtiments ne servent plus qu'à abriter pendant quelques minutes les voyageurs qui vont sur Téhéran ou qui s'en éloignent.

Histoire d'un médecin européen et d'un négociant d'Ispahan.

Pendant le déjeuner, on nous raconte l'histoire d'un médecin européen qui, pendant de longues semaines, soigna avec un dévouement sans exemple un des plus riches négociants d'Ispahan. Notre sympathique compatriote, non content de soulager son client par de bons conseils, poussa même la bonté jusqu'à lui fournir des médicaments. Malheureusement pour lui, il s'était insuffisamment enquis des mœurs et usages du pays, sans quoi il aurait appris que tous les docteurs appelés par un indigène commencent par se faire consigner le prix de leur visite avant de sortir de chez eux. Notre marchand, ayant été rendu à la santé, vantait fort la science et le désintéressement de son médecin, et ne se lassait pas de dire qu'il n'avait pas obligé un ingrat. Un jour enfin, il estima qu'il était temps de mettre à exécution ses belles promesses, et, suivi de tous ses serviteurs, il se rendit en grande pompe chez le docteur : comme première générosité, il offrit trois œufs au domestique qui vint lui ouvrir la porte. Quant au docteur, après les salutations d'usage, il crut ne pouvoir mieux reconnaître son dévouement qu'en lui remettant deux belles oranges tirées des profondeurs de ses poches. Nos compatriotes sont bons, trop bons même, mais n'aiment pas

qu'on pousse la raillerie à ce point; aussi notre médecin prit-il les deux oranges et, avec une parfaite sérénité, les envoya dans la rue par la fenêtre entr'ouverte. Montrant ensuite le chemin de la porte à son visiteur, il l'engagea à se retirer s'il ne voulait pas être reconduit plus lestement qu'il n'était entré.



CHARRUE ATTELÉE DE CINQ PAIRES DE BOEUFS.

L'histoire ajoute que l'indignation du docteur ne fut jamais comprise par le marchand persan.

La plaine que nous traversons en sortant de Kérizeh donne l'impression d'une fraîche campagne. On ne sent pas encore le désert, quoique le sable ne soit pas loin d'ici.

Dans notre fourgon, nous transportons un Backhtiari malade. Il est venu prendre les fièvres du Mazanderan, et il lui faudra l'air pur de ses montagnes pour éclaircir un peu son teint plombé, qui n'est pas sans nous inspirer des inquiétudes pour la route.

Husein-Abad. Vers le soir, nous sommes à la station d'Husein-Abad, où, dans le coin d'un chapar-khaneh, le mirza a établi son bureau sur un tapis. Les soldats de notre escorte, qui sont de fins lettrés, l'entourent aussitôt et partagent avec lui le thé, symbole de l'amitié.

Tout autour de nous maintenant, ce sont des jardins où, en cette saison, la vie s'écoule presque entière. Le paysage est splendide. Le vert des arbres, d'une teinte bien fraîche, se découpe brutalement sur le violet de la montagne, qui va en se dégradant insensiblement jusqu'aux teintes les plus sombres.

Nous entrons dans la plaine. Voici maintenant un véritable squelette de ville, avec ses hauts pans de murs qui se dessinent d'une façon étrange sur le ciel.

A un détour de la route, une nombreuse caravane se présente à nos yeux; elle sort, comme sous l'influence d'une baguette magique, au milieu d'un beau nuage de poussière dorée, dont les molécules semblent être



UN JARDIN AUX ENVIRONS DE HUSEIN-ABAD.

d'innombrables parcelles de métaux précieux qui brillent et scintillent au soleil.

Sur la gauche, un ruisseau de feu qui réfléchit le rouge coucher du soleil ressemble à une longue traînée de rubis.

Plus haut, un troupeau d'ânes, arrivant à l'étape, va se rafraîchir à longues gorgées, tandis que leur conducteur, la pipe aux dents, s'avance en psalmodiant sa prière du soir.

Nous voici maintenant en plein désert. Au-dessus de nous, l'immense voûte du ciel brille de mille étoiles et la lumineuse voie lactée est si belle et si intense, qu'elle semble un nuage composé de milliards de petits feux divers.

Khalé-Mamet-Ali-Khan. Malgré la beauté du spectacle qui nous entoure, nous sommes obligés de constater que notre marche est bien lente; les chevaux qu'on nous a donnés ont, paraît-il, déjà accompli plus de cent kilomètres dans leur journée, aussi est-il bien près de minuit quand nous arrivons au caravansérail de Khalé-Mamet-Ali-Khan.

A cette heure tardive, il est impossible de se rien procurer, et force nous est d'attendre encore une heure et demie pour pouvoir trouver dans nos bagages de quoi faire une sommaire collation





Pièce d'eau et jardin réservés aux dames persanes en voyage
dans le caravansérail de Khalé-Mamet-Ali Khan

Samedi 5 octobre. — De très bonne heure, nous quittons cette inhospitalière auberge pour retrouver le désert. Tout autour de nous ce ne sont que petites touffes rabougries qui s'étendent à perte de vue, tandis que là-bas vers l'horizon s'élève une ligne de montagnes bleues qui, à l'aube naissante, ont encore des formes indécises. Bien au-dessus d'elles se dresse fièrement la haute cime du Demavand, que couvrent des neiges éternelles. Les ravins qui avoisinent ce géant ont déjà reçu leur parure hivernale et sont poudrés à frimas de longues traînées de neige, se mariant insensiblement avec de légers nuages blancs accrochés aux flancs des rochers.

Les chevaux de poste sur la route d'Ispahan sont bien inférieurs à ceux



LA COUR DU CARAVANSERAIL DE KHALÉ-MAMET-ALI-KHAN.

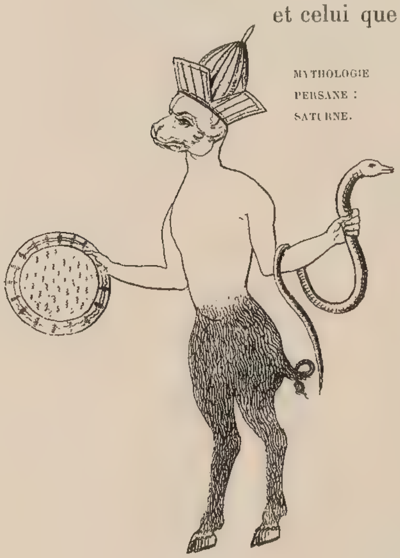
que nous avons rencontrés dans le Khorassan. Ce sont des bêtes maigres et chétives qui, dans les moments de repos, dévorent des touffes d'herbes brûlées tombant en poussière sous leurs dents.

La route devient maintenant plus accidentée. Nous traversons la montagne tantôt complètement calcinée, tantôt toute blanche coupée de veines noires et profondes.

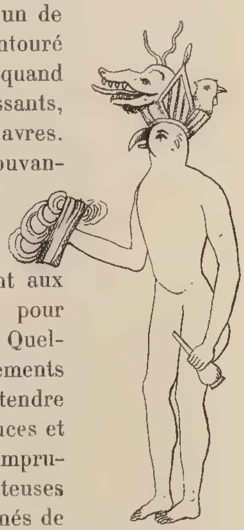
La vallée de l'Ange de la Mort.

Cette succession de défilés tristes et stériles est appelée « Malek-el-Maunt Dareh », c'est-à-dire la vallée de l'Ange de la Mort, et l'imagination superstitieuse des Persans a rempli cette contrée de démons et de monstres aux formes épouvantables. Suivant leur

légende, le « ministre de la colère de Dieu » a des lieux de repos sur la terre, et celui que nous venons de traverser est un de ses séjours favoris. Il est là entouré de *ghools*, êtres horribles qui, quand ils ont enlevé la vie aux passants, font la sarabande sur leurs cadavres. Leur forme naturelle est épouvantable, mais ils peuvent en changer et revêtir l'apparence d'animaux domestiques; souvent ils apparaissent aux voyageurs comme des amis, pour mieux tromper leur confiance. Quelquefois, les cris et les hurlements épouvantables qu'ils font entendre sont transformés en notes douces et mélodieuses; les voyageurs imprudents, mystifiés par de menteuses apparences, sont ainsi détournés de leur chemin, et, après avoir été conduits à l'orgie pendant quelques heures, sont ensuite envoyés dans la mort éternelle sans espoir de résurrection. Ces mauvais génies ont beaucoup perdu de leur puissance depuis la naissance du Prophète, et même, paraît-il, ils ne peuvent rien contre ceux qui prononcent le nom de Mahomet avec une foi sincère.



MYTHOLOGIE PERSANE : SATURNE.



MYTHOLOGIE PERSANE : JUPITER.

Ali-Abad. Ces terribles défilés franchis, nous arrivons à la station d'Ali-Abad, qui possède un fort beau et grand caravansérail. C'est là que s'arrêtent volontiers les nombreuses caravanes qui arrivent du sud de la Perse pour se rendre à Téhéran. Un portique court tout le long



MYTHOLOGIE PERSANE : MERCURE.



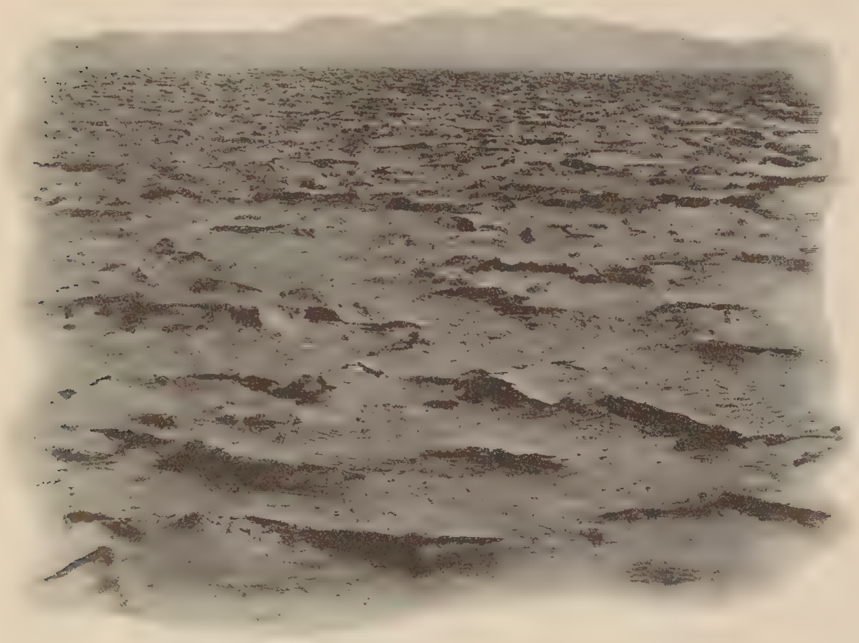
MYTHOLOGIE PERSANE : LE SOLEIL.

des constructions, sur lequel donnent les chambres, si l'on peut gratifier de ce nom les petites cases rectangulaires qui servent d'abris aux voyageurs.

Au milieu de la cour, quelques chameaux agenouillés font la sieste.

De l'édifice se dégagent quelques tours à un seul étage percées de grandes ouvertures.

En face de nous est un beau jardin avec des lauriers-roses, qui se reflètent dans une grande pièce d'eau carrée. Nous voulons aller nous reposer dans cet Eden, mais on nous en écarte assez rudement en nous faisant entendre que ce lieu est



LE DÉSERT SALE.

exclusivement réservé aux dames persanes en voyage, et Dieu sait s'il est prudent, dans ce pays, de se risquer à entrer dans un compartiment de dames seules.

La pièce d'eau est alimentée par un clair ruisseau descendant de la montagne. Le trop-plein coule lentement et s'échappe dans un petit canal qui, passant sous la route, va porter la fraîcheur dans un kava-khaneh placé en face. C'est là que les cochers sont réunis pour boire le thé et deviser des choses les plus importantes de leur existence.

La route qui s'éloigne d'Ali-Abad est très montagneuse, et pendant plusieurs farsakhs elle monte et descend capricieusement le long des pentes abruptes.

Le lac de Koum. Le dernier tournant franchi, apparaît un spectacle vraiment féerique. A nos pieds, tout au fond de la vallée, s'étend l'immense lac de Koum, le Hanz-i-Sultan-Kavir, qui semble, en certains points, s'insinuer entre les derniers contreforts de la montagne et se perdre, comme un nuage, au milieu d'une brume indécise. Les bords de ce lac sont garnis d'une large ceinture de sel qui brille au soleil comme une parure immaculée. Ce gigantesque écrin est bordé d'un large liseré vert formé par l'extraordinaire végétation de ces plantes de marais salants, les perce-pierre, que nous avons déjà rencontrées sur notre route.

On pourrait assez justement comparer à la mer Morte, en Palestine, le lac de Koum; mais il a cependant sur celle-ci l'avantage d'abriter des myriades de poissons qui peuvent considérer leur retraite comme inviolable, car jamais les indigènes n'ont tenté de s'aventurer sur un canot au milieu de ces flots surchargés de sel.

On m'a raconté à ce sujet que plusieurs habitants de Téhéran avaient projeté, il y a quelques années, de venir faire là une pêche miraculeuse. Un bateau démontable, amené non sans difficultés, fut mis à l'eau et pourvu de sa voilure; toutefois, les navigateurs n'avaient pas compté sur l'extrême densité de l'eau, et le léger esquif, qui entrait à peine dans l'onde amère, fut jeté sur le côté par un coup de vent; les imprudents navigateurs en furent quittes pour un bain peut-être très fortifiant, mais à coup sûr tout à fait intempestif.

Kushk. Peu après, on arrive à la station de Kushk, marquée sur les cartes sous le nom de Kushk-i-Nasret. Il y a là une maison fort bien construite, dans la cour de laquelle est un grand abreuvoir pour les chevaux. Des arbres au bienfaisant ombrage permettent de prendre un agréable repos. Un petit cours d'eau, qui sort de la montagne, traverse en diagonale ce lieu de délices et sert à alimenter la pièce d'eau centrale; il serpente ensuite à travers un jardin tout rempli de grenadiers en fleurs, puis, après mille détours, va porter le tribut de ses eaux au grand lac salé.

Pendant que nous devisons en contemplant le spectacle qui est à nos pieds, nous ne pouvons manquer d'admirer les énormes roches qui nous surplombent et dont les pierres ont été corrodées par les agents de toute nature. Que de révolutions géologiques ont dû se passer dans ce petit coin, et doit-on considérer cet immense lac de Koum comme le dernier vestige d'une mer intérieure analogue à ce qu'est encore la Caspienne?

Regardons maintenant le petit bouquet d'arbres dont les cimes s'agitent

doucement sous la brise saline qui dépose sur les lèvres quelques traces de chlorure de sodium, suffisantes cependant pour donner l'impression du voisinage de la mer.

Bien loin se continue le ruban de la route qui va se perdre dans la montagne d'en face. A chaque instant, l'éclairage change, et les nuages à peine précis



L'ABREUVOIR DE LA STATION DE POSTE DE KUSHK.

semblent se renouveler et varier à l'infini avec le vent qui s'élève. Toutefois, ce sont des couleurs bien pâles; dans le ciel, la note dominante est le gris, et tout le paysage s'en ressent. A cet endroit, nous sommes à 1 030 mètres d'altitude.

Après avoir quitté ce frais abri et laissé sur la droite un verger où, au milieu des dernières fleurs de l'été, les grenades trop mûres éclatent au soleil, nous cheminons dans la montagne en côtoyant pendant bien des farsakhs les bords du grand lac.

Aster-Abad. Vers le milieu du jour nous sommes à Aster-Abad, où se trouve le concessionnaire de la poste aux chevaux. C'est un Turc barbu, à l'aspect grave et imposant. Sans presque se mouvoir, il a cependant l'œil à tout;

cochers et palefreniers font rapidement leur ouvrage, et nous repartons avec une vélocité à laquelle nous n'avions guère été habitués jusqu'à présent.

C'est à Aster-Abad que l'on voit un des pont les plus monumentaux de la Perse et, chose singulière, les voitures ne dédaignent pas de le franchir, au lieu de se conformer à l'usage habituel qui consiste à descendre dans le lit du torrent pour passer à gué.

Le concessionnaire de la poste, qui nous veut du bien, nous recommande de ne pas voyager passé le coucher du soleil, en raison des brigands qui infestent la contrée.

Arrivée à Koum. Il fait nuit noire quand nous arrivons à Koum, où, après d'invraisemblables détours, nous débouchons en face du caravansérail qui est des mieux conditionnés. Dans le lointain, vers la gauche, on devine la ville sainte, et au milieu de la voûte étoilée du ciel brillent deux autres étoiles plus rapprochées de nous : ce sont les feux éternels entretenus au sommet des minarets de la grande mosquée.



RUINES D'UNE MOSQUÉE AUX ENVIRONS DE KOUM.

Nous sommes stupéfaits de la désinvolture avec laquelle on fait sortir quatre mollahs et seyides qui occupaient la chambre d'honneur du caravansérail. On les parque ensuite dans une petite pièce située en aile, et on nous installe dans le logis qu'ils viennent de quitter. C'est presque une chambre d'hôtel, garnie de confortables meubles anglais et même de canapés auxquels j'ai cependant la faiblesse de préférer mon modeste lit de camp.

Ce caravansérail est un véritable « boarding house » ; on y fait de la fort agréable cuisine pour les voyageurs, et un copieux poulet au pillau nous a fait trouver la ville sainte tout à fait hospitalière.

Sur la terrasse qui s'étend devant nos fenêtres, dans les escaliers et jusque dans les plus petits recoins, sont étendus de braves cosaques persans, venus audevant du consul de Russie à Ispahan, avec mission de le protéger et lui faire escorte dans le pays qui manque de sécurité. Ces braves soldats préparent leur repas ensemble et paraissent tout heureux d'être mieux nourris que d'habitude; ils n'ont pas l'air pressés de quitter ce moderne paradis terrestre.





Le pont sur le Rud-i-Anarbar et l'entrée du bazar à Koum

Le bazar de Koum. Dimanche 6 octobre. — Le matin, au réveil, apparaissent dans toute leur beauté la mosquée de Fatima et les hauts minarets en briques bleues qui encadrent si gracieusement son dôme doré. Un peu plus loin s'élève la haute porte d'honneur toute garnie de faïences bleu turquoise. De grands jardins s'étendent tout autour, et la gaie note verte donnée par les arbres se marie admirablement avec l'éclat des briques émaillées.

Après quelques pourparlers, nous nous décidons à sortir dans la ville et à aller faire un tour dans le bazar. Notre guide, homme prudent, réprouve ce sentiment de curiosité qui nous pousse à aller voir les bons pèlerins dans l'exercice de leurs prières. Il paraît qu'il y a quelques années des Européens, s'étant aventurés au milieu des fidèles croyants, furent littéralement lapidés et durent revenir en hâte au caravansérail pour étancher le sang qui coulait de leurs blessures, et se dérober à la fureur de la foule imbécile qui crachait sur eux en les frappant sans pitié.

Aujourd'hui, tout paraît calme, et c'est plutôt un sentiment d'indifférence mêlé à une notable dose de mépris qui nous accueille sur notre route. Nous avons du reste un cortège imposant formé de notre guide, de deux hommes du caravansérail et de nos cavaliers backhtiaris qui marchent armés jusqu'aux dents.

Partout nous rencontrons la foule habituelle des grandes villes. C'est le brouhaha indescriptible, des cris d'hommes et d'animaux, des glapissements de marchands qui se disputent pour quelques centimes avec leurs clients, et, dominant tout ce bruit, la voix grave des chameliers ou des âniers qui prononcent les paroles traditionnelles pour demander qu'on leur livre passage. A chaque instant on est frôlé par des cavaliers qui, sans égard pour les piétons, poussent en avant leur monture afin de se frayer un chemin.

Souvenirs de pèlerinage. On nous avait parlé de bibelots remarquables, et un télégraphiste arménien nous mène dans son bureau, où il nous montre un fragment d'aiguière dont il recevra le complément dans quelques jours. A notre passage, au retour, nous verrons s'il a tenu parole. En attendant, rien n'est amusant comme de flâner le long de la rivière et de jeter un coup d'œil sur les boutiques où l'on vend les objets de piété. Dans celles qui paraissent les plus achalandées, on expose de petites briques en terre comprimée : ce sont les classiques souvenirs de pèlerinage, que tous ceux qui ont visité la sainte mosquée remportent chez eux pour montrer qu'ils ont fidèlement accompli leur pieux voyage.

A nous autres, infidèles, il est expressément défendu de toucher à ces sacro-saintes icônes, aussi avons-nous recours à la bonne volonté de nos soldats backhtiaris, qui vont en faire une ample provision à notre intention. Encore

quelques pas et nous voici dans l'immense cimetière qui avoisine la grande mosquée de Koum.



PORTE DONNANT ACCÈS AU TOMBEAU D'UN SAINT, CIMETIÈRE DE KOUM.

Les cimetières de Koum. Tout comme chez nous, on n'aperçoit aux environs de ce cimetière que des boutiques de fossoyeurs et de marbriers qui vivent de la mort. En cet endroit, leur industrie doit être particulièrement florissante, car de tous les points de la Perse on amène des cadavres pour les enterrer à l'ombre de la mosquée. Nous avons même la bonne fortune de pouvoir photographier une de ces cérémonies qui touche à sa fin, et les assistants ne semblent nullement choqués de notre action.

Dans cet immense champ de repos, on retrouve toujours la même distinction des riches et des pauvres; tandis que les uns reposent sous des dômes artistement travaillés, les misérables sont couchés sous quelques pieds de terre, à peine recouverts par des briques à demi cuites.

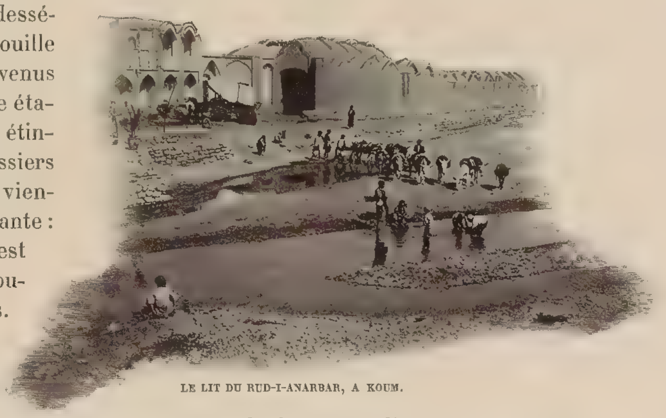
Dans un des coins de la place est un joli monument qui, malheureusement, commence à tomber en ruine, et c'est, ma foi, grand dommage, en raison de l'élégante coupole aux reflets de turquoises qui le surmonte.

La mosquée, avec ses murs ouvragés, ses somptueuses portes et ses gracieux minarets, se découpe curieusement sur la ligne d'horizon, tandis que la toile de fond est formée par une haute montagne, qui apporte sa note sombre au milieu de cet éclatant décor.

Il fait une chaleur suffocante, et le retour au caravansérail s'accomplit assez péniblement, au milieu des heurts continuels des gens à pied ou à cheval, qui suivent leur chemin sans se préoccuper de ces chiens d'infidèles qui se permettent de fouler le sol de la ville sainte.

Le pont sur le Rud-i-Anarbar.

Du haut du grand pont, au sortir des bazars, nous jetons un coup d'œil sur le lit presque desséché du Rud-i-Anarbar, où grouille toute une caravane d'ânes venus s'abreuver après une longue étape. Sur la grève blanche et étincelante au soleil, des mégissiers font sécher des cuirs qu'ils viennent de laver dans l'eau courante : cette plage en miniature est animée d'une vie et d'un mouvement vraiment étonnants.



LE LIT DU RUD-I-ANARBAR, A KOUM.

Il est trois heures de l'après-midi quand nous regagnons la terrasse de notre caravansérail. A perte de vue s'étendent de beaux jardins plantés de mûriers et de grenadiers, où de hauts platanes dispensent une ombre bienfaisante. Ces jardins sont divisés en grands carrés, qu'entourent des fossés placés en contre-bas des allées, pour faciliter l'irrigation.

Coup d'œil sur la ville.

Si nous portons nos yeux vers la droite, le cône d'émail bleu de la mosquée brille du plus bel éclat et, semblable à une précieuse gemme, se détache sur le fond violacé de la montagne. A côté, mais un peu vers la gauche, s'élèvent toute une série de coupoles placées en enfilades ; ce sont les toitures des rues du bazar. Quelques-unes sont surmontées d'une lanterne à quatre ouvertures destinée à permettre l'aération, sans toutefois laisser le soleil venir troubler dans leur douce quiétude les marchands occupés à faire leur sieste.

Cette suite de dômes est interrompue par des portes monumentales qui marquent les entrées principales des bazars ou décèlent l'emplacement de petites mosquées. Ces frontons sont toujours accompagnés de deux colonnettes, où les briques d'émail bleu semblent des morceaux de l'azur du ciel que le maître maçon a incorporés à son œuvre. Ces petits piliers sont légion, il en surgit un peu de tous les côtés et ils se détachent étrangement au milieu

des constructions en terre blanchâtre qui les environnent. De distance en distance s'élève un mur crépi à la chaux. Il indique la présence de la maison d'un riche propriétaire, qui a pu se payer la fantaisie d'avoir un premier étage à lui tout seul. C'est là que pendant les heures fraîches de la nuit les bons musulmans aiment à venir contempler la voûte étoilée du ciel, après avoir fait dévotement leur prière. On n'ignore pas, en effet, que c'est sur le faîte même des maisons que se passe la plus grande partie de la vie des Orientaux, aussi en défendent-ils jalousement l'accès aux étrangers.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DE LA MOSQUÉE DE KOUM.

Dans le lointain se développent les différents plans de la montagne, qui se dégagent à peine les uns des autres au milieu de la brume. C'est sur ce décor que se détachent les profils très pittoresques des principaux monuments de Koum. On voit là de hautes constructions cylindriques, portant à leur sommet de petites galeries extérieures; un peu plus loin, deux tours avec belvédère ont un toit dont la forme rappelle quelque peu les larges couvercles des potiches de Chine..... A côté sont groupés quatre minarets qui paraissent des joujoux d'enfant.

Auprès du grand dôme doré, il y a encore toute une série de petites coupoles en terre qui se pressent autour du monument vénéré, auquel ils viennent humblement demander aide et protection.

Histoire de la ville de Koum.

Koum est la seconde ville sainte de la Perse. C'est là que se trouve le tombeau de la sœur de l'Imam Reza, de Fatima-el-Masuma (Fatima l'Immaculée). Suivant une tradition, Fatima vécut et mourut à Koum, après sa fuite de Kerbala pour échapper aux persécutions des Kalifes. Suivant d'autres, Fatima tomba malade à Saveh et mourut à Koum en allant voir son frère Reza à Tus. La maison mortuaire se trouvait dans le quartier de Meïdan-i-Mir, et l'emplacement en est encore désigné sous le nom de Setti.

Sans accepter la légende persane qui attribue à Kaï-Kobad la fondation de Koum, on ne saurait nier cependant que la ville remonte à une haute époque. Toutefois, sa grande réputation ne date que de l'époque où elle reçut le sépulcre de Fatima, après l'érection du culte chiite en religion nationale par les Persans.

Détruite complètement par Tamerlan, la cité ne se releva de ses ruines







Le tombeau de Fatima en 1848

d'après une aquarelle de Jules Laurens (Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

que sous le patronage des rois Sophis; de vastes bazars et des caravansérails magnifiques attirèrent un commerce considérable, et de nouvelles reliques furent ajoutées à celles qui existaient déjà.

En 1722, Koum fut de nouveau saccagée par les Afghans, qui se montrèrent encore plus terribles que les hordes de Tamerlan. Un siècle plus tard, Fraser nous décrit Koum comme « une misérable masse de ruines ».

En 1872, on estimait à 4000 le nombre des habitants de cette cité; en 1884,



UN COIN DE LA COUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE KOUM.

ce nombre était porté à 7000. Lord Curzon, en 1890, évalue la population fixe de Koum à 20000, et la population flottante à 10000 personnes. D'après les dernières estimations, il y aurait maintenant de 25000 à 30000 âmes dans le premier cas et une vingtaine de mille d'allant et de venant.

Le tombeau de Fatima.

Les débuts du sanctuaire furent des plus modestes. A sa mort, Fatima avait été enterrée sur une petite éminence au bord de la rivière, et c'est sa petite-nièce Zeinab, fille de l'Imam Mohammed-Taghi, qui, venant un jour à passer par là, fit élever sur la tombe de sa parente la modeste *koubba*, que bientôt les Seyides voyageurs devaient faire connaître dans tout le monde chiite.

Au quinzième siècle, une des filles d'un homme fort riche, Hamzek-Moussallou, consacra ses biens au culte de Fatima et fit construire le magnifique dôme doré qui existe encore.

Depuis le dix-septième siècle, Koum a servi de sépulture à un grand nombre de rois de la Perse. Parmi les rois Sophis, nous citerons Sefi I[er], Shah Abbas II, Shah Suleiman et Shah Sultan-Husein. Au nombre des souverains de la dynastie des Kadjars on trouve Fath-Ali-Shah, Mohammed-Shah et Naser-ed-Dine. D'autres grands

personnages ont certainement été enterrés aussi à Koum, car les archives persanes font mention de 444 tombeaux de saints et princes, ainsi que ceux de dix rois.

Le tombeau de Fatima est d'une richesse remarquable. La chapelle où est le corps de la sainte est surchargée de tuiles peintes, et le sarcophage est recouvert de draps d'or qui retombent jusqu'à terre. La clôture est formée par une grille d'argent massif de 3 mètres de hauteur, placée à une distance de 30 à 35 centimètres du sarcophage : aux quatre coins elle est couronnée par une grosse pomme d'or fin. En temps ordinaire, le tombeau est caché à la vue des fidèles par de grandes tentures placées près de la porte, et c'est seulement par la faveur ou à prix d'or qu'on peut soulever un coin de ces tapisseries pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Au-dessus du sarcophage sont suspendues des lampes de sanctuaire et à la grille pendent plusieurs inscriptions en lettres d'or.



MOSQUÉE ABRITANT LE TOMBEAU DE FATIMA.

Quand un pèlerin est admis à contempler le tombeau, il doit abandonner à la porte son bâton et ses armes, et c'est nu-pieds qu'il lui faut gravir les degrés de marbre qui conduisent dans l'intérieur de la mosquée. Au moment d'entrer, il s'agenouille et doit embrasser le sol.

Fath-Ali-Shah et le reliquaire de Fatima.

C'est à Fath-Ali-Shah que le reliquaire de Fatima est redevable de sa splendeur. Il avait, dans sa jeunesse, fait le vœu que s'il montait sur le trône de Perse il enrichirait Koum et adoucirait les impôts de son peuple. Si cette dernière promesse ne fut pas remplie, il n'en

a pas été de même pour la première, car il enleva les tuiles céramiques qui couvraient le sanctuaire pour les remplacer par des plaques de cuivre doré, fit bâtir une medresseh ou collège religieux pouvant recevoir 100 étudiants, le dota d'une fondation convenable pour leur entretien, puis construisit un hôpital et un *Mehman-khaneh* ou auberge. Pendant sa vie, Fath-Ali-Shah dépensa annuellement environ 100000 tomans pour l'embellissement de Koum; quand il y venait en pèlerinage, c'était toujours à pied.

Situation commerciale et population de Koum.

Cette ville aurait pu aspirer à devenir la capitale de la Perse, car elle possède une situation exceptionnelle et est plus centrale que Téhéran. Située sur une rivière, le Rud-i-Anarbar, qu'on traverse sur un pont de neuf arches, elle se trouve au point d'intersection des routes qui se dirigent sur Téhéran, Kazvine, Sultanabad et Burujird, Hamadan, Yezd et Ispahan.



IMAMZADEH-DJAFER, A KOUM.

En raison de la sainteté du lieu, on rencontre ici un grand nombre de Seyides, que lord Curzon traite de « fanatiques accoutumés à une longue impunité pour leurs vexations », aussi le séjour n'en est-il pas toujours très agréable pour les Européens.

La ville de Koum, en raison de la fermentation de l'esprit fanatique toujours plus ou moins en ébullition, est considérée comme une des places où la moindre étincelle pourrait éveiller les séculaires haines religieuses. Il ne faut pas établir un grand fondement sur son titre de Dar el Human qui signifie « le siège de la sécurité » car cette quiétude est réservée, non aux chrétiens ou aux étrangers, mais bien aux réfugiés musulmans et aux malfaiteurs qui pour échapper aux punitions qu'ils ont encourues viennent se réfugier à l'ombre des murs du sanctuaire. C'est l'abondance de ces gens sans aveu vivant à Koum qui a motivé le proverbe persan qui dit : «Un chien de Kachan est meilleur

qu'un noble de Koum, bien qu'un chien soit meilleur qu'un homme de Kachan. »

Aucun Juif, Parsis ou Arménien, ne vit dans la ville, et il paraît qu'il y a quelques années les dames anglaises attachées au bureau du télégraphe indo-européen trouvaient plus prudent, pour circuler sans crainte, de prendre les vêtements de leurs sœurs musulmanes.

La grande mosquée. La coupole d'or de la grande mosquée affecte la forme d'un dôme, et elle est surmontée par une haute flèche que traversent plusieurs boules superposées. On voit très bien les tuiles émaillées d'un bleu



UN FABRICANT DE COIFFURES INDIGÈNES

sombre qui ornent les divers portails. Les petits minarets du monument sont ornés de briques symétriquement disposées qui forment des damiers blancs et bleus. En bas, on distingue le faîte des arbres qui ornent le jardin réservé aux prêtres desservant le sanctuaire. Un œil indiscret jeté sur ces parterres fleuris nous fait apercevoir la commune disposition d'allées en contre-haut dominant les subdivisions du jardin, où des massifs de roses et de volubilis, qui poussent avec une vigueur inconnue dans nos régions, forment de véritables buissons impénétrables.







Vue générale du cimetière et de la Grande Mosquée de Koum

Nous sommes en présence d'une gamme formée de couleurs éclatantes, et, malgré les nuages qui embrument au loin la montagne, on a là une sensation des coloris qui explique la richesse des tons des anciennes miniatures persanes.

Départ de Koum : les épiciers et droguistes. Nous repartons trois heures avant le coucher du soleil, car il n'y a pas à penser à atteindre d'une même étape la ville de Kachan, qui n'est cependant guère qu'à 15 ou 17 farsakhs d'ici.

La sortie de la ville pour gagner la grande route ne manque certainement pas de pittoresque. On traverse d'abord les interminables voûtes des bazars couverts, où on rencontre les boutiques accoutumées, marchands de graines de



OFFICINE D'UN PHARMACIEN PERSAN.

toutes sortes, négociants en épices, qui arborent comme enseigne de longues gousses de poivre rouge. Au milieu de ces étalages savamment combinés, sont intercalées les bouteilles en verre teinté qui sont, paraît-il, une des spécialités de la ville. Ces récipients, aux formes bizarres, sont ornés au milieu de leur col d'une petite bague de cristal semblable à quelque gros ver de terre enroulé;

ils contiennent des liquides aux couleurs extraordinaires, mais dont l'aspect n'a rien de tentant pour les voyageurs.

Voici maintenant la boutique d'un droguiste où, sur des étagères artistement disposées, fourmillent des myriades de petits pots qui sont censés contenir d'inappréciables provisions de santé.

Bouchers et restaurateurs. Ici, il faut s'arrêter quelques minutes, car un boucher, pour être plus à son aise, s'est installé au milieu du chemin afin de découper la graisse d'une brebis. On sait que dans toute cette région cette substance est employée aux lieu et place du beurre, et la qualité du mouton est telle que le goût de cette cuisine n'est vraiment pas désagréable.

Voisinant avec l'étal du boucher, se dresse un de ces curieux restaurants indigènes, dont l'enseigne est formée par une indéfinissable batterie de cuisine suspendue à la devanture de la boutique. Au centre, tout un régiment de sonnettes, rangées en forme de tintinnabula, sont suspendues par des « S » curieusement travaillés en forme de dragons, les gueules largement ouvertes.



NID DE CIGOGNE AU SOMMET DU TOMBEAU D'UN SAINT.

Chapeliers et selliers. Un tournant brusque de la rue nous amène presque dans la boutique d'un chapelier. Il faut voir avec quel art merveilleux ces industriels confectionnent les hauts bonnets coniques qui caractérisent chaque région de la Perse. Ici, la forme de la coiffure nationale rappelle assez le dôme du tombeau de Fatima, ce qui laisserait à supposer que c'est par esprit de sanctification que les habitants de Koum se promènent avec des réductions de leur mosquée sur la tête.

Pour confectionner ces dômes d'astrakan, il y a un travail préparatoire des plus considérables, et bien des feuilles de papier sont coupées en forme d'étroits fuseaux pour garnir la carcasse sur laquelle viendront s'appliquer les précieuses bandes de fourrure.

Avant de quitter le bazar, jetons un coup d'œil sur les selliers qui fabriquent tous ces étonnants objets en cuir rouge et vert, poussant même l'habileté jusqu'à confectionner des théières et des cafetières entièrement en cuir, qui tiennent l'eau admirablement.

Les faubourgs de Koum. Après avoir franchi une haute porte, nous quittons le bazar pour entrer dans les faubourgs de Koum; ces quartiers ont toute l'apparence d'une ville morte. A droite et à gauche ce ne sont que grands pans de murs découpés et désagrégés par les intempéries. On croirait voir devant soi quelque immense squelette à demi enterré, tandis que des fragments d'ossements garnissent le sol avoisinant. L'avarice des constructeurs a arraché çà et là les linteaux en bois des portes et les encadrements des fenêtres, aussi la nappe bleue du ciel, perçue au travers de ces ouvertures béantes, donne-t-elle une profonde impression de tristesse et d'abandon.

Les environs de la ville sont remplis de véritables fondrières, qui sont un perpétuel danger pour la circulation. Là, en effet, aucun règlement de voirie



TOMBEAUX DES SAINTS DANS LE CIMETIÈRE EXTÉRIEUR DE KOUM.

n'empêche les riverains de creuser à leur gré des trous pour tirer la terre dont ils ont besoin, soit comme engrais, soit encore pour la construction de nouvelles demeures. En Perse, chacun pense uniquement à ses intérêts personnels, aussi en résulte-t-il une véritable anarchie au milieu de laquelle tout le monde vit et s'agite. Toutefois, en réfléchissant bien, ces gens ne nous donnent-ils pas une grande leçon de morale pratique, et leur suprême incurie n'est-elle pas au contraire une preuve de sagesse?

Les nécropoles de Koum. Comme la chose se pratique dans toutes les villes musulmanes, d'immenses cimetières occupent les faubourgs en bordure de la grande mosquée. Etant donnée la vogue dont jouit la nécropole de Koum, ces lieux de repos sont ici particulièrement importants. Les pieux

musulmans se font apporter de tous les coins de la Perse et ne regardent pas au prix qu'on leur demande pour obtenir une concession, car il se fait un véritable agio sur les sépultures. Il en coûte de 6 krans jusqu'à 100 tomans et même davantage, suivant qu'on est plus ou moins éloigné du sanctuaire de la Sainte.

A noter sur notre droite une jolie chapelle, dont la porte est toute garnie de faïences bleues à inscriptions, qui doivent remonter au début du dix-neuvième siècle. Sur notre gauche se trouvent de très importantes constructions en forme de tours surmontées d'un dôme pointu : le faîte en est couronné de volumineux nids de cigognes qui, depuis de nombreuses années, reviennent périodiquement trouver leur domicile favori.

Un peu plus loin, s'élève la chapelle où on lave les morts avant de les ensevelir. Il y a dans ce bâtiment des détails d'architecture qui indiquent une certaine recherche.

Koum, en somme, peut être considérée comme une vaste entreprise de pompes funèbres. Les symboles de la mort s'y rencontrent partout. A chaque pas s'élèvent des maisons de fossoyeurs ou des échoppes de marbriers; dans toutes les boutiques du bazar, on trouve un abondant assortiment de vêtements de deuil. Dans les rues, sans cesse on côtoie des cercueils vides et des convois transportant des corps à leur dernière demeure.

Une industrie particulièrement florissante est celle des chervadars, qui conduisent les caravanes de cadavres.

CHAPITRE X

De Koum à Ispahan

La sortie de Koum. — Passengan. — Histoire de brigands. — Mésaventures conjugales d'un soldat backhtiari. — Les souvenirs de voyage du Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan. — Naser-Abad. — Transports par caravanes. — Arrivée à Kachan. — Kachan : Etymologie du nom. — La tour penchée. — Les céramiques ou « kachis ». — Les spécialités de Kachan. — Couardise des habitants de Kachan. — Les scorpions. — Départ de Kachan. — Ghiez. — Mammedich. — Khald-Abad. — Départ de Khald-Abad. — Le village de Kafre. — Un enterrement à Kafre. — Une catastrophe. — Le château de Guébrabad. — Targh. — Nazimabad. — Les cosaques du consulat de Russie. — Murchakhar. — Karaoul-Khaneh. — Le caravansérail de Mader-i-Shah. — Ghez-lès-Ispahan. — Traversée d'Ispahan la nuit. — Le caravansérail de la poste.

A quelques centaines de mètres des dernières maisons de la ville, on entre brusquement en pleine campagne. La piste, très large à cet endroit, suit sans le moindre accident de terrain le fond de la vallée. De chaque côté s'élèvent deux montagnes qui se détachent violemment sur le ciel. Sur notre droite, un premier plan grimpe très raide et se dresse presque droit jusque vers la crête qui se découpe extraordinairement : on croirait voir toute une série de dents canines, puis de molaires à petites pointes qui s'unissent au bord de ce plateau peu élevé, et semblent des débris de la mâchoire inférieure de quelque titan.

Le soleil se couche lentement, et de petits nuages courent comme des tortillons d'étoupe enlevés par le vent, ainsi qu'on en voit des reproductions dans les vieilles miniatures.

Passengan. Il est six heures du soir quand nos sommes à Passengan, où nous décidons de passer la nuit : comme chambre à coucher il n'y a qu'une minuscule cellule, contrastant singulièrement avec le luxueux abri de Koum que nous occupions hier.

Lundi 7 octobre. — A trois heures du matin, nous sommes réveillés par un palefrenier qui vient réclamer avec arrogance un seau prêté la veille. Les chevaux, dans la cour de la maison de poste, commencent à s'agiter désespérément; il ne faut plus songer à dormir, aussi le mieux est-il de plier bagages.

C'est toujours le même aspect du désert que nous avons rencontré depuis



TROUPEAU DE CHÈVRES PRÈS DE PASSENGAN.

Koum. Nous apercevons dans les rochers un troupeau de mouflons qui ne forment, vu la distance, que de très petites taches grises.

Histoire de brigands. Au premier caravansérail que nous rencontrons, on nous parle encore de ces histoires de brigands. Deux Lazaristes, dont l'un, Mgr Laisné, vicaire apostolique de la Perse, sont passés ici hier et ont, paraît-il, été complètement dévalisés. Toutefois, les brigands, qui sont des gens bien élevés, leur ont laissé quelques tomans pour leur permettre de faire route jusqu'à la prochaine grande ville. On s'inquiète beaucoup ici de ne pas voir arriver la poste qui a dû certainement être attaquée et dévalisée, ainsi que la chose se pratique communément depuis quelques mois.

Mais voici qui est plus grave que tous ces racontars : il paraît que l'on vient de voler à un *chervadar* quatre mulets et un certain nombre de moutons. Les seyides, qui nous content l'histoire, nous montrent le susdit *chervadar*, et





Village fortifié aux environs de Koum

celui-ci confirme leur récit. Les brigands, avec un sang-froid vraiment révoltant, se sont installés de chaque côté de la route, nous assure-t-il, ils ont monté là leur campement et fait cuire effrontément un des moutons dont ils venaient de s'emparer.....

Encore quelques farsakhs et nous arrivons à Bagh-i-Shah, c'est-à-dire « le jardin du roi » : là s'élevait autrefois une des maisons de campagne de Fath-Ali-Shah.

Dans cette station, nous voyons arriver un Européen suivi de quelques mulets portant ses bagages. A tout hasard, nous lui adressons la parole en français, et il nous répond avec le plus pur accent de notre pays pour nous souhaiter la bienvenue dans ces régions. C'est un savant français, M. Joseph Olmer, qui est professeur de physique et de chimie à la nouvelle Ecole de médecine de Téhéran. Chose bizarre, dans les quelques minutes de conversation que nous avons avec notre compatriote, nous nous trouvons plus d'un point commun et nous promettons bien de renouveler plus intime connaissance lorsque nous reviendrons dans un mois à Téhéran.



UN BRIGAND.

M. Olmer dément toutes les histoires de brigands que l'on raconte sans cesse depuis une semaine. Il arrive de Chiraz, et jamais à aucun moment il ne vit quoi que ce soit d'anormal sur la route. Qui faut-il croire, grand Dieu! car nous ne pouvons mettre en doute la parole d'un Français. Toutefois, après enquête, il demeure établi que les fameux brigands sont bien installés sur la route de poste, tandis que M. Olmer est passé avec son convoi de mulets par les sentiers de la montagne, où il n'a fait aucune mauvaise rencontre.

Il est midi quand nous arrivons à un vieux caravansérail, datant du temps de Shah Abbas et qui est entièrement construit en grosses pierres de teinte verdâtre. Comme là encore nous ne trouvons absolument rien à nous mettre sous la dent, nous faisons dissoudre du lait conservé. Notre escorte de Backhtiaris nous regarde faire avec un étonnement qui confine à la stupéfaction, et je suis persuadé qu'ils nous croient quelque peu sorciers. Nous voulons leur faire goûter de ce breuvage délicieux, mais ils refusent nos offres avec politesse et fermeté.

La piste s'enfonce toujours dans le désert; c'est tout au plus si de temps à autre on rencontre quelques pauvres habitations groupées le long d'un filet d'eau qui arrose une petite oasis. Tout autour sont des champs de cotonniers très verts et de ricins.

Les histoires de brigands, dont on nous a farci la tête, ne laissent pas à la longue de nous impressionner quelque peu. C'est peut-être comme dans les romans historiques où, à travers beaucoup de mensonges, il y a cependant un fond de vérité. Enfin, quoi qu'il en soit, par mesure de prudence nous invitons un des soldats backhtiaris à venir s'asseoir avec nous dans notre véhicule, car sa coiffure blanche (son kola) nous protégera plus efficacement que ne le ferait son fusil Martini et le redoutable arsenal de cartouches qu'il porte sur sa poitrine. Pour payer son écot et nous remercier de l'admettre en notre société, cet homme nous conte quelques histoires.



IMAGE POPULAIRE
REPRÉSENTANT UN SEYIDE ET SA MONTURE.

Mésaventures conjugales d'un soldat backhtiari.

La première chose qu'il nous apprend, ce sont ses infortunes conjugales, mais pas dans le sens qu'on attribue généralement à ce mot. Il paraît que là-bas, dans son village, il avait acheté, pour son usage personnel et légitime, une femme renommée pour sa beauté et ses qualités à nulle autre pareilles. Par un hasard singulier, il se trouvait que la susdite femme n'avait de son sexe que les vêtements. C'était, paraît-il, un jeune garçon qui, par suite d'événements trop difficiles à analyser, avait été, dès son jeune âge, traité comme une jeune fille et avait peut-être pensé qu'à la longue la prescription lui serait acquise. Toujours est-il que notre homme, de mœurs honnêtes, refusa de rester plus longtemps avec un individu du même sexe que lui, et rendit à son beau-père sa femme qui n'en était pas une. Mais, ajouta-t-il, j'ai eu beau remettre mon ex-fiancée à mon beau-père, ce dernier n'a jamais voulu me rendre les cent tomans que je lui avais donnés. Aussi maintenant c'est fini, je reste célibataire, et, quoi qu'il arrive, je ne me soucie plus de convoler en justes noces.

Les cavaliers qui nous accompagnent sont devenus tout à fait causants,







SUR LA ROUTE D'ISPAHAN

L'ESCORTE DES SOLDATS BACKTIARES



SUR LA ROUTE D'ISPAHAN

LE VILLAGE DE KAFFRE — AU DERNIER PLAN, LA FORTERESSE

et ils nous racontent toutes leurs petites affaires; entre autres choses, ils nous expliquent comment leur grand chef, Hadji-Ali-Gholi-Khan, les initie aux curiosités de la vie parisienne.



FEMME PERSANE EN COSTUME D'INTÉRIEUR, LA TÊTE COUVERTE DU « CHARGAT ».

Les souvenirs de voyage du Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan. Il paraît qu'au retour des ses voyages en Europe, le Serdare les réunit dans la cour de son palais de Djounougoun, et leur fait des descriptions susceptibles d'être comprises par ses auditeurs. A la suite d'une des dernières expositions, parlant de la tour Eiffel, il leur narrait qu'il y avait à Paris une tour aussi haute que les montagnes de leur pays, et que pour monter au sommet on n'avait qu'à s'installer dans une petite chambre placée au bas de l'édifice; cette petite pièce, par suite de machines des plus compliquées, élevait sans fatigue et en quelques instants les personnes qui y étaient entrées, jusqu'au sommet, qu'il faudrait sans cela plusieurs heures pour atteindre.

Cette nouvelle parut si invraisemblable à l'auditoire que, malgré tout le respect dont est entouré un chef si puissant, les marques d'incrédulité se faisaient jour d'une manière non équivoque. « Vous n'êtes que des ânes, tous, s'écria le Serdare plein d'une juste colère, des ânes indignes qu'on s'occupe plus longtemps d'eux..... » Et, leur tournant le dos avec majesté, il regagna ses appartements, laissant ses auditeurs tout décontenancés.

Le Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan a rapporté d'Europe des appareils perfectionnés permettant de brûler du pétrole à l'état de gaz. Il a ainsi fait installer devant sa demeure une imposante potence, à laquelle pend une énorme lampe à incandescence. Il paraît que, lors de la mise en place de ce phénomène, les tribus voisines, notamment les Lurs, vinrent en procession faire leurs dévotions au pied de ce soleil artificiel, qui leur paraissait presque aussi imposant que l'astre du jour.

Naser-Abad. Nous passons à la station de Kazim-Abad, et après quelques farsakhs nous arrivons à Naser-Abad, lieu où, d'après les on-dit, auraient été dépouillés l'évêque et le missionnaire dont nous avons parlé un peu plus haut.

Derrière un mur apparaît brusquement un petit village présentant une

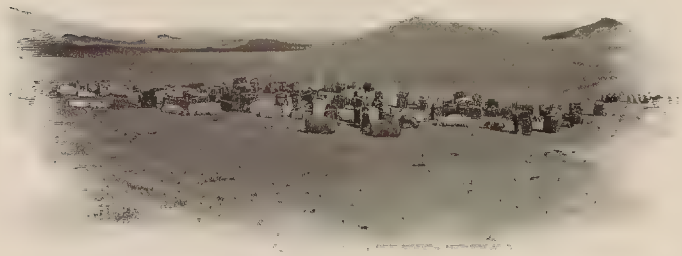
pittoresque silhouette formée d'une série de découpures. Le ciel très gris laisse tomber quelques rares gouttes d'eau qui s'impriment dans le sol poussiéreux, en formant de petits trous noirs. Par moment, de profondes déchirures dans les nuages laissent passer de violents coups de jour, qui éclairent d'une lueur admirable les croupes des montagnes. Cependant, les rayons eux-mêmes sont à peine visibles et le ciel semble si bas, que c'est à peine si l'on peut apercevoir des lueurs d'un jaune pâle très clair.

Quoique déjà au début de l'automne, les quelques plantes que nous rencontrons ont cependant conservé une fraîcheur bien rare, même sous notre climat à cette époque de l'année. On est frappé de la netteté qui sépare les endroits cultivés du reste du désert. La plaine de cailloux s'arrête précisément là où pousse la première tige de cotonnier, et il n'y a pas la moindre petite herbe folle entre les deux.

Transports par caravanes.

Nous croisons une caravane de chameaux qui vient de Bender-Bushir. On nous apprend qu'elle porte une précieuse cargaison de caisses de thé expédiées par les commerçants du sud de la Perse, pour être vendue à Koum ou à Téhéran.

Il paraît que les *chervadars* qui convoient cette caravane ne se font pas faute de détourner quelques marchandises à leur profit. Tant que la chose se pratique discrètement, on l'admet comme déchet de route; mais, si les conducteurs se montrent par trop amateurs du blond breuvage, ils encourent des peines corporelles assez graves, ce qui ne les empêche pas de recommencer une autre fois.



CAISSES ET BALLOTS FORMANT LE CHARGEMENT D'UNE CARAVANE DE CHAMEAUX.

Etant donné que la Russie interdit complètement le transit des marchandises venant d'Europe, tout le trafic d'importation en Perse se fait maintenant par un des trois ports du golfe Persique. Cette voie a même presque complètement supplanté celle de Trébizonde, qui était autrefois la plus communément employée pour les expéditions au centre de la Perse.

On se sert pour les transports soit de chameaux, soit d'ânes ou de mulets; mais, comme dans les environs du golfe Persique il n'existe pour ainsi dire pas de pâturages, on doit faire venir ces animaux d'assez loin, ce qui a pour résultat

d'élever les prix dans des proportions considérables et cause de grands retards. Il faut encore ajouter aux frais de la caravane une taxe de route qui est imposée par certains petits administrateurs, à travers la juridiction desquels passe le convoi.

Les tarifs pendant l'année 1906, du port de Bender-Abbas à Kerman, étaient de 14 tomans par 100 mans tabrizi (294 kilos 440), au mois d'avril, et il s'éleva au mois de juin à 19 tomans. La durée du trajet est de 20 jours.

De Bender-Abbas à Meschcd, le taux fut de 28 tomans par 100 mans tabrizi, et, de décembre 1906 à mars 1907, les prix montèrent à 42 tomans. De Bender-Abbas à Mesched, il y a une distance de près de 1 500 kilomètres, que les chameaux franchissent en 70 à 75 jours et les mules en 40 à 45 jours.



CHAMEAUX MONTÉS PAR DES TURCOMANS.

Arrivée à Kachan. Nous arrivons le soir à Kachan, où tout à l'entrée de la ville nous rencontrons un magnifique caravansérail, qui, par ses proportions et le confort relatif de ses logements, est certainement le dernier mot du genre.

A peine commençons-nous à nous installer que nous recevons la visite du propriétaire du petit kava-khaneh, où nous avons déjeuné cet après-midi. Cet honnête industriel a fait près de 50 kilomètres à pied pour venir réclamer à notre domestique un énorme poids en fonte, que ce dernier avait inconsciemment glissé dans nos bagages après s'en être servi comme d'enclume pour casser du sucre. Rentré en possession de son lingot de fer, notre homme, sans se plaindre, sans même l'ombre d'une observation, reprend tranquillement le chemin de sa demeure où, après avoir marché toute la nuit, il arrivera demain au lever du soleil, s'il plaît à Dieu.

Mardi 8 octobre. — Logés au premier étage, nous occupons deux immenses

chambres qui donnent sur une sorte de loggia, d'où on domine la place publique et l'entrée des bazars.

Kachan est une ville très intéressante, et il est nécessaire d'y consacrer



FAÇADE DU GRAND CARAVANSÉRAIL DE KACHAN.

quelque temps; aussi comptions-nous ne partir que demain ou après-demain, quand le maître de poste nous fait savoir que si nous n'acceptons pas immédia-



UN COIN DE LA GRANDE COUR DU CARAVANSÉRAIL DE KACHAN
ET VUE D'ENSEMBLE SUR LA VILLE, CÔTÉ DE LA CAMPAGNE.

tement les chevaux, il ne pourra pas en mettre à notre disposition avant trois ou quatre jours, en raison du grand nombre de voitures qui doivent circuler sur la route dans les deux sens.



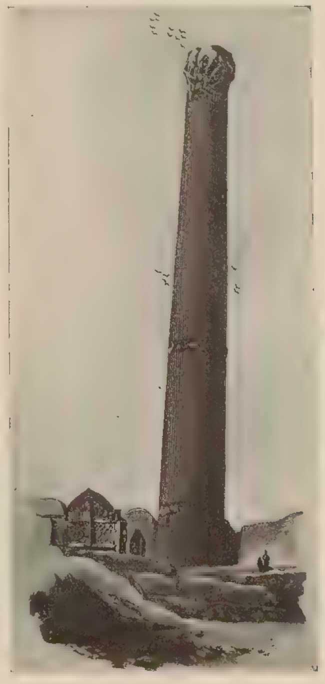


Cour intérieure du grand caravansérail de Kachan

En attendant le signal du départ, nous montons faire une promenade sur les toits du caravansérail, d'où l'on jouit d'une fort jolie vue d'ensemble sur la ville. Ces toits sont un véritable monde; il sont tout vallonnés de coupoles, le long desquelles grimpent des escaliers qui permettent d'atteindre des dômes plus élevés, d'où on redescend dans d'autres vallées pour passer ensuite, à travers d'étroits chéneaux, dans une nouvelle partie du bâtiment. On se trouve alors de plain-pied avec l'étage supérieur d'un kava-khaneh, ou dans la resserre de quelque riche marchand du bazar.

Kachan. Etymologie du nom. La tradition attribue la fondation de Kachan à Zobeidah, la femme de Haroun-al-Raschid. On rapporte que cette princesse, se rendant en Khorassan, vint à traverser la région où s'élève aujourd'hui Kachan. Trouvant le site agréable, elle enjoignit à son architecte de tracer immédiatement la périphérie d'une ville à construire. Ce dernier, n'ayant rien autre sous la main et étant pris au dépourvu, répandit sur le sol de la paille hachée, de façon à former une ligne destinée à marquer l'emplacement où s'élèveraient un peu plus tard les murs d'enceinte de la cité. En persan, la paille hachée est appelée « kahfechan », on prétend que c'est de là, et par contraction, que vient le nom de Kachan.

D'autres auteurs préfèrent voir l'origine du nom de Kachan dans les mots « Kai hashian », c'est-à-dire « la résidence du Roi ».



LE MINARET DE KACHAN.

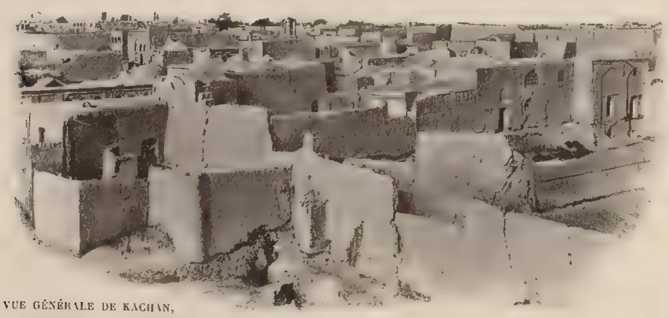
La tour penchée. Le monument le plus curieux de la ville est la fameuse tour penchée du haut de laquelle, suivant la légende, on précipitait les femmes qui n'avaient pas gardé à leur mari la foi jurée au moment du mariage. Un voyageur qui parcourait cette région, il y a quelques années, eut la curiosité de demander au gardien de cette tour si ce genre d'exécution sommaire était encore fréquent ici. Plein de dignité, le musulman répondit : « Ces choses-là ne se font plus chez nous; ici, toutes les femmes sont fidèles à leurs maris, ce n'est pas comme dans le Faranghistan, où par définition elles sont toutes infidèles. »

Ce minaret fut construit par un bourgeois de la ville nommé Khadje-Zein-ed-Din, il y a huit siècles.

Les céramiques ou « kachis ». Kachan était célèbre autrefois par ses fabriques de céramiques, et c'est de là qu'est venu le nom de « kachi », que l'on donne maintenant couramment en Perse à toute espèce de morceau de terre émaillée et peinte, quels que soient son usage et sa provenance.

C'est également ici qu'ont été faites ces merveilleuses briques à reflets métalliques, dans lesquelles le brun souligne les teintes mordorées qui miroitent au soleil d'un si merveilleux éclat.

Toutes les grandes mosquées de la Perse ont été tributaires de Kachan pour



VUE GÉNÉRALE DE KACHAN,
PRISE DES TOITS DU CARAVANSÉRAIL.

leurs revêtements et leurs riches lambris aux tons d'or chaud. Ces incomparables émaux, qui ont fait l'orgueil de tant de générations, sont devenus maintenant une cause de ruines pour tous les édifices qu'ils servent à décorer. Les collectionneurs, en effet, les achètent à un prix tellement élevé qu'il est peu de Persans qui aient résisté à l'appât du gain et qui ne se soient fait, quand l'occasion s'en est présentée, les destructeurs des monuments de leur propre culte, dont la plus belle parure, arrachée par des mains impies, est, par l'intermédiaire des Arméniens, expédiée dans l'univers entier.

Spécialités de Kachan. Rappelons que, suivant le dicton du pays, la ville de Kachan est célèbre par cinq choses, pourtant bien dissemblables : les aptitudes industrielles de ses habitants, ses manufactures de soie, ses fabriques d'objets en cuivre fondu et repoussé, ses poteries et revêtements en faïences, enfin ses scorpions.

Dans la campagne environnante se trouvaient autrefois d'importants éle-

vages de vers à soie, et, outre la récolte indigène, on faisait venir encore beaucoup de soie écrue du Ghilan pour fournir à la marche des métiers. C'est à Kachan que se fabriquaient la plupart de ces merveilleuses étoffes lamées d'or connues sous le nom de *brocarts*.

Pour les bourses plus modestes, on faisait des tissus de soie mélangée de coton et une sorte de châle appelé « Husein-kuli-khani », probablement du nom de son inventeur.

Les velours à raies diaprées de mille couleurs sont également un des beaux produits de cette cité.

Pour la fabrication des objets de cuivre, on se servait autrefois de matières premières importées de Turquie soit par Erzeroum, soit par Tauris; maintenant, on n'emploie plus que du cuivre en feuille ou en lingot venant d'Angleterre.



VUE GÉNÉRALE DE KACHAN.

Parmi les monuments les plus remarquables signalons la mosquée du Meïdan, « Musjid-i-Meïdan », où se trouve un superbe mihrab ou niche à prières, décoré de faïences en relief et émaillées.

Le colonel Euan Smith rapporte qu'en 1870 Kachan contenait 24 caravansérails, 34 bains publics, 18 mosquées et 90 sanctuaires plus ou moins sacrés. De nos jours, Kachan compte à peu près 50 000 habitants, c'est une ville à l'aspect des plus misérables et qui paraît absolument en ruine.

Couardise des habitants de Kachan.

Si les habitants de Kachan sont des commerçants et des industriels de premier ordre, ils ont une bien fâcheuse réputation de lâcheté de caractère. Leur renommée à cet égard est passée à l'état de proverbe, et, parmi les innombrables histoires auxquelles elle donna lieu, la plus célèbre est certainement celle qui rapporte que les 30 000 hommes de Kachan et d'Ispahan, faisant partie de l'armée de Nadir-Shah, demandèrent au roi une escorte de 100 soldats bien armés pour les reconduire jusqu'à leur pays, quand, vainqueur de Delhi, il licencia son armée à son retour des Indes.

Les scorpions. Les scorpions sont un véritable fléau pour la région de Kachan, et, dès le dixième siècle, leur réputation était célébrée par El-Istakhri. La morsure de cet animal est si venimeuse, que les Persans en ont fait l'expression habituelle de leur malédiction contre un ennemi : on ne peut mieux exprimer sa haine contre quelqu'un que de souhaiter de le voir piqué par un scorpion de Kachan. Un voyageur hollandais, John Struys, nous apprend que, pour se préserver des morsures de cet insecte, les habitants ne dormaient autrefois que dans des hamacs et prenaient comme antidote une décoction de limaille de cuivre macérée dans du vinaigre, à laquelle ils ajoutaient un peu de miel.



LES ABORDS DE KACHAN.

Mais un remède plus souverain encore, paraît-il, était l'huile de scorpion, que l'on obtenait en faisait frire l'insecte.

Départ de Kachan. A la suite de longues négociations avec le maître de poste, il est enfin décidé que nous nous mettrons en route vers 9 heures du matin, ce qui s'effectue sans trop de peine. Après une foule de détours dans les faubourgs de la ville, nous nous retrouvons dans le désert, le bon désert, tout couvert à droite et à gauche de petites dunes de sable qui se perdent à l'infini dans une succession de croupes ondulées ou vallonnées, et donnent l'impression de quelque gigantesque troupeau de moutons placés dans la plaine. De temps à autre, on croit apercevoir une grande pièce d'eau à fleur de terre, et les quelques buissons rabougris qui apparaissent çà et là prennent, avec la distance, l'aspect d'arbres verdoyants se reflétant dans un limpide miroir : c'est la décevante illusion du mirage.









KACHAN — LES FAUBOURGS, COTÉ DE LA VILLE



KACHAN — LES FAUBOURGS, COTÉ DE LA CAMPAGNE

Ghiez. A 11 heures et demie, nous sommes à Ghiez, où nous trouvons le moyen de déjeuner tous les six avec nos provisions de la veille. Le cadeau de deux krans que nous faisons au *cafedji* lui paraît si modeste qu'il proteste avec la dernière énergie et nous couvre de malédictions : c'est cependant une rémunération bien honnête que nous lui offrons pour les quelques minutes que nous avons passées dans son taudis enfumé, où le relent des pipes à opium saisit violemment à la gorge.

La salle, de forme octogonale, est garnie dans chacun des pans d'une sorte de bahut en terre battue, qui sert de couche aux chemineaux qui dorment là à poings fermés, la tête posée sur une grosse pierre, dont les angles sont quelque peu adoucis par l'interposition d'une paire de pantoufles élevées à la dignité d'oreiller.

Mammedieh. Vers le milieu de la même journée, nous arrivons au lieu dit Mammedieh, que l'on appelle également Mohammed-Abad. Ce dernier nom semble être le véritable, le premier n'étant qu'une abréviation. Nous rencontrons deux équipages de poste qui, paraît-il, sont arrêtés là depuis plusieurs jours. Suivant la chronique locale, depuis longtemps les brigands gardent la route et il est impossible de passer.



IMAGE POPULAIRE SATIRIQUE
REPRÉSENTANT UN SEYIDE INCOMMODÉ PAR LA CHALEUR.

Aux dernières nouvelles, la voie serait libre, le frère de Hadji-Ali-Gholi-Khan étant venu avec des cavaliers backhtiaris pour donner la chasse aux détrousseurs. Les cavaliers de notre escorte, qui nous font ces récits terrifiants, paraissent s'en amuser follement, et on nous raconte que ce sont précisément les gens de leur propre tribu qui tiennent ainsi les grands chemins.

Le temps s'assombrit et il pleut d'une façon extraordinaire pour le pays ; quand les nuages se sont dissipés et que le soleil réapparaît brillant, on voit, accumulés sur les cimes environnantes, de jolis petits champs de neige qui soulignent d'une nappe immaculée les anfractuosités du roc, au sommet de la montagne.

L'humidité a raffermi le sol ; nous avons des chevaux vigoureux et nous

nous avançons au triple galop sur la route. De temps à autre, les soldats, par manière de passe-temps, déchargent leur carabine Martini sur quelque vieille carcasse de chameau, dont les os blanchissent au soleil : ce qui fut le vaisseau du désert se brise alors en mille petits morceaux, accompagnés d'un bruit qui rappelle assez l'effondrement d'une tour de dominos construite sur une table de bois.

Au coucher du soleil, le ciel n'a pas encore repris sa radieuse teinte bleue et il est encore voilé de gris; par contre, le sable, éclairé par une lumière presque frisante, prend une teinte jaune clair d'un effet très doux. Tout au fond, dans le lointain, la montagne s'estompe dans le ciel en présentant toute une gamme de couleurs qui passe du rose le plus clair au violet foncé. Les ondulations du sol donnent les notes sombres et forment comme un repoussoir aux plaques de neige que la lumière fait scintiller.

Khald-Abad. A six heures du soir, nous parvenons à Khald-Abad, qui est un des plus gros villages de la région. Le caravansérail où nous allons chercher un gîte est cependant des plus misérables. La chambre d'honneur, sise au-dessus de l'entrée, est ouverte sur les quatre faces, car les fenêtres et les portes sont depuis longtemps absentes : nous aveuglons avec des bâches et des pièces de feutre ces ouvertures par trop réfrigérantes, et ce n'est pas là une besogne facile, car le vent souffle en tempête, démolissant en quelques secondes ce que nous avons édifié à grand'peine.



SAVETIER TRAVAILLANT PRÈS DE LA FONTAINE D'UN CARAVANSÉRAIL.

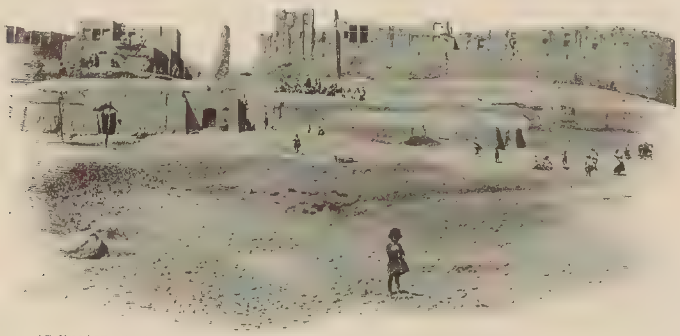
Aujourd'hui est le dernier jour avant le jeûne du Ramazan; à partir de demain, les cavaliers de notre escorte ne devront plus, entre le lever et le coucher du soleil, boire, manger, ni fumer. Ce sera pour eux une dure privation, car ils ne quittent la cigarette que pour tirer quelques bouffées de ces étranges pipes chargées d'une sorte de tabac jaune, pulvérisé en poudre impalpable.

Départ de Khald-Abad. Mercredi 9 octobre. — Il fait à peine jour quand nous quittons notre logis par trop aéré. D'interminables caravanes de chameaux se remettent en mouvement pour traverser la partie de la route, si longtemps considérée comme inaccessible en raison de son manque de sécurité.

Les chevaux que nous avions hier sont à peine reconnaissables, tant on les a maquillés avec du henné en faisant leur pansement.

Les sommets commencent à s'éclairer un à un, suivant qu'ils reçoivent les premiers rayons de l'astre à son lever. La neige dont nous avons vu l'apparition hier se profile maintenant en longues traînées blanches. Au pied de ces rochers, on distingue des villages tout entourés d'arbres; ils émergent comme des oasis au milieu de la brume. Peu à peu, cette mer floconneuse s'évanouit, et les murs de terre apparaissent maintenant pleins de lumière. Quelques-uns, dans le mortier desquels sont entrés des silex, semblent contenir des milliers des gemmes les plus précieuses.

Kafre. Le soleil, maintenant, est déjà haut, et l'on aperçoit bien loin sur le sable toute une série de points blancs et noirs, qui représentent les longues files des caravanes avec leur chargement varié. Après avoir marché



LE VILLAGE DE KAFRE :
A DROITE LES ANCIENNES MAISONS, A GAUCHE LES MAISONS MODERNES.

pendant deux heures et demie dans le sable, nous entrons dans la montagne où, par une route en lacets, on s'élève peu à peu jusqu'au village de Kafre, que nous atteignons à 9 heures et demie, juste à temps pour prendre notre repas. Ce village est un des plus pittoresques que nous ayons rencontrés. L'amas de maisons basses en terre, qui forment les demeures habituelles des paysans persans, est surmonté d'une très haute construction élevée de quatre à cinq étages. C'est l'ancien fort du village. Cet imposant édifice semble du reste maintenant à peu près abandonné, et la sécurité relative de la région a permis aux habitants, en un endroit où le terrain n'est pas cher, de se construire des demeures à rez-de-chaussée, ce qui est infiniment plus pratique pour leurs besoins.

Pendant notre déjeuner, nos cavaliers backhtiaris nous demandent une

leçon de français, et c'est vraiment plaisir de voir avec quelle facilité ils arrivent à s'assimiler notre langue.

Vers midi, nous abandonnons non sans regret ce petit coin si pittoresque. Sous la brutale lumière du soleil, arrivé au milieu de sa course, le village se détache en blanc sur le fond de la montagne et le ciel bleu forme un merveilleux écran derrière les ruines très découpées. Sur les toits des maisons, les habitants vaquent à leurs occupations et font sécher de longues gerbes de millet.

Un enterrement à Kafre.

Soudain, un bruit bizarre frappe notre oreille : c'est le roulement d'un tambour qui précède un convoi funèbre. Cet instrument est formé d'une timbale; frappé en cadence avec deux brins d'osier, il rend un son aigu. Derrière le musicien, marche un porte-étendard qui tient dans sa main une immense oriflamme, jadis rouge, et qui ne se compose plus guère maintenant que de loques effilochées flottant au gré du vent. Suivant cette garde d'honneur, s'avance le groupe d'hommes portant le cadavre; ils sont là huit robustes gaillards qui maintiennent sur leurs épaules une caisse en bois sans couvercle, dans laquelle le décédé est allongé et ficelé dans une longue pièce de feutre blanc, qui dessine tous les contours du corps. Pardessus ce corbillard primitif, est jetée une de ces grandes cotonnades imprimées, connues sous le nom de *kalemkars*. Tous les habitants du village sont venus conduire leur concitoyen à sa dernière demeure; les hommes en rangs serrés suivent derrière le corps, tandis que, formant l'arrière-garde, les femmes et les enfants, vêtus d'étoffes aux couleurs voyantes, jettent une note d'un coloris intense.



ORNEMENT EN BRONZE FONDU SURMONTANT LES ÉTENDARDS RELIGIEUX, XVIIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Cette dernière troupe, du reste, s'arrête bien avant d'arriver au cimetière, et tous ceux et celles qui la composent se disséminent sur les deux côtés surélevés du chemin ou sur le toit des maisons; au milieu de la terre grise, ils forment tant de points rouges, blancs ou bleus, qu'on dirait les touches vigoureuses qu'un artiste jette sur sa toile pour mettre en place les valeurs dont devra plus tard se composer son tableau. Arrivés au seuil du champ de repos, les porteurs déposent sur le sol leur fardeau, la foule se met en ligne dans un ordre parfait, et le mollah,





Les habitants de Kafre se rendant pour assister à un convoi funèbre

s'avançant de quelques pas, récite devant le cadavre une longue prière, qui se termine par une réponse faite en chœur par tous les assistants. Aussitôt les dernières paroles prononcées, les hommes se dispersent et laissent la place



KAFRE, CONSTRUCTIONS ANCIENNES ET MODERNES.

aux femmes qui viennent se grouper autour de celui qui, dans quelques instants, ira, là-haut sur la montagne, jouir d'un éternel repos.

Une catastrophe. A ce moment, le tambour et le porte-étendard s'avancent du côté de nos attelages : ce cérémonial tout à fait insolite cause une terreur folle à nos chevaux, qui prennent le mors aux dents. Le cocher du fourgon cherche, au moyen d'un tournant brusque, à arrêter ses fougueux animaux, mais il n'arrive qu'à faire chavirer complètement la lourde voiture qui, en moins d'une seconde, présente un très pittoresque enchevêtrement de bêtes et de gens étendus sur le dos. Nos bagages émaillent le sol, et l'on entend tout un concert de plaintes ou de gémissements que poussent en chœur les victimes. Le premier abord ne laisse pas que d'être bien effrayant, car de nombreuses traces de taches rougeâtres apparaissent sur les vêtements. Suivant son habitude, notre serviteur Ali ne bouge pas plus que s'il était déjà atteint par la raideur cadavérique. Après avoir passé l'inspection de notre personnel, on s'aperçoit qu'à part un ou deux vêtements déchirés et des contusions sans



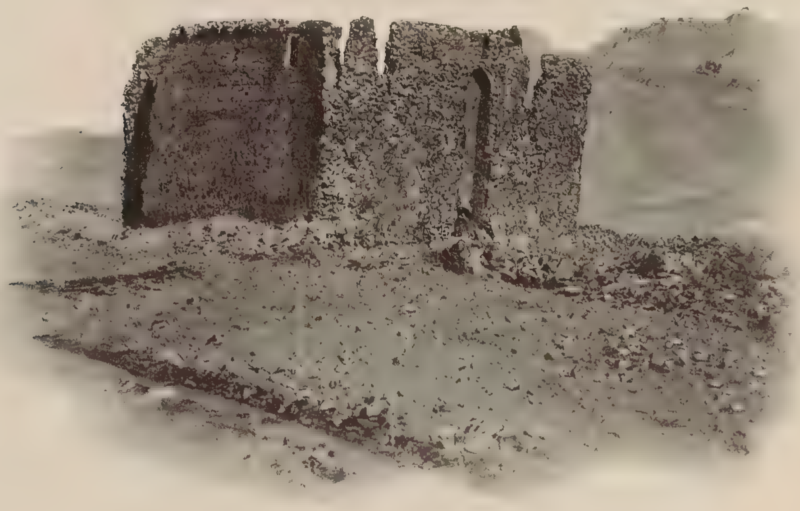
REDRESSEMENT DE LA VOITURE APRÈS UNE CULBUTE.

gravité, le seul dommage que nous ayons éprouvé est l'écrasement d'un magnifique melon pesant plus de dix kilogrammes, qui nous avait été donné la veille. C'est le jus vermeil de ce cucurbitacé répandu sur la peau basanée de nos hommes qui avait un instant fait craindre les pires malheurs.

On relève la voiture et on recharge les colis, abandonnant sur le sol les débris de notre pastèque, que les gens de l'enterrement s'empressent de ronger à belles dents.

La suite de notre voyage est seulement agrémentée par quelques essais malheureux de tirs à la gazelle que font les hommes de notre escorte.

Le château de Guébrabad. Vers une heure et demie de l'après-midi, nous traversons un étroit défilé qui devait autrefois être infranchissable, car au milieu se dresse une immense citadelle en pierre construite par les Guèbres (1). Ce monument, d'aspect rectangulaire, est formé d'énormes galets roulés par le



CHATEAU FORT DE GUÉBRABAD.

torrent et agglomérés avec un mortier d'une qualité supérieure. Il est flanqué en avant d'une tour en assez bon état de conservation. A l'intérieur de la forteresse, on voit encore les voûtes qui formaient le plafond des salles basses de ce manoir.

---

(1) Dans son ouvrage, « Persia and the Persian question », lord Curzon croit pouvoir affirmer que ces ruines imposantes sont les derniers vestiges d'un grand caravansérail construit autrefois par les Guèbres, dont il existait jadis une colonie assez nombreuse dans la région.

Targh.

Trois heures plus tard nous sommes à Targh. La voiture s'arrête au milieu de la route, car le chemin qui conduit aux habitations est absolument impraticable pour nos véhicules. Nous rencontrons là un Persan aisé qui, depuis quatre jours, attend une occasion pour se diriger sur Ispahan. Lui aussi a été effrayé par les histoires de brigands et n'ose s'avancer tout seul. Il nous demande la permission de monter sur notre chariot de bagages,



CHAMPS CULTIVÉS AUX ENVIRONS DU VILLAGE DE TARGH.

mais, sur son refus de donner la moindre gratification aux gens de notre escorte, nous l'abandonnons à son malheureux sort.

Il paraît que nous allons entrer dans la zone véritablement dangereuse, aussi un nouveau contingent vient-il s'ajouter à notre petite troupe.

Il fait presque nuit, et véritablement la partie de ce désert montagneux que l'on traverse n'est pas autrement rassurante. Après avoir accompli trois ou quatre kilomètres, un de nos nouveaux acolytes nous montre sur le sol la trace d'une voiture qui, abandonnant la grande route, a été entraînée derrière les contreforts de la montagne pour y être dévalisée plus à l'aise. Nos chevaux, pendant ce moment d'arrêt, tournent d'eux-mêmes du côté de l'endroit fatal, et l'un de nos hommes fait observer, non sans une pointe d'humour, que les

chevaux ont tellement l'habitude d'emmener les voitures de ce côté à l'effet de payer le tribut, qu'ils prennent d'eux-mêmes la direction de la demeure de ces écumeurs de grandes routes.

Au bout d'une heure de marche, nous rencontrons des troupeaux qui viennent s'abriter dans les creux de la montagne. Ils sont gardés par des bergers armés jusqu'aux dents, qui nous regardent avec un air tout à fait dénué de bienveillance. Dans le lointain brillent de grands feux autour desquels s'agitent des ombres confuses. Sont-ce des bergers? Sont-ce des brigands? probablement l'un ou l'autre alternativement, suivant les circonstances.

Nizamabad. Enfin, sans avoir fait de plus mauvaises rencontres, nous arrivons à 8 heures et demie du soir au caravansérail de Nizamabad : il est formé d'un immense quadrilatère que clôture un haut mur en terre battue. On nous assigne comme logement un réduit qui doit servir plus souvent d'écurie



LA RENCONTRE D'UN CONVOI DE COSAQUES RUSSES AUX ENVIRONS DE MOURTCHAKHAR.

que de chambre à coucher. Les parasites y sont nombreux, et les trous noirs que forment les niches creusées dans l'épaisseur des murs contiennent des choses innomables. Mais qu'importe, c'est la dernière mauvaise nuit que nous avons à passer; demain, si Dieu le permet, nous irons coucher à Ispahan, la ville du mirage, le rêve de tous ceux qui parcourent ces régions désolées.

Nous sommes en ce moment à 1790 mètres d'altitude, et la température est plutôt fraîche; néanmoins l'odeur de notre réduit est si peu engageante que je préfère dormir en laissant toutes les ouvertures béantes. Mes compagnons, craignant la cohabitation avec les nombreux êtres vivants qui grouillent un peu partout, vont s'étendre sous une voûte donnant sur l'entrée principale du caravansérail.

Jeudi 10 octobre. — Il est encore nuit noire quand le matin avant 5 heures





Paysanne de Targh se rendant aux champs

on vient nous engager à partir. Devant notre logis coule un ruisselet de 30 à 40 centimètres de largeur sur 7 à 8 de profondeur; il passe si près de la porte qu'il faut l'enjamber pour arriver jusqu'au seuil ; tant pis pour les étourdis qui oublient de regarder devant eux, ils risquent de prendre un bain de pieds aussi anodin que rafraîchissant. On perd près de deux heures en préparatifs divers, aussi un des garçons du caravansérail me fait-il demander si je ne pourrais pas faire son portrait; comme il a un type assez amusant et que sa robe en coton imprimé viendra bien sur la gélatine, je l'engage à se placer devant un ancien four à plâtre et j'emporte précieusement son image.



LE GARÇON DU CARAVANSÉRAIL DE NIZAMABAD.

Nous commençons à semer quelques-uns des soldats backhtiaris qui nous ont accompagnés. La route se déroule maintenant en terrain plat et traverse le plateau presque en ligne droite.

Les cosaques du consulat de Russie. Une heure après notre départ, rencontre d'un fourgon chargé de cosaques russes : ils sont une quinzaine pittoresquement groupés. A notre vue, ils sautent allègrement à terre et viennent chercher des nouvelles. Le sous-officier qui les conduit nous considère avec une certaine curiosité et nous pose une multitude de questions sur les divers incidents de la route. Il voudrait savoir avant tout si le prince d'Abidja, consul de Russie, va bientôt arriver. Il paraît qu'il transporte dans son landau des sommes considérables, et ce serait vraiment une situation quelque peu ridicule si, tout comme un simple employé de la poste persane, il payait son tribut aux nomades. Ayant rassuré un peu ce brave cosaque, nous l'engageons à continuer à avancer avec ses compagnons, lui promettant qu'avant deux jours il aurait rencontré l'aimable représentant de la Russie qu'il doit convoyer jusqu'à Ispahan.

Mourtchakhar. La première station qui se présente est Mourtchakhar, dont le nom, paraît-il, signifie « l'endroit où les fourmis vous grattent ». Il y a là, devant le mur du caravansérail, une véritable rivière de 2 à 3 mètres de largeur qui, à certains endroits, possède une profondeur de 50 à 60 centimètres. Sur notre demande, un vieux pêcheur, barbu et chenu comme saint Pierre, se

met à l'eau et, après une heure d'efforts, apporte une douzaine de poissons, assez maigres du reste, qui feront ce soir ou demain une excellente friture.

De tous côtés arrivent des cavaliers en armes qui descendent par différents sentiers de la montagne. On sent que les environs sont encore en fermentation



LE CARAVANSÉRAIL DE MOURTCHAKHAR.

et que toutes ces histoires, plus ou moins exagérées, ont troublé les esprits et ont été la cause probable de plus d'une méprise fatale.

Le village de Mourtchakhar est environné de riches cultures de melons, de blé et de coton. 250 à 300 familles vivent dans son enceinte fortifiée, flanquée de tours. La porte qui y donne accès est très basse et toute bardée de fer. A gauche de l'entrée s'élève le dôme bleu de l'Imamzadeh Seid Ali, neveu de l'Imam Mousa.

C'est dans cette forteresse qu'en 1785 mourut Ali-Mourad-Khan qui durant quatre années présida aux destinées de la Perse, au cours de la période anarchique qui suivit la mort de Kerim Khan Zend et précéda l'avènement de la dynastie Kadjar.

La plaine de Mourtchakhar fut le témoin, en 1729, de la défaite de l'armée afghane par Nadir-Shah.

Karaoul-Khaneh. Vers midi, nous sommes à Karaoul-Khaneh, où nous devons mettre à contribution nos provisions de réserve, car, comme par hasard, on ne trouve pas le moindre comestible à acheter. Le propriétaire du kava-khaneh est un petit vieux aussi propret que méthodique ; sa maison est tout ornée de gravures extraites des journaux anglais et même de photographies.

Un peu avant notre départ, nous voyons arriver, venant d'Ispahan, une voiture hermétiquement close d'où sort un monsieur gros et gras qui, au bout de quelques instants, nous adresse la parole dans un français fort correct : c'est Mirza-Ahmed-Khan-Fath-el-Molk, un des hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires étrangères de Perse. Il nous offre fort gracieusement quelques tranches d'un melon précieusement extrait de ses bagages et nous conte ses projets. Il a l'intention d'aller à Constantinople et à la Mecque pour y faire ses dévotions, puis il viendra à Paris et, après un petit tour en Angleterre, repassera par notre capitale, sur laquelle il paraît avoir les renseignements les plus favorables. C'est un fort aimable homme, nous le retrouverons du reste à la fin de notre voyage.



FONTAINE PUBLIQUE A KARAOUL-KHANEH.

Le caravansérail de Mader-i-Shah.

Un peu plus loin, s'élève le caravansérail de Mader-i-Shah qui fut, paraît-il, construit par la mère de Shah Abbas. C'est un édifice fort remarquable, dont les proportions sont vraiment grandioses; il présente une admirable pureté de lignes.

D'après une curieuse légende, on explique ainsi le luxe extraordinaire déployé dans la construction de ces logis publics. Dans les temps anciens, l'argent provenant de la perception des impôts était déclaré impur et ne pouvait être employé directement pour les besoins du roi. On eut alors recours à un subterfuge : les dinars d'or arrachés à coups de bâton au peuple furent employés à l'édification de ces hôtelleries de grand chemin, qui étaient alors affermées à des tenanciers moyennant une redevance assez élevée. C'est le prix de cette location, ainsi purifié, qui servait à l'entretien de la table du Roi des rois et, probablement aussi, de sa suite.

Quand nous parlons de luxe à propos de caravansérails, il faut prendre naturellement ce mot dans le sens le plus étroit. Le luxe, dans le cas qui nous occupe, consiste dans une remarquable ordonnance des murs formant la clôture de l'établissement, et dans la grosseur des pierres employées à la construction des murailles, ce qui procure en été une fraîcheur relative et permet, en hiver, de faire utilement un peu de feu dans la cheminée ou au centre de la pièce.

Il paraît que le caravansérail de Mader-i-Shah possède des dallages en pierre dans toutes les cellules destinées aux voyageurs. Partout ailleurs on se contente de terre battue. Il ne nous a pas été donné d'entrer dans l'intérieur de cette vieille construction du seizième siècle, qui est maintenant hermétiquement close et semble du reste abandonnée. Pour justifier cet abandon, on nous explique que les cavaliers de Zil-es-Sultan avaient pris l'habitude de venir faire bombance en cet endroit, et ensuite, usant de la force brutale, s'en allaient sans payer leurs dépenses. Nous avons accepté cette raison pour ce qu'elle vaut, quoique au fond elle nous paraisse bien invraisemblable.

Ici traînent encore des réminiscences d'histoires de brigands. On nous raconte que les cosaques rencontrés il y a quelques heures sont passés dans



LE CARAVANSÉRAIL DE MADER-I-SHAH.

la nuit, et que, pris de peur à la vue de deux *chervadars* portant un fusil sur le dos, ils ont tiré sur ces deux innocents voyageurs qu'ils ont mis fort à mal. Cette aventure semble avoir mécontenté les villageois, et dans la région on paraît très mal disposé en faveur de nos bons amis les Russes.

Ghez-lès-Ispahan. Il est quatre heures du soir quand nous parvenons à Ghez-lès-Ispahan, la dernière station avant l'ancienne capitale de la Perse. La maison de poste est, suivant l'usage, construite en terre; elle est située près d'un magnifique caravansérail du seizième siècle tout en pierres, maintenant complètement abandonné quoiqu'il soit loin d'être en ruine. Au pied de ce monument coule le sempiternel petit ruisseau qui indique le relai, et la végétation est vraiment tout à fait remarquable au bord de l'eau.

Nous voulons à toute force aller coucher ce soir à Ispahan, mais nous







Le village de Murchakhar

avions compté sans le mauvais vouloir exaspérant du chef de poste qui veut nous retenir cette nuit sous son toit. Usant de notre droit de réquisition, nous faisons, à la nuit tombante, avancer les huit chevaux qui nous sont nécessaires. Si le départ a été difficile, ce n'est rien à côté de la route que nous avons maintenant à parcourir. Il fait bientôt une nuit intense, et pour comble de malheur la pluie tombe à torrents, tandis que le vent souffle en tempête. Le chemin est si mauvais que c'est à peine si nos bêtes peuvent avancer. Nous avons à franchir une vingtaine de kilomètres au plus et nous mettrons près de six heures pour atteindre Ispahan.



DANSEUSE PERSANE, IMAGE POPULAIRE DU XIXe SIÈCLE.

A chaque instant on rencontre des ponts fort mal entretenus, et, comme il n'existe aucune barrière, le malencontreux saut dans la rivière rentre dans le domaine des choses infiniment probables. Seule, la pâle et intermittente lueur de la lune fait de temps à autre une timide apparition, et le plus sage parti à prendre est de s'en rapporter à l'instinct de nos chevaux qui certainement, dans ce moment difficile, sont beaucoup plus malins que leurs conducteurs.



JOUEUSE DE « DYRA ». IMAGE POPULAIRE DU XIXe SIÈCLE.

Il paraît que dans cette région la pluie tombe sans interruption depuis trois jours, et comme nous sommes en automne, nous avons des chances pour n'être pas au bout de nos peines. Pour comble de malheur, un violent orage s'élève; le paysage, vu à la lueur fulgurante des éclairs, a quelque chose de fantastique, et l'on entend le clapotis des pieds des chevaux qui traversent les innombrables flaques d'eau transformant la route en un véritable lac.

Au départ de Ghez, nous avons pour nous accompagner deux magnifiques cavaliers faisant partie de la maison du gouverneur d'Ispahan. L'un, le chef sans doute, est vêtu d'une immense tunique en drap rouge toute couverte de galons d'or, ce qui le fait ressembler assez à un valet de comédie ou à un écuyer du Nouveau-Cirque. Son compagnon, plus simplement habillé de drap gris, marche modestement derrière lui. Ils étaient venus, pour faire une escorte d'honneur à quelque grand personnage qui devait arriver; aussi, se trouvant

déçus dans leur attente, n'hésitent-ils pas à nous abandonner à notre malheureux sort, après avoir échangé quelques mots de bienvenue avec nos soldats backhtiaris.

Traversée d'Ispahan la nuit.

Un peu avant minuit, on nous annonce enfin que nous touchons au terme de notre voyage. Devant nous se dresse une haute porte sous laquelle nous nous engageons : c'est Ispahan, mais il ne faut pas se hâter de chanter victoire, car, cette entrée une fois franchie, on se trouve presque dans la campagne. C'est là que s'élevaient les faubourgs de la ville, maintenant



UN « KAJAVEH ».

presque complètement détruits; sur leur emplacement on cultive le blé et l'orge.

Pendant un temps très long, on circule au milieu de jardins où pénètrent de petits cours d'eau servant à l'irrigation; il faut ensuite traverser une succession indéfinie d'arcatures et des sections de galeries : ce sont des fragments d'anciens bazars qui ont survécu à la ruine des quartiers environnants. Dans ces tronçons, où la vie semble s'être réfugiée pour quelque temps, on trouve encore quelques boutiques ouvertes où l'on vend des provisions.

Cette interminable traversée nocturne des rues d'Ispahan rappelle aux touristes ce conte des *Mille et une Nuits*, dans lequel les voyageurs circulent au milieu de villes endormies depuis des siècles, et où le bruit des pas de leurs montures réveille à grand'peine les échos assoupis.

Ces fragments de bazars, sous lesquels les roulements de la voiture retentissent sonores, sont parfois coupés par un retour à l'air libre; on aperçoit alors de grands édifices en ruines, dont les murailles pantelantes, bizarrement découpées sur le ciel, semblent prêtes à s'écrouler sur l'audacieux voyageur qui se permet de venir troubler à cette heure indue leur solitude.

Les rares lumières perceptibles de distance en distance rendent plus obscures et plus terrifiantes les ombres noires des arcades, devant lesquelles on passe à chaque instant, et où de vagues mouvements de dormeurs dérangés dans leur premier sommeil indiquent que tout près de nous d'honnêtes artisans reposent ainsi sur la voie publique, sans avoir jamais à payer à quelque propriétaire grincheux la désolante quittance de loyer.

Nous voici maintenant au cœur même de la vieille cité. Les portes qui divisent les différents quartiers sont fermées avec plus de soin, et il faut longuement parlementer avant de parvenir à se les faire ouvrir. Soudain, après avoir franchi un vantail plus haut et plus verrouillé que les précédents, on éprouve la sensation de se trouver en rase campagne. Sur notre droite s'élèvent de grands et beaux arbres, et nous marchons maintenant dans une plaine qui paraît immense : c'est le Meïdan, la plus grande et la plus belle place de la Perse et même du monde entier.

Nous croisons un coupé tout entouré de serviteurs portant des lumières éclatantes; cette brève vision s'évanouit et tout retombe dans la nuit.



CARREAU EN FAÏENCE ORNÉ D'UN DÉCOR BLANC ET BLEU PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE HADJI-RABI, COM[t] DU XVII[e] SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Le caravansérail de la poste.

Pour arriver au caravansérail de la poste, il ne reste plus qu'une porte monumentale à passer : nous allons trouver là sans doute repos et nourriture. Malheureusement, à cette heure indue, il est impos-

sible d'obtenir quoi que ce soit; le maître de poste, réveillé dans son premier sommeil, nous reçoit fort mal, et, pour répondre à notre demande de logement, se contente de nous montrer un escalier en haut duquel il nous assure que nous trouverons des chambres...... On frappe à plusieurs portes fermées, et de l'intérieur s'échappe toujours le même grognement que notre interprète traduit par ce mot « ballé », qui signifie « plus haut », c'est-à-dire : allez sur le toit..... Nous finissons par trouver une pièce inoccupée, mais la présence d'un tapis et d'une paire de pantoufles indique la prise de possession du lieu. On nous conduit alors dans une sorte de couloir ouvert aux deux extrémités, où la pluie et les courants d'air font rage. Nous sortons de ce trou glacé, véritable boîte à pneumonie, et, grâce à la pitié d'un palefrenier qui nous cède son logement, nous sommes assurés d'un gîte à peu près convenable. C'est une sorte de petit kavakhaneh très propret; tous les murs sont couleur d'azur, tandis que le sol et les frises sont garnis de carreaux en émail bleu turquoise d'un joli effet. Ainsi installés, nous sortons notre cuisine portative et nous nous mettons en devoir de confectionner un semblant de dîner, car, depuis deux heures de l'après-midi, nous ne nous sommes rien mis sous la dent, et cette dernière étape nous a semblé terriblement longue.

CHAPITRE XI

Ispahan (1re partie)

Le tombeau de Menar-Djomban. — Le sarcophage du cheikh Abdullah. — L'Atesh-Gah. — Djoulfa. — Costume des Arméniennes. — Le Père Pascal et le Père Demuthe. — Changement de résidence. — La porte Ali-Kapi. — La véranda ou Talar. — Le vestibule de la porte Ali-Kapi. — Zil-es-Sultan et les palais d'Ispahan. — Le gouverneur d'Ispahan. — L'armée de Zil-es-Sultan. — Le gouvernement de Zil-es-Sultan. — Zil-es-Sultan intime. — Le palais de Chehel-Situn ou des 40 Colonnes. — Divisions du palais. — La salle du trône et les fresques. — Le pavillon de Sar-Puchideh et l'Imaret-i-Ashraf. — Le palais de Haft-Behesht ou des Huit Paradis. — L'avenue de Chehar-Bagh. — La Medresseh Shah Sultan Hussein. — Le Meïdan-i-Shah. — Réjouissances et exécutions sur le Meïdan-i-Shah. — La mosquée de Loutf-Oullah. — Le pavillon des horloges. — La Musjid-i-Shah ou mosquée royale. — Le Naghara-khaneh ou tour des Tambours. — Le bazar des kalemkars. — Ebénistes et orfèvres. — Forgerons et armuriers. — Les confiseurs. — Les épiciers. — Les selliers. — Les cordonniers pour dames. — Les fabricants de tapis. — Les cordiers et les serruriers. — Marchandises européennes. — Les camelots. — La circulation dans les bazars. — Les importations d'Ispahan. — Les exportations. — La fabrication des vieilles poteries.

VENDREDI 11 octobre. — Il est tard quand nous nous réveillons ce matin, et nos cavaliers, qui ont passé la nuit dans la chambre voisine, sont déjà partis en reconnaissance dans la ville. Ils ont été quérir pour nous, Mirza-Hadji-Yacoub, l'homme de confiance de S. E. le Serdare Assad pour lequel nous avons des lettres de recommandation très chaleureuses.

Le tombeau de Menar-Djomban.

Comme nous ne sommes pas venus ici pour demeurer au caravansérail, nous préparons une expédition pour visiter la ville et ses environs. Vers trois heures et demie, nous arrivons enfin à mobiliser un équipage et nous voici en route pour aller voir la

principale curiosité d'Ispahan : le tombeau de Baba-Abdullah-Menar-Djomban, qui se trouve au village de Kalehdan ou Guladan, à six kilomètres à l'ouest d'Ispahan. Ce lieu de pèlerinage est plus connu sous le nom de « Les minarets branlants ». Pour y arriver, on suit une infinité de petites rues tortueuses qui conduisent à des voies plus larges, côtoyant un petit cours d'eau bordé d'arbres, de platanes et de peupliers. La rivière est glauque et coule assez lentement. De temps à autre, le courant en est interrompu par de légers barrages destinés à envoyer le précieux liquide dans des petits canaux latéraux. Ces ruisseaux, qui accostent la grande route, ne sont eux-mêmes que des dérivations du Zendeh-Rud, le plus grand fleuve du centre de la Perse. On traverse des fragments de bazars en partie ruinés; de place en place, des coupoles effondrées sont remplacées par des chiffons tendus en travers de la route, car personne ne se soucie de réparer les monuments d'utilité publique, et, quand une voûte est tombée, les habitants se contentent de plier bagage pour aller porter un peu plus loin leurs pénates.



VUE EXTÉRIEURE DE MENAR-DJOMBAN
OU MINARETS BRANLANTS, PRÈS D'ISPAHAN.

Aujourd'hui, c'est le dimanche persan : seuls, quelques marchands de comestibles ou d'objets indispensables à la vie ont entr'ouvert leurs échoppes, mais ils semblent fort peu affairés et occupent leurs loisirs en égrenant machinalement leurs chapelets.

En traversant une petite place, nous apercevons dans un coin un derviche entouré d'un grand concours de peuple : c'est un mendiant qui, pour attirer la foule, montre sur une immense image grossièrement peinte les principaux faits de l'histoire qu'il est occupé à narrer à ses auditeurs attentifs.

Après un long trajet, il faut mettre pied à terre, et, ayant traversé un immense cimetière, on atteint alors la petite chapelle de Menar-Djomban. Tout comme pour les monuments de la vieille Europe, il s'agit maintenant de trouver le mollah, qui joue le rôle de sacristain et détient les clefs. La foule, que la vue de nos costumes occidentaux n'a pas tardé à rassembler, pénètre à notre suite dans l'enceinte de la petite chapelle. Ce sont, paraît-il, des gens pieux qui mènent une vie paisible; comme ils suivent rigoureusement le jeûne du Ramazan, ils saisissent avec empressement l'occasion d'une légère

distraction qui leur est offerte par notre venue, pour oublier un peu les tiraillements de leur estomac.

Le sarcophage du Cheikh Abdullah. L'intérieur de la cour de la petite mosquée dans laquelle nous venons d'entrer présente un délicat ensemble de décoration discrète; ce sont des carreaux et des étoiles de nuance bleue et verte, disposés en longues bandes sur un fond de briques. Le sarcophage du saint Cheikh Abdullah, dont, entre parenthèses, on ne trouve aucune trace particulière dans l'histoire, est un énorme coffre rectangulaire placé sous une niche ouverte par devant et cintrée en briques. Sur les pieds-droits des deux massifs butant la voûte s'élèvent les deux petits minarets phénomènes.



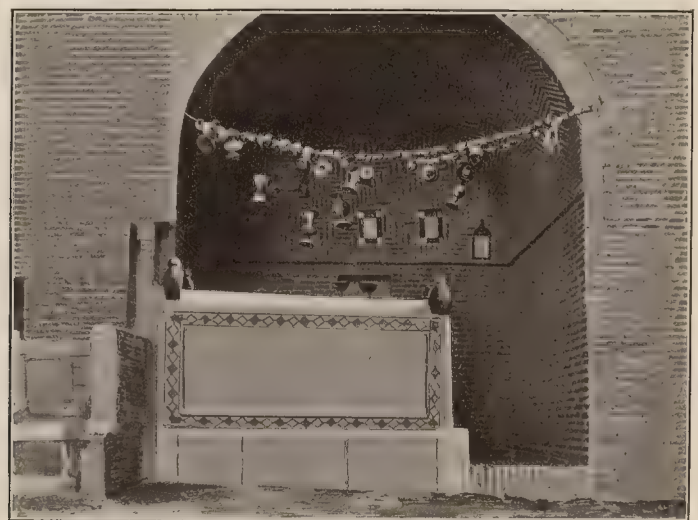
UN DERVICHE.

Des chandeliers et des vases de cuivre en forme de calice sont suspendus tout autour de la tombe; aux angles, sont placées des urnes que les fidèles vont toucher de leur front ou de leurs lèvres pour se guérir des différents maux dont ils sont atteints. Quelques tombes de gens très pieux sont disposées dans la cour, où s'épanouit une luxuriante végétation due à la fraîcheur du lieu.

Deux jeunes Persans, s'introduisant par d'étroits escaliers dans les minarets, nous donnent bientôt l'explication du phénomène, car ils se mettent à agiter les tourelles en se livrant à une gymnastique effrénée dans l'intérieur de ces étroites cheminées de briques. Ce spectacle est peu intéressant, et c'est vraiment grand dommage de voir ainsi détériorer un joli petit monument ancien pour le plus grand bonheur des badauds.

Les musulmans considèrent comme un véritable miracle le mouvement que l'on arrive à imprimer à ces minces colonnes fuselées; ils l'expliquent en disant que le bâtiment a été construit sur une cave remplie de mercure et par d'autres sornettes du même genre. La raison est infiniment plus simple; les minarets remuent parce que l'édifice est vétuste, et que les pièces de bois qui ont été comprises dans la construction du monument permettent une certaine élasticité dont on fera bien, cependant, de ne pas abuser dans la suite, car, au cours de la démonstration d'aujourd'hui, une partie du couron-

nement pesant 15 à 20 kilos s'est détachée brusquement du faîte et est venue s'écraser presque à nos pieds.



MENAR DJOMBAN OU MINARETS BRANLANTS.
LE TOMBEAU DU SAINT CHEIKH ABDULLAH ET LES EX-VOTO PLACÉS A L'INTÉRIEUR PAR LES FIDÈLES.

Atesh-Gah. A peu de distance de ce tombeau, se trouve une petite montagne dont le sommet est couronné par des ruines. Ce lieu est appelé *Atesh-Gah*, d'une tradition qui veut qu'un autel du feu y fût érigé par Artaxerxès. Il est difficile de fixer l'antiquité de ces ruines, mais, par leur situation et la façon dont elles se découpent sur le ciel, elles forment à l'entrée même d'Ispahan un véritable décor qui, au soleil couchant, ne manque ni de grandeur ni de beauté.



LES RESTES D'UN TEMPLE DU FEU
SUR LA MONTAGNE DES GUÈBRES.

Djoulfa. Nous voulons en rentrant visiter Djoulfa, et cette excursion, qui n'est pas du goût de notre cocher, donne lieu à d'interminables discussions. Enfin, notre automédon daigne accéder à notre désir, mais il fait déjà nuit noire quand nous arrivons dans la cité arménienne. Rien ne ressemble moins à une ville que cette grande agglomération qui a nom

de Djoulfa. Au premier abord, on ne voit que des canaux dont les rives sont plantées d'arbres, de façon à ombrager la route qui vient se couper à angle droit avec un autre chemin d'une disposition tout à fait identique. Les maisons disparaissent presque sous le feuillage et ne semblent être absolument que l'accessoire de cette très singulière ville. Les boutiques brillent également par leur absence, et n'étaient quelques marchands de produits alimentaires, bouchers, boulangers ou épiciers, on ne verrait dehors aucune espèce d'étalage.



FRAGMENT DE L'ENCEINTE D'UN TEMPLE DU FEU SUR LA MONTAGNE DES GUÈBRES.

La tenue des Arméniens est tout à fait européenne; certes, les modes n'ont qu'une très vague ressemblance avec les vêtements mis en vente chez les grands faiseurs de Paris ou de Londres, mais enfin ce sont des vêtements d'une coupe occidentale, qui détonnent singulièrement au milieu du paysage qui nous environne.

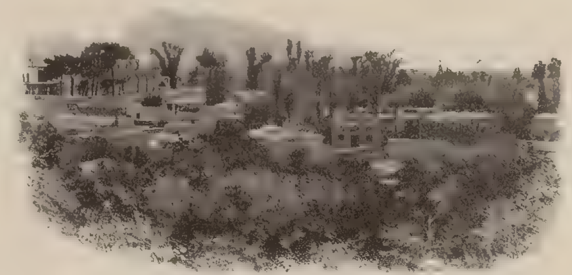
Costumes des Arméniennes. Les Arméniennes ont conservé avec un soin jaloux le costume qu'elles portaient il y a quelques siècles dans la Djoulfa du Caucase, d'où elles furent importées, à l'aide de procédés plutôt brutaux, par le plus grand des rois qu'ait connus la Perse, Shah Abbas Ier.

Les dames, entourées de longs voiles blancs flottant sur des étoffes jaunes et rouges, se tiennent sur le pas de leurs portes, le visage complètement découvert; elles ont cependant la tête et le haut du corps drapés dans de légères pièces d'étoffe blanche, et à la tombée de la nuit ces spectres, qui glissent sans bruit le long des épaisses rangées d'arbres, semblent de fantastiques apparitions.

La tonalité générale de leurs vêtements est le rouge; leurs jambes sont enfouies dans d'immenses pantalons de couleur, cachés par de longues basques; elles portent une robe étroite de cotonnade rouge et blanche, qui est elle-même recouverte par une pelisse rouge souvent matelassée : ce dernier vêtement, ouvert sur le devant, tombe jusqu'aux genoux. Cette disposition se retrouve pour tous les costumes de femmes, quelle que soit la condition à laquelle elles appartiennent; seules, la finesse des tissus employés et la richesse des bijoux qui forment l'accessoire de leur toilette, indiquent la différence de classe.

Quelle que soit cependant leur pauvreté, il est rare qu'elles ne possèdent

pas une massive ceinture d'argent formée de lourds anneaux, qui ne mesurent pas moins de 10 à 12 centimètres de longueur sur une hauteur de 5 à 6 centimètres. Ce sont des bijoux de famille qui se transmettent de génération en génération; cette parure se porte un peu au-dessous de la taille, de façon à maintenir l'extrémité du voile blanc dont on doit se couvrir pour sortir.



VUE GÉNÉRALE DE DJOULFA.

Comme coiffure, les Arméniennes portent une petite calotte de drap ou de soie brodée, qu'elles placent tout à fait en arrière de la tête. C'est là que sont suspendus des ornements d'or ou d'argent, formés le plus souvent de pièces de monnaie.

Une sorte de fichu de mousseline recouvre leur tête, et le bas de leur visage est quelquefois masqué par une bande de toile rigide, derrière laquelle disparaît la plus grande partie du menton.



VUE GÉNÉRALE DES JARDINS DE DJOULFA.

Le P. Pascal et le P. Demuthe. Nous nous informons de la demeure du Père Pascal, un vieux prêtre arménien qui, depuis quarante ans, n'a cessé d'habiter cette région.

Cet excellent missionnaire nous met en rapport avec un de nos compatriotes, le Père Demuthe, qui a accompli sur cette terre lointaine de véritables prodiges pour créer ici une école d'instruction secondaire, la plus remarquable qui ait jamais été construite au centre de la Perse.

Comme la nuit est complètement tombée, on nous engage à revenir le



ARMÉNIENNES EN COSTUME DE CÉRÉMONIE.

dimanche suivant après la messe pour pouvoir causer un peu plus longuement.

Le retour vers Ispahan se fait à la lueur de quelques petites lumières pendues çà et là, et qui vacillent au bec des lampes accrochées sous les arcatures des bazars.

Changement de résidence.

Samedi 12 octobre. — Nous venons de passer notre dernière nuit dans le petit local couleur bleu ciel, que nous avait gracieusement prêté le palefrenier du caravansérail de la poste. Nous nous élevons maintenant en dignité et habiterons un palais. Les négociations entre-



DANS LA COUR DE NOTRE PETIT PALAIS : LES HABITANTS.

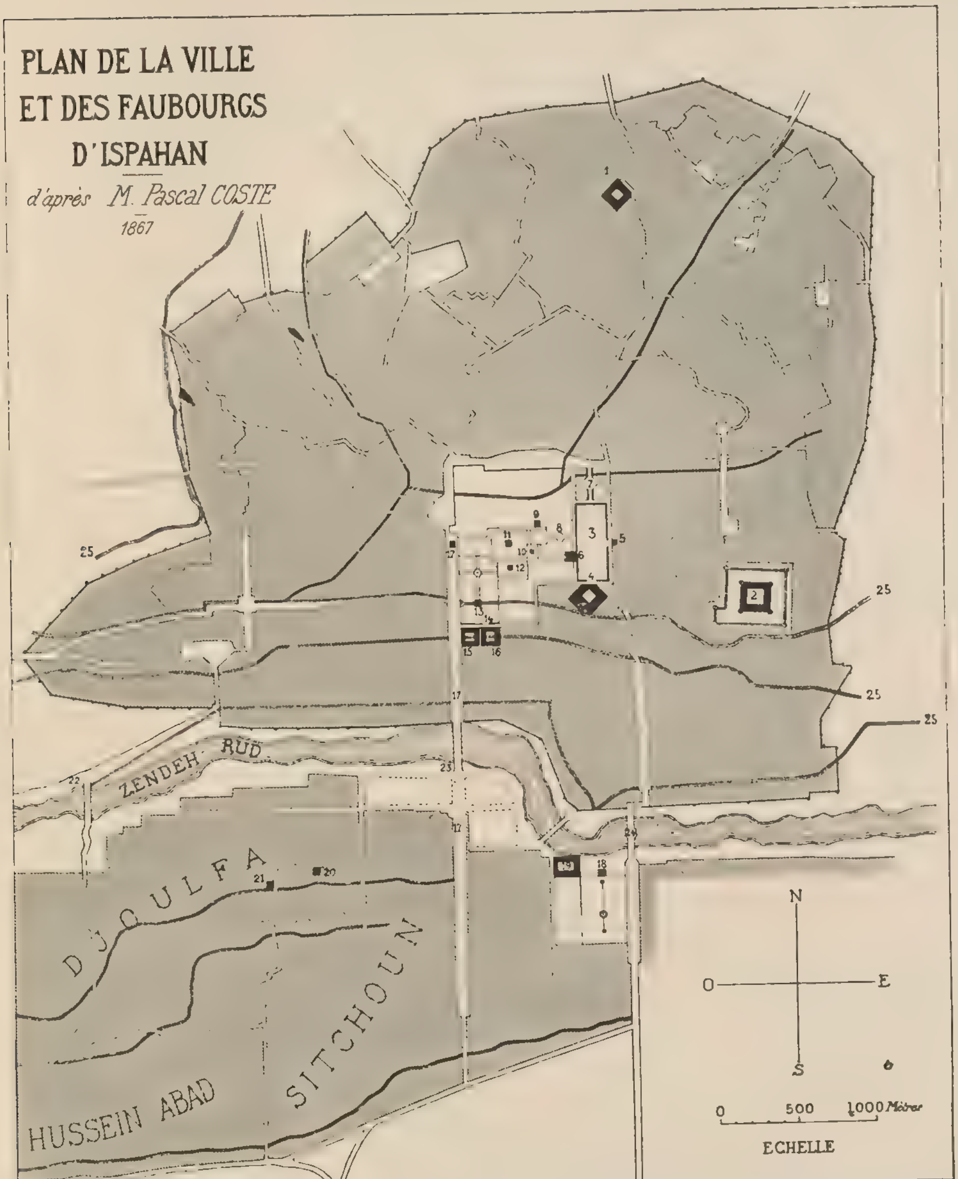
tenues pour obtenir ce nouveau logis seraient presque dignes des bureaux d'un Ministère des Affaires étrangères. Pour cela, tout comme en géométrie, il a fallu et il a suffi que nous allions voir le prince-directeur des postes d'Ispahan. Nous lui avons exposé notre désir de cesser d'habiter une simple niche et d'avoir, pour le reste de notre séjour dans la ville, une demeure plus confortable. Le Prince, après un certain temps de réflexion, nous a fait proposer une fort jolie petite habitation située dans l'enceinte même du palais du gouverneur, mais pour mettre sa propre responsabilité à couvert, de même qu'au temps de Chardin, l'illustre voyageur, il nous a prié de formuler une requête







Un coin du Meïdan-i-Shah et vue générale sur la ville



1. Mosquée du Vendredi. — 2. Citadelle. — 3. Meïdan-i-Shah. — 4 Mosquée royale. — 5. Mosquée Loutf-Oullah. — 6. Porte Ali-Kapi. — 7. Bazar des tailleurs. — 8. Bazar des chaudronniers. — 9. Bains publics. — 10. Palais de Chehar-Bagh. — 11. Palais de Chehel-Situn. — 12. Orangerie. — 13. Pavillon des Huit Paradis. — 14. Bazar et caravansérail. — 15. Medresseh Shah Sultan Hussein. — 16. Caravansérail Shah Sultan Hussein. — 17. Avenue Chehar-Bagh. — 18. Pavillon des miroirs. — 19. Palais du Shah. — 20. Cathédrale arménienne. — 21. Evêché arménien. — 22. Pont de Marnum. — 23. Pont Ali-Verdi-Khan. — 24. Pont de Khajou. — 25. Canaux d'irrigation.

au gouvernement et d'établir une demande sur papier libre, mentionnant que c'est de notre plein gré que nous occupons ce local.

Le bâtiment dont on vient de nous ouvrir la porte est complètement neuf et à peine terminé même. Il fut édifié, paraît-il, à l'intention d'une des sœurs de Zil-es-Sultan qui, pour une raison de nous inconnue, ne l'habita que peu ou même peut-être pas du tout. Notre petit palais comprend une cour fermée par une porte en bois munie d'un monstrueux verrou de même matière. Au centre de cet Atrium, une corbeille semble avoir été disposée pour planter des fleurs. Au-dessus du sol une galerie couverte, élevée de un mètre cinquante environ, forme une jolie véranda, où le soir il est bien agréable de venir rêver en regardant le disque argenté de la lune, qui accomplit sa course régulière dans un ciel sans nuage.

Le logement qui nous est réservé est situé derrière cette colonnade et consiste en deux immenses pièces, dont le sol en terre battue attend les nattes et les tapis précieux que doit apporter avec lui l'occupant. A droite en entrant, et prenant jour sur la cour, se trouvent les communs avec une cuisine toute dallée de vieux carreaux d'émail jaune, rouge et vert, arrachés ou tombés de la porte Ali-Kapi, et posés là, pêle-mêle, sans aucune espèce de souci des dessins ou de la symétrie.

La cuisine possède un puits profond d'une quinzaine de mètres, avec un moulinet carré permettant d'extraire l'eau à l'aide d'un seau en cuivre.

Quand nous avons apporté au milieu de ce logis nos lits de camp et nos valises, le mobilier semble vraiment quelque peu défectueux et surtout peu abondant. Heureusement que les marchands juifs, persans ou arméniens ne vont pas tarder à venir nous faire leurs offres de services, et nous verrons peu à peu les murs se couvrir des plus rares étoffes.

La porte Ali-Kapi. Pour accéder à notre demeure en sortant des bazars, il faut, après avoir traversé le Meïdan, passer sous la porte Ali-Kapi, qui est la principale construction sur le côté ouest.

Ce monument ressemble beaucoup plus à un palais qu'à une porte proprement dite. C'est un édifice carré élevé de trois étages, sur le devant duquel est une immense véranda ouverte sur la place publique; de hautes colonnes de bois soutiennent le toit du hall, qui était autrefois le *Talar* ou chambre du trône.

Le nom d'Ali-Kapi, qui a été donné à l'édifice, signifie « porte sacrée ». On lui attribue différentes étymologies, soit qu'on veuille l'écrire Allah-Kapi, ce qui pourrait alors être traduit « porte de Dieu »; soit qu'au contraire on considère Ali comme suffisant pour sanctifier cette porte, ce qui reviendrait alors à l'appeler « porte d'Ali ».

Une tradition veut que cette construction ait été apportée là par Shah Abbas, qui l'aurait fait enlever au tombeau d'Ali à Nejef. Autrefois cette porte était considérée comme un monument d'une haute sainteté, surtout à l'époque de la dynastie Sophis. Il était alors interdit de fouler le seuil du pied, et le roi lui-même ne pouvait passer à cheval sous le porche. En tout temps, ce lieu a été considéré comme un asile inviolable pour ceux qui, s'étant rendus coupables de quelque faute grave, venaient chercher un refuge sous les chaînes défendant l'entrée. Ces chaînes vénérables sont toutes chargées de petits morceaux de chiffons apportés par la piété des fidèles et attachés en manière d'ex-voto.



LA PORTE ALI-KAPI.
ENTRÉE DE L'ANCIEN PALAIS DES SHAHS A ISPAHAN.

La véranda ou « Talar ». La véranda en bois, qui prend jour sur la grande place du Meïdan, servait de salle d'audience pour les ambassadeurs étrangers à l'époque de la nouvelle année. Au centre se trouve un bassin de marbre, et, au moment des réceptions royales, les espaces compris entre les colonnes de bois supportant la toiture étaient tout garnis de riches tentures recouvertes de stores épais. Ces voiles ne disparaissaient que lorsque le Shah assistait de cette loge élevée aux divers amusements donnés sur la place publique, tels que jeux de Polo, courses de chevaux, combats d'animaux sauvages, etc..... Le portail Ali-Kapi était la partie la plus avancée de l'ancien palais royal qui, au dire de Chardin, ne mesurait pas moins de sept kilomètres de circonférence.

Le vestibule de la porte Ali-Kapi. Dans le passage qui fait suite à la porte sacrée se trouve une sorte de vestibule, dont les murs en plâtre sont décorés de fresques d'un délicieux dessin; là, une véritable faune d'oiseaux et de gazelles vit au milieu d'arabesques et de motifs décoratifs les plus variés. Dans

les parties dénommées « trombes », qui servent à supporter la coupole, se détache un délicieux motif formé de pêchers en fleurs, où des oiseaux hypothétiques semblent voleter sur un fond rose pâle. Ces teintes, déjà fort douces suivant la conception de l'artiste qui les exécuta, ont reçu du temps un léger coup d'estompe, qui a fondu les nuances et en a fait une gamme de couleurs qui s'harmonise délicieusement avec les monuments ambiants et la teinte du ciel.

Il y a encore dans un coin du vestibule, placé sous la porte, les tombeaux de quelques saints personnages, où les jours de grands pèlerinages les fidèles viennent se sanctifier en baisant la grille derrière laquelle l'Hadji repose dans le sommeil éternel. Tout comme au tombeau de Menar-Djomban, que nous avons vu hier, de petits cylindres en cuivre et des vases en forme de calices sont suspendus en forme d'ex-voto.



MEDRESSEH PRÈS DU PALAIS DE CHEHEL-SITUN.

La construction de cette porte monumentale a été traitée avec une grande richesse : l'onyx, le jaspe et tous les marbres précieux ont été employés à profusion. Le seuil en onyx laiteux, d'un effet superbe, a été complètement usé par la piété des fidèles venus y chercher un asile. Les fenêtres sont fermées par des grillages en bois d'un dessin aussi charmant que compliqué. Toute la face opposée à la place est revêtue de plaques de céramique d'une fort belle allure; malheureusement le vent, l'humidité et surtout la rapacité des gardiens ont causé de nombreux trous au milieu de cette merveilleuse flore vitrifiée, et, du train dont vont les choses, il ne restera bientôt plus que les empreintes du scellement de cette étincelante robe faite du plus bel émail qui recouvrait ce somptueux édifice.

Zil-es-Sultan et les palais d'Ispahan.

Une longue allée, formée à droite et à gauche d'arcatures aveugles, trace le chemin que doit suivre le voyageur qui se dirige vers le palais royal. Il y a peu d'années encore, s'élevait du côté gauche un immense palais que Zil-es-Sultan fit démolir; il n'en reste plus maintenant que quelques curieuses peintures à fresques qui, n'étant plus protégées contre les intempéries, ne tarderont pas à tomber en poussière



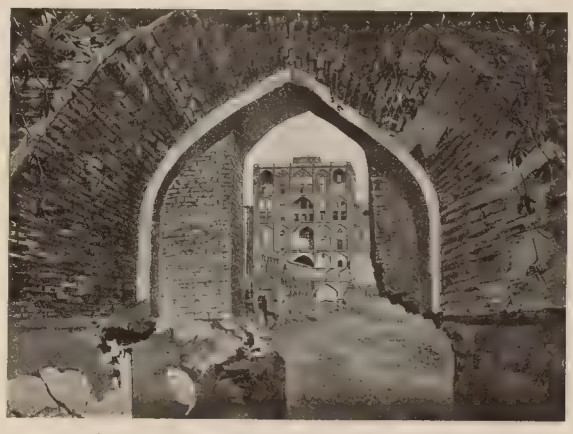




Un Palais sur l'Avenue Chehar-Bagh

et à aller rejoindre les décombres de la merveilleuse décoration en stuc, qui faisait de cet édifice un constant sujet d'émerveillement pour tous les voyageurs auxquels il était donné d'y pénétrer.

On peut dire que les dernières années du gouvernement de Zil-es-Sultan sur Ispahan ont été comme un grand vent destructeur, qui a provoqué la ruine de tous les édifices qu'il a touchés. Bien rares sont maintenant les palais décrits par Chardin, que la piété ou, pour être plus véridique, l'insouciance de leurs propriétaires successifs avait laissés debout jusqu'il y a 25 à 30 ans à peine.



FAÇADE POSTÉRIEURE DE LA PORTE ALI-KAPI.
VUE PRISE A TRAVERS UNE FENÊTRE EN RUINE DE L'ANCIEN PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN.

Le gouverneur d'Ispahan.

Sultan Masud Mirza, plus communément connu sous le titre de Zil-es-Sultan, est une des plus curieuses figures de la Perse : c'est un homme d'une énergie indomptable qui ne se laisse abattre par aucun revers.

Né en janvier 1850, d'une mère d'origine plébéienne, il se trouvait, du fait de la mort des deux premiers enfants mâles de Naser-ed-Dine, le fils aîné de ce monarque au moment de son décès; mais la tare de sa naissance l'obligea à céder la couronne à son frère cadet, Mouzaffer-ed-Dine, dont la mère, Shukuh-es-Sultaneh (la gloire de l'Empire), était de sang royal.

Malgré cette disgrâce, on avait reconnu au jeune prince des qualités si éminentes, qu'il fut de bonne heure admis à prendre part à toutes les fonctions de la souveraineté, et la grande liberté dont il jouit ainsi, excita à un tel degré son ambition, qu'elle s'accrut au point de devenir la cause de sa ruine.

Zil-es-Sultan fut nommé gouverneur d'Ispahan à un âge où les jeunes gens ne pensent encore guère qu'à s'amuser. Comprenant du reste l'importance de son rôle, il sut pacifier tout le sud de la Perse avec une énergie confinant à la brutalité. Sous sa sévère administration, le brigandage cessa dans les provinces placées sous son contrôle.

Une des raisons qui le maintint longtemps en faveur près de la Cour de

Téhéran, fut le soin et le scrupule avec lesquels il faisait rentrer les impôts et les revenus du royaume, puis transmettait à Téhéran les sommes ainsi perçues.



MASUD-MIRZA, PRINCE ZIL ES-SULTAN,
TROISIEME FILS DE NASER-ED-DINE SHAH, NÉ EN JANVIER 1850.

Cette honnêteté, si peu dans les mœurs des hauts fonctionnaires persans, lui valut la nomination de gouverneur des provinces avoisinant celle d'Ispahan, si bien qu'au moment où il était à l'apogée de sa puissance, en 1888, près de la moitié du territoire de la Perse se trouvait sous sa domination.

L'armée de Zil-es-Sultan.

Zil-es-Sultan fut le premier à comprendre et à réaliser en Perse la formation d'une armée régulière, et son père, Naser-ed-Dine, était loin de pouvoir lui en opposer une semblable. De bonne heure, il sut adopter pour ses soldats les uniformes et l'armement européens; ses troupes étaient instruites par des officiers venus de l'Occident. Il n'était pas peu fier de montrer l'admirable ordonnance de cette armée aux grands personnages qui venaient le visiter.

Etant donné ce qu'est la Perse, on ne saurait trop admirer le talent qu'eut Zil-es-Sultan de mettre sur pied vingt-quatre régiments d'infanterie comprenant 15800 hommes, dix batteries d'artillerie et huit régiments de cavalerie, soit en tout une armée de 21 000 hommes et 7000 chevaux.



SOLDATS DE CAVALERIE DE L'ARMÉE
DE ZIL-ES-SULTAN, GOUVERNEUR D'ISPAHAN.

Cette énumération, qui ferait sourire un souverain européen, remplit d'effroi Naser-ed-Dine, lorsque son ministre des Affaires étrangères, au retour d'une mission, lui apprit ce qu'il avait vu à Ispahan. Lors de son passage dans cette ville, en effet, Zil-es-Sultan, pour éblouir son visiteur de marque, n'avait cru pouvoir mieux faire que de l'inviter à une revue générale de ses troupes sur la grande place du Meïdan. Le ministre ne cacha

pas son admiration, mais, aussitôt rentré à Téhéran, il s'empressa de faire part à son souverain des craintes que lui inspirait une armée aussi forte et aussi bien disciplinée.

Peu après, Zil-es-Sultan reçut de son père une aimable invitation de venir lui rendre visite à Téhéran; mais, suspectant fort les sentiments d'affection qui lui seraient prodigués, il s'abstint d'y répondre. Cependant, les appels se



LA GRANDE PLACE DU MEÏDAN A ISPAHAN.
REVUE GÉNÉRALE DES TROUPES DE ZIL-ES-SULTAN.
A DROITE, LA PORTE ALI-KAPI ; AU FOND, LA MOSQUÉE ROYALE.

faisaient plus pressants, et le moment vint où les atermoiements n'étaient plus possibles, sous peine d'être accusé de rébellion. Ce fut en février 1888 que le prince arriva à Téhéran. Dès les premiers jours, il comprit que ses craintes n'étaient pas vaines, car il ressemblait à un véritable otage, malgré toutes les attentions dont il était l'objet : il était très étroitement surveillé et mis dans l'impossibilité de s'évader.

Le long séjour forcé que Zil-es-Sultan fit à la cour de Téhéran fut mis à profit par son père pour désorganiser l'armée qu'il avait créée et pour la disperser aux quatre coins de la Perse, puis, quand toutes les mesures eurent été prises pour empêcher le retour d'une semblable puissance, Naser-ed-Dine présenta au prince un *khalat*, lui permettant de reprendre le gouvernement d'Ispahan. L'administration des provinces de Fars, de Yezd, de l'Arabistan et

du Luristan, dont il était chargé concurremment avec celle d'Ispahan avant 1888, lui fut retirée.



SOLDATS D'INFANTERIE DE L'ARMÉE DE ZIL-ES-SULTAN, GOUVERNEUR D'ISPAHAN.

Le gouvernement de Zil-es-Sultan. Zil-es-Sultan demeura gouverneur de la province d'Ispahan pendant tout le règne de son frère Mouzaffer-ed-Dine, et Mohammed-Ali le confirma dans cette position lorsqu'il monta sur le trône au mois de janvier 1907.

Zil-es-Sultan fut toujours un gouverneur vigoureux et de détermination prompte; il jouit d'une réputation de cruauté malheureusement trop méritée. Cette férocité, quand il fut nommé gouverneur de Chiraz, provoqua une révolution qui enflamma toute la contrée. Le prince, abandonné par tous les siens, dut chercher son salut dans la fuite.

Non content des excès de toute sorte qu'il commit lui-même, il laissa ses officiers et ses fils se rendre coupables de toutes espèces de crimes et d'exactions. Un des forfaits les plus épouvantables



SOLDATS DE LA GARDE DE ZIL-ES-SULTAN, GOUVERNEUR D'ISPAHAN.

dont Zil-es-Sultan se soit rendu coupable est, en 1882, l'assassinat de l'Ilkhani

des Backhtiaris, qu'il haïssait parce que trop puissant et trop aimé de ses subordonnés. On cite également à son passif la cruauté avec laquelle il persécuta les Babis et fit assassiner deux des principaux membres de cette secte, riches marchands du bazar, en 1878.

Pendant longtemps, Zil-es-Sultan eut l'espérance de devenir le maître de la Perse, car autant son frère cadet, Mouzaffer-ed-Dine, avait été tenu ignorant des choses de gouvernement, autant lui-même avait été initié à l'art d'administrer ses concitoyens. Dès que cet espoir lui fut ravi, il semble qu'il ait eu à cœur de tout détruire autour de lui, et l'ancienne capitale de la Perse fut traitée en pays conquis : les vieilles mosquées et les superbes palais du temps de Shah Abbas furent dévastés, pour permettre de vendre aux étrangers les merveilleuses briques à reflets qui les décoraient. Les murs eux-mêmes furent démolis et les matériaux cédés au prix dérisoire de cinq sous la charge d'âne.



JARDIN DU PALAIS DE ZIL-ES-SULTAN, A ISPAHAN.

Les fils du prince ne furent pas moins ardents que leur père à consommer la ruine d'Ispahan, et à plusieurs reprises ils témoignèrent de leur profond regret que les magnifiques peintures à fresques du Chebel-Situn ne fussent pas sur toile, afin de pouvoir les vendre à quelque musée d'Europe ou à quelque milliardaire américain qui, disaient-ils, les auraient payées au poids de l'or.....

Zil-es-Sultan intime. La traduction littérale du nom de Zil-es-Sultan est Ombre du Roi. A voir son aspect extérieur, il semble que ce soit par pure dérision qu'on l'a ainsi dénommé; il est, en effet, d'une stature bien au-dessous de la moyenne et d'une corpulence exagérée. La paupière de son œil gauche, presque entièrement baissée, donne à sa physionomie un mélange de bonhomie et d'astuce : à bien l'examiner, il semble que son visage reflète les sentiments divers dont il est agité.

La richesse de Zil-es-Sultan est immense. On dit qu'il possède environ 150 millions de francs : malgré sa longue pratique de la politique persane, il n'a pas grande confiance dans le crédit de son pays, car c'est dans les banques de la vieille Europe qu'il a déposé une partie de sa fortune. Le reste de ses biens est représenté par les nombreux villages dont il est propriétaire, tant

dans la province d'Ispahan que dans celle de Yezd, et desquels il retire un revenu considérable. Il possède aussi de magnifiques palais à Ispahan et à Téhéran.

Depuis quelque temps, à la suite de dissensions avec ses administrés, le prince a quitté Ispahan pour venir s'installer dans son palais de Téhéran, qui est un des plus beaux de la ville : sa façade en stuc est garnie de larges et hautes fenêtres ouvrant sur de splendides jardins. C'est de là qu'il surveille les événements qui semblent menaçants pour son neveu : peut-être même, en se rapprochant de la scène gouvernementale, espère-t-il tirer profit de ses aptitudes et remplir le rôle qu'il avait convoité naguères.



LE PALAIS DE ZIL-ES-SULTAN, A ISPAHAN.

On raconte ici que, dans ces dernières années, Zil-es-Sultan se consolait de la perte de ses ambitions en faisant une collection de chapeaux. Chaque visiteur qui portait une coiffure dont la forme n'était pas représentée dans son musée, était sollicité par le prince de lui en faire l'abandon, qui était généreusement compensé par un très beau présent.

Le palais de Chehel-Situn.

L'un des plus curieux palais d'Ispahan qui, pour des raisons inconnues de nous, ont résisté jusqu'à ce jour au souffle destructeur de Zil-es-Sultan, est le Chehel-Situn ou palais des Quarante Colonnes. Notre logis est tout à fait voisin de cette importante bâtisse, et il est facile, en suivant quelques allées voûtées, d'atteindre la clôture du jardin qui l'entoure.

Ce palais ne possède pas, à vrai dire, plus de 20 piliers supportant la véranda extérieure. Certains voyageurs ont émis l'idée qu'autrefois il devait y avoir une double construction symétrique à la première, mais il est bien plus vraisemblable d'admettre que la désignation de quarante colonnes est un chiffre





Le palais de Chehel Situn en 1848

d'après une aquarelle de Jules Laurens (Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

indéterminé indiquant une idée de grandeur, destiné à produire l'impression d'une chose très nombreuse, un peu suivant l'emploi du nombre 36, chez nous, dans le langage familier.

Il paraît établi que le premier monument construit à cet endroit fut l'œuvre de Shah Abbas, mais il ne doit rien rester de cet anti-



LE PALAIS DE CHEHEL-SITUN ET LE CANAL, A ISPAHAN.

que édifice, qui fut détruit un siècle plus tard par un incendie, sous le règne de Shah Sultan Hussein. Ce monarque, par une insouciance ou par une superstition bien orientale, empêcha qu'on fît quoi que ce soit pour arrêter les progrès de l'incendie. Cependant, quand tout fut réduit en cendres, il donna les ordres nécessaires pour que le palais fût relevé de ses ruines.

Divisions du palais. On peut, pour la description de ce monument, le diviser en quatre sections bien distinctes. La partie extérieure ou loggia est supportée par 20 immenses colonnes fuselées, qui sont formées des troncs d'énormes *chenars* ou platanes, ayant près de 75 centimètres de diamètre. Le rang extérieur de colonnes était à l'origine incrusté de petits fragments de glace étamée, suivant les dispositions chères au peuple persan, et que l'on retrouve encore dans les monuments presque contemporains. Les quatre colonnes placées au centre de l'édifice sont supportées sur des embases en marbre représentant des lions adossés, entre le corps desquels est disposé un autre masque d'animal, la gueule ouverte; par cet orifice s'écoulait autrefois un abondant jet d'eau qui venait alimenter un bassin rectangulaire, placé au centre de la véranda, un peu à la manière des impluviums romains. Il ne reste

plus rien aujourd'hui de cette disposition et tout le terre-plein de la véranda est recouvert d'une natte épaisse, sur laquelle les anciens du pays viennent à certains jours s'assembler gravement pour discuter les intérêts généraux de la ville. La partie inférieure de la construction en briques, qui est placée en arrière, est revêtue, sur une hauteur de un mètre cinquante environ, d'un lambris de marbre blanc divisé en compartiments, renfermant de jolies fleurs



BASE DE L'UN DES QUATRE PILIERS
SITUÉS AU CENTRE DE LA VÉRANDA DE CHEHEL-SITUN.

peintes et dorées. Au-dessus de ce lambris, il y avait encore des panneaux ornementés à l'aide de fragments de cristaux taillés à facettes, travail connu sous le nom de *Aïneh-kari*.

La salle du Trône et les fresques. Derrière la loggia se trouve la salle du trône, qui contient une sorte de niche où était le siège royal. La décoration de cette pièce qui, en 1889, lors du voyage de lord Curzon, était encore à peu près intacte, n'existe plus aujourd'hui.

La seule partie réellement intéressante est la grande pièce située derrière

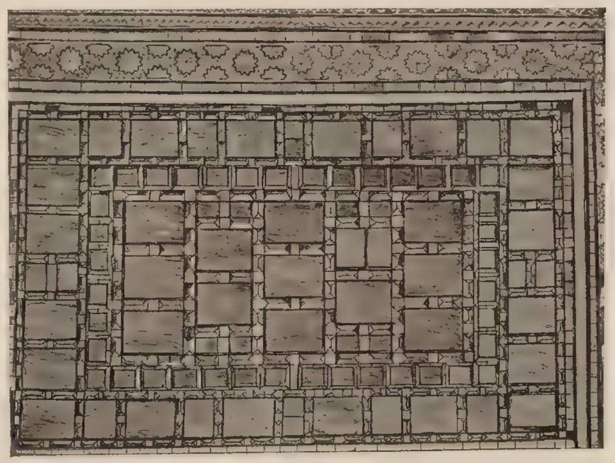




LE POÈTE LISANT. — Peinture à fresque du Palais de Chehel-Situn, à Ispahan, attribuée à Maulana Mozaffer Ali, élève de Béhzad.

D'après une aquarelle de Jules Laurens, en 1848. (Bibliothèque des Beaux-Arts.)

la salle du trône, avec laquelle elle communique par trois grandes portes. Ce hall occupe toute la largeur de l'édifice et est surmonté par trois coupoles de hauteur égale. Sur les murs, on admire encore six magnifiques peintures décoratives d'un merveilleux travail artistique, et d'un puissant intérêt documentaire pour la reconstitution des mœurs et des coutumes de l'ancienne Perse. Ces grandes pages d'histoire ont trait à Shah Abbas, à ses prédécesseurs et à ses successeurs. Nous assistons ainsi aux réjouissances que les puissants d'alors ne manquaient pas de s'offrir après un bon repas : tout un bataillon de danseuses nous permet d'entrevoir ce que les bons musulmans trouveront dans le paradis de Mahomet au moment de leur résurrection, si le Prophète les a jugés dignes de ses bienfaits.



DÉTAILS DES CAISSONS EN BOIS DU PLAFOND DE CHEHEL-SITUN

Quelques-unes de ces peintures ont trait à des événements tout à fait historiques. Parmi celles qui font face à l'entrée, l'une représente le Shah Ismail combattant les Janissaires du Sultan Soliman, et on retrouve dans ce tableau la légende de ce glaive d'une trempe merveilleuse, qui, d'un seul coup, fend un cavalier depuis la tête jusqu'à la selle; le peintre a consciencieusement marqué, à l'aide d'une raie rouge, le passage de la lame royale divisant en deux parties égales l'Agha des Janissaires, qui ne paraît pas le moins du monde incommodé par cette opération chirurgicale si habilement conduite... A côté, nous voyons Shah Tahmasp recevant le prince indien Humaiun, réfugié à sa Cour en 1543. L'ensemble de cette composition est d'un grand effet décoratif. Les deux souverains sont représentés sous un dais, accroupis sur leurs talons, tandis que tout autour d'eux sont disposés des chanteurs et des ballerines, des soldats et des fauconniers qui, leur oiseau sur le poing, ont une attitude vraiment hiératique. Le premier plan est occupé par un groupe de danseuses, dont les gestes et les attitudes ne rappellent en rien la pudibonderie actuelle des femmes persanes. Le troisième tableau indique également une fête, où le laisser aller ne connaît

plus guère de bornes. Les figures du centre reproduisent les traits du grand Shah Abbas et du Khan des Usbeks, Abdul-Mohammed. Les comparses, chanteurs, musiciens, gardes et fauconniers, sont à peu près disposés de la même manière que dans le précédent tableau; toutefois l'artiste a laissé entrevoir que la chaleur communicative du banquet avait accompli de notables progrès, et le roi continue à faire remplir sa coupe, tandis que son convive donne des signes d'une ébriété manifeste.

Les trois autres peintures placées en face de celles dont nous venons de



LE PÉRISTYLE DE CHEHEL-SITUN (VUE PRISE DE L'INTÉRIEUR DU PALAIS).

parler, figurent : la première, Shah Ismail à la tête de ses cavaliers, combattant les Tartares Usbeks; la seconde, Shah Abbas II recevant l'ambassadeur du grand Mongol, le Calife Sultan; enfin, la dernière composition nous transporte aux Indes, à la bataille qui se livra entre Nadir Shah et le sultan Mahmoud (représenté sur un éléphant blanc), bataille qui décida du sort de Delhi.

Les coupoles qui surmontent cette salle sont ornées d'immenses rosaces composées d'arabesques aux gracieux enroulements. Malheureusement, les infiltrations provenant de la toiture ont fortement endommagé ces importants morceaux décoratifs. Notons en passant qu'un des derniers Shahs a fait recou-

vrir de peinture une partie des arcs qui supportent les coupoles, et il a trouvé ainsi la place nécessaire pour se faire reproduire en grand uniforme. Il est à peine besoin d'ajouter que ce portrait, dû à un artiste moderne inférieur, détonne de la façon la plus grotesque.

Toutes les fresques de Chehel-Situn ont été traitées par le procédé ancien, c'est-à-dire peintes à même sur le plâtre de l'édifice, ce qui les a préservées de la destruction ou plutôt d'un déplacement tout à fait préjudiciable.



LAMBRIS EN MARBRE PEINT ET DORÉ
FORMANT LE SOUBASSEMENT DU PALAIS DE CHEHEL-SITUN.

D'après une tradition que j'ai recueillie de la bouche même d'un des princes du pays, le sol de cette pièce était autrefois recouvert d'un merveilleux tapis de soie tissé d'or. Le vandale gouverneur que nous avons déjà nommé, Zil-es-Sultan, vendit, paraît-il, pendant plusieurs années, des morceaux plus ou moins importants de ce tapis aux étrangers de passage à Ispahan, tant et si bien qu'il n'en reste plus maintenant le moindre échantillon.

Par un sentiment que nous ne saurions trop expliquer, l'architecte qui a conçu cette élégante construction a placé dans les plus longs côtés du hall quatre fausses cheminées d'un effet plutôt douteux.

Le pavillon de Sar Puchideh et l'Imaret-i-Ashraf.

Il y a à peine une vingtaine d'années, on pouvait encore voir, dans le parc qui entoure Chehel-Situn, deux jolis pavillons construits dans le même style. Le plus important était désigné sous le nom de Sar Puchideh; c'était un hall dont le toit était supporté par des piliers octogonaux tout incrustés de glaces. Ces colonnes reposaient sur des embases formées de figures de femmes en marbre, entre les têtes desquelles était sculpté un masque de lion. Ce monument n'existe plus, et seules les cariatides ayant servi de socles sont encore visibles aujourd'hui; on les a transportées autour de la grande pièce d'eau rectangulaire qui s'étend devant Chehel-Situn, et ces groupes ainsi distraits de leur destination primitive produisent un effet aussi peu agréable qu'inattendu.



LE PAVILLON AUX CORNES
A L'ENTRÉE DES JARDINS DE CHEHEL-SITUN.

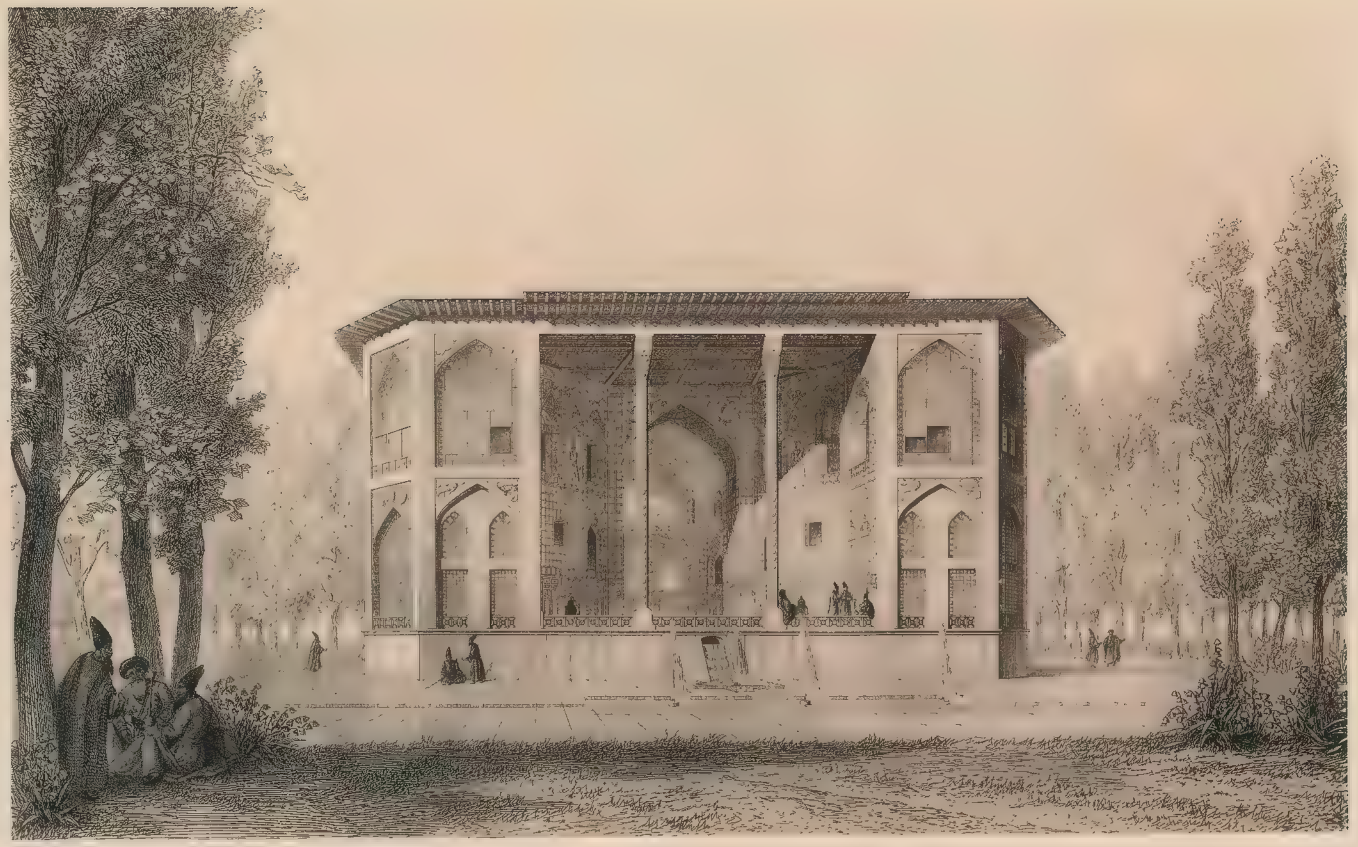
Au nombre des pavillons situés dans la même enceinte était l'Imaret-i-Ashraf, construit par l'usurpateur Afghan, puis l'Imaret-i-Nau, édifié au commencement du dix-neuvième siècle pour Fath-Ali-Shah, par Amin-ed-Dowleh.

Le palais de Hasht Behesht ou des Huit Paradis.

Un autre monument qui a survécu jusqu'à ce jour et qui, par un véritable miracle, a échappé aux injures du temps et aux déprédations des hommes, c'est le ravissant palais des Huit Paradis (le Hasht Behesht). Cet édifice fut élevé en 1670 par Shah Suleiman, au milieu d'un magnifique jardin dénommé Bagh-i-Bulbul, c'est-à-dire le Jardin des rossignols. Le pavillon est entièrement construit en marbre du plus beau poli, et les auteurs anciens déclarent que la coupole est incrustée d'or massif. Sur les murs, de grandes peintures représentent les actions des héros persans. Après un abandon fort long, ce palais fut restauré au commencement du dix-neuvième siècle par Fath-Ali-Shah, qui profita de cette circonstance pour se faire représenter dans de grandes peintures, siégeant au milieu de sa Cour, ou encore à la chasse, transperçant un lion. Ce pavillon est de forme heptagonale, et autrefois le gouverneur d'Ispahan le mettait de temps à autre à la disposition des étrangers qui faisaient un séjour







Le pavillon des Huit-Paradis

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

dans l'ancienne capitale de la Perse. Par suite d'héritage, cet édifice est devenu la propriété d'une des sœurs de Zil-es-Sultan. Cette princesse s'efforça de le protéger contre la rapacité de son frère, qui mûrissait le projet de le faire démolir afin de pouvoir vendre les briques émaillées et les fragments intéressants à cette bande de pillards qui a, depuis quelques années, dépouillé la Perse de tout ce qu'elle pouvait contenir de curieux et d'artistique. A cet effet,



UN PALAIS DANS LES JARDINS DE CHEHAR-BAGH AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE.

elle le donna en nantissement à la Banque anglaise pour sûreté d'une somme qui lui fut prêtée par cet établissement : cette propriété devint ainsi un gage entre les mains des Anglais, et aucun prince persan, si puissant fût-il, ne se serait permis d'y porter atteinte.

L'avenue de Chehar-Bagh.

Pendant que nous sommes dans ce quartier de la ville, nous ne pouvons manquer de jeter un coup d'œil sur la grande avenue de Chehar-Bagh, ou des Quatre Jardins. C'est la véritable voie triomphale de la ville; elle est longue d'environ 1250 mètres, et part du pont Ali-Verdi-Khan pour aboutir au centre de la ville.

Autrefois, il existait un pavillon à deux étages qui était placé dans l'axe de cette avenue et communiquait par un corridor avec les appartements réservés aux femmes, dans le palais du Gouverneur; cette disposition permettait aux jolies captives du harem de jouir de l'incomparable vue qu'on avait de leurs

fenêtres grillées : elles pouvaient ainsi participer, en imagination du moins, à l'incessant trafic qui, pendant toute la durée du jour, s'opérait au milieu de cette avenue.

De chaque côté de Chehar-Bagh se trouvaient des canaux construits en pierre, soigneusement cimentés et disposés de façon à alimenter des bassins carrés ou octogonaux, placés aux points de croisement des rues transversales.



L'AVENUE CHEHAR-BAGH.

De magnifiques platanes, plantés sur les bords, dispensaient un ombrage délicieux, sous lequel les piétons pouvaient braver les ardeurs du soleil.

L'avenue n'a pas moins de 50 mètres de largeur, et de chaque côté s'élèvent de hautes murailles dans lesquelles sont ménagées des niches aveugles. A des intervalles correspondant avec les bassins et les terrasses successives de l'avenue, de hautes portes voûtées et surmontées d'une véranda conduisaient dans les jardins qui s'étendent de chaque côté, derrière les murs, et qui étaient connus sous les noms les plus variés, tels que Jardin du Trône, Jardin des Rossignols, Jardin des Vignes, Jardin des Derviches, Jardin des Mûriers, etc..... Quelques-unes des vérandas ou pavillons, surmontant les

portes des jardins, étaient des lieux de rendez-vous où l'on débitait des rafraîchissements divers; les habitants d'Ispahan venaient là, leur journée finie, pour deviser de leurs affaires, en fumant le kalian et en se délectant de quelques minuscules tasses de café.

Malheureusement, l'avenue de Chehar-Bagh n'a pas été plus épargnée par Zil-es-Sultan que les autres monuments d'Ispahan. Les canaux où coulait



UN KAVA-KHANEH SUR L'AVENUE CHEHAR-BAGH, PRÈS DE LA MEDRESSEH SHAH SULTAN-HUSSEIN.

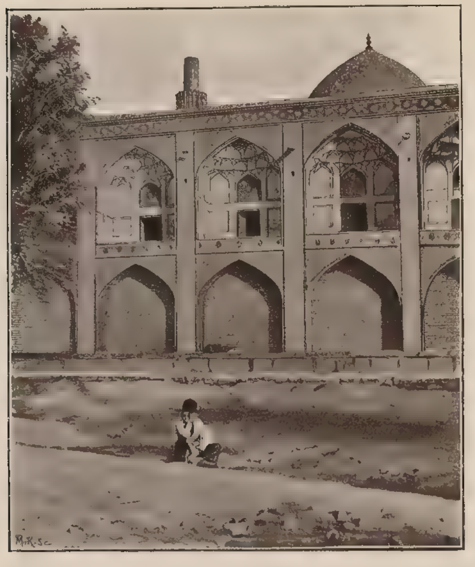
autrefois une eau fraîche et limpide sont maintenant aux trois quarts comblés, les bordures de pierre ont été arrachées, et les murs latéraux, dont on a cessé de s'occuper, commencent à tomber en ruine.

Mais, irréparable malheur, le prince destructeur fit abattre ces merveilleux platanes trois fois centenaires, qui ombrageaient ce splendide boulevard. Quelques mois à peine avant notre arrivée à Ispahan, tous les arbres pouvant avoir une valeur marchande ont été vendus au prix de vingt tomans l'un, c'est-à-dire à peine un billet de cent francs. Quand on songe aux difficultés extraordinaires et aux soins constants qu'il avait été nécessaire de donner pendant

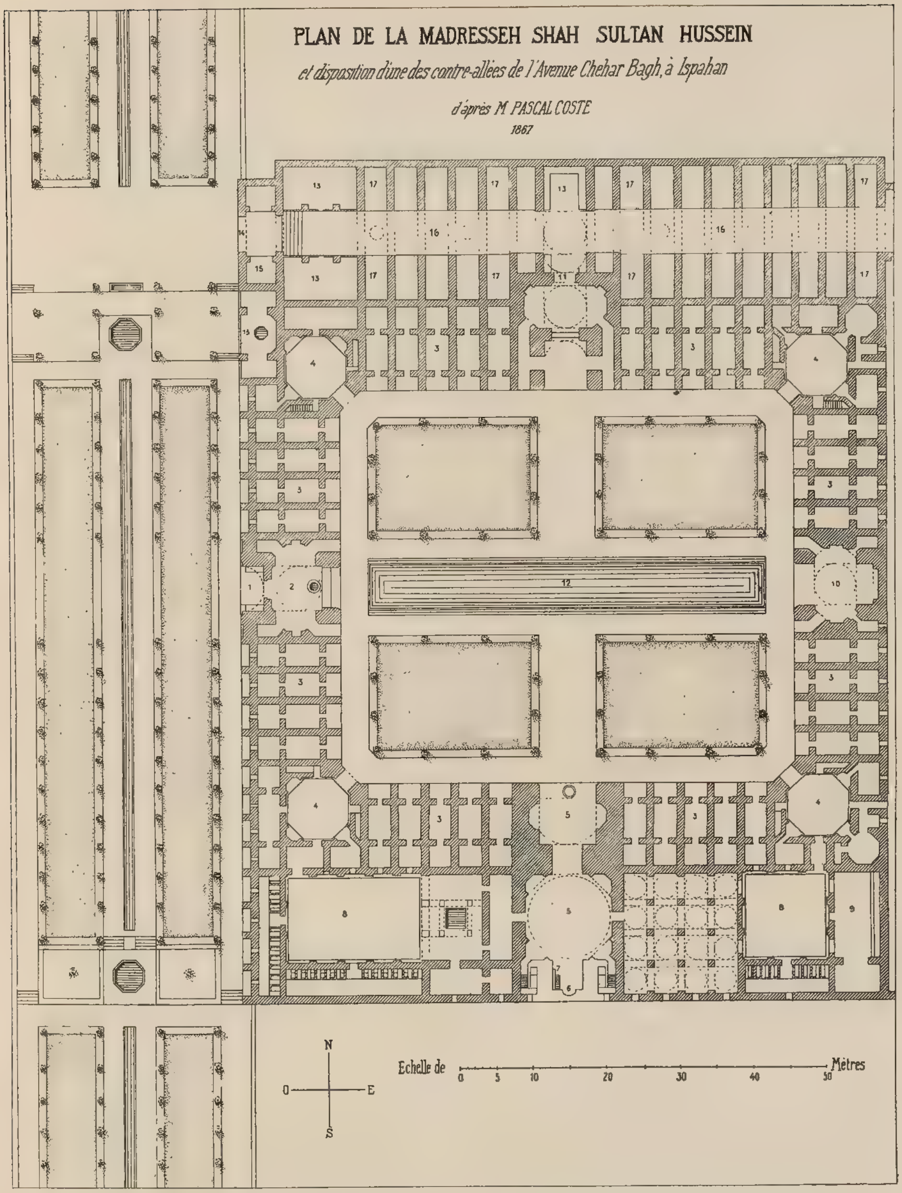
plusieurs siècles, pour arriver à posséder des arbres d'une aussi belle venue, on peut se rendre compte de l'importance du désastre causé par la rapacité de l'ancien gouverneur d'Ispahan.

La Medresseh Shah Sultan-Hussein.

Sur l'avenue de Chehar-Bagh, s'ouvre un des rares monuments religieux qu'il soit loisible aux Européens de visiter en Perse : c'est la fameuse Medresseh de Shah Sultan-Hussein. Ce bâtiment est également désigné sous le nom de Medresseh-i-Mader-i-Shah, c'est-à-dire la Medresseh de la mère du Shah; il remonte à l'année 1710. Un jésuite polonais, qui a fait de curieuses études sur Ispahan, le Père Krusinski, parle de la porte d'entrée de ce « séminaire pour Derviches », qu'il déclarait être en argent massif. Il l'a certainement mal observée, car il est facile de se rendre compte que les vantaux sont formés d'énormes madriers grossièrement assemblés et recouverts d'un merveilleux revêtement en argent ciselé et repoussé, qui est encore dans un état de conservation remarquable. Le mollah, qui préside aux destinées de ce lieu, est du reste un homme extrêmement intelligent, et aux idées ouvertes; il ne fait nullement grise mine aux Européens qui viennent contempler le monument, avec le respect que l'on doit aux croyances des gens chez lesquels on se trouve. On pénètre tout d'abord dans un grand vestibule voûté en nids d'abeilles : il faut croire que l'histoire de Jésus chassant les vendeurs du Temple n'est ni connue ni pratiquée dans cet endroit, car cette partie du monument est encombrée de marchands de fruits, qui ne semblent nullement se préoccuper de la sainteté du lieu. La grande cour intérieure de la Medresseh contient un grand bassin rectangulaire rempli d'une eau relativement pure. Des degrés en pierre dure permettent aux fidèles de venir faire leurs ablutions les plus intimes, tandis qu'un peu plus loin d'autres pèlerins ne craignent pas de boire le liquide qui, pour manquer peut-être un peu de propreté, n'est cependant pas, paraît-il,



MEDRESSEH SHAH SULTAN-HUSSEIN, A ISPAHAN.
FAÇADE SUR L'AVENUE CHEHAR-BAGH.



1. Entrée principale. — 2. Vestibule. — 3. Salle des professeurs. — 4. Cours. — 5. Mosquée : Vestibule et salle sous la coupole. — 6. Mihrab. — 7. Membar, ou chaire à prêcher. — 8. Cours des latrines. — 9. Cuisine. — 10. Chapelle. — 11. Entrée de la Medresseh sur le bazar. — 12. Grand bassin. — 13. Cafés et restaurants. — 14. Entrée du bazar. — 15. Portier. — 16. Bazar voûté. — 17. Boutiques du bazar.

trop mauvais et n'a jamais fait de mal à personne. Cette cour est un véritable parterre de fleurs tout planté de grands arbres, et elle est entourée de hauts monuments qui forment les différents corps de logis de la Medresseh. Ces bâtiments sont disposés d'une manière symétrique; une haute façade rectan-



MEDRESSEH SHAH SULTAN-HUSSEIN :
LE GRAND PORTIQUE MONUMENTAL SUR LA COUR INTÉRIEURE, CÔTÉ DE L'ENTRÉE.

gulaire s'élève au centre de chacune des quatre constructions formant le pourtour de la cour.

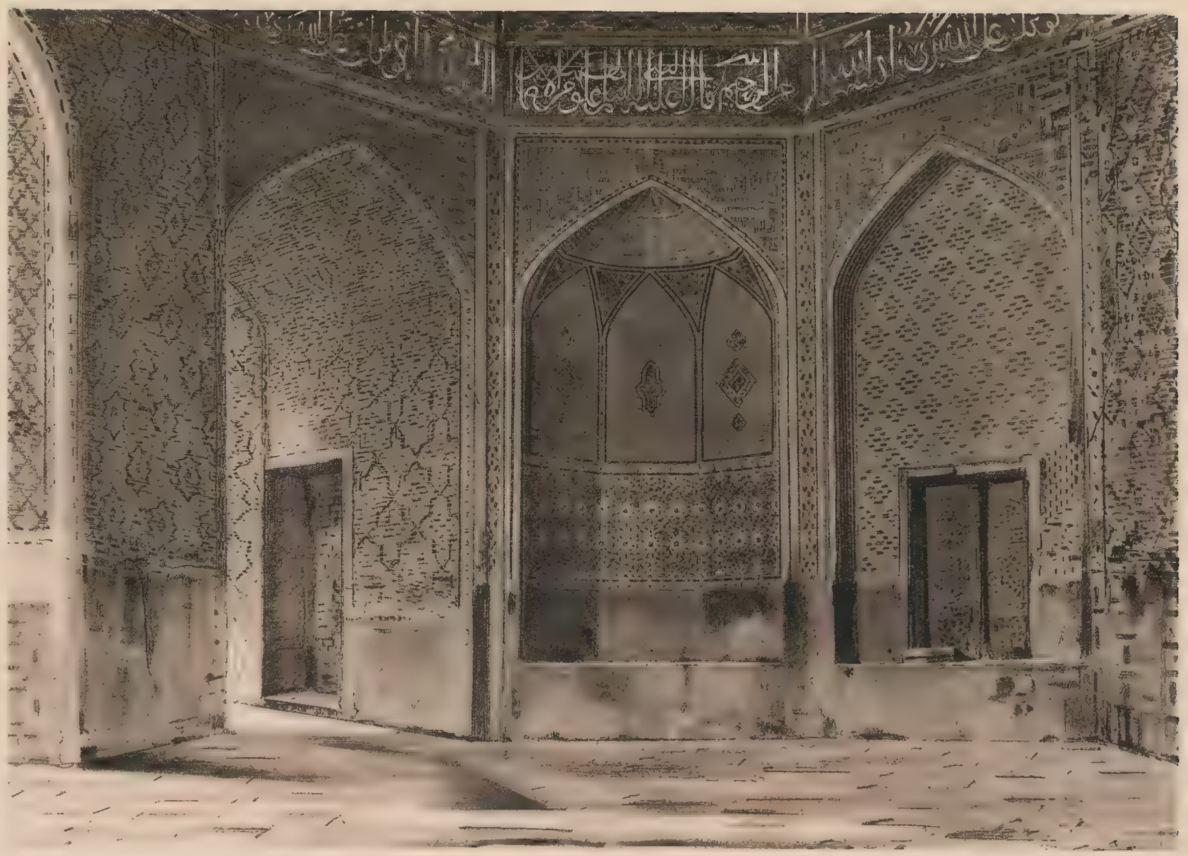
Sur le côté droit, en entrant, s'élève la mosquée ou chambre à prières; elle est flanquée de deux minarets et surmontée d'une coupole.

Les ailes qui relient les quatre façades principales sont occupées par une multitude de cellules, destinées autrefois à contenir les nombreux élèves qui fréquentaient cette Medresseh, pour y recevoir l'instruction religieuse. Maintenant que l'anticléricalisme commence à fleurir ici, le nombre des apprentis mollahs a singulièrement diminué, si bien que la plupart de ces bâtiments sont abandonnés.

Les plus riches matériaux ont été employés pour la construction de cet édifice, et un lambris formé du plus précieux marbre de Yezd court tout autour







Madresseh Shah Sultan Hussein
Vue intérieure de la petite salle située dans la cour à gauche

de la base des murs, tandis que la partie supérieure est recouverte de carreaux de faïence blancs et bleus qui forment les dessins les plus variés, où d'invraisemblables arabesques se mêlent et s'enchevêtrent en tous sens. Vue d'un peu



MEDRESSEH SHAH SULTAN-HUSSEIN :
PÉRISTYLE DE LA GRANDE SALLE INTÉRIEURE SITUÉE SOUS LA COUPOLE.

loin, cette décoration d'émail prend une petite teinte uniforme très douce à l'œil, et l'extrême finesse du dessin donne une tonalité charmante.

Ces panneaux d'arabesques émaillées sont encore parmi les plus beaux et les plus intacts que l'on puisse rencontrer aujourd'hui.

Notre visite terminée, comme nous recherchions la cause du refroidissement du zèle religieux, le directeur de la Medresseh nous avoua, non sans

quelques détours, que la *Wakf* ou dotation, permettant autrefois d'entretenir une cinquantaine d'élèves, avait été sérieusement diminuée par le gouverneur d'Ispahan, qui avait trouvé infiniment plus simple de s'en approprier la majeure partie pour son usage personnel. Revenus dans l'avenue Chehar-Bagh, nous jetons un dernier coup d'œil sur le dôme qui a un aspect vraiment majestueux, avec ses immenses arabesques d'un dessin à la fois si sobre et si harmonieux; toutefois, il a été fort éprouvé par les injures du temps, et il ne reste malheureusement plus, du côté de l'ouest, la moindre trace d'émail : c'est tout au plus si l'on aperçoit le ton rouge des briques qui défendent encore l'intérieur de l'édifice contre les infiltrations des eaux du ciel.



MEDRESSEH SHAH SULTAN-HUSSEIN :
DÉTAILS DE LA COUPOLE ET DES MINARETS (VUE PRISE SUR LES TOITS DE L'ÉDIFICE).

Le Meïdan-i-Shah. Traversant de nouveau les jardins du palais royal, nous regagnons l'incomparable place du Meïdan-i-Shah. Située au centre de la ville, elle forme un vaste quadrilatère orienté du nord au sud, qui ne mesure pas moins de 386 mètres de longueur sur 140 mètres de largeur. Sur la façade sud et presque au centre se trouve la grande Musjid-i-Shah, tandis qu'en face, sur le côté nord, se dresse l'entrée monumentale des bazars. Le centre de la façade orientale est occupé par la mosquée du cheihk Loutf-Oullah, et enfin sur la façade ouest se dresse la porte sacrée Ali-Kapi, qui donne accès au palais royal et dont nous avons fait la description plus haut. Ces quatre importants monuments sont reliés entre eux par des constructions formées de deux rangs d'arcades superposées, qui enveloppent complètement le Meïdan; c'est derrière ces bâtiments que s'étend le bazar qui enveloppe la place sur trois faces. Cette disposition fut donnée au Meïdan sur les indications du Shah Abbas. Les arcades du rez-de-chaussée sont tantôt d'immenses niches aveugles, tantôt de vastes pièces voûtées qui ont été affectées à divers usages : quelques-unes





Le Meïdan-i-Shah et la Mosquée royale

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

sont employées comme *lava-khaneh*, tandis que d'autres servent d'écuries ou de remises. Les arcades correspondantes du premier étage sont les habitations des marchands du bazar.

A l'origine, toutes ces arcatures du rez-de-chaussée étaient des boutiques fort achalandées, mais maintenant elles sont plus ou moins délabrées, et à une époque moderne elles ont été employées comme casernes. Autrefois, il y avait devant ces arcades une magnifique rangée de platanes, disposés en lignes parallèles aux quatre côtés de la place, et en avant des arbres se trouvait un canal entièrement maçonné, dont les bords étaient couverts de larges dalles de pierre.



VUE GÉNÉRALE DU MEÏDAN-I-SHAH, A ISPAHAN.

La fraîcheur que cette eau donnait à la terre voisine permettait à la végétation de se développer avec une vigueur extraordinaire. Déjà au début du dix-neuvième siècle, en 1809, Morier nous apprend qu'il n'y avait plus aucun ombrage sur le Meïdan. Quelques platanes et peupliers ont été replantés depuis, mais rien n'existe plus d'une façon régulière rappelant la belle ordonnance qui avait tant frappé Chardin, et dont ce voyageur a laissé une description si complète.

Réjouissances et exécutions sur le Meïdan-i-Shah.

Au temps de la splendeur d'Ispahan, le Meïdan servait de scène aux nombreuses fêtes données par les rois, et à cette occasion tous les balcons situés au premier étage formaient autant de loges où le public se pressait. Sous la dynastie des Sophis, on avait planté au centre du Meïdan un mât d'une douzaine de mètres de hauteur, sur lequel, dans les grandes circonstances, on plaçait une coupe d'or, et dans les occasions ordinaires, une pomme ou un melon; sur ces divers buts, les archers venaient essayer leur adresse, montés sur des chevaux fringants lancés à toute allure.

Plus tard, cette place fut réservée à un assez sinistre objet; en effet, là s'élevait le mât d'exécution, le *kapuk*, qui sur les côtés était pourvu d'entailles, dans lesquelles on assujettissait les talons des condamnés. A un moment donné, le patient, ainsi suspendu la tête en bas, était précipité à terre ou avait la tête tranchée.

Aux deux extrémités du Meïdan, se trouvent deux grands bassins garnis de bordures en porphyre : ces pièces d'eau sont aujourd'hui dans un état de délabrement complet, et ne sont plus employées que comme abreuvoir pour les animaux.

La mosquée de Loutf-Oullah.

La mosquée du cheihk Loutf-Oullah est fréquemment appelée la mosquée du Grand Pontife, c'est-à-dire du Sadr ou principal prêtre d'Ispahan. Le dôme de ce monument, de forme surbaissée, est encore garni en partie de magnifiques céramiques à fond rose et à dessins



LA MOSQUÉE DE LOUTF-OULLAH ET LES BATIMENTS ENTOURANT LE MEÏDAN-I-SHAH, A ISPAHAN.

bleus, qui produisent un très grand effet décoratif. Malheureusement, toute la façade, qui a eu à subir les intempéries des vents de l'ouest, est complètement dégarnie d'émail.

Le Pavillon des horloges. Un peu au sud de la mosquée Loutf-Oullah, exactement en face de la porte Ali-Kapi, s'élevait autrefois une tour dénommée par les écrivains français le Pavillon des horloges ou des machines. Cette tour avait été construite pour l'amusement de Shah Abbas II; elle contenait une horloge mécanique avec marionnettes et figures d'animaux, qui manœuvraient à chaque sonnerie. Cette pièce était l'œuvre des ouvriers européens que le monarque entretenait dans son palais.

La Musjid-i-Shah ou mosquée royale. La Musjid-i-Shah, située sur le côté sud du Meïdan, fut construite en 1612-1613 par Shah Abbas, et elle fut longtemps connue sous le nom de Musjid-i-Jama, c'est-à-dire mosquée du Vendredi. La construction de cet édifice présenta d'assez grandes difficultés au



FAÇADE DE LA MOSQUÉE ROYALE SUR LE MEÏDAN-I-SHAH, A ISPAHAN.

point de vue de l'orientation, car, l'axe du Meïdan étant presque nord-sud, il fallut incliner considérablement la mosquée pour que le Mihrab, ou niche à prière, fût exactement tourné vers La Mecque. Pour résoudre le problème, on construisit la façade de l'entrée principale dans l'axe même de la place, et à l'aide de cours intermédiaires on arriva à placer l'édifice suivant la tradition sacrée.

Cette mosquée fut ornementée avec un soin tout particulier, et ne coûta pas moins d'un million de tomans à édifier. Les portes, primitivement en bois recouvert de cuivre, reçurent un épais revêtement en argent repoussé, sous le Shah Sefi I[er]. A l'intérieur de la mosquée, était conservée la chemise tachée de sang du martyr Hussein et un Coran écrit par l'Imam Reza.

La cour intérieure, pavée de marbre, contient un grand réservoir permettant aux fidèles de faire leurs ablutions. On y accède par une haute arcade voûtée, ménagée dans le grand portail de la place du Meïdan, qui est décorée de nids d'abeilles en faïence émaillée et de tuiles polychromées portant des inscriptions tirées des versets du Coran.

Cette cour est entourée d'arcades à deux étages, agrémentées de bandes de tuiles céramiques portant des inscriptions en lettres coufiques. Certains logements sont réservés pour les commodités des prêtres et des fidèles. Au centre de chacun des côtés de la cour se trouve une haute voûte, toute garnie de faïences émaillées, au milieu de laquelle s'ouvre une porte donnant accès à une chapelle couverte d'un dôme surbaissé. En face de l'entrée principale se trouve une troisième arcade flanquée de deux minarets, qui conduit dans l'intérieur de la mosquée, dont le dôme est garni de magnifiques briques d'un dessin bleu sombre et d'arabesques vertes sur fond d'azur.

Les quatre minarets n'ont jamais été employés par le *Muezzin* pour inviter les fidèles à la prière, car les rois de la Perse craignaient que de cet observatoire élevé on pût surprendre les secrets du sérail qui était contigu.

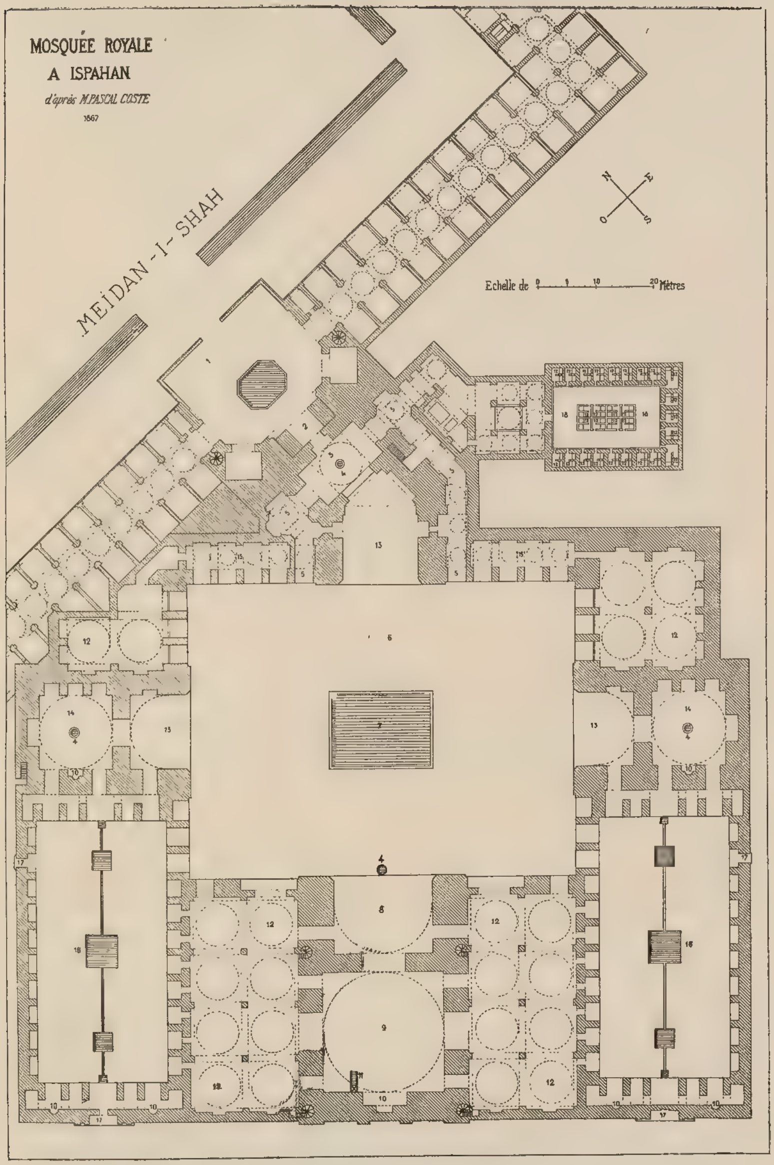
Le Naghara-Khaneh ou tour des Tambours.

L'extrémité nord du Meïdan est occupée par un majestueux portique qui donne accès dans le *Kaiserieh* ou principal bazar. Cette haute construction est le *Naghara-Khaneh* ou tour des Tambours; jadis, la musique royale venait chaque soir, en cet endroit, annoncer le coucher du soleil. L'intérieur de l'arche principale est décoré de larges peintures à fresques qui représentent Shah Abbas, engagé dans un combat contre les Usbeks. Des ouvertures, percées à une époque moderne, ont profondément gâté ces peintures que la poussière et l'humidité rendent aujourd'hui à peu près illisibles.

Les bazars; les kalemkars.

Les bazars d'Ispahan, malgré leur état de délabrement, sont encore des plus beaux et des plus achalandés; certains auteurs assurent même qu'il n'y a au-dessus d'eux que le bazar de Kérim-Khan-Zend, à Chiraz.

Il est impossible à quelqu'un qui n'a pas circulé dans ces sombres allées couvertes, de se faire une idée du mouvement et du trafic qui s'y font entre le lever et le coucher du soleil.



1. Porche de la mosquée. — 2. Entrée principale. — 3. Vestibule. — 4. Bassins pour l'eau à boire. — 5. Entrée de la mosquée. — 6. Cour. — 7. Bassin pour les ablutions. — 8. Porche du sanctuaire. — 9. Salle sous la grande coupole. — 10. Mihrabs ou niches à prières. — 11. Membar ou chaire à prêcher. — 12. Salles à prières. — 13. Porches. — 14. Salles sous coupoles. — 15. Portiques. — 16. Cours avec bassins et jets d'eau. — 17. Portes de dégagement. — 18. Cours des latrines.

Si l'on pénètre dans les bazars par l'entrée située sous la tour des Tambours, on arrive tout d'abord dans le bazar aux *kalemkars*, ces étoffes imprimées qui jouent un si grand rôle dans la vie des Persans. C'est ici, à Ispahan, que se trouvent les plus importantes manufactures de ce genre de toile. Toutefois, ce mot de manufacture doit être employé dans un sens légèrement dérivé de son acception ordinaire, car toutes ces cotonnades sont peintes à la main, à l'aide de planches en bois et par un procédé analogue au vieux système de la planche, qui était autrefois usité chez nous pour la fabrication du papier peint; la plupart de ces étoffes sont d'importation européenne et ont été tissées sur les métiers de Manchester.

Les *kalemkars* sont imprimés sur de grandes pièces d'étoffes qui, après avoir reçu la couleur, sont lavées à grande eau et à plusieurs reprises dans le Zendeh-Rud. Au retour du lavage, elles reçoivent un apprêt, une sorte de gommage, qui les rend très raides et très brillantes, puis elles sont soigneusement pliées et empilées par catégories, suivant les dessins. Le bazar aux *kalemkars* doit surtout servir d'entrepôt pour l'exportation, car, étant donné la multitude de boutiques qu'il contient et le peu d'acheteurs que l'on rencontre dans ses rues, il paraît bien évident qu'on travaille là pour les besoins du pays tout entier.

Ebénistes et orfèvres.

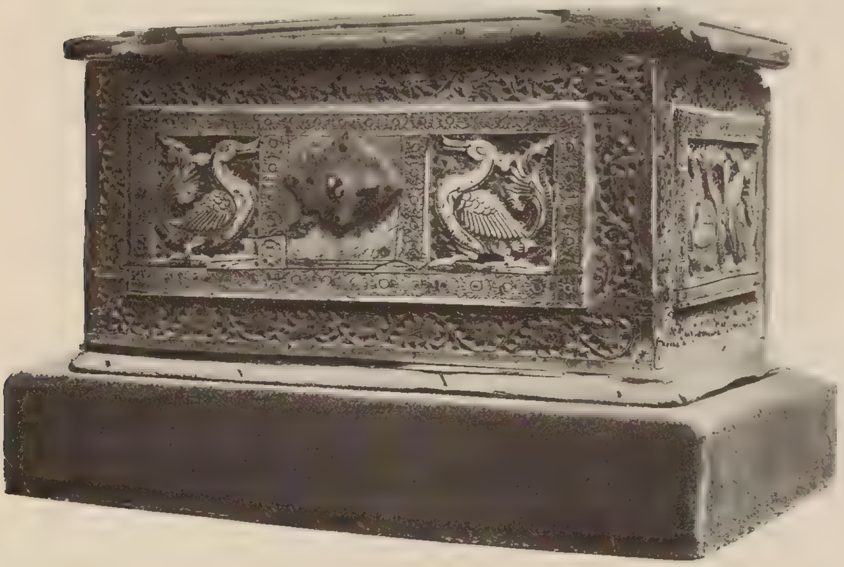
En poursuivant son chemin, on entre dans le bazar des fabricants de meubles, menuisiers et ébénistes. Les Ispahannais sont d'une remarquable habileté pour travailler le bois, le vernir, l'incruster de placages de couleur et de filets de métal produisant peut-être un effet un peu mièvre dans les détails, mais cependant d'un ensemble tout à fait remarquable.

La rue des ouvriers qui travaillent la pierre et le marbre est voisine de celle des menuisiers.

Un peu plus loin, dans une allée transversale, est établi le bazar des orfèvres. Devant chaque boutique est une petite caisse vitrée qui, tout comme les vitrines de nos changeurs européens, est garantie par un treillage métallique destiné à éviter les coups de mains des voleurs. Parmi les bijoux que l'on voit le plus fréquemment, se trouvent des agrafes destinées à attacher les voiles sur la tête des femmes. Ces crochets sont souvent fort luxueux, car c'est le seul accessoire qui soit visible sur le costume féminin, quand les dames circulent voilées dans les rues de la ville. On rencontre aussi, dans ces sortes de vitrines, un grand nombre de boîtes à amulettes; elles se vendent toujours par paire et sont en argent repoussé, se détachant sur un fond émaillé bleu. Ces amulettes, de forme ronde, ovale ou octogonale, sont destinées à renfermer quelque relique de saints personnages ou, plus fréquemment encore, de minuscules Corans octogonaux, dont la présence est destinée à

écarter du porteur tous les maux et tous les maléfices. Les bijoutiers, en bons croyants, refusent énergiquement de vendre aux étrangers ces petits livres, qu'ils réservent pour leurs coreligionnaires.

En passant, nous distinguons de petits vases terminés par un très long manche et qui ressemblent à de petites bassinoires de poupées : ce sont là les petites casseroles dont les femmes se servent pour faire cuire le henné, qui



COFFRET EN IVOIRE DÉCOUPÉ ET SCULPTÉ, TRAVAIL INDO-PERSAN, XIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

produit la belle coloration rouge dont elles ne manquent pas d'orner régulièrement les ongles de leurs mains et de leurs pieds.

Forgerons et armuriers. Si l'on continue à tourner toujours vers la droite, on pénètre dans le bazar des serruriers et des armuriers. Là, le bruit est assourdissant, et les marteaux retombent sans interruption sur le fer porté au rouge. Les ouvriers forgerons persans sont d'une habileté surprenante, et ils arrivent uniquement à l'aide du marteau et de l'enclume à forger des animaux, notamment des faisans ou des lapins qu'ils couvrent ensuite d'incrustations d'or et d'argent; on rencontre toutefois de si nombreux spécimens de ces travaux sur les marchés européens, qu'ils sont peu recherchés des amateurs.

On exécute aussi dans ce bazar des reproductions d'armes anciennes telles

que cuirasses, boucliers, casques, etc..... Pour 20 à 25 francs on peut avoir une armure complète d'un travail vraiment fort bien achevé.

La partie la plus intéressante à visiter au bazar des armuriers est celle où se fabriquent les fusils Martini. Les ouvriers indigènes sont parvenus à copier ces armes avec une adresse extraordinaire, et, pour rendre l'illusion plus com-



L'EXTRÉMITÉ SUD DE MEÏDAN-I-SHAH (VUE PRISE DU TOIT DU BAZAR IMPÉRIAL).

plète aux yeux des acheteurs, ils ont confectionné des poinçons permettant de frapper le chiffre et le nom qui se rencontrent sur les pièces importées d'Europe. Malheureusement, la matière qu'ils emploient est absolument inférieure, et les armes ainsi établies ne peuvent rendre que fort peu de services.

Confiseurs. Non loin de ces artisans bruyants se tiennent des gens plus calmes : ce sont les confiseurs. Les Orientaux ont un amour désordonné pour toutes les sucreries, et on est vraiment stupéfait de voir sous quels aspects variés ils arrivent à présenter à leurs concitoyens le jus de la canne à sucre ou de la betterave. Tout comme les Américains, ils savent teindre leurs bonbons avec les couleurs les plus extraordinaires destinées à exciter la convoitise des passants. Le sucre candi, le sucre filé et le caramel sous toutes leurs formes, n'ont aucun mystère pour eux. Mais la plus grande renommée est le nougat d'Ispahan, qui est fait de miel et de crème d'amandes. Il est présenté dans de petites caissettes contenant de 6 à 8 petits pains, et est fort agréable au goût.







Entrée du Bazar Impérial à l'extrémité nord du Meïdan

Pour les confiseries, comme du reste pour tous les objets d'alimentation, les Européens doivent éviter avec soin tout contact avec une denrée qu'ils n'achèteraient pas immédiatement. En leur qualité d'êtres impurs, en effet, ils polluent d'une manière indélébile tout ce qu'ils touchent et le plus crasseux des maho-



UN COIN DU BAZAR DES MENUISIERS ET DES TAILLEURS DE PIERRE, A ISPAHAN.

métans ne voudrait à aucun prix manger un fruit qu'il aurait vu entre les mains d'un *Faranghi*.

Épiciers. Les plus savants étalages du bazar sont ceux des épiciers. Ces artistes présentent leurs marchandises si variées avec un art sans égal. Les différentes graines et fruits qu'ils offrent au public, les provisions de toutes sortes sont disposées avec symétrie dans des paniers ronds, ingénieusement étagés les uns au-dessus des autres; de belles pièces de cuivre, ordinairement fort anciennes, supportent des bassins ronds de forme surbaissée, qui constituent l'enseigne du genre de commerce. En haut, au dernier plan de l'étalage, sont de magnifiques potiches en porcelaine bleue de Chine, dont quelques-unes atteignent, paraît-il, une valeur considérable.

Malheureusement, pour ceux qui viennent aujourd'hui en Perse, il n'y a plus rien à faire au point de vue de l'achat des objets anciens, car tous les commerçants épiciers qui ont bien voulu vendre leurs cuivres et leurs porcelaines, n'ont pu remplacer ces pièces d'un autre âge; quant aux autres, les

malins qui ont résisté aux offres tentantes des Arméniens, ils ont de telles prétentions sur leurs antiquités, qu'elles sont plus chères que chez les marchands les plus sélects de Londres ou de Paris.



ÉTALAGE D'UN MARCHAND DE FRUITS.

Les selliers. Dans un pays où l'unique moyen de locomotion est le cheval, qu'il soit attelé à une voiture de poste, à un chariot, ou que ce soit un simple cheval de selle, on comprend facilement toute l'importance que prend l'industrie destinée à fournir les harnais et les brides nécessaires pour les divers moyens de transport usités. Chose bizarre, les Persans sont complètement ignorants de l'art de traiter le cuir en tant que matière première; ils n'ont que fort peu de bestiaux destinés à la boucherie, et ignorent complètement les procédés de la tannerie; le cuir rougeâtre qu'ils préparent est à la fois dur et cassant et ne présente aucune consistance à l'usage. Tous les articles un peu soignés sont fabriqués avec du cuir de Russie, ce fameux cuir rouge couvert d'une sorte de quadrillage grain d'orge, qui jouit d'une si grande renommée dans toute l'Europe et qui est facilement reconnaissable à l'odorat, grâce à l'extrait de platane dont il est parfumé.

On confectionne toutes sortes de vases et de récipients en cuir, employés

surtout par les chameliers qui les attachent au cou de leurs animaux, et ne craignent pas ainsi de briser ni de bossuer leur vaisselle.



THÉIÈRE ET CAFETIÈRE EN CUIR ROUGE, ÉPOQUE CONTEMPORAINE. (*Collection de l'Auteur*)

On fabrique en cuir beaucoup de valises de la forme porte-manteau, destinées à être prises en croupe par les cavaliers. Actuellement, les articles les plus demandés sont les gaines de revolver et les ceintures destinées à porter des cartouches; car, ainsi que nous le disions plus haut, dans ce pays, où l'introduction des armes à feu est interdite, il n'y a nul endroit où l'exhibition en soit plus répandue de la part de toutes les classes de la société.



CORDONNIER AMBULANT.

Les cordonniers pour dames. Près du caravansérail de la poste aux chevaux se tient le bazar des cordonniers pour dames. Les souliers des personnes que Pierre Loti a appelées « les dames fantômes » sont tous fabriqués sur un même modèle : c'est une sorte de babouche dont le talon est dépourvu de quartier, et la partie antérieure fort large se termine en une pointe hardiment relevée. Le dessous de la semelle est complètement rond, et le talon tout en bois est souvent garni d'incrustation d'os ou de fils de cuivre. On comprend, à voir une aussi incommode chaussure, qu'il soit à peu près impossible à une femme de circuler, car elle doit avoir à peu près l'impression de marcher sur des coquilles de noix, tant l'équilibre est instable. Du reste, il paraît que dans toutes les graves circonstances les Persanes se déchaussent en un clin d'œil et, saisissant

leurs babouches à la main, courent avec la rapidité de gazelles poursuivies par le chasseur.

Les fabricants de tapis. La Perse est aujourd'hui complètement vidée au point de vue des tapis réputés anciens, c'est-à-dire des tapis fabriqués avec des laines colorées à l'aide des teintures végétales, et où l'aniline n'a pas la moindre part. Depuis quelque chose comme 20 à 25 ans, on a exporté



JEUNES FILLES TURQUES TISSANT UN TAPIS.

de Perse des tapis d'une manière non discontinue, et tous les marchés européens ont été saturés à un tel point, qu'aujourd'hui il est infiniment préférable d'acheter ces anciens tissus à Paris ou à Londres, au lieu d'aller les chercher sur les hauts plateaux de l'Iran.

Il n'existe pas à proprement parler, à Ispahan, de bazar aux tapis. Dans un quartier de la ville, près d'une petite mosquée qui est également désignée quelquefois sous le nom de mosquée du Vendredi, il y a une rue dans laquelle se trouvent disséminés une douzaine de négociants qui vendent des tapis neufs. C'est chez eux qu'on peut, de temps à autre et par le plus grand des hasards,

trouver quelques pièces anciennes, dont ils savent, du reste, fort bien apprécier le prix.

Les cordiers et les serruriers. On emploie à Ispahan, pour faire les emballages, une corde composée de fils de coton tressés. Ces liens sont d'une blancheur irréprochable, mais n'ont pas la solidité de nos cordes de chanvre. Les industriels qui les fabriquent confectionnent aussi toutes les sangles destinées aux harnachements des chevaux.

A côté de ces artisans se tiennent les serruriers-forgerons, dont l'industrie consiste à faire les clefs, les cadenas, et surtout les poignées en fer forgé pour la manœuvre des panneaux mobiles servant à ouvrir et à fermer les boutiques des bazars. Ces ouvriers forgent également les ciseaux, ainsi que la petite taillanderie. Ils sont en même temps marchands de ferraille, et c'est quelquefois chez eux qu'on a le plus de chance de trouver quelques curieux spécimens des anciennes ferronneries.

Marchandises européennes. Je passe sous silence les bazars malheureusement beaucoup trop nombreux où on ne débite que des marchandises européennes; car il faut avouer pour notre honte que les produits français sont en grande minorité sur ces marchés. On ne voit partout que des quincailleries et des tabletteries allemandes, des verreries autrichiennes, des cotonnades anglaises et des produits russes de toutes sortes; nos bons alliés, en effet, ont su, dans leurs traités avec le Shah, se réserver de grands avantages commerciaux.

On vend aussi beaucoup de verroteries, de porcelaines et de cristaux qui forment des étalages somptueux, mais d'un mauvais goût achevé.



CALOTTE D'ENFANT EN SOIE ROUGE BRODÉE D'OR ET D'ARGENT, XIXe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Les camelots. Un côté bien intéressant pour le promeneur qui a le temps de flâner quelque peu dans les bazars d'Ispahan, c'est le spectacle de la vie intense et variée qui s'y manifeste à chaque pas. Tout comme sur nos boulevards, il y a là des camelots qui vendent des produits de qualité inférieure, et arrivent à étourdir les clients par leur loquacité.

Une des industries les plus amusantes est celle de la vente des petits

bonnets pour les enfants et même pour les adultes. Ce sont de vieilles femmes misérablement vêtues qui se livrent à ce commerce; tout en étant rigoureusement voilées, elles se promènent à travers les rues encombrées avec une haute pile de calottes campées sur leur tête, tandis que dans chacune de leurs mains se trouvent presque autant de couvre-chefs. Il est bon pour les étrangers de se défier de ces vendeuses, avec lesquelles une altercation est toujours à craindre.

La circulation dans les bazars.

Les rues les plus fréquentées du bazar sont accessibles aux cavaliers et même aux voitures de toutes sortes. Ces dernières, pour se frayer un passage, démolissent plus d'une fois les savants étalages des marchands, dont les boutiques s'ouvrent à droite et à



UNE COUR DANS LE BAZAR D ISPAHAN.

gauche. Cet accident n'a aucune importance quand c'est un riche Persan qui en est l'auteur plus ou moins involontaire, mais il n'en va pas de même quand c'est un Européen, et le malheureux court le risque de se mettre une bien vilaine histoire sur les bras. Je me souviens que, pendant un des derniers jours passés à Ispahan, j'eus l'occasion d'aller chez un Seyide voir des tapis réputés anciens. Le voyage à l'aller se fit sans incident, mais, au retour, notre équipage se croisa avec des ânes portant sur leur bât des sacs remplis de terre provenant de la fondation d'une maison. Les malheureux baudets furent précipités sur le sol, en face la boutique d'un fruitier; quelques sacs de terre tombèrent sur l'étalage, dont la démolition fut achevée par les efforts que fit un des animaux à longues oreilles pour se relever. Une petite indemnité donnée au commerçant

lésé avait arrangé les choses, l'ânier remettait ses animaux sur pieds et cet incident allait passer inaperçu, quand survint un mollah à l'énorme turban blanc, qui se mit à déblatérer contre « ces chiens de chrétiens qui n'ont aucun égard pour les malheureux musulmans ». Son intention évidente était d'exciter le peuple à nous faire un mauvais parti. Heureusement, parmi les curieux que cet événement avait attirés, nous remarquâmes un saint personnage auquel nous avions été présenté; d'un mot il sut fermer la bouche au trop zélé mollah, nous permettant ainsi de terminer sans encombre notre route.

Les importations d'Ispahan. Au point de vue des importations, toutes les marchandises autres que celles envoyées de Russie arrivent ici par Bender-Bouchir. En première ligne, citons les cotons manufacturés à Manchester et à Glascow; puis le cuivre en feuille qui provient de Londres, et dont on use une grande quantité pour faire les aiguières, les bassins et toute la batterie de cuisine indispensable à la vie. L'Inde et l'île de Java envoient le zinc et l'étain. Les draps et les étoffes de laine viennent d'Autriche et d'Allemagne.

Autrefois, un seul article français, le sucre raffiné, tiré de Marseille, était vendu dans les marchés persans sous forme de petits pains de 3 à 4 kilos, qui étaient enveloppés dans du papier bleu avec un cachet d'or. Depuis quelques années, les Allemands ont imité notre marque, et, comme leur pays fournit aux industriels de très grands avantages au point de vue des transports, ils sont arrivés à accaparer presque entièrement cette branche d'importation.

On consomme des quantités considérables de thé; c'est un breuvage reconstituant et on peut même dire l'unique boisson du peuple persan. Dans les provinces du nord, les marques de thé russe sont les plus demandées, tandis que, sur les marchés du sud, on rencontre le thé de provenance indienne, chinoise ou javanaise.

La vaisselle plus ou moins décorée est expédiée d'Angleterre; mais ce sont les verreries d'Autriche, aux teintes multicolores, qui ont toutes les faveurs des acheteurs.

Les produits destinés à l'éclairage, tels que les chandelles et l'huile, viennent pour la plupart de Russie.

Les exportations. La Perse produit une assez grande quantité de coton brut. C'est aux Indes, surtout à Bombay, que cette denrée trouve le plus facilement acquéreur.

On exporte aussi une grande quantité de fruits séchés, et notamment des amandes, qui sont envoyées un peu partout en Europe.

Autrefois, le commerce le plus florissant était la soie brute; de beaux écheveaux de cette soie jaune naturelle étaient envoyés dans les principales villes

d'Europe et surtout à Lyon. Depuis quelques années, le commerce s'est modifié et l'on vend beaucoup de cocons frais ou desséchés. Malheureusement, en raison de la concurrence, le prix des cocons n'arrive même plus à contrebalancer les frais très lourds de transit et de douane dont ils sont frappés, et c'est une culture que l'on abandonne de plus en plus pour la remplacer par celle de l'opium.



VELOURS ÉPINGLÉ TISSÉ D'OR, XVIII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur.*)

Ispahan n'a pas, à proprement parler, de manufactures munies de machines, et les moyens mécaniques, tels que nous les concevons en Europe, sont absolument inconnus dans cette partie de la Perse. Toutefois, comme la main-d'œuvre est très bon marché et que les ouvriers sont d'une habileté surprenante, on fabrique une grande quantité de ces jolis cuivres finement gravés, qui se vendent couramment aux étrangers, au Caire, et qui sont colportés un peu partout par les marchands arméniens.

On fait aussi une assez grande quantité de ces objets de tabletterie en « certosine », dont nous avons déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois.

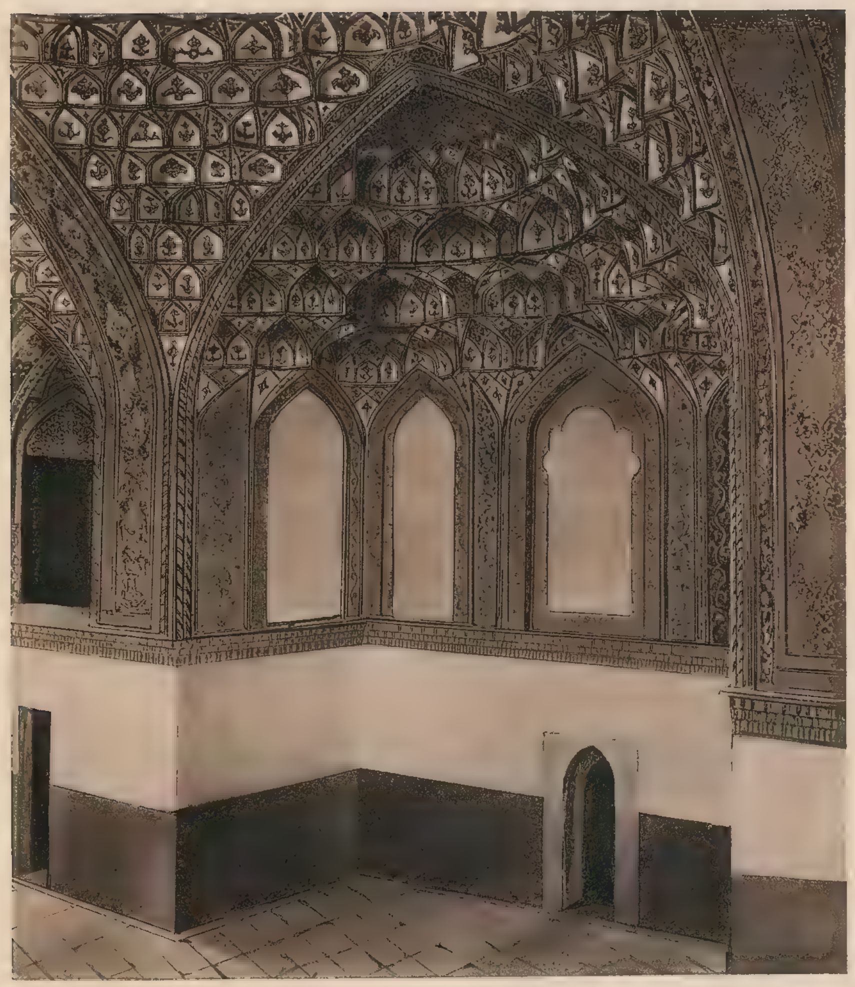
Enfin, les objets laqués, boîtes de miroirs, *kalamdans* ou plumiers, coffrets, reliures de livres, etc..., sont encore d'une vente assez courante, surtout dans l'intérieur du pays : les pièces anciennes de ce genre sont particulièrement recherchées.

Fabrication des vieilles poteries.

Depuis le moment où le public s'est engoué des faïences à reflets métalliques, on fabrique beaucoup en Perse de vases et de carreaux de revêtement en cette matière. Un de nos compatriotes, M. Olmer, qui professait avec une grande autorité à Téhéran un cours de chimie, donne de bien suggestifs renseignements sur la manière dont sont fabriquées les pseudo-antiquités vendues aux étrangers ou expédiées à Constantinople pour, de là, être mises en circulation dans le monde entier.







Une des niches latérales et partie de la voûte centrale de la salle d'honneur de l'ancien palais des Gouverneurs

« A Téhéran, j'ai visité une fabrique de poteries imitant les pièces anciennes, et qui sont, paraît-il, vendues en grand nombre aux étrangers de passage en Perse.

» Après la cuisson, on ébrèche les bords et le fond, puis on met la pièce dans un creuset de pierre, entourée de sable fin, et sur le tout on opère une très forte pression pendant plusieurs jours. L'émail sort de là avec de fines craquelures.

» On remplit ensuite d'huile grasse, qu'on laisse séjourner quelques semaines. Après quoi la pièce est trempée, non sèche, dans une barbotine



PEINTRES CÉRAMISTES DÉCORANT DES CARREAUX POUR LES REVÊTEMENTS EXTÉRIEURS.

excessivement légère de litharge, de silice, de soude et de céruse, puis soumise à une seconde cuisson.

» J'ignore quelles réactions se passent entre cette nouvelle couverture et l'huile grasse, mais le vase sort avec des reflets métalliques en certains endroits seulement.

» Il ne reste plus qu'à faire de nouvelles ébréchures et à baigner pendant quelques semaines d'huile épaisse, puis de jus de raisin fermenté qui donne aux reflets des couleurs différentes. Enfin, le vase est abandonné pendant un mois sur le four, à une température de 60 à 80 degrés, exposé à la suie et à la fumée. Il se vend alors, suivant la réussite, de 10 à 100 francs par l'intermédiaire des Juifs et des *Dellals*.

» Les poteries communes sont souvent vernissées comme les briques; quelquefois le vernis est uniquement destiné à empêcher la porosité du vase, mais il y a souvent des endroits non recouverts de vernis. Quelquefois, le vernis sert à la décoration; ce sont surtout les vases de Kalians que l'on fait ainsi : alors le vase est plongé entièrement dans la barbotine, ce qui assure plus d'homogénéité à la couverte. Les couleurs employées sont, ou le vert cuivreux, ou le bleu de cuivre, ou le jaune.

» Il arrive aussi qu'on plonge le bas du vase dans la barbotine donnant une couleur, et le haut dans une autre. On emploie alors des barbotines claires qui s'entremêlent, formant des tons intermédiaires et coulés entre les deux couleurs. On fait aussi à Téhéran des vases de *kalians* avec taches de couleurs sans contours nets; pour cela, on plonge le vase dans une barbotine très claire qui donnera le jaune, par exemple, et avec une brosse imprégnée d'une autre barbotine, on envoie des gouttelettes qui se mélangent avec la précédente, pas encore sèche. A Meïboud (40 kilomètres au nord de Yezd), on fait de grandes jarres très solides, dont le vernis est coloré en violet. Je ne sais le procédé employé.

» J'ai vu faire à Koum des lampes et des objets très gros, recouverts d'une couverte coloriée brune, très épaisse, très solide et très brillante, mais la poterie elle-même, très fragile, ne tenait que grâce à l'émail.

» A Koum, également, on fabrique des vases de *kalians* en terre cuite vernissée, à l'intérieur seulement. La surface extérieure est recouverte d'un enduit épais, formé de terres colorées, mélangées à de l'huile de lin, qui imprègne la pâte et donne une apparence brillante.

» Par ce procédé grossier la décoration est facile; on peut obtenir des couleurs que les Persans ne savent pas obtenir au feu, comme le rouge, et celui qui a inventé ce procédé gagne une fortune. »

CHAPITRE XII

Ispahan (2me partie)

Population d'Ispahan. — Avarice des Ispahanais. — Les Juifs. — Les Juives. — Conditions des Juifs au point de vue politique. — Le Zendeh-Rud. — Légende sur la disparition du Zendeh-Rud dans les marais salants de Gav-khaneh. — Les ponts sur le Zendeh-Rud : le Pul-i-Marnum. — Le pont Ali-Verdi-Khan. — Le Pul-i Jhubi. — Le palais de Aïneh-khaneh ou des Miroirs. — Le Pul-i-Khajou. — Fondation de Djoulfa. — Vexations dirigées contre les Arméniens. — Exode des Arméniens. — Mauvaise réputation des Arméniens. — La cathédrale arménienne. — Le culte et le cimetière des Arméniens. — Un montreur d'ours sur le Meïdan-i-Shah. — Promenade à travers les ruines accumulées par Zil-es-Sultan. — Marchands et courtiers. — Un palais de Shah Abbas. — La vente des anciens revêtements céramiques. — Peintures à fresques du temps de Shah Abbas. — La mosquée d'Ali. — Les bazars dans les faubourgs. — Un dîner au consulat de Russie.

Rien n'est plus difficile que d'établir le chiffre même approximatif de la population d'Ispahan aux diverses époques. Chardin, qu'il faut toujours consulter sur cette matière, indique que, même à son époque, on était bien peu fixé sur le nombre des habitants, puisque les divers auteurs qu'il cite font varier ce nombre de 600 000 à plus d'un million. Oléarius porte ce chiffre à 500 000 et raconte qu'il y avait 18 000 maisons comprises dans les murs de la cité. En 1784-1785, Ferrière-Sauvebœuf annonce 300 000 âmes, tandis qu'en 1815 Malcolm, qui a fait une excellente *Histoire de la Perse*, réduit ce chiffre à 200 000.

On pourrait expliquer, dans une certaine mesure, cette diminution effrayante dans la population par l'état d'anarchie qui régna à diverses périodes durant le dix-huitième siècle, notamment lors de l'invasion des Afghans et de l'établis-

sement de la dynastie des Kadjars, qui remonte à 1795. Les famines, qui furent fréquentes durant le milieu du dix-huitième siècle, exercèrent également une grande influence sur la mortalité.

De nos jours, les autorités les plus compétentes fixent à 70 000 ou 80 000 âmes la population d'Ispahan. Mais ces chiffres sont basés sur des estimations vagues, car l'absence complète d'état civil et l'ignorance profonde où sont les Persans de



LA FOULE SUR LE MEÏDAN-I-SHAH UN JOUR DE FÊTE.

ce que peut être un recensement, ne permettent pas de tabler sur des données bien exactes.

Malcolm n'est pas tendre dans ses appréciations sur les habitants de cette ville, quand il déclare que dans un pays où le mensonge est élevé à la hauteur d'un art, les habitants de l'ancienne capitale de la Perse sont passés à l'état de maîtres, et leur franchise n'a d'égale que leur prodigalité.

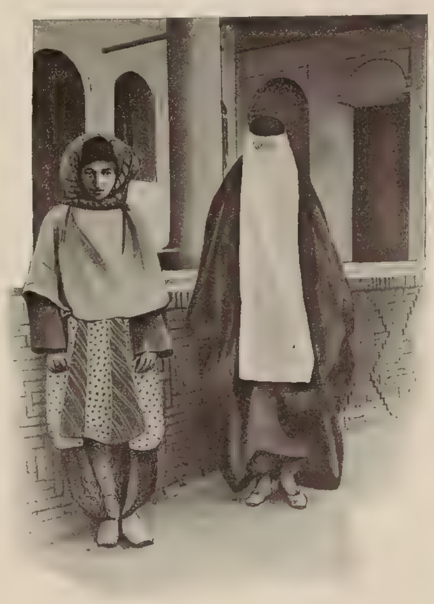
Avarice des Ispahanais.

Les Ispahanais, en effet, sont renommés pour leur avarice, et l'impression populaire qu'elle a créée est si forte qu'elle a donné naissance à une histoire assez caractéristique.

« Un vieux marchand qui mourut récemment à Ispahan, en laissant une fortune assez considérable, était d'une avarice si sordide que pendant plusieurs années il se refusa à lui-même et à son jeune fils toute autre subsistance qu'une croûte de pain. Il avait cependant un jour été tenté par la description du goût du fromage, que lui avait donnée un ami, et en avait acheté un petit morceau. Mais aussitôt son achat fait, avant même d'arriver à la maison, il se reprochait son

extravagance, si bien qu'au lieu de manger son fromage, il le plaça dans une bouteille. Dans la suite, quand l'heure du repas sonnait, il se contentait de frotter sa croûte de pain contre la bouteille et obligeait son jeune fils à faire comme lui : tous deux jouissaient ainsi en imagination de la saveur du fromage.

» Un jour qu'il revenait à sa maison plus tard que d'habitude, il trouva son enfant mangeant sa croûte de pain après l'avoir consciencieusement frottée contre la porte du buffet. « Que faites-vous, petit fou ? s'exclama-t-il. — C'est l'heure du dîner, père ; vous aviez la clef, ne pouvant ouvrir la porte, je frottais mon pain contre elle puisqu'il m'était impossible d'obtenir la bouteille ! — Ne pouvez-vous vous passer un jour de fromage, petit gourmand ? Vous ne serez jamais riche, ajouta le vieil avare en colère en lui détachant un coup de pied. »



FEMME GUÈBRE ET FEMME MUSULMANE D'ISPAHAN.

L'intolérance religieuse est aussi grande à Ispahan que dans les villes les plus renommées de la Perse pour leur sainteté, telles que Mesched et Koum. Périodiquement, tout comme au Moyen Age français, la population musulmane de cette ville met en coupe réglée les disciples des religions étrangères, et ce sont les Juifs qui en sont régulièrement les premières victimes. Les Babis ont parfois aussi à subir les attaques plus ou moins déguisées des mollahs, qui sont pour eux d'irréconciliables ennemis. Enfin, les Arméniens et les autres communautés chrétiennes paient fatalement aussi de temps à autre leur tribut au fanatisme mahométan.

Les Juifs. Les Juifs semblent s'être établis à Ispahan depuis une époque fort reculée, puisque déjà au dixième siècle on divisait la ville d'Ispahan en deux parties distinctes : *Yahoodieh*, c'est-à-dire la Juiverie, et *Shehristan*, c'est-à-dire la Cité. Au douzième siècle, Benjamin de Tudela raconte que le nombre des Juifs établis à Ispahan était d'environ 15000. De nos jours, la population israélite atteint à peine le tiers de ce chiffre. Comme dans toutes les autres parties du monde, les Juifs ont plus ou moins monopolisé le commerce des

pierres fines et des métaux précieux; ce sont eux également qui tiennent les échoppes de brocanteurs et d'antiquaires. Ces situations, cependant, sont l'apanage des individus les plus riches de cette confession; les pauvres diables doivent se contenter des métiers considérés comme plus particulièrement vils, tels que les baladins, les musiciens ou les danseurs.

Le profond mépris que l'on ressent pour les Juifs remonterait, suivant une



ÉCOLE ISRAÉLITE A ISPAHAN.

légende, à l'époque de Tamerlan. On prétend que ce grand conquérant, passant un jour à cheval devant une synagogue où les fidèles menaient grand bruit, fut victime d'un grave accident de cheval dont il resta estropié jusqu'à la fin de ses jours. Pour punir les Juifs, qu'il accusa d'être la cause de son malheur, le terrible Mongol ordonna d'impitoyables massacres, qui réduisirent dans de notables proportions le nombre des descendants des anciens Hébreux.

Au physique, les Israélites ont à peu près les mêmes caractéristiques que dans nos pays d'Europe : un visage très long, au milieu duquel se détache un nez aquilin d'une dimension et d'un volume qui paraîtraient tout à fait anormaux dans une autre race.

Ils sont remarquables par leur instinct du commerce et la souplesse avec laquelle ils remontent toujours sur l'eau, malgré les vexations et les persécutions de tous genres auxquelles ils ne cessent d'être en butte.

Les Juives. Les femmes juives sont le plus souvent d'une réelle beauté, et rien ne les oblige à avoir le visage caché comme les Persanes. Toutefois, dans la pratique de la vie, pour éviter les injures dont elles ne manqueraient



LA FAMILLE DU DOCTEUR ISRAÉLITE NOUR-MAHMOUD.

pas d'être accablées, elles se voilent et s'habillent d'une façon très analogue à leurs sœurs persanes; elles observent aussi la même crainte de se montrer en public. On assure qu'elles sont des épouses fidèles, très dévouées et affectueuses pour leurs maris.

Une des professions exercées le plus volontiers par les femmes juives est celle de sage-femme, ou plutôt d'accoucheuse. Dans toutes les villes, les Israélites sont consignés dans un quartier spécial, où ils ont leurs bouchers, leurs boulangers, et pour rien au monde ils n'accepteraient de manger des aliments préparés par les mahométans.

Condition des Juifs au point de vue politique.

Quoique depuis l'année 1902 ils jouissent d'une sécurité et d'une liberté relatives, leurs enfants ne sont cependant pas admis comme étudiants dans les collèges et dans les écoles supérieures de la Perse.

Il leur est extrêmement difficile d'amasser un pécule, car le peu d'argent qu'ils arrivent à mettre de côté leur est systématiquement confisqué par le fonctionnaire qui a affermé l'impôt dont ils sont frappés. Ce représentant du pouvoir central est un véritable spéculateur, qui paie directement au ministère des Finances à Téhéran la somme globale pour laquelle les Juifs de la ville sont taxés; c'est à lui de se faire rembourser ensuite ses avances de la façon qu'il juge à propos, soit en faisant travailler les hommes valides soit en les plaçant comme employés à la tête d'un commerce.



FEMMES JUIVES PRENANT LEUR REPAS DU SOIR.

Les pouvoirs de ce collecteur d'impôts sont presque sans limites, puisqu'il peut faire vendre à son profit la maison et même les hardes de ceux de ses subordonnés qui ne peuvent s'acquitter envers lui.

Le mépris du Persan pour le Juif est tel, qu'il se refuse à l'employer comme soldat, et l'accable des travaux les plus rudes et les plus malpropres, dont celui de balayeur est un des plus communs.

Le Zendeh-Rud.

Le plus grand fleuve et l'unique cours d'eau du centre de la Perse est le Zendeh-Rud, qui prend sa source dans les montagnes Backhtiari. Il faut avoir vu cette extrême pénurie d'eau, qui est une des caractéristiques du sol persan, pour comprendre l'étonnement mêlé de religieuse admiration que l'on éprouve là-bas pour un cours d'eau à peine plus large qu'une de nos petites rivières de France.

L'endroit où le Zendeh-Rud est le plus à son avantage est situé à la limite du territoire des Backhtiaris, au pont de Saman, à environ 12 ou 15 farsakhs d'Ispahan. La rivière coule là à pleins bords entre des rives couvertes de cul-







Le Zendeh-Rud et la campagne environnante
Vue prise du Pul-i-Khajou ou Pont d'Hasenabad

tures prospères, puis, passant sous un pont élevé, elle se précipite en cascades multiples pour continuer sa route vers l'ancienne capitale de la Perse. Dans toute cette partie, ce cours d'eau, très encaissé au fond d'une étroite vallée, coule rapide et torrentueux. Il s'étend sur un lit plus large quand il entre dans la plaine de Lahinjan, au sud-ouest d'Ispahan. A ce point, ses eaux servent à vivifier toute la contrée voisine à l'aide d'une multitude de saignées.

Le Zendeh-Rud passe au sud d'Ispahan et sépare cette ville de son faubourg de Djoulfa, le seul qui subsiste des anciennes agglomérations avoisinantes; à cet endroit, le fleuve n'est plus qu'un mince filet d'eau qui coule au milieu d'un immense lit entièrement recouvert de galets et de bancs de sable, où les teinturiers font sécher les étoffes qu'ils viennent de laver dans l'eau courante.



LE PONT DE SAMAN.

Le beau moment pour admirer le Zendeh-Rud est le mois de mars ou d'avril, à l'époque de la fonte des neiges accumulées sur les montagnes Backhtiari. En raison de la pente très prononcée du lit du fleuve, l'eau afflue avec une rapidité vertigineuse, et le torrent grossissant atteint presque la largeur d'un petit bras de mer.

Jamais l'eau n'est bien profonde; cependant on a vu quelquefois son niveau s'élever jusqu'aux voûtes des ponts à étages d'Ispahan.

Au-dessous de la ville, le Zendeh-Rud fertilise les districts de Beharan et de Rudesht, où l'eau est soigneusement distribuée et ménagée à l'aide des digues de Ali-Gholi-Khan et de Mervan.

Légende sur la disparition du Zendeh-Rud dans les marais salants de Gavkhaneh.

Malheureusement, ce magnifique cours d'eau disparaît à peu de distance de là, dans les marais salés de Gavkhaneh, sans qu'on puisse dire exactement où et comment cette masse liquide peut s'infiltrer dans les sables. Il y aurait, pour le gouvernement persan, une œuvre bien utile et vraiment nationale à entreprendre en canalisant ce fleuve, et en conduisant ses eaux dans un endroit où elles pourraient être si utilement employées par l'agriculture.

Il y a, sur la disparition du Zendeh-Rud dans les marais, une légende assez curieuse à laquelle on rattache même la fondation d'Ispahan. Suivant les traditions musulmanes, Salomon est un puissant prophète qui dispose à son gré des génies et des démons. Or, un jour qu'il traversait les airs assis en compagnie de son grand-vizir Asaf sur un tapis enchanté soutenu par des divs, il déboucha sur le plateau de l'Iran juste au point où le fleuve sort de la montagne, entre deux murailles de rochers. En cet endroit, la rivière formait un lac assez important qui s'accroissait considérablement au moment de la fonte des neiges. Comme Salomon, frappé de la beauté du site, manifestait le désir d'y créer une



VUE GÉNÉRALE DU PONT ALI-VERDI-KHAN : AU PREMIER PLAN LES HAUTES EAUX DU ZENDEH-RUD.

ville, Asaf lui fit observer que les crues du lac empêchaient totalement l'établissement d'une grande agglomération d'hommes en ce lieu.

Entendant ces mots, et dans l'espoir de plaire au prophète, un génie de l'escorte, nommé Gav-Khouni, s'enfonça dans la terre, provoquant ainsi, en même temps que le desséchement du lac, la perte du Zendeh-Rud.

Les ponts sur le Zendeh-Rud. Le Pul-i-Marnum.

Le Zendeh-Rud, sur son parcours tangent à Ispahan, est traversé par cinq ponts d'époques différentes. Le premier qu'on rencontre fait communiquer les quartiers excentriques de la ville avec le faubourg juif de Marnum, attenant à la partie ouest de Djoulfa : c'est le pont de Pul-i-Marnum. Il fut construit au milieu du seizième siècle par Shah Tahmasp. Les soubassements sont formés d'énormes blocs de roc grossièrement taillés, tandis que la structure elle-même est faite en briques. Les Arméniens désignent ce pont sous le nom de Sarfaraz et en attribuent la construction à un de leurs concitoyens.

Le pont Ali-Verdi-Khan.

Le pont Ali-Verdi-Khan vient ensuite; il tient son nom d'un des plus fameux généraux de Shah Abbas, dont on voit le portrait dans les belles fresques de Chehel-Situn. Ce pont est exactement

dans le prolongement de la grande et belle avenue de Chehar-Bagh, avec laquelle il forme un aspect vraiment imposant. C'est une construction remarquable, qui ne mesure pas moins de 355 mètres de long sur 10 mètres de large. On y accède par une chaussée pavée qui aboutit à une grande porte placée à la tête du pont. Quatre-vingt-dix arches similaires forment une véritable muraille, qui s'élève à la place du parapet; dans ce massif de maçonnerie est ménagé un étroit passage d'un peu moins d'un mètre, mis en communication avec la chaussée principale par des arches assez rapprochées. Vers



L'ENTRÉE DU PONT ALI-VERDI-KHAN.

le milieu du pont, cette galerie latérale s'élargit un peu de façon à former de petites chambres, destinées à servir d'abri aux voyageurs qui seraient obligés de passer la nuit à la porte d'Ispahan. Par un raffinement auquel on serait loin de s'attendre en Perse, ces salles d'attente d'un nouveau genre sont accompagnées de commodités situées sur un palier élevé de vingt-cinq à trente marches au-dessus du tablier du pont. Il paraît qu'elles étaient autrefois décorées de peintures représentant des sujets plutôt libres, qui dataient du temps de Abbas II.

On peut se promener sur la plate-forme formée par les arcades construites

de chaque côté du pont, et des escaliers, ménagés dans des tours rondes élevées aux quatre extrémités, permettent aisément la montée et la descente. Ces mêmes degrés se poursuivent jusqu'aux fondations du pont qui, comme pour le Pul-i-Marnum, sont formées de grosses pierres à peine équarries : c'est entre ces piles primitives que coule le fleuve.

Il y a sous le tablier du pont toute une série de voûtes en arêtes, construites en briques, d'une fort belle ordonnance, et la vue que nous en pouvons donner montre l'importance et la majesté de ce travail vraiment cyclopéen.



VOÛTES SUPPORTANT LE TABLIER DU PONT ALI-VERDI-KHAN, A ISPAHAN.

Les arches transversales ne mesurent pas moins de 3m,30 de largeur sur 3 mètres de hauteur. Le pont compte 33 arches principales, écartées les unes des autres d'environ 7 mètres. La hauteur de ces arches au-dessus du lit du fleuve est de 5 mètres environ, et la maçonnerie dépasse 2 mètres d'épaisseur.

Etant donnée la disposition de la substructure du pont, il est loisible de circuler à trois étages différents, d'abord au-dessous du tablier du pont, puis sur la chaussée comprise entre les murs, et enfin sur chacun des côtés de la terrasse formée par la crête des murs.

A l'extrémité du pont Ali-Verdi-Khan, du côté de Djoulfa, se trouve maintenant un joli bois percé d'allées coupées à angle droit, qui sert de jardin de plaisance aux Ispahanais. Si nous consultons les auteurs anciens qui ont écrit l'histoire de la ville, nous apprenons qu'il y avait sur cet emplacement, et formant la continuation de l'avenue de Chehar-Bagh, une autre avenue similaire toute

plantée d'arbres et décorée de canaux. A l'extrémité de cette avenue était une résidence royale connue sous le nom de Hazar-Jerib ou Mille Acres.

Le Pul-i-Jhubi. A 250 mètres environ au-dessous du pont Ali-Verdi-Khan, le fleuve Zendeh-Rud était traversé par un aqueduc en briques, dénommé le Pul-i-Jhubi, amenant l'eau au palais de Haft-Dest, ou palais des Sept Appartements, qui autrefois servait de harem au roi. C'est dans ce



LE PUL-I-KHAJOU OU PONT D'HASENABAD A ISPAHAN,
LES ARCADES ET LE PAVILLON CENTRAL (VUE PRISE DU SOMMET DU PAVILLON OPPOSÉ).

palais que mourut Fath-Ali-Shah en 1834, et, depuis cette époque, il est presque complètement abandonné.

Le palais de Aïneh-Khaneh ou des Miroirs. Tout auprès du Haft-Dest, se trouvait une grande véranda supportée par douze colonnes de bois, qui était connue sous le nom de Aïneh-Khaneh ou palais des Miroirs. C'est un des nombreux palais détruits par Zil-es-Sultan; les morceaux en ont été vendus aux antiquaires et aux voyageurs, tant et si bien qu'aujourd'hui il ne reste plus que les bases toutes nues des colonnes pour indiquer l'emplacement de ce monument décrit avec tant de soin par Chardin. Les murs du Aïneh-Khaneh, ainsi que ses piliers, étaient décorés de glaces et, tout comme au palais de Chehel-Situn, il y avait au milieu de la véranda un *hauz* ou bassin d'eau alimenté par des masques de lions qui ornaient la base des colonnes centrales.

Un autre bassin se trouvait dans la chambre du trône située en retraite, à l'extrémité de la véranda. Là aussi, la base des murs était lambrissée de plaques de marbre, sur lesquelles étaient peints et dorés des ornements représentant des fleurs et des couronnes.

Le Pul-i-Khajou. A une petite distance de l'endroit occupé par le palais de Aïneh-Khaneh, se trouve le pont de Pul-i-Khajou, qui tire son nom du quartier de la ville auquel il est adjacent. On le désigne aussi parfois sous le nom de pont des Guè-



RUINES DU PALAIS DES MIROIRS, A ISPAHAN.

bres, car il conduit au faubourg de Guébristan, et il fut, paraît-il, construit par Abbas II, pour que les adorateurs du feu n'aient pas à traverser le beau pont de Djoulfa. Ce monarque ne fut jamais bien tendre pour les disciples de Zoroastre, car il finit par les chasser de Guébristan pour faire édifier, sur l'emplacement de ce quartier, une magnifique résidence qu'il dénomma Sadet-Abad, c'est-à-dire Séjour de la Félicité.

Le pont de Pul-i-Khajou n'a guère que 140 mètres de long, car, en cet endroit, le Zendeh-Rud coule sur un lit de rochers. Les anciens rois de Perse avaient profité de cette disposition particulière pour construire, en ce point, un barrage permettant d'amener l'eau au niveau des jardins de la Présidence de Haft-Dest. Pour arriver à ce résultat, le lit du fleuve avait été complètement obstrué à l'aide de gros blocs de rochers, entre lesquels on avait





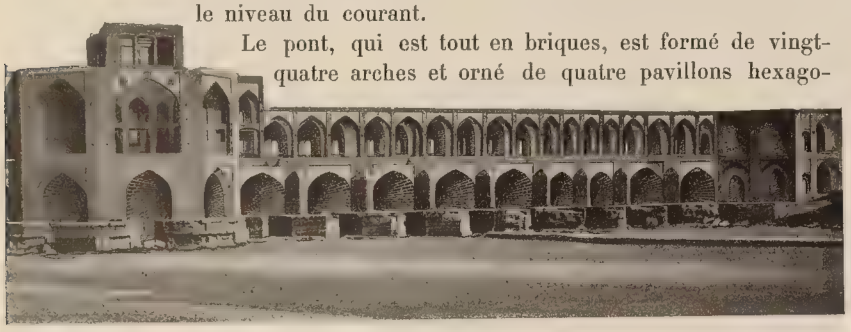


Le palais de Aïneh khaneh ou des miroirs

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

ménagé d'étroits canaux fermés par des vannes, afin de régulariser à volonté le niveau du courant.

Le pont, qui est tout en briques, est formé de vingt-quatre arches et orné de quatre pavillons hexago-



LE PUL-I-KHAJOU OU PONT D'HASENABAD (VUE PRISE DU CÔTÉ DU FLEUVE).

naux à deux étages, faisant saillie sur le tablier. Cette disposition est ana-



LE PUL-I-KHAJOU OU PONT D'HASENABAD, DÉTAILS DES ARCADES ET DU PAVILLON CENTRAL (VUE PRISE DU CÔTÉ DU FLEUVE).

logue à celle du pont de Djoulfa, et il existe à la partie inférieure un passage

voûté qui s'étend sous toute la longueur. Les pavillons étaient autrefois décorés de riches peintures où l'or était répandu à profusion; il y avait également sur les murs de pieuses légendes tirées des versets du Coran et les intrados des voûtes étaient revêtus de ces belles faïences aux tons si harmonieux. Mais toute cette riche décoration a disparu depuis longtemps déjà, et il y a bien des années que les briques anciennes ont été remplacées par de vulgaires tuiles modernes.

Il paraît qu'au temps de la splendeur d'Ispahan, cet endroit pouvait être comparé à la fameuse galerie de bois du Palais-Royal à Paris, au moment de la Restauration. C'est là que les jeunes élégants, aimant la vie facile, venaient s'asseoir dans les baies ouvertes sur le fleuve, et à la faveur du va-et-vient bien des intrigues se nouaient, dont le dernier acte n'avait pour témoin que les parties les plus secrètes des riches palais de la capitale.

Aujourd'hui ce pont est déserté, et c'est seulement au moment de la fonte des neiges, au printemps, que les visiteurs affluent sur son parapet pour voir le torrent écumeux, remplaçant pour quelques jours le placide filet d'eau qui coule pendant toute l'année en murmurant doucement sur un lit de gravier.



UN COIN DE DJOULFA.

Fondation de Djoulfa. Djoulfa est maintenant une ville presque complètement délaissée, et nombreuses sont les ruines que l'on peut voir dans ses quartiers excentriques.

C'est en 1604 que Shah Abbas le Grand, continuant la politique de colonisation forcée qu'il avait adoptée précédemment, transporta d'un seul coup un millier de familles arméniennes de la ville de Djoulfa, située dans la province d'Azerbeidjan, dans sa nouvelle capitale d'Ispahan. Il les établit dans un des faubourgs, leur permettant de donner à leur camp le nom de la ville d'où il les avait tirés.

Pour faciliter l'existence des nouveaux colons, il leur octroya une administration autonome représentée par leur *Kalantar*, auquel fut assigné un rang fort respectable à la Cour. Shah Abbas avait fortement apprécié les grandes qualités commerciales des Arméniens, et, pour les encourager dans cette voie,

il offrit aux plus capables d'entre eux des crédits importants sur sa cassette particulière. Il voulait, en outre, proposer cette tribu laborieuse en exemple aux commerçants musulmans, pour les amener à perfectionner leur manière de trafiquer et les faire sortir de l'état de paresse dans lequel ils se plaisaient depuis un temps immémorial.

Les Arméniens furent exemptés de toutes servitudes, et, pour leur donner une protection plus efficace, Shah Abbas les décréta placés sous le régime de la loi de talion (œil pour œil, dent pour dent), en sorte qu'ils étaient sûrs d'obtenir prompte et éclatante justice de toutes les injures qui auraient pu leur être faites par les sujets musulmans du Shah. Dans des conditions aussi favorables, les nouveaux arrivants ne tardèrent pas à prospérer, même du vivant de Shah Abbas, et cet heureux état de choses ne fit que croître et embellir sous les successeurs immédiats du grand roi; mais dès le début du règne de Shah Hussein, prince faible qui dirigea les destinées de la Perse de 1694 à 1722, de profondes modifications eurent lieu. Des manifestations contre les Arméniens ne tardèrent pas à se produire, leur religion et leur fortune les désignant plus que tous les autres à l'avidité des prêtres et des ministres persans; ceux-ci, unissant leurs efforts, parvinrent non seulement à les spolier de leurs richesses, mais à leur faire retirer les bénéfices de la loi de talion, et, décision plus néfaste encore, ils amenèrent le Shah à ordonner qu'à l'avenir si un Persan tuait un Arménien, il ne pourrait être condamné qu'à payer un pain de blé à la famille du décédé.



UNE RUE A DJOULFA :
AU PREMIER PLAN LA VOÛTE DE LA PORTE SERVANT A LA FERMER.

Vexations dirigées contre les Arméniens.

Alors la vie devint intolérable pour les malheureux, car il n'était pires vexations dont ils n'eussent à souffrir à tous les instants. Malcolm raconte à ce sujet par quels artifices déshonnêtes ils furent, dans la crainte de représailles éventuelles, privés de leurs armes. Sur les conseils de ses familiers, Shah Hussein fit savoir aux habitants de Djoulfa que, n'ayant plus confiance dans les soldats de sa garde, il ne voulait plus, autour de lui, que des Arméniens bien armés et équipés et les invitait, en conséquence, de venir le jour suivant pour être passés en revue dans la cour du palais. Les Arméniens, confiants, et croyant à un retour de la fortune, ne manquèrent pas de répondre en grand nombre à cette éclatante marque de sympathie. Mal leur en prit, car à peine étaient-ils arrivés que, sous un prétexte futile, on les fit déposer leurs armes et on les renvoya chez eux.



AFTABEH ET SON PLATEAU, BRONZE GRAVÉ ET CISELÉ, XVIIIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur.*)

Cet incident se passait peu de temps avant la grande invasion afghane, aussi les malheureux, dépourvus de tout, furent-ils contraints de demander des troupes en quantité suffisante pour défendre leur ville. On les leur refusa et force leur fut de se défendre eux-mêmes contre les envahisseurs barbares. Victorieux le premier jour, ils devaient être amenés à merci le lendemain, car les Afghans avaient mis la nuit à profit pour ouvrir une brèche dans le mur d'enceinte de Djoulfa. Les Arméniens signèrent alors leur capitulation; pour éviter le pillage, ils consentirent à payer une indemnité de 70 000 tomans et à livrer au chef afghan Mahmoud cinquante des plus jeunes et des plus belles vierges de la ville. Mahmoud était alors installé au palais de Ferahabad; il choisit parmi ces jeunes femmes celles qui lui parurent les plus belles



UN COIN DE DJOULFA
VUE PRISE DU HAUT DES TOITS DU COUVENT DES LAZARISTES.

et abandonna les autres à ses généraux. Malgré les appels les plus pressants, les Persans ne firent aucun effort pour sauver les Arméniens, et leur refusèrent les armes nécessaires pour leur défense. Encouragés par cette veulerie, les Afghans n'hésitèrent plus à poursuivre leur conquête, et bientôt après ils occupaient les beaux palais et les jardins somptueux établis dans les environs d'Ispahan, puis enfin dépossédèrent Hussein.

Les persécutions dirigées contre les Arméniens atteignirent leur point culminant sous le règne de Nadir-Shah, car, après la retraite des Afghans, ils furent accusés d'avoir pactisé avec les envahisseurs, et de ce fait subirent les plus sauvages traitements. On alla même jusqu'à leur interdire l'exercice de leur culte.



NADIR-GHOLI-KHAN,
SHAH DE PERSE, 1736-1747.

Exode des Arméniens. A la mort de Nadir-Shah, en 1747, les habitants de Djoulfa, sentant que la situation n'était plus tenable, prirent le parti de s'expatrier les uns au Caucase ou en Arabie, mais le plus grand nombre vers les Indes.

Au début du dix-septième siècle, un voyageur français, qui parcourut cette région, estimait que Djoulfa contenait 10 000 âmes. Chardin, quelque temps après, porte ce nombre à 30 000 et raconte qu'il y avait là une douzaine d'églises ou de chapelles; un monastère, un couvent et une centaine de prêtres. En 1645, le Père Rigourdy, de la Compagnie de Jésus, vint fonder dans cette ville un établissement qui fut encouragé à la fois par le pape et par le roi de France.

Vers 1803, on estimait à cinq cents le nombre des familles qui formaient la population de Djoulfa. A cette même époque, d'après un recensement qui fut fait par les ordres de l'évêque, il y avait dans toute la Perse 12 383 Arméniens, tandis qu'au moment de l'invasion afghane ils étaient plus de 75 000.

Aujourd'hui, la population de Djoulfa s'élève à peu près à 2 500 âmes, dont 20 pour 100 au moins n'appartiennent pas à la religion arménienne; ce sont les missions française, anglaise et américaine, les fonctionnaires et

employés du télégraphe indo-européen, ainsi que quelques négociants venus d'Europe. Un antagonisme aussi constant que regrettable règne entre les différentes missions; on pourrait presque dire que c'est à qui fera l'enchère pour attirer les enfants chez soi.

En visitant cette ville, on est frappé du petit nombre d'hommes valides que l'on rencontre, et sur le pas des portes on ne voit guère que des vieilles femmes ou des jeunes filles occupées à tricoter des bas, travail dans lequel elles excellent.



PROFESSEURS ET JEUNES FILLES DE L'ÉCOLE ARMÉNIENNE DE DJOULFA.

Les femmes valides se livrent plus spécialement à l'étude de la cuisine et se montrent fort habiles dans cet art.

Il est difficile de faire un portrait de l'homme arménien, car autant il y a d'individus, autant il y a de types différents. Ces hommes sont très industrieux; un grand nombre d'entre eux s'occupent de l'entretien des jardins, tandis que d'autres s'occupent de la fabrication du vin et de l'alcool, dont les Persans, malgré leur loi religieuse, se montrent grands amateurs.

Mauvaise réputation des Arméniens.

Généralement, les Arméniens sont détestés dans toutes les villes où ils s'établissent. Est-ce l'envie et la jalousie qui sont cause de ce sentiment, ou faut-il attribuer cet état de choses à ce caractère indéfinissable qu'ils possèdent, c'est ce que nous

n'entreprendrons pas d'élucider; toujours est-il que les Européens, qui se sont trouvés en rapports avec eux, finissent toujours par s'apercevoir qu'à un moment donné, ils ont été dupés de la plus belle manière. Un auteur anglais qui a écrit un excellent livre sur la Perse, M. Savage Landor, porte sur cette race un jugement qui, dans sa concision, est bien le plus terrible réquisitoire qu'on puisse imaginer : « J'ai trouvé, dit-il, des Arméniens d'une honnêteté



FAMILLE ARMÉNIENNE DE DJOULFA.

surprenante..... » Surprenante est le juste mot, car rien n'étonne plus que de n'être pas volé par un Arménien.

Les Ispahanais ont plus d'un motif de haïr leurs voisins, dont le docteur Wills trace ainsi le portrait : « Les Ispahanais regardent l'Arménien comme le pourvoyeur de leurs vices et le fournisseur des liqueurs enivrantes. Ils méprisent cet homme vêtu de faux vêtements turcs ou européens qui, confiant dans la protection morale qui lui est accordée par la présence des Anglais, qu'il vole, ne respecte ni ses propres prêtres qu'on lui a appris à mépriser, ni les missionnaires européens qu'il a en aversion, quoique ces derniers aient éduqué gratuitement ses enfants. »

Comme si ces travers n'étaient pas suffisants, les Arméniens sont pour la plupart de fieffés ivrognes, et le même auteur nous rapporte une anecdote assez caractéristique à ce sujet. Un soir, son cuisinier vint le trouver, son service terminé, et lui demanda, en ces termes, congé pour la soirée : « Monsieur, le dîner est terminé, si vous n'avez pas d'ordre à me donner, je vais aller m'enivrer avec mon prêtre. »

La cathédrale arménienne. La cathédrale de Djoulfa est un fort bel édifice, dont la fondation remonte au temps de Shah Abbas, lors de l'arrivée en ce lieu de la première colonie arménienne. Tout d'abord, on est favorablement impres-



LA CATHÉDRALE ARMÉNIENNE DE DJOULFA.

sionné, en entrant, par la jolie voûte bleue et or qui s'élève à quelque vingt mètres au-dessus du sol, formant ainsi le plus beau vaisseau de l'art religieux européen qui existe en Perse. La principale construction a la forme d'un parallélogramme, consistant en deux carrés avec une abside semi-circulaire à l'une des extrémités. Le premier de ces carrés forme la nef, tandis que le second est occupé par le chœur, placé sous le dôme. Tout autour des murs court un lambris à hauteur d'appui composé de riches faïences émaillées, où des palmes multicolores s'entremêlent au milieu de rinceaux et de fleurs. Au-dessus, et s'étendant presque jusqu'aux voûtes, se trouve toute une série de peintures sur fond or qui forment un effet très frappant.







Autel principal de la cathédrale arménienne

Chardin assure que ces peintures furent exécutées par un marchand arménien nommé Avadich, qui, ayant longtemps séjourné en Italie, avait acquis quelques goûts artistiques. Ces fresques scandalisèrent fort les mahométans, qui se trouvèrent violemment choqués de la représentation des formes humaines.

Toute cette décoration est extrêmement réaliste; il y a là toute une série de scènes retraçant le martyre des saints, où les moindres sujets ont été reproduits de façon à ne faire grâce aux visiteurs d'aucun détail, même les plus répugnants.



UN DES AUTELS LATÉRAUX DE LA CATHÉDRALE ARMÉNIENNE.

Au-dessus de la porte est un grand tableau représentant le Jugement dernier, et l'artiste s'est complu dans l'analyse des tortures infligées aux damnés.

L'autel, qui occupe tout le fond de l'abside, est enrichi de jolis panneaux de faïence aux plus vives couleurs; un magnifique tapis du travail le plus fin sert à couvrir la sainte table.

A gauche de l'autel, s'élève une construction en bois d'assez mauvais goût, servant de siège à l'archevêque arménien; elle ressemble plutôt à un kiosque d'exposition qu'au trône de l'un des princes de l'Eglise.

La tonalité générale de l'édifice est fort riche, et on sent que les fondateurs de cette église ont voulu montrer aux musulmans que leur foi ne reculait devant aucun sacrifice pour donner à l'objet de leur croyance un asile digne de lui.

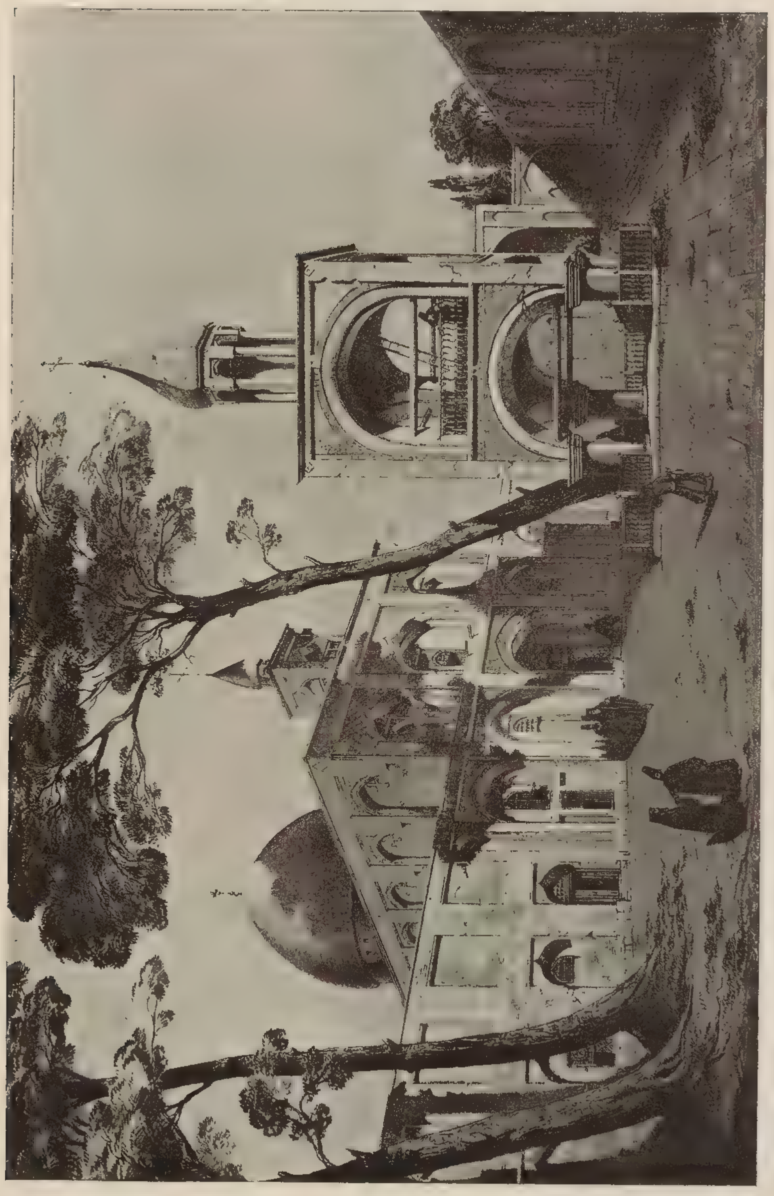
Le culte et les cimetières des Arméniens.

Au point de vue de l'exercice du culte, les prières sont faites dans l'ancien langage arménien et se trouvent de ce fait à peu près inintelligibles pour la plupart des fidèles. L'immense cimetière qui s'étend sur les pentes du mont Sofia (Kuh-i-Suffa) est l'une des parties les plus curieuses de Djoulfa. Il y a là des milliers de tombes rectangulaires aux bords biseautés, qui portent des épitaphes en langue arménienne, rappelant les noms et les hauts faits de ceux qui reposent à quelques pieds sous



BERCEAU ARMÉNIEN.

la terre. Une croix est gravée sur le tombeau, et à la tête se trouve un vase destiné à recevoir des fleurs. Parmi toutes ces sépultures, on remarque celle d'un certain Ralphe ou Rodolphe Stadler. C'était un horloger suisse qui avait été appelé à la Cour du roi Sefi Ier, où il jouit pendant longtemps d'une très grande considération. Il finit cependant par tomber en disgrâce, et, en 1637, le monarque le fit mettre à mort sur son refus de se faire mahométan. Les Arméniens le considèrent comme un saint et le vénèrent profondément.



COUR ET BEFFROI DE LA CATHÉDRALE ARMÉNIENNE DE DJOULFA.
(D'après une lithographie de l'album du Voyage en Perse de E. Flandin et P. Coste, en 1841.)

Il existe à Djoulfa des Arméniens catholiques romains qui représentent une soixantaine de familles. Ils vivent sous l'autorité du fameux Père Pascal Arakélian, dont nous avons déjà parlé.

Les Persans feignent parfois de confondre les Européens avec les Arméniens, en raison de la similitude de leur costume. C'est du reste une injure grave que de traiter un catholique d'Arménien, étant donnée la réputation plutôt fâcheuse que ces derniers ont su s'attirer dans tout l'Orient et particulièrement en Perse.

Un montreur d'ours sur le Meïdan-i-Shah.

Dimanche 13 octobre. — A la porte du marché impérial, tout au fond du Meïdan, nous assistons à la représentation d'un montreur d'ours. Le peuple, rangé en cercle, regarde de tous ses yeux ce spectacle nouveau pour lui. La malheureuse bête, qui est



UN MONTREUR D'OURS DEVANT L'ENTRÉE DU BAZAR IMPÉRIAL D'ISPAHAN.

l'objet de l'attention unanime, se roule sur le dos en faisant toutes les grâces qu'à coups de bâton son maître lui enseigna jadis. Mais il ne faut pas oublier de regarder la mimique extraordinaire à laquelle se livre le barnum. Il raconte vraisemblablement une histoire très intéressante, car il s'agite désespérément en prenant les assistants, et quelquefois même sa bête, à témoin des affreux mensonges qu'il débite. Sa voix se fait tantôt douce et caressante, tantôt, au contraire, elle détonne d'une façon effroyable. Nous cherchons à passer







Pigeonnier et cimetière arménien de Djoulfa

d'après un dessin au crayon de Jules Laurens (Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

inaperçus, mais, malgré tous nos efforts, nous entraînons à notre suite une importante escorte de badauds quand nous pénétrons dans le bazar. Pour semer cette masse de gêneurs, nous nous réfugions jusque dans l'arrière-boutique d'un négociant, mais rien n'y fait, nos persécuteurs ne lâchent pas si facilement leur proie, et, au bout de quelques instants de séjour chez notre hôte, nous assistons à un long filtrage d'individus qui, peu à peu, se glissent à travers les ballots garnissant l'entrée, et viennent imperturbablement se grouper devant nous pour nous regarder, c'est-à-dire, suivant leur classique expression, « faire *Tomâshah* ».

Promenade à travers les ruines accumulées par Zil-es-Sultan.

Au retour, nous allons nous promener au milieu des ruines accumulées par Zil-es-Sultan, dans le grand emplacement qui s'étend derrière la porte sainte. Il y a là, encore peints sur le mur, deux petits panneaux assez bien conservés : on



RUINES DES DÉPENDANCES DE L'ANCIEN PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN, AU FOND LE DÔME DE LA MOSQUÉE ROYALE.

distingue très nettement une bataille et à côté une apothéose d'Ali, dont les ennemis tombent à ses pieds, percés de flèches. A quelques pas plus loin, voici les restes d'une grande décoration, qui doit dater du temps de Shah Abbas. Au milieu de rinceaux et d'ornements les plus fournis, on voit s'ébattre une multitude de perruches, de becfigues et d'oiseaux de toutes sortes. Le temps a apporté à cette décoration des teintes très douces, qui sont maintenant d'une harmonie admirable.

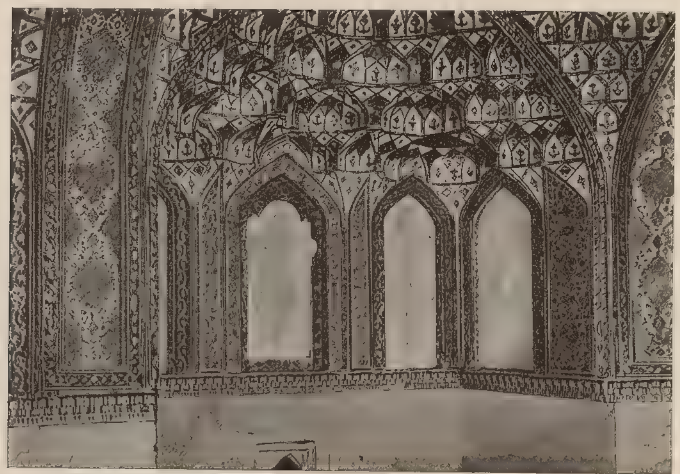
Mais voici un vestige du palais qui naguère s'élevait encore ici; ce sont des panneaux décorés évidemment dans le goût européen. On voit des tulipes entre les mains de personnages vêtus à la mode de la fin du seizième siècle. C'est une allégorie qui caractérise sans doute la Hollande et les marchands de ce pays.

On se rend parfaitement compte que tous les palais qui s'élevaient sur cet

emplacement ont été renversés dans un brusque mouvement de colère; on a saccagé uniquement dans le but de faire une œuvre malhonnête, par plaisir de détruire ce qu'il y avait de beau, et ce dont la ville d'Ispahan pouvait s'enorgueillir à juste titre.

Notre journée se termine dans notre demeure, dont les marchands juifs et arméniens font un véritable siège. Après de longs pourparlers et des méditations sans fin de part et d'autre, nous finissons par procéder à quelques emplettes d'objets, qui n'ont du reste d'autre intérêt que celui du souvenir.

Mais voici le canon qui tonne; il nous annonce le coucher du soleil; la



DÉCORATION EN FORME DE NIDS D'ABEILLES,
PARTIE DROITE DE LA GRANDE SALLE D'HONNEUR DE L'ANCIEN PALAIS DES GOUVERNEURS, A ISPAHAN.

lune se lève peu à peu, toujours superbe, et bientôt nous sommes enveloppés d'une de ces belles nuits nacrées que l'on retrouve toujours avec plaisir.

Marchands et courtiers. Lundi 14 octobre. — Notre matinée est encore consacrée à la réception des marchands et courtiers de toutes les religions, qui viennent nous faire leurs offres de service. Etant donnés leur nombre et leur agitation, nous avons pris le parti de ne les laisser entrer dans notre cour que par petits paquets; cette méthode employée pour les transactions offre le grand avantage de mettre ces négociants plus à leur aise et de ménager leur amour-propre, aussi diminuent-ils plus facilement leurs prétentions quand ils ne sont pas mal conseillés par leurs collègues. Ces gens ont du reste besoin d'être traités avec un manque complet d'égards. Un jeune juif, qui avait appris je ne







Une des niches latérales et partie de la voûte centrale
du palais des Gouverneurs

sais où quelques mots de français, se permet à notre égard certaines réflexions désobligeantes; mal lui en prend, car il est de ma propre main jeté de l'autre côté de la porte, et je crois même me souvenir qu'un coup de pied expressif a souligné plus nettement encore mon mécontentement.

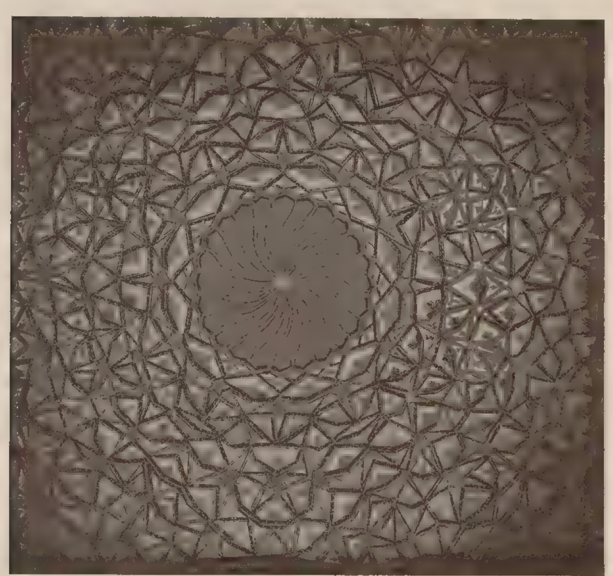
Un palais de Shah-Abbas. Après le déjeuner, le gardien de notre maison vient nous chercher et nous emmène visiter des ruines. Nous sautons à travers les décombres à sa suite. Nous attendons, dans une pièce aux trois quarts effondrée, l'ouverture d'une porte qui ne s'ouvre pas. Il faut chercher une brèche dans un mur, se hisser, sauter, faire la courte échelle de l'autre côté, et enfin nous sommes récompensés de nos peines : voici une petite cour avec des platanes et des citernes, puis une plus grande avec des niches tout autour, surmontées de tympans en briques émaillées. A terre, des herbes folles poussent pêle-mêle dans quatre massifs. Au milieu de la cour est un bassin en forme de quatre-feuilles à margelle de marbre précieux, tandis qu'au fond s'élève un bâtiment contenant trois chambres.



UNE DES NICHES LATÉRALES ET PARTIE DE LA VOÛTE CENTRALE DE LA SALLE D'HONNEUR DE L'ANCIEN PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN.

Le plan de la pièce principale est en forme de croix grecque divisée en cinq compartiments, trois dans la tige principale de la croix et les deux autres dans les bras latéraux. Ces diverses sections sont voûtées en coupole, et un fort curieux travail de stuc, sculpté en forme de nids d'abeilles, permet, à l'aide de trombes, de passer du plan carré au plan circulaire. Chacune des coupoles est séparée de la voisine par un arc doubleau encadré de moulures en relief, et présentant en son centre une décoration formée de cartouches peints

qui se détachent au milieu d'arabesques du plus gracieux effet. Les murs, complètement unis sur une hauteur de 3 mètres 50 environ, sont surmontés d'immenses niches en cul de four, dont le fond, également travaillé en nids d'abeilles, repose sur trois arcatures aveugles; ces dernières sont aujourd'hui remplies d'une couche de plâtre uniforme, mais elles étaient, à l'origine, revêtues d'une très luxuriante végétation sculptée à même la muraille, dont une petite pièce attenante au salon d'honneur peut encore donner une idée.



UN DES PLAFONDS DE LA GRANDE SALLE D'HONNEUR DE L'ANCIEN PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN, TRAVAIL EN STUC DÉCORÉ DE PEINTURES.

Sur la salle principale, à trois ou quatre mètres de hauteur, s'ouvrent des loges d'une architecture et d'une décoration analogues; c'est là qu'au beau temps de la grandeur d'Ispahan on devait cacher ces orchestres, composés de chanteurs et de musiciens qui unissaient leurs voix au bruit des instruments, pour la plus grande satisfaction des invités de marque admis aux splendides réceptions données dans ces lieux enchanteurs.

Nous avons pu photographier le décor d'une de ces petites loggias, et il est curieux de voir comment les Orientaux ont repris et interprété les motifs, si connus au Moyen Age, de ces draperies peintes en trompe-l'œil jusqu'à hauteur d'appui, de façon à former lambris.

A côté de la grande salle d'honneur, se trouve une pièce de plus petites dimensions, quelque chose comme un boudoir, qui a été un peu moins endommagée que le reste de l'édifice. Pour décorer les immenses parties de murs comprises à l'intérieur de l'arc brisé constituant le principal décor du mur faisant face à l'entrée, on a repris le motif des arcatures aveugles délimitées par des moulures formant trois arcs brisés, dont un plus large occupe le centre; deux autres plus petits sont accolés à droite et à gauche; dans le fond, se

trouve un fouillis inextricable de palmettes et de fleurons, d'un joli modelé rehaussé de peintures argentées, où se distinguent encore quelques traces d'or.

A l'intérieur des arcatures, sont représentés des arbres chargés de fleurs et de fruits. Le dessin en est délicat, et l'artiste a su, malgré la profusion de son décor, éviter la fatigue et la monotonie.

A l'extérieur, au-dessus des trois larges baies qui donnent accès dans la



DÉCORATION MURALE EN STUC SCULPTÉ DU PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN.

grande salle, se trouvaient, il y a peu de temps encore, de grands tympans ornés des plus belles faïences polychromées; un de ces tympans a été complètement enlevé et exporté en Europe; il reste encore deux magnifiques panneaux rectangulaires, et le gardien du palais, dont j'ai pris la photographie pour le

vouer à l'exécration des amateurs, m'a cyniquement proposé de me les desceller et de me les apporter dans ma demeure pour le prix vraiment modique de 100 tomans, soit environ 500 francs de notre monnaie.

La vente des anciens revêtements céramiques.

Malheureusement, nous autres habitants de la vieille Europe, nous avons encore un certain respect de la propriété de ceux qui nous reçoivent chez eux, et, s'il n'est pas précisément de coutume chez nous d'emporter les couteaux et les fourchettes quand on a été convié à quelque dîner, il nous a paru de même que c'eût été bien mal reconnaître l'hospitalité que d'emporter, comme souvenir de notre séjour, les quelques rares spécimens de briques émaillées qui n'ont pas encore été vendus, et ont échappé à la rapacité du gouverneur d'Ispahan.



UN BRIGAND
GARDIEN DU PALAIS DES GOUVERNEURS D'ISPAHAN.

En sortant de la cour du palais, on pénètre dans le jardin de Chehel-Situn. Il y a là de véritables champs de millet d'une fort belle venue. La qualité de la moisson tient, paraît-il, à ce que la terre provient de la démolition d'importantes parties des anciens édifices ; la mort de ces splendides monuments procure un engrais qui donne une nouvelle vie aux plantations et aux arbres.

Sous la haute véranda de bois, on nous montre, soigneusement roulée dans un coin, une énorme natte qui sert de siège aux membres de l'Andjuman d'Ispahan. Nous ne saurions trop recommander à nos sympathiques représentants ce siège, qui a l'immense avantage de favoriser la paresse, et surtout de supprimer les bruyants pupitres, dont la voix sonore se fait malheureusement trop souvent entendre dans notre Chambre française.

Peintures à fresques du temps de Shah-Abbas.

Mardi 15 octobre. — Voici venir l'homme de confiance du Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan, un bourgeois posé et plein d'onction, qui répond au nom de Hadji-Yacoub-Khan. Il nous propose fort aimablement de nous montrer quelques-unes des curiosités de la ville, et nous le suivons à travers le bazar. Après avoir traversé en diagonale







Décoration murale en stuc sculpté de l'ancien palais des Gouverneurs

la place du Meïdan, nous laissons sur la droite la mosquée royale et pénétrons dans des galeries, qui sont maintenant presque inoccupées. A un carrefour, de curieuses peintures murales frappent nos yeux ; une de ces fresques représente Shah Abbas entouré de ses lutteurs, dont ce quartier était autrefois le séjour. En suivant encore les voûtes plus ou moins ruinées, on arrive à un magnifique boulevard qui devait faire le pendant de la Chehar-Bagh ; il est malheureusement plus désolé encore que la route de Djoulfa, et la main qui a fait



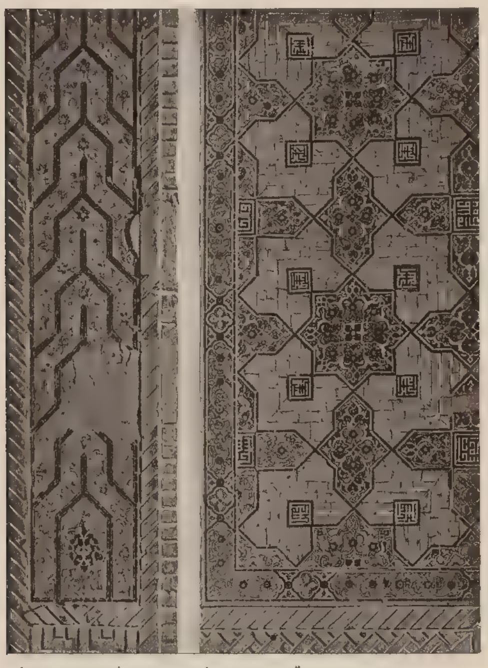
LES PEHLEVANS OU LUTTEURS PERSANS.

abattre les platanes centenaires n'a pas laissé un seul brin de verdure tout le long de cette route brûlée par le soleil : c'est par cette voie que l'on arrive au pont appelé Pul-i-Khajou, près duquel se trouvait le joli palais de *Aïneh-khaneh*, ou des Miroirs, aujourd'hui détruit.

La mosquée d'Ali. Le retour s'effectue par le bazar, et nous rencontrons sur notre route la mosquée d'Ali, dont tout le soubassement est garni de dalles de jaspe. La rue dans laquelle nous passons est étroite et la foule y

grouille nombreuse. A remarquer, en face de la mosquée, une de ces fontaines sacrées qui sont fermées par des grillages en bois, semblables aux *moucharabiehs* d'Egypte.

On nous a parlé entre temps d'une mosquée située dans un des faubourgs d'Ispahan ; comme nous voulons voir ce monument avant notre départ, nous y entraînons notre guide Hadji-Yacoub, sans pitié pour sa fatigue de plus en plus apparente. Le malheureux, qui est habitué au petit trot sec des ânes, n'a nullement la pratique des longues marches sur les routes caillouteuses, et nous devons, par simple humanité, lui accorder de fréquents repos le long des banquettes extérieures placées à la porte de la plupart des maisons.



DÉTAILS DES REVÊTEMENTS EXTÉRIEURS EN FAÏENCE DU PORTAIL DE LA MOSQUÉE D'ALI.

Les bazars dans les faubourgs.

Le quartier du bazar que nous traversons maintenant compte évidemment parmi les plus pauvres de la ville ; les marchands sont de petites gens qui manient plus souvent les pièces de cuivre que des doubles krans.

Dans tout ce bazar couvert, il se dégage une pénétrante odeur, où la poussière et le goût des épices fortes se mêlent curieusement au parfum douteux des vieilles hardes, des harnais hors d'usage, puis à un indéfinissable relent d'hommes et de bêtes. Tous ceux qui ont voyagé en Orient ne peuvent manquer de se souvenir de ces senteurs étranges qu'on retrouve dans toutes les grandes agglomérations.

Notre appareil olfactif éprouve enfin un instant de répit ; nous traversons une petite place où sont amoncelés des melons très mûrs du plus beau jaune or, tandis que par endroits le jus des grenades sanglantes, entassées dans des paniers, jette une note chaude et gaie au milieu de toutes ces cucurbitacées. Un







Décoration de l'arc doubleau séparant deux des coupoles de la salle d'honneur de l'ancien palais des Gouverneurs

peu plus loin, un marchand d'images nous cède quelques-unes de ces feuilles, grossièrement coloriées à la façon des images d'Epinal, que les enfants emportent pour orner les murs en terre battue de leurs huttes : du coup, nous allons passer pour de saints personnages, tant on estime que nous sommes voisins de la démence.

Enfin, nous approchons de la fameuse mosquée dont, par une rue étroite, nous apercevons vaguement la coupole; d'un autre côté, notre vue plonge dans un coin de la cour, mais de toute part s'étendent des chaînes qui marquent bien que le passage est interdit à des chiens d'infidèles tels que nous. Pour comble d'infortune, nous avons appris un peu plus tard que cette mosquée n'était en aucune façon celle que nous cherchions; nous avions pleinement fait fausse route.



FAUCONNIER TURCOMAN.

Le retour de cette lointaine expédition s'effectue aussi rapidement que possible, car nous désirons regagner notre *menzel* avant la tombée de la nuit. Nous passons rapidement en revue les principaux commerces qu'on a coutume de rencontrer en ces lieux, mais ce sont surtout les boutiques des épiciers qui sont les plus nombreuses. Par place, l'odeur de la cannelle et du poivre prend à la gorge; ce n'est rien, toutefois, à côté des âcres senteurs de la fumée de l'opium, ce poison de l'Orient, qui s'étale là, sans pudeur, en de petits pots bleus soigneusement disposés sur les étagères.

Sur notre chemin, nous rencontrons quelques marchands de tapis, mais ils ne s'intéressent qu'au commerce des pièces modernes; quand on leur parle de vieux tapis, ils semblent sortir d'un rêve, et répondent que depuis longtemps il n'en est plus question dans la région, ce en quoi ils ne mentent pas et pour une fois disent la vérité pleine et entière.

Tous les gens que nous rencontrons dans ce coin du bazar sont peu complaisants et plutôt disposés à nous être désagréables, aussi retrouvons-nous

avec satisfaction notre coquet petit palais, où de nombreux marchands stationnent depuis de longues heures déjà, pour nous offrir encore leurs douteuses marchandises.

Mais ce n'est plus le moment de s'amuser, demain nous partons pour le pays Backhtiari, et il faut se hâter de fermer les malles, ficeler les ballots et empaqueter tant bien que mal toutes les acquisitions que nous avons faites depuis notre arrivée ici.

Un dîner au consulat de Russie.

Nous avons au surplus une autre raison de nous hâter : ce soir nous nous rendons au consulat de Russie, où le prince d'Abidja nous a fort aimablement invités à venir dîner. C'est avec une véritable joie que nous retrouvons, pendant quelques heures, une maison européenne où l'accueil le plus charmant nous était réservé. Certes, la table était exquise, mais ce que nous appréciâmes beaucoup plus encore, c'est le commerce des charmantes Européennes que nous rencontrâmes dans cette hospitalière maison. On parla un peu des événements extérieurs, de la politique et surtout de la France. Les heures coulèrent rapides, et il fallut faire un courageux effort pour reprendre le chemin de notre domicile, où nous avions à mettre la dernière main aux préparatifs de notre départ du lendemain.

CHAPITRE XIII

D'Ispahan à Djounougoun

En route pour le pays des Backhtiaris. — Nejefabad. — Le Babisme : sa fondation, son développement. — La mort du Bab. — Esprit du Babisme. — Les Babis et le pouvoir public. — Départ de Nejefabad. — Haji-Abad. — Les tours à pigeons. — Costume des paysans. — Maïssen-Abad. — Le pont du Zendeh-Rud à Saman. — Arrivée à Saman. — Chez le maire de Saman. — Les Tériakis ou fumeurs d'opium. — Tchalé-Choutour. — Chez Khodaram-Khan. — Un riche intérieur persan. — Le départ de Tchalé-Choutour. — Shoureckjian. — Les idées de Fathola-Khan. — Le château de Shoureckjian. — En route vers Djounougoun. — Arrivée à Djounougoun. — La réception du Salar Harfé.

Mercredi 16 octobre. — Le tambour a battu toute la nuit, tenant les fidèles musulmans éveillés pour leur rappeler qu'ils doivent, avant l'aurore, prendre un repas substantiel destiné à leur permettre de supporter la faim pendant tout le jour suivant, car nous sommes en plein Ramazan. Ce vacarme assourdissant nous a tiré du sommeil de très bonne heure, ce qui nous a permis de jeter un dernier coup d'œil sur notre matériel de voyage, car c'est aujourd'hui que nous abandonnons l'ancienne capitale de la Perse pour le pays des Backhtiaris.

En route pour le pays Backhtiari.

A dix heures un quart, le fourgon que nous avons loué il y a quelques jours vient se ranger à la porte de notre petit palais. Comment allons-nous faire pour y insérer nos bagages? il semble déjà presque tout rempli avec les mangeoires pliantes des chevaux, les bagages des cochers et les petites commissions que leur ont données les uns et les autres. Nous jetons du reste sans aucun ménagement tout ce butin à terre,

et je ne sais par quel miracle, quand tous nos colis ont été arrimés, on arrive encore à loger assez facilement ces volumineux impédimentas.

Nous nous croyions près de partir, mais nous avions compté sans notre hôte, qui, en cette circonstance, est un portefaix auquel nous avions acheté la longue lanière de tresse servant à fixer les fardeaux sur son dos. Ce lien nous avait été compté le double de son prix; toutefois, mis en appétit par une si brillante affaire, le *hammal* voulait encore quelques krans de *bakchish*. Il fallut faire mine de décharger la voiture et de lui rendre sa lanière, pour l'amener à résipiscence.

Pour sortir de la ville d'Ispahan, on longe indéfiniment des murs faits de boue desséchée, derrière lesquels se cachent de beaux jardins. Peu à peu, nous défilons à travers les bazars des faubourgs, où nous devons nous arrêter un instant, car nos cavaliers backhtiaris



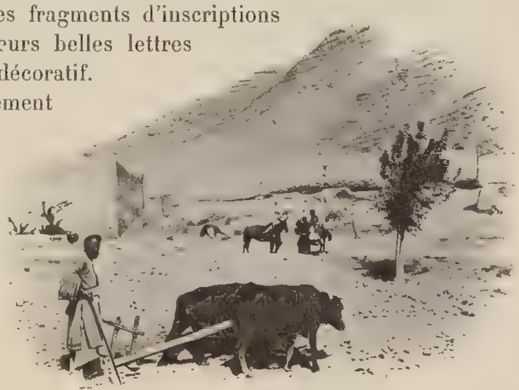
LE PUL-I-KHAJOU OU PONT D'HASSENABAD.

veulent aller chez un de leurs compatriotes acheter un de ces bonnets coniques en feutre blanc, qui est le couvre-chef distinctif de la race.

Nous passons au pied de la montagne des Guèbres; le roc, en cet endroit, montre de place en place de larges traces rouge sang, comme s'il portait encore la marque des terribles événements dont il fut plus d'une fois le témoin.

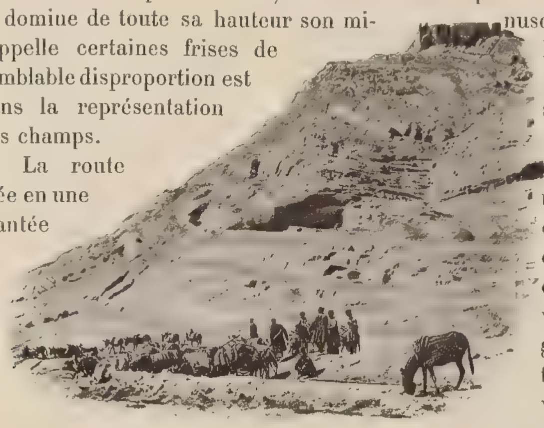
L'endroit où nous nous trouvons est très fertile; des ruisseaux coulent le long du chemin et des champs cultivés s'étendent à perte de vue. Sur la gauche, on côtoie un ravin où plus d'une fois on manque de verser; l'honnête Persan qui s'est chargé de nous fournir un attelage nous a donné des chevaux vicieux qui se refusent absolument à prendre le chemin de la campagne, et avec un merveilleux ensemble exécutent des tête-à-queue fort compromettants pour la sécurité des infortunés voyageurs. Pendant une grande demi-heure, l'équipage reste immobile au milieu d'une immense flaque d'eau, et il faut que le cocher déploie toutes les ruses d'un Indien sur le sentier de la guerre, pour

nous sortir de ce mauvais pas. Nous rencontrons encore une fontaine entourée d'une grille de bois ouvragé, qui protège le portrait d'Ali ou de quelque saint de moindre importance. Voici ensuite une porte dans le tympan de laquelle subsistent quelques faïences : ces fragments d'inscriptions ont vraiment grand air avec leurs belles lettres allongées, d'un si puissant effet décoratif.



UN LABOUREUR AU PIED DE LA MONTAGNE DES GUÈBRES, PRÈS D'ISPAHAN.

La campagne est admirablement cultivée; de tous les côtés, on voit la verdure entretenue par de frais ruisselets. On ne reconnaît plus les paysages désolés auxquels nous étions habitués depuis notre départ de Téhéran. Sur notre gauche, des hommes sont occupés à briser les mottes de terre après le passage de la charrue. Un peu plus loin deux petits bœufs noirs, très luisants, traînent une herse légère; pour lui donner plus d'assise, l'homme se cramponne sur cet instable traîneau et domine de toute sa hauteur son minuscule attelage : ce spectacle rappelle certaines frises de l'ancienne Egypte, où une semblable disproportion est fréquemment employée dans la représentation schématique des travaux des champs.



UNE CARAVANE AU PIED DE LA MONTAGNE DES GUÈBRES, PRÈS D'ISPAHAN.

La route est maintenant transformée en une magnifique avenue toute plantée d'amandiers, de saules et d'ormeaux : on a l'illusion d'une promenade à travers les allées d'un parc gigantesque, et on s'attendrait presque à trouver devant soi quelque somptueuse demeure appartenant au seigneur du lieu. Toutefois, au lieu de châteaux, ce sont des villages qu'on rencontre, mais ces agglomérations ont un air d'aisance et de prospérité inconnues dans les autres régions de la Perse. Sous l'auvent formé de branchages qui sert de boutique

aux marchands, s'amoncellent les plus beaux fruits qu'on puisse imaginer. Melons et grenades rivalisent d'éclat dans leurs couleurs : ce sont là des provisions qui vont sous peu être expédiées pour la consommation de la ville d'Ispahan.



RUISSEAU ET LAVOIR PUBLIC PRÈS DE NEJEFABAD.

Nejefabad. Bientôt nous arrivons à Nejefabad, agglomération très importante et grand centre du babisme de la province d'Ispahan.

Le ciel s'est assombri et, sous une pluie fine, tout prend un air morose et triste, qui nous semble d'un bien mauvais présage pour la suite de notre voyage.



CAVALIERS DE NOTRE ESCORTE PRÈS DES RUINES D'UN PETIT KAVA-KHANEH.

Nos voitures viennent se ranger devant la porte du caravansérail, et, pendant que nos chevaux vont se restaurer un peu, on nous invite à nous abriter dans une sorte de soupente au-dessus de la porte d'entrée. Nous sommes là en repos forcé pour au moins deux grandes heures; profitons donc de cette inaction pour jeter un coup d'œil sur la doctrine réformiste qui semble préparer la régénération de la Perse.









Les « Batchahs » à Nejefabad

Le Babisme, sa fondation, son développement.

Mirza-Ali-Mohamed, le fondateur du Babisme, habitait Chiraz en 1843, et avait à cette époque environ 19 ans. De bonne heure il se montra passionné pour les idées religieuses, et très jeune il fit le pèlerinage de La Mecque; épris d'un sentiment très net de libéralisme, ce qu'il vit dans la ville sainte, au lieu de l'attacher nettement au dogme musulman, l'en éloigna complètement, et il se jura de régénérer et d'améliorer la loi du Prophète.

La largeur des idées émises par Mirza-Ali-Mohammed attira vers lui de nombreux adeptes, et dès 1845, un prédicateur de la nouvelle secte, Moullah-Housein-Boushrewyeh, n'hésita pas à le présenter au public comme le douzième Imam, le véritable Messie qui était revenu sur la terre pour fusionner les doctrines chrétienne, musulmane et juive.



SEYDE FUMANT LE KALIAN.

C'est à ce moment que Mirza-Ali prit le titre religieux de « Bab » (porte), déclarant ainsi que c'était au travers de sa seule personnalité qu'on pouvait arriver à la connaissance de Dieu. Il était tellement imbu du rôle qu'il avait à remplir qu'il n'hésita pas à déléguer son bras droit auprès du shah de Perse pour lui proposer de se mettre à la tête du mouvement réformiste religieux, lui promettant qu'en cas de succès il lui donnerait tout l'appui de sa situation spirituelle et ne s'immiscerait jamais dans les affaires temporelles.

Mais les mollahs veillaient; ils prirent nettement parti contre les réformistes et poussèrent le gouvernement persan à mettre fin à leurs menées. Le missionnaire du Bab fut fort mal reçu par le Roi des Rois, qui l'invita à quitter la capitale dans le plus bref délai, pour peu qu'il eût souci de conserver son existence. Moullah-Housein-Boushrewyeh suivit ce sage avis, mais, plus épris que jamais pour la doctrine nouvelle, il se dirigea alors vers le Khorassan, où il ne tarda pas à faire de nombreux adeptes.

Pendant que Moullah-Housein prêchait dans les provinces du nord-est,

deux autres missionnaires s'occupaient des provinces de l'ouest et du nord. Le premier était une femme; de son vrai nom Zerryn-Tadj (la couronne d'or), elle avait été surnommée Gourret-oul-Ayn (la consolation des yeux), et sa réputation théologique devint immense : elle avait une si haute idée de sa valeur personnelle, qu'elle disait être « la Kibla ».

Le second apôtre était Moullah-Mohammed-Ali-Balfouroushy, qui devint par la suite le chef de la défense contre les persécutions.

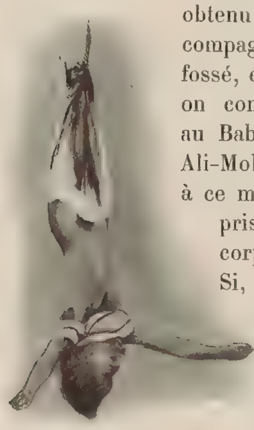
Les missionnaires obtinrent un tel succès, que les gens les plus éclairés n'hésitèrent pas à se rallier aux idées nouvelles, puis à s'enrôler dans cette croisade contre l'ignorance et l'abaissement moral du clergé musulman.

Les mollahs, sentant le danger qui les menaçait, obtinrent qu'une répression terrible serait exercée contre les Babis; ceux-ci se défendirent énergiquement et des luttes sanglantes eurent lieu, surtout dans la province du Mazandéran, qui était gagnée presque tout entière à la nouvelle secte.

Le premier ministre d'alors pensa arrêter le mouvement en s'emparant de la personne du Bab lui-même, qui fut enfermé dans le fort de Tjehrig, dans le Ghilan.

La mort du Bab.

En 1850, le Bab fut conduit à Tauris, où on essaya de le confondre, puis on le condamna à mort avec deux de ses disciples. Pour exécuter cette sentence, il fut attaché à l'aide de cordes et descendu le long des murs de la ville, ainsi qu'un de ses compagnons, l'autre ayant obtenu sa grâce en reniant ses idées religieuses. Une compagnie de fusiliers chrétiens, placée de l'autre côté du fossé, était chargée de l'exécution; mais, après la décharge, on constata que seul le disciple avait été tué; quant au Bab, le lien avait été uniquement tranché et Mirza-Ali-Mohamed tomba sain et sauf au pied du mur. L'apôtre, à ce moment, perdit l'occasion de gagner une belle partie; pris de peur, en effet, il alla se réfugier dans un corps de garde, où il fut massacré par les soldats. Si, au lieu d'avoir exécuté cette retraite irréfléchie, il s'était précipité au milieu de la foule, sans aucun doute, toute la population de Tauris aurait pris fait et cause pour lui, et à la tête de l'insurrection victorieuse il eût renversé la dynastie Kadjar.



UNE EXÉCUTION CAPITALE A TAURIS, EN 1906.

La mort du chef religieux n'enraya en aucune façon le mouvement; bien au contraire, et, peu après, on lui donna un successeur : Mirza-Yahia. fils de Mirza-Bouzourg-Noury,

le vizir du gouverneur de Téhéran, qui prit le titre de Hezret-e-Ezel, c'est-à-dire l'Altesse Eternelle.

En 1852, après les massacres de Téhéran, le second Bab se retira à Bagdad avec un grand nombre de fidèles et son demi-frère, Mirza-Husein-Ali, connu sous le nom de Beha, qui était aussi son lieutenant. Après dix ans de résidence dans cette ville, les Babis furent déplacés par le gouvernement turc, d'abord à Constantinople, puis à Andrinople. Ce fut pendant le séjour dans cette dernière ville, en 1866, que Béha renonça à suivre plus longtemps la doctrine de l'Altesse Eternelle, et se proclama lui-même « Celui que Dieu manifestera », c'est-à-dire le Madhi ou véritable incarnation prédite par le premier Bab.

Une sanglante discussion s'éleva entre les partisans des deux Prophètes, qui s'apaisa par le départ de Béha pour Saint-Jean d'Acre et de l'Altesse Eternelle pour Chypre, où elle vivait il y a quelques années encore, recevant une pension du gouvernement anglais.

Actuellement le Babisme, ou plutôt le Behaïsme, a pour chef Abdoul-Beha-Abbas, fils aîné de Beha-Oullah, décédé en 1892; il réside toujours à Saint-Jean d'Acre, d'où, de temps à autre, il adresse à ses fidèles des instructions, des « tablettes », qui sont reçues avec ferveur.

Esprit du Babisme. En réalité, le Babisme est un mouvement dont le premier objet fut une révolte contre la tyrannie et le fanatisme du Coran, aussi bien que contre le relâchement croissant des usages musulmans et les mœurs dissolues du clergé. Il représente un véritable effort vers la liberté de pensée.

La première chose à laquelle s'intéresse la doctrine est l'émancipation des femmes; elle veut l'abolition du divorce, de la polygamie, du concubinage, et enjoint de cesser de porter le voile qui est cause, pour les malheureuses musulmanes, de tant de misères.

Au point de vue des pratiques corrompues des musulmans, il défend l'usage du tabac et surtout de l'opium, qui conduit à une rapide déchéance morale et physique ceux qui s'adonnent à cette effroyable passion.

Suivant le Bab, les disciples ne doivent pas craindre ce qui contribue à donner la joie et le plaisir : dans la mesure de leurs moyens, ils peuvent se vêtir de riches étoffes et porter des bijoux.

La doctrine babiste considère que Dieu est unique, immuable, éternel; elle n'admet pas l'idée de Trinité, que l'on retrouve dans quelques autres religions. Pour créer, Dieu s'est servi de la parole et de ses différentes manifestations qui sont représentées par sept lettres ou mots : la Force, la Puissance, la Volonté, l'Action, la Condescendance, la Gloire et la Révélation.

Le Monde est donc formé au moyen de sept expressions, lettres ou paroles. Comme paroles, elles sont la source des choses intellectuelles; comme lettres, elles sont la source des formes visibles.

Mais, au-dessus de ce chiffre sept, on doit placer le mot *Ahyy* (celui qui donne la vie), dont l'expression numérique est 19, d'où le Bab conclut que ce chiffre est l'expression numérique de Dieu lui-même, « Dieu unique et créateur ».



UNE FAMILLE SUR UN ANE.

Au point de vue du Paradis et de l'Enfer, le Bab a une conception très originale. Les créatures étant des émanations de Dieu, ceux qui auront mérité la récompense éternelle par leurs vertus se réuniront à Dieu et vivront en lui, participant à toutes ses félicités, puisqu'ils seront « Lui ». Quant aux méchants, ils seront annihilés et disparaîtront à tout jamais dans le néant, qui est considéré comme le véritable terme du mal. Ainsi, le Bab propose comme suprême récompense à ses fidèles, l'unification avec Dieu.

Les Babis ne font pas de prières et, se distinguant en cela des musulmans, n'admettent pas l'impureté légale.

Les Babis et le pouvoir public.

Dans la société future, telle que le Bab la préconisait, le rôle du souverain devait être très effacé s'il ne faisait pas partie du groupe des inspirés. En tous cas, il était parfaitement délimité : le roi doit défendre la religion et en être le propagateur; on lui paiera l'impôt, puisque c'est la loi, mais on ne pourra y être contraint : « Ne demandez pas aux hommes la somme pour laquelle ils sont inscrits au rôle des contributions, afin de n'affliger personne, car eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas ce qu'ils doivent légalement au fisc, certes, en vérité, ils tombent dans les comptes de Dieu. »

Ne semble-t-il pas que ces paroles soient tirées de la religion chrétienne, et ne croirait-on pas lire en ces lignes la décision du Christ qui, considérant une pièce de monnaie à l'effigie d'un empereur romain, déclara à ceux qui

l'interrogeaient sur le paiement des impôts : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Il y a dans le Babisme un esprit de socialisme bien compris qui en ferait l'idéal des religions, s'il était pratiqué par tous avec l'intelligence qui a présidé à son établissement par son fondateur.

En 1889, Nejefabad fut le théâtre d'une persécution sanglante. Un beau jour, mujteheds et mollahs, à la tête d'une foule fanatique, firent irruption dans le village et chassèrent de leurs demeures tous les habitants. Un grand nombre cherchèrent protection au *Best* des écuries de Zil-es-Sultan, alors gouverneur d'Ispahan, d'autres s'enfuirent jusqu'à Téhéran, d'où ils furent expulsés par ordre du Shah.

Comme les réfugiés cherchaient, quelque temps après, à regagner leurs demeures, ils furent assaillis de nouveau par les musulmans, conduits par l'Imam-Djoumé, et un grand nombre furent tués et blessés; un captif, même, fut par eux enduit de pétrole et brûlé vif.

Depuis cette époque, les disciples de Bab vivent assez tranquilles et se livrent à un commerce actif. Souhaitons-leur de tirer les plus grands bienfaits de l'évolution qui se prépare en Perse, et à laquelle leur doctrine et leurs mœurs pacifiques ne sont certainement pas étrangères.



ÉDIFICATION D'UNE BOUTIQUE DANS LE BAZAR DE NEJEFABAD.

Départ de Nejefabad. Nejefabad est assez rarement visité par les étrangers, et, au moment où nous nous remettons en route, plus de 150 personnes font la haie sur notre passage, se procurant ainsi l'ineffable jouissance de faire *tomashah*. Pour quitter cette ville, nous traversons les bazars dont les voûtes sont simplement constituées par d'épais feuillages, que le soleil de l'été a roussis au point de leur donner de beaux tons d'or brun; leur couleur contraste violemment avec les branches d'arbres restées vertes, auxquelles ils sont intimement mêlés.

Pendant quelques heures encore, se poursuit cette admirable avenue plantée d'arbres gigantesques, dont le pied est toujours arrosé par de l'eau courante.

De distance en distance, on aperçoit, le long de ces minuscules cours d'eau, des murs élevés en torchis, qui forment une barrière infranchissable à la vue : ce sont de petits lavoirs publics où, loin des regards indiscrets des passants, les femmes du pays, pendant les fortes chaleurs, se mettent complètement à leur aise pour blanchir le linge de leur seigneur et maître.

La nuit tombe peu à peu et maintenant nous entrons dans la steppe; de grands trous noirs, qui, avec les ombres grandissantes, paraissent être des ravins profonds, bordent la route à droite et à gauche. Par place, on rencontre d'immenses excavations creusées dans le sol par l'envahissement des eaux au moment de la fonte des neiges. Il n'y a pas moyen de contourner ces obstacles, il faut descendre au fond, suivre pendant un instant le lit du torrent desséché et remonter ensuite après avoir trouvé le chemin le plus favorable. Dans ces périlleux exercices, bêtes et gens, rivalisant d'ardeur et d'adresse, accomplissent de véritables prodiges.

Haji-Abad. Il est nuit close depuis longtemps quand nous atteignons le caravansérail d'Haji-Abad, le dernier, du reste, que nous trouverons dans cette région. Il faut croire que les *faranghis* sont rares en ces lieux, car nous avons autour de nous un nombre incalculable de muletiers et de voyageurs, qui nous regardent avec un profond étonnement. Tous ces pauvres gens étaient, il y a quelques instants encore, couchés pêle-mêle dans une grande salle située au fond de la cour, face à l'entrée. Pour nous livrer la place, on les a expulsés avec des procédés fort peu parlementaires, mais dont ils ne semblent pas s'être formalisés outre mesure.



LES PIGEONNIERS DANS LES FAUBOURGS D'ISPAHAN.

Haji-Abad possède un des nombreux palais appartenant à Zil-es-Sultan, où on reçoit assez volontiers les voyageurs; mais ce serait toute une affaire pour en obtenir l'entrée et, étant donné le peu d'heures que nous devons passer ici, nous nous déclarons fort satisfaits du modeste logis qu'on vient de mettre à notre disposition.

Jeudi, 17 octobre. — Décidément, je conçois de grandes inquiétudes pour le reste de notre voyage sous le rapport de nos chevaux. Ces animaux, après cette première journée, semblent complètement fourbus, et c'est à grand'peine que nous effectuons notre départ; il survient même, à cet instant, un événe-

ment tout à fait fâcheux : un des chevaux, faisant un écart subit, a le poitrail labouré par l'un des clous en fer qui font saillie sur la porte du caravansérail; une blessure longue de 15 à 20 centimètres en résulte, d'où s'échappent des fragments de peau déchiquetée. On fait un pansement sommaire avec des morceaux de feutre carbonisés et du sucre candi réduit en poudre.

Le paysage qui s'offre à nos yeux au lever du soleil est admirable. Devant nous, la montagne présente des teintes d'un gris violet avec de grands trous d'ombre, puis elle se continue à l'horizon en une série de monticules aux descentes rapides. Des nuages bleu sombre s'éloignent au fur et à mesure que le sol monte, et ne sont bientôt plus qu'une tache très légère à peine estompée.

Les tours à pigeons. Nous traversons maintenant une vallée toute verte, où à droite et à gauche s'étendent à perte de vue des cultures de coton. Aux flancs de la montagne s'accrochent de petits villages construits en terre grise, dont la teinte se rapproche complètement du sol voisin, au point que ces constructions semblent être des boursouflures du terrain sur lequel elles sont bâties. Çà et là s'élèvent des édifices d'un aspect imposant : ce sont les demeures où s'abritent d'innombrables couples de pigeons, qui vivent sur la campagne voisine. Ces pigeonniers sont formés de tours qui mesurent quelquefois jusqu'à 20 et 25 mètres de hauteur; elles sont circulaires et d'un fort grand diamètre : le plus souvent, elles portent à leur sommet de petites tourelles qui servent d'accès à leurs habitants emplumés. Groupées par quatre ou six, ces constructions ont l'apparence de quelque féodal donjon, et, pour compléter l'illusion, elles s'élèvent toujours au milieu d'enclos ou de jardins préservés par de hautes murailles. Ces tours à pigeons sont érigées surtout pour recueillir l'engrais, dont les Ispahanais se servent dans leurs cultures maraîchères. Rien n'est curieux comme d'en voir la structure intérieure; elles renferment une infinité de cellules qui aboutissent toutes à une chambre centrale, où est conservé le guano, particulièrement recherché pour la



VUE INTÉRIEURE D'UNE TOUR A PIGEONS MONTRANT LA DISPOSITION DES ALVÉOLES.

production des melons. Quelques-unes de ces demeures ne contiennent pas moins de sept mille cellules, où quatorze mille pigeons vivent à l'aise. Chaque année, on fait un nettoyage à fond de toutes les cases pour les débarrasser de la colombine.

L'élevage des pigeons était autrefois très en honneur, puisque Chardin rapporte que de son temps il y avait plus de trois mille tours de ce genre aux environs d'Ispahan.



TYPE DE JEUNE PAYSAN BACKHTIARI PORTANT LE MANTEAU EN FEUTRE RAIDE.

Dans ses récits de voyage en Perse, Oléarius raconte que le Shah s'amusait souvent à tirer au pigeon, en se plaçant sur le sommet d'un de ces édifices, et en cherchant à atteindre les volatiles au moment où ils quittaient leur refuge.

Rien n'est curieux comme de voir, au moment du lever du soleil, le bétail sortir des portes des villages fortifiés pour se répandre ensuite à travers la campagne. Chèvres et moutons marchent de conserve en se poussant l'un l'autre, c'est un immense flot qui s'échappe d'une manière non discontinue, donnant l'impression d'une véritable invasion.

Costume des paysans. Les paysans portent sur leurs épaules un manteau de feutre formé d'un tissu extrêmement raide et serré; ce vêtement est fabriqué tout d'une pièce et possède des manches courtes fermées à leur extrémité : ce sont de véritables poches dans lesquelles les paysans serrent leurs provisions de bouche et les menus ustensiles qu'ils ont besoin de transporter avec eux. En raison de leur rigidité, causée par l'épaisseur du feutre, ces moignons se tiennent presque perpendiculaires aux épaules, ce qui fait ressembler l'homme vêtu de cette sorte de pelisse à quelque monstrueux pingouin ou à un épouvantail à moineaux. Malgré le peu de grâce de ce vêtement, il est, paraît-il,

extrêmement pratique, car il protège à la fois de la chaleur et du froid; contre la pluie, c'est le plus merveilleux imperméable qui ait jamais été inventé par les plus subtils fabricants d'articles de voyage.

On quitte maintenant le plateau pour entrer dans la montagne; il n'y a pas de route, tout au plus une piste incertaine, et nos Backhtiaris eux-mêmes ne savent plus reconnaître le chemin; il nous arrive même de nous perdre les uns les autres, et nous cherchons à nous rallier en tirant des coups de fusil; mais, au milieu de ces immenses étendues, la détonation pourtant assez forte des carabines Martini ne fait pas plus d'impression que les amorces qui partent dans les petits pistolets d'enfants.

On rencontre ensuite toute une succession de montées et de descentes que les chevaux enlèvent au triple galop; plus d'une fois on est obligé de se mettre à leur tête pour les arrêter dans leur course.

Maïssen-Abad. Au moment où le soleil arrive au milieu de sa course, nous apercevons une longue bande verte qui indique un petit ruisseau : c'est le moment de s'arrêter et de réparer nos forces. Les nuages gris aperçus hier se transforment maintenant en pluie, et il tombe à certains moments de telles ondées que la terre est complètement détrempée; les roues de notre véhicule nous éclaboussent tant et si bien que le soir nous sommes couverts d'une épaisse croûte de boue, sous laquelle nous disparaissons presque complètement. Pour nous donner du courage, nos cavaliers nous annoncent l'approche d'un village. Dans le lointain s'ouvre une dépression profonde, où l'on accède bien péniblement, après avoir traversé toute une série de petites ondulations. La traversée de cette minuscule vallée ne se fait pas sans encombre, car l'orage a été si soudain que le passage se trouve transformé en un torrent, dont les eaux montent avec une rapidité effrayante. Nous nous trouvons séparés les uns des autres par ce fleuve improvisé. Comme aux temps bibliques, nous passons sur le dos de complaisants bergers rencontrés par



UN ORAGE DANS LE DÉSERT,
PETITE VALLÉE TRANSFORMÉE EN TORRENT PRÈS DE MAÏSSEN-ABAD.

aventure, et nous regardons l'eau couler qui monte toujours de plus en plus.

De tous les points de la plaine qui, naguères encore, paraissait complètement inhabitée, sortent des paysans et des chevriers conduisant d'immenses troupeaux. Bêtes et gens viennent s'aplatir dans les infractuosités des rochers, pour attendre que le ciel consente à fermer ses écluses. De compatissants bouviers nous prêtent un salutaire concours pour hisser notre voiture jusqu'au sommet de la falaise. Nous arrivons, non sans encombre, à un col élevé au bas duquel nous voyons scintiller, sous les rayons de la lune, les eaux torrentueuses du Zendeh-Rud, avec lequel nous avons déjà fait connaissance à Ispahan. L'orage a grossi son cours dans une telle proportion, qu'à plus de deux kilomètres de distance nous entendons le bruissement de ses eaux jaunâtres chargées de terre.



NOTRE CAMPEMENT DANS LE DÉSERT AUX ENVIRONS DE MAÏSSEN-ABAD.

Cet orage a terriblement rafraîchi le temps, et dans certaines cavités du sol de gros grêlons sont réunis en énormes tas, ce qui ne laisse pas que de nous donner beaucoup à penser sur les rigueurs de la température à venir.

Le pont du Zendeh-Rud à Saman.

Il est tard quand nous arrivons à un pont élevé jeté en travers du Zendeh-Rud, et qui conduit à Saman, premier village du pays Backhtiari. C'est un ouvrage d'art d'une fort belle allure et d'une construction irréprochable, mais, pour l'atteindre, il faut traverser un petit ponceau établi il y a quelques années au-dessus d'une dérivation du fleuve qui faisait fonctionner un moulin. Depuis longtemps, les meules ont disparu, et la cavité où était installée cette primitive usine est elle-même complètement dévastée. Le chemin, sur une longueur de 5 ou 6 mètres, se trouve presque entièrement coupé, et c'est en vain qu'on essaie de faire passer le chariot : il faudra réparer la route sous peine de verser dans le torrent. Pendant que nos gens vont chercher du secours au village, distant de trois kilomètres,

nous nous installons sur la grève, et, avec des herbes arrachées dans le désert, nous parvenons à faire un grand feu devant lequel nous nous séchons un peu.

Il paraît que le Zendeh-Rud et quelques-uns des affluents du Karun renferment certaines espèces de truites particulièrement appréciées. Les paysans les capturent soit avec des filets, soit à la ligne, en amorçant avec de la viande ou des petits poissons blancs. Ils réussissent aussi à s'en emparer en les grisant à l'aide d'une composition analogue à la noix de galle. Pour pratiquer ce genre de pêche, on choisit de préférence les bas fonds où les eaux ont peu de courant;



LE PONT DE SAMAN A LA LIMITE DU TERRITOIRE BACKHTIARI.

quand l'appât commence à produire son effet, les poissons viennent flotter à la surface et se livrent à des mouvements désordonnés : c'est le moment qu'il faut savoir choisir pour les tirer vivement de l'eau.

Vers onze heures du soir, arrive le renfort sous forme d'une douzaine de mulets, sur le dos desquels on charge les bagages, tandis que de beaux chevaux bien harnachés nous conduisent tout là-haut, dans la petite maison couverte de branchages, où nous allons recevoir l'hospitalité cette nuit. Le chemin est un véritable sentier de chèvres, mais les bêtes ont le pied parfaitement sûr, et il n'y a qu'à les laisser faire si nous voulons éviter de fâcheuses aventures. En file indienne, nous marchons dans la nuit noire, traversant d'innombrables ruisseaux sur de petits ponts à peine assez larges pour permettre le passage à nos montures.

Arrivée à Saman. De tous côtés, on entend le bruit de l'eau qui saute de pierre en pierre, et gazouille gentiment sous la douce caresse de la lune ; puis ce sont de longs murs entre lesquels on chemine sur une chaussée de plus en plus accidentée. La rue se rétrécit et nous voici en face d'une porte basse, qui est celle de la demeure du maire du village, le représentant de Hadji-Ali-Gholi-Khan.

Cette promenade nocturne a été pleine de charmes, mais je me demande avec effroi comment demain on pourra faire franchir à tous nos équipages une route aussi accidentée.



NOTRE ÉQUIPAGE TRAVERSANT UN DÉBORDEMENT DU ZENDEH-RUD.

C'est un des sentiments les plus doux qu'il soit possible d'éprouver, après avoir été menacé de coucher à la belle étoile, sous la cruelle et mordante caresse du vent, que de se sentir au contraire dans un logis bien clos, sur d'épais tapis libéralement mis à notre disposition par un hôte bienveillant; une grande cheminée, dans laquelle on entasse un fagot entier, s'illumine bientôt sous la combustion des brindilles qui se tordent en crépitant.

Cette nuit nous a paru exquise, et jamais Terminus-Hôtel des grandes villes n'a eu pour nous la saveur de ce logis inespéré.

Chez le maire de Saman. Vendredi 18 octobre. — Le maire du village chez lequel nous sommes logés vient de temps à autre nous rendre visite; il est coiffé d'un haut bonnet et marche appuyé sur sa canne. En notre honneur, il a revêtu son manteau d'apparat, le *khalat*, qui lui donne un air vraiment majestueux. Notre interprète étant parti pour assurer la mise en route des chevaux et des voitures, notre conversation avec le seigneur du lieu se résume en un échange de salutations des plus cérémonieuses, puis notre hôte s'accroupit dans un coin. Comme, avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de lui servir quelques-unes de ces phrases savamment fleuronnées qu'on échange en pareilles circonstances, le mieux pour nous est de continuer à nous occuper de nos petites affaires, et surtout de nous efforcer de détacher de nos vêtements la cuirasse de boue qui les couvre, opération qui a pour résultat immédiat de faire partir le propriétaire de l'immeuble.

Vers l'heure de midi, nous voyons réapparaître notre guide; il nous apprend qu'on est parvenu à transporter les voitures, par un chemin de traverse, de l'autre côté du village. Notre hôte revient alors nous faire une seconde visite et nous pouvons échanger quelques idées. Nous parlons des tapis que l'on peut acheter dans le pays, et notre interlocuteur nous laisse entendre qu'il nous céderait peut-être bien les siens, mais... au poids de l'or. Après un examen dû à la politesse, nous refrénons nos velléités d'achat et regagnons notre logis. Tous les notables du village, les enfants à la mamelle, aussi bien que les adultes et les vieillards, sont là littéralement en arrêt devant nous pour voir un objet aussi insolite que la personne d'un *faranghi*. Force nous est de baisser hermétiquement le grand velum qui ferme la fenêtre du côté de la cour, pour jouir d'un peu de tranquillité.



LES AUTORITÉS DU VILLAGE DE SAMAN.

On vient nous apporter à déjeuner, et sur un grand plateau de cuivre étamé s'étale un copieux festin. Les plats sont posés sur une étoffe de coton imprimée à petites fleurs, d'une propreté quelque peu douteuse; mais le plateau en cuivre est si joliment gravé qu'il vaut mieux ne pas s'arrêter à ce détail.



PAYSANNE DU VILLAGE DE SAMAN FILANT DE LA LAINE.

Tous les bols qui contiennent la nourriture sont coiffés d'immenses couvercles coniques, et ce n'est pas sans un certain cérémonial qu'on nous présente

les mets destinés à notre repas. La pièce capitale est une belle pyramide de riz, savamment dressée dans un vase aux bords godronnés; à côté, et lui tenant compagnie, se trouvent de minuscules poulets bouillis, accommodés avec des pommes de terre légèrement sucrées. Comme hors-d'œuvre, il y a aussi du riz grillé, et comme dessert deux bols de raisins, dont les beaux grains dorés sont vraiment appétissants. Pour boisson, une jatte de métal contient de l'eau sucrée légèrement aromatisée, dans laquelle trempe une grande cuiller en bois : c'est là le verre commun qui doit nous servir à tous.

Comme il n'y a d'autres meubles dans la chambre que des tapis, force nous est de nous accroupir tout à l'entour du plateau et de consommer les provisions sous l'œil du maître, toujours assis dans un coin; il faut lui rendre cette justice, qu'il ne témoigne aucune curiosité et a plutôt l'air d'accomplir une véritable corvée en nous tenant compagnie.

Départ de Saman.

Vers le milieu du jour, nous songeons à prendre congé de notre hôte; après avoir reconnu, comme elle le méritait, sa cordiale réception, on nous amène, pour nous permettre de rejoindre notre caravane, de beaux chevaux sellés tout couverts de broderies et de pompons; de larges étriers damasquinés et dorés assurent notre équilibre, et nous voilà partis au milieu des ruisseaux qui traversent les petites rues du village.



GROUPE D'ENFANTS ET DE MENDIANTS AUX ENVIRONS DU VILLAGE DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

C'est un véritable voyage pour arriver au point où nous devons retrouver le reste de notre petite troupe; on passe des ponts, on monte des raidillons, puis on s'aventure dans d'étroits sentiers le long de hauts murs de terre battue clôturant les jardins. Du haut des terrasses formées de branchages accumulés, de belles filles brunes nous regardent passer sans même songer à voiler leur face, tandis que de petits garçons et de jeunes fillettes se faufilent entre les jambes de nos montures pour nous voir de plus près et toucher nos vêtements.

Sur la route, nous rencontrons des paysans qui portent des pantalons flottants à la mode du pays : ce sont d'immenses culottes, dont les jambes sont tellement larges que les pieds disparaissent complètement sous les bords inférieurs. Ces pantalons sont si gênants pour la marche, qu'on ne les baisse que dans les grandes circonstances, et dans la pratique de la vie les hommes ont toujours au moins une jambe nue jusqu'en haut de la cuisse.

Ici, les champs sont sérieusement cultivés; on sent que les Backhtiaris sédentaires forment un peuple courageux et travailleur qui ne craint pas sa peine, et l'on aperçoit clairement la différence avec les gens du Khorassan, où les cultivateurs se contentent d'égratigner un peu la terre.

Les villages de cette région ne ressemblent en aucune façon aux autres agglomérations persanes. Ici, les toits surplombent un peu la rue; ils sont perpendiculaires aux murs et le plus souvent recouverts de branchages. A l'intérieur, les maisons ont des plafonds en bois assemblé avec un certain art.

Le sentier passe au pied de la montagne; ce sont des successions non interrompues de courtes montées et de descentes en un chemin caillouteux. Sans hésiter, les animaux s'engagent dans ces étroits passages sans jamais faire un faux pas ni un écart.

Les "Teriakis" ou fumeurs d'opium.

Il y a un véritable tohubohu pittoresque au moment où nous retrouvons nos équipages; chevaux, mulets et serviteurs sont mêlés en un désordre curieux. Les caisses gisent à terre, tandis que les cochers, insouciants de ce qui se passe autour d'eux, sont



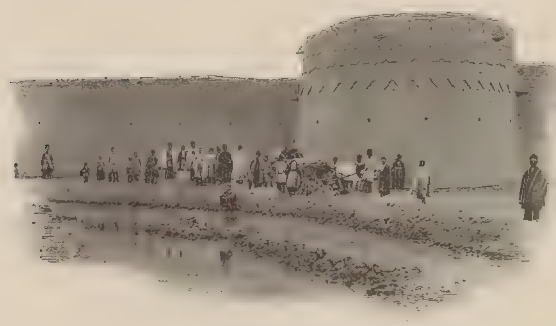
NOTRE CARAVANE : M. D'ALLEMAGNE ET M. VINCHON MONTES SUR LES CHEVAUX MIS A LEUR DISPOSITION PAR LE MAIRE DE SAMAN.

groupés autour de quelques tisons qui achèvent de se consumer, et fument tranquillement leurs pipes à opium. L'un de nos hommes est, en effet, un *Tériaki* avéré, c'est-à-dire un fumeur d'opium endurci, qui passe son temps à préparer avec soin le dangereux poison dont il s'intoxique ensuite méthodiquement : il brise en petits morceaux le bâton d'opium, le malaxe dans ses mains, et, après l'avoir grillé sur la braise, le place auprès du petit trou de la pipe, puis il aspire avec délice la fumée aux âpres senteurs. Quoique nous soyons en plein air et à quelque distance de lui, il arrive à empester l'atmosphère et à le rendre irrespirable. Cet homme doit se livrer depuis longtemps à cet

exercice, car il est jaune, très maigre et dénué de toute force physique. Plus d'une fois, je l'ai vu lever en l'air ses bras pour stimuler les bêtes dont il a la direction, mais, fatigué d'un tel effort, le bras retombait mollement le long de son corps sans que le moindre coup de fouet atteignît la croupe des animaux. Ce malheureux avait perdu à un tel degré le sentiment de la dignité humaine, qu'il recevait des claques et des coups de pied sans même songer à s'en indigner : il faut ajouter à sa décharge qu'il était tout à fait indifférent à ce genre de traitement.

Le départ s'effectue sans trop de difficultés, mais au bout de quelques centaines de mètres, les chevaux, fatigués de l'effort qu'ils ont fait pour arriver jusqu'ici, veulent retourner en arrière et, pendant une demi-heure, nous tournons sur nous-mêmes comme un manège de chevaux de bois. Le ciel devient de plus en plus noir, et nous avons fort à craindre quelques-unes de ces terribles ondées dont nous avons eu la veille un avant-goût.

Le paysage ne manque pas de grandeur; la montagne est fauve, d'un fauve qui rappelle les gazelles aux pieds agiles. Dans le lointain, des chèvres passent en longues files accrochées aux flancs de la montagne, le long d'invisibles sentiers; leurs gardiens, coiffés du grand bonnet de laine noire, ont les épaules couvertes de ce manteau en feutre raide qui, à distance, leur donne la silhouette de ces bonshommes dessinés par les enfants avec un morceau de charbon sur une pierre blanche. Ces pasteurs s'en vont d'un pas égal; tout leur avoir est contenu dans un large bissac, qu'ils portent sur le dos à l'aide de cordes croisées sur leur poitrine. Ils aident leur marche au moyen d'un long bâton qui dépasse leur tête d'un pied ou deux. Pour faciliter leurs mouvements, leur large pantalon est relevé jusqu'en haut des cuisses et montre des jambes fortement musclées, brûlées par le soleil.



LES FORTIFICATIONS DU VILLAGE DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

Nous suivons maintenant une vallée très étroite que traverse une petite rivière, elle est du reste admirablement cultivée.

Tchalé-Choutour. Aujourd'hui, il ne faut pas compter faire plus d'un farsakh (6 kilomètres); c'est vraiment peu pour une journée de voyage, mais l'étape de demain sera très dure; résignons-nous donc à cou-





Les bergers qui ont aidé à conduire le convoi en haut de la montagne
en face de Tchalé-Choutour

cher cette nuit à Tchalé-Choutour. C'est un village fortifié dont on n'aperçoit, au premier abord, que les murs dont les dentelures, en forme de créneaux, s'étendent à perte de vue; de monstrueuses tours rondes et trapues marquent l'entrée par laquelle nous allons pénétrer dans le village, dont les habitants sont en ce moment occupés à la récolte. Sous les murs de cette cité, les paysans battent le blé par la méthode si souvent aperçue déjà depuis le commencement de notre voyage.

On parlemente longtemps avant de savoir par où nous entrerons dans la ville, car les portes monumentales ne sont pas bien larges, et les ais de charpente sont renforcés de si gros clous que nous craignons fort de ne pouvoir nous insérer dans ce minuscule passage. Après avoir dételé deux chevaux, on finit par gagner une rue étroite bordée de maisons, dont les toits surplombent jusqu'au milieu du chemin.

Chez Khodaram-Khan.

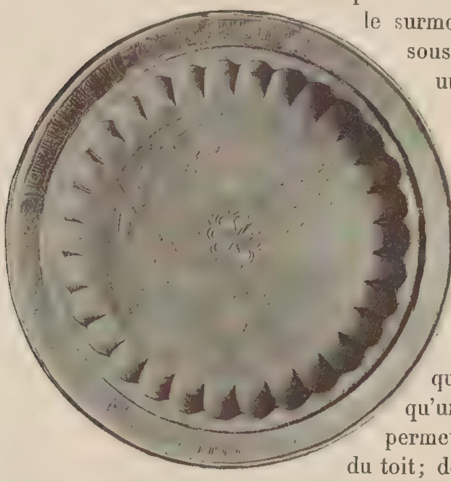
Le long de la voie que nous suivons, voici encore des fossés remplis d'eau pour arroser les platanes plantés là à profusion. On s'arrête devant un grand portail, dans le tympan circulaire duquel se trouve une inscription encadrée dans un décor de fleurs et d'oiseaux huppés, et de rossignols qui semblent, sur ce rigide rinceau, s'appeler et se répondre tour à tour. Cette sorte d'armoirie est supportée par deux génies ailés que domine la couronne royale. Après une assez longue attente, le propriétaire de ce château, Khodaram-Khan, nous donne un logement fort coquet. Ce sont deux petites pièces, dont l'une ouvre sur la cour d'honneur, tandis que l'autre a vue sur le jardin intérieur du palais. La cour est du reste fort bien plantée; il y a là toutes espèces de fleurs : bâton de Jacob, chrysanthèmes, volubilis, s'enchevêtrent dans un fouillis qui témoigne de l'admirable vigueur de la végétation de ce pays. Au centre, se trouve un grand bassin plein d'eau, indice d'une habitation particulièrement luxueuse. Des bâtiments à rez-de-chaussée entourent



LA COUR D'HONNEUR DU PALAIS DE KHODARAM-KHAN, A TCHALÉ-CHOUTOUR.

ce jardin sur trois faces. Aux angles se trouvent deux passages donnant accès aux escaliers, qui permettent d'atteindre les étages supérieurs. Un artiste du cru a pris soin de sculpter à cet endroit le lion royal de Perse, qui se détache sur un fond de montagnes; mais, comme le peintre était en outre un homme d'esprit, il a su mêler la plaisanterie aux choses graves, et dans un petit coin on voit un lièvre qui fume sa pipe en faisant face au chasseur.

Le fond de la cour d'honneur est occupé par la façade d'un salon de réception construit à l'ancienne mode : le toit qui le surmonte forme un auvent très prononcé, sous lequel on a pris soin de peindre toute une série de petits tableaux aux sujets variés : ici, c'est une chasse à la gazelle, plus loin on se livre à la poursuite des lièvres, là, enfin, un fauconnier, monté sur une forte bête gris-pommelé, accompagne son seigneur et maître, qui a entre les jambes un cheval arabe du plus joli modèle.



PLAT EN CUIVRE JAUNE ORNÉ DE DESSINS GÉOMÉTRIQUES ET D'INSCRIPTIONS, XIVe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Les baies de ce salon sont masquées par un immense vélum blanc, qu'un ingénieux système de cordages permet de remonter tout en haut, près du toit; des colombes rouges et blanches dissimulent dans leur poitrine les poulies servant à la manœuvre. Un serviteur ayant été envoyé dans ce salon pour chercher quelques meubles à notre intention, nous y jetons un indiscret coup d'œil et il nous est donné d'apercevoir une délicieuse pièce dont le plafond, d'une fort belle hauteur, est orné de glaces enchâssées dans une sculpture polychromée. Le temps a donné à ces miroirs une teinte douce qui enlève la crudité du verre étamé. De tous côtés, voici des niches en nids d'abeilles, dans chacune des facettes desquelles sont dessinés de petits sujets en bleu et en blanc, à la manière des céramiques de Chine et de Delft.

Le jour est tombé, et nous devons nous contenter pour aujourd'hui de ce rapide aperçu. Notre hôte nous a fait préparer un dîner succulent, et, ce qui est non moins précieux pour nous, un immense feu brûle bientôt dans la cheminée.

Avec le cérémonial habituel, le maître d'hôtel de la maison nous apporte le traditionnel plateau qui, malheureusement pour nos estomacs, ne renferme

guère que des viandes sucrées, un lapin avec une sorte de confiture, des poulets aux pruneaux et de la gelée de grenade cuite; pour dessert, du lait caillé porté sur un lit d'herbes agrémenté de poireaux, d'oignons et de menthe.

Nous sommes ici chez un personnage qui suit les règles de l'étiquette et attend la fin de notre repas, pour nous faire savoir qu'il serait heureux de nous rendre visite.

Khodaram-Khan est un homme d'une quarantaine d'années, qui porte toute sa barbe ainsi qu'une forte moustache. Il entre chez nous la tête couverte d'un haut *kholah* d'astrakan; il est enveloppé dans un vaste *khalat*, sous lequel est un vêtement à collet de velours. Il s'est fait accompagner de son intendant, avec lequel il échange de temps à autre quelques paroles. Le domestique tient le kalian, dont la carafe de cristal est surmontée d'une pipe en argent fort bien travaillée; une petite table supporte l'appareil à fumer, et la conversation commence, aussi vive et animée qu'elle peut l'être quand on est obligé d'avoir recours aux bons offices d'un interprète. Au bout de quelques instants, le maître passe son kalian à son intendant, et, pour indiquer qu'il a suffisamment fumé, il soulève un peu le fourneau de façon à laisser échapper la fumée et à rendre à son successeur le vase complètement vide. On nous offre de tirer quelques bouffées de cette pipe à eau, politesse dont nous sommes infiniment touchés, mais que nous ne saurions accepter.

Après avoir causé de Paris, de ses plaisirs et de ses attractions, le Khan nous parle de sa maladie; il est atteint du diabète et voudrait bien aller faire une saison à Vichy. La conversation se prolonge tard dans la soirée, et, après de chaleureuses poignées de mains, nous nous quittons les meilleurs amis du monde. Aussi quel n'est pas notre étonnement de voir cet excellent hôte se souvenir, en passant le seuil de notre porte, que nous ne sommes, au demeurant, que des chiens de chrétiens et aller immédiatement purifier la main qui nous a touchés dans le bassin de la cour d'honneur.

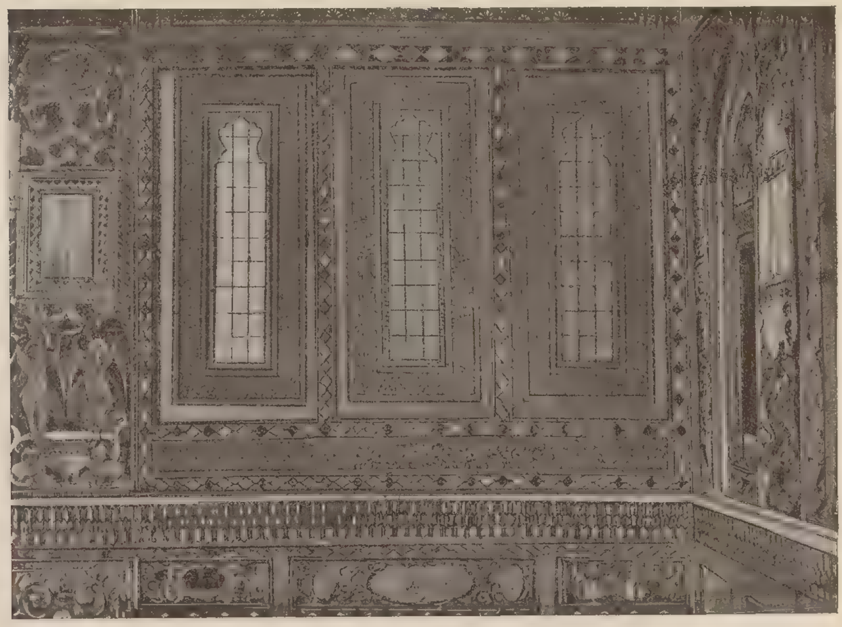
Sur ces entrefaites, le temps s'est rasséréné, la nuit est splendide; la lune brille d'un éclat extraordinaire sur le vieux palais, et, dans la cour, les roses trémières se mirent dans le bassin aux eaux noires, à peine froncées par la légère ondulation du vent.

Un riche intérieur persan.

Samedi 19 octobre. — Ce matin, avant notre départ, notre hôte tient fort galamment sa promesse de la veille et nous fait visiter le joli salon entrevu hier au soir. Il paraît que cette construction n'est pas très ancienne et remonte tout au plus au temps de Fath-Ali-Shah. Mais, dans cette province éloignée, les styles se sont conservés très purs, sans aucun mélange de cet affreux goût européen, qui est venu abâtardir les plus belles choses de la Perse. L'appartement, à proprement parler,

se compose de trois pièces disposées en forme de croix latine. On entre par l'un des bras de la croix; la pièce principale, toute en longueur, est d'une superficie trois fois plus grande. De l'autre côté, et parallèlement à l'entrée, se trouve une autre chambre, dans laquelle est remisé, à l'heure actuelle, un colossal lit à baldaquin et à colonnes.

Puisqu'on nous en donne le loisir, examinons un peu toute cette déco-



FENÊTRES ET BOISERIES DU SALON D'HONNEUR DANS LE PALAIS DE KHODARAM-KHAN, A TCHALÉ-CHOUTOUR.

ration. Sur les portes sont peints des personnages de moyenne grandeur, hommes et femmes, qui se font vis-à-vis, et sont encadrés dans des bordures de fleurs et d'oiseaux. Le long des murs, des petits miroirs de Venise sont sertis dans des cadres sculptés, au fronton desquels on peut lire une écriture enluminée et rehaussée d'or. Tour autour de la pièce, à 2 mètres 50 environ de hauteur, est une petite frise en forme de panneau, toute couverte de scènes de genre et d'histoires de chasse. Au-dessus des portes, dans le linteau, on remarque des batailles, des canons, des cavaliers, des chasses à la panthère et à la gazelle, ou des seigneurs armés de fusils poursuivant des lièvres au milieu de la plaine. Le plafond est divisé en trois parties. Au centre, dans un encadrement sculpté, on n'est pas peu étonné de trouver une Vierge russe avec le Christ, qui fait

pendant au médaillon symétrique, dans lequel l'artiste a représenté un Olympe peuplé de déesses nues. Ouvrant sur les murs latéraux, au-dessus d'une corniche en nids d'abeilles, se trouvent de hautes fenêtres garnies de vitraux, dont les plombs sont remplacés par de fines nervures en bois, assemblées avec un art et une patience dignes des meilleurs ouvriers du Céleste-Empire. Dans les niches placées à hauteur d'appui, on a peint des portraits des plus célèbres personnages religieux et civils de l'époque où fut édifié le monument. Fath-Ali-Shah apparaît avec sa belle et grande barbe qui lui donne un air de prince assyrien. A côté, ce sont des derviches et des saints personnages proposés à la vénération des fidèles. Il y a même un portrait de Naser-ed-Dine Shah, qui indique que cette décoration a été terminée à une époque relativement voisine de la nôtre.

La partie du palais que nous occupons est considérée par le seigneur du lieu comme beaucoup trop archaïque, aussi a-t-il pensé faire mieux en construisant, à quelques pas de là, une maison dans le goût moderne.

Sous la garde d'un soldat backhtiari, mon ami, M. Vinchon, va visiter le nouveau palais et, en passant de pièce en pièce, parvient dans la partie la plus secrète de l'Andéroun, c'est-à-dire des appartements réservés aux femmes. La présence d'un homme, et surtout d'un étranger, provoque en cet endroit un remue-ménage analogue à celui qui se produit sur une fourmilière quand, par malheur, un chasseur mal avisé vient à mettre le pied au milieu des cellules des ces laborieuses bestioles. De petites servantes partent de tous côtés en poussant des cris aigus, des portières se baissent, des portes claquent, on crie au sacrilège, puis une vieille femme vient obligeamment remettre les visiteurs intempestifs dans le bon chemin, et pousse même la bonté jusqu'à leur montrer un atelier où se fabriquent de grands tapis, destinés à la pièce même où ils sont tissés. Au milieu des femmes soigneusement voilées, une petite gazelle folâtre gaiement, bondissant de côté et d'autre, tout comme un jeune chat dans nos appartements modernes.

Départ de Tchalé-Choutour.

Quelques instants avant notre départ, un joli garçon, tout habillé de bleu et portant élégamment sur ses épaules un grand *khalat* brun, vient nous faire un pas de conduite. C'est le parent d'un des soldats de notre escorte, il rit en nous montrant d'admirables dents blanches, nous témoigne beaucoup d'amitié et de politesse, mais je crois bien qu'au fond il se moque surtout de nous et doit nous tourner en ridicule près de ses concitoyens. De temps à autre, il fait un temps de galop, et il se tient presque debout sur ses étriers damasquinés d'or. Sa carabine Martini bat désespérément derrière son dos, mais il n'en a cure.

Une chose à remarquer, c'est la brutalité avec laquelle les cavaliers persans

conduisent leurs chevaux; les malheureuses bêtes ont la bouche littéralement brisée par le mors que vient renforcer une gourmette rigide.

Nous partons maintenant pour la montagne; c'est un véritable tour de force que de vouloir franchir en voiture une passe aussi impraticable. On met à notre disposition de jolis chevaux arabes qui, en peu de temps, nous amènent tout en haut du col. Il n'en va pas de même pour nos lourds véhicules, qui font difficilement l'ascension de cette route presque à pic. Heureusement, nous avons rencontré à Tchalé-Choutour le frère de l'individu qui nous a loué les chevaux, et il nous abandonna sa propre monture et celle de son serviteur en remplacement de deux de nos chevaux fourbus. Pour arriver au faîte de la montagne, nous avons recours aux bras vigoureux d'une douzaine de bergers, qui portent littéralement le véhicule et poussent les chevaux, tandis que d'autres les traînent à une allure rapide. Parvenus en haut des rochers, il faut maintenant descendre de l'autre côté, opération presque aussi difficile que la précédente. A un moment donné, nous apercevons notre chariot qui, sous la conduite du fumeur d'opium, arrive à toute vitesse sur nous; les chevaux sont complètement emballés et il leur est impossible de résister à la force acquise, en raison de la déclivité du terrain; à un soubresaut plus violent que les autres, notre malheureux domestique tombe à plat ventre sur la route et il y reste sans connaissance pendant un bon moment. On le croit complètement démoli, mais il avait certainement eu quelque félin parmi ses ancêtres, car, après s'être un peu secoué, il se hisse à nouveau sur le chariot,



L'ESCALADE DE LA MONTAGNE EN FACE DE TCHALÉ-CHOUTOUR.



L'ESCALADE DE LA MONTAGNE EN FACE DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

ce qui nous permet de continuer jusqu'à Shoureckjian, où nous arriverons vers le milieu du jour.

Shoureckjian. Parvenus au faîte de la montagne, on aperçoit au fond d'une vallée un énorme château fort flanqué de quatre tourelles; dans le voisinage se trouve un village, aux environs duquel toute la population poursuit les occupations habituelles en cette saison : le battage de la récolte.



LE RECHARGEMENT DU CHARIOT A BAGAGES APRÈS LE 4e VERSEMENT AUX ENVIRONS DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

Nous avons ensuite un spectacle étrange; le seigneur du lieu, assis dans une immense voiture attelée de quatre chevaux, quelque chose comme le fameux carrosse du duc de Brunswick, à l'Hippodrome, il y a quelque vingt-cinq ans, se promène au milieu des champs, escorté de quatre ou cinq cavaliers à l'allure plus ou moins rébarbative. Du plus loin que ce puissant propriétaire nous aperçoit, il nous dépêche un de ces gens pour s'informer du but de notre



BATTAGE ET MANUTENTION DE LA RÉCOLTE AUX ENVIRONS DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

voyage et de notre propre qualité. Après des pourparlers indispensables en pareil cas, nous apprenons que le maître de céans est un proche parent de notre ami le Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan, et répond au nom de Fathola-Khan-Zeghs-es-Sultaneh. C'est un Persan grand et fort, dont le visage est barré par une forte moustache; il tient absolument à nous recevoir avec tous les honneurs dus à notre rang et nous fait pénétrer dans la salle la plus intime de son palais. Son accueil est très cordial et il s'entretient avec avec nous longuement de Paris, dont il connait beaucoup de choses, mais dont il désire apprécier par lui-même les charmes. Cet excellent homme veut nous retenir à

déjeuner, et en attendant nous présente son fils, un petit bonhomme d'une dizaine d'années. Ce jeune seigneur en herbe porte le haut *kholah* de fourrure et est revêtu d'un ample manteau à collet de velours qui recouvre une tunique galonnée sur toutes les coutures et fort ample. Ce petit personnage doit venir avec son papa passer une année entière à Paris pour se faire soigner, ce qui est l'éternel prétexte de tous les Persans qui veulent venir se divertir un peu en France.

Les idées de Fathola-Khan.

Fathola-Khan a une idée quelque peu bizarre; il nous demande si, à Paris, le clergé vient vous faire des observations quand on mène une vie un peu libre. Nous n'avons pas grand'peine à rassurer notre hôte sur ce point, en lui disant que dans la capitale de la France il



LA FAÇADE PRINCIPALE DU CHATEAU DE SHOURECKHAN.

jouira de la plus entière liberté, à condition de respecter les lois du pays et de se conformer aux us et coutumes, qu'il ne lui sera pas bien difficile de connaître.

Le déjeuner promis arrive enfin; il se compose de sucreries, nougat d'Ispahan véritablement très remarquable, pastilles au carmin, sucre filé et une sorte de mélasse tout à fait écœurante. Après ces hors-d'œuvre d'un nouveau genre, on apporte des œufs auxquels mon compagnon n'ose toucher, de peur de les manger incorrectement en présence de toute la suite du châtelain, qui a les yeux fixés sur nous. J'avoue que pour ma part, mettant toute honte de côté, j'ai dévoré une douzaine d'œufs à la coque, ce qui ne laissa pas que de provo-







Jeunes habitants du village de Shoureckjian

quer un certain étonnement parmi nos spectateurs. Comme la conversation languissait, le seigneur nous proposa de nous montrer son adresse de tireur, et de fait, à plusieurs centaines de mètres de là, il brisa, avec une balle de son fusil Martini, une arête de rocher préalablement désignée.

On nous présente ensuite les bêtes qui composent l'écurie de Fathola-Khan; poulains et chevaux sont promenés par des écuyers qui se tiennent remarquablement en selle. Ce spectacle fournit à la conversation au moins pendant 7 à 8 minutes. Mais nous devons songer au départ, et nous envoyons notre interprète voir si nos chevaux, qui sont infiniment moins fringants, seront bientôt en état de nous mener dans la capitale du Serdare. Réduits à nos propres ressources, nous restons deux mortelles heures en face de nos hôtes, sans pouvoir ni échanger une idée ni manifester aucune espèce de sentiment. Enfin, un de nos cavaliers backhtiaris nous annonce que nos équipages sont prêts, et après une foule de salamalecks nous prenons congé de Fathola-Khan.



INTÉRIEUR DE LA COUR DU CHATEAU DE SHOURECKJIAN.

Le château de Shoureckjian. Pour revenir au village, nous contournons le château qui a un aspect tout à fait moyennageux : c'est un grand carré formé de constructions crénelées, tandis qu'aux angles sont d'énormes tours garnies de mâchicoulis. Tout près du sommet de ces bastions, on remarque des espèces de gargouilles d'une forme tout à fait spéciale et dont l'orifice est dirigé vers le sol; nous voyions déjà là des engins destinés à jeter la poix brûlante ou l'huile chaude sur les assiégeants. L'usage de ces canaux en pierre est infiniment plus modeste : c'est, paraît-il, simplement pour déverser les neiges qui, pendant la saison d'hiver, s'accumulent sur les toits.

Fathola-Khan fait réparer son château, et des ouvriers sont occupés à cimenter au centre de la cour un immense bassin en forme de croix. Au-dessus du passage couvert qui fait suite à la poterne extérieure, on a soigneusement

scellé en haut des murs toute une série de têtes de mouflons tués jadis dans la contrée.

A l'intérieur, les constructions sont ornées de colonnes en pierre, et le sol des pièces est garni de grands tapis modernes d'un dessin et d'un goût assez fâcheux.

Pour le chauffage, on emploie de hautes cheminées en plâtre sculpté, dans lesquelles on dispose les bûches tout debout, pour pouvoir les brûler en plus grande quantité à la fois. A noter le joli décor des clefs qui servent à régler le tirage : ces petits accessoires sont de délicats travaux de fer forgé figurant un paon vu de face ou de profil.

En route vers Djounougoun.

Notre départ du village de Shoureckjian est long et mouvementé; sur les toits en branchage, des femmes nous dévisagent avec toute l'impudeur et la hardiesse que leur permet le respect dont elles sont entourées ici; à noter ces amusantes petites brochettes d'enfants qui, comme de petits bengali, se perchent sur le haut des murs ou s'étagent le long des ruisseaux, en nous regardant avec des figures réjouies et en poussant des éclats de rire qui montrent que rarement ils se sont vus à pareille fête. Toute la population valide est là autour de nous, et son abord est plutôt sympathique.



FAÇADE DU CHATEAU DE SHOURECKJIAN, LE PROPRIÉTAIRE ET SON FILS.

Au moment de partir, on nous annonce une bonne nouvelle; il paraît que la route qui conduit d'ici à Djounougoun vient d'être complètement réparée et que nous allons rouler comme sur du velours. Le chemin n'est guère qu'un véritable sentier où, pour passer, nous avons dû mettre nos sept chevaux en file indienne et les atteler à la daumont, avec deux cochers et deux postillons. Ce somptueux attelage laisse parfois à désirer, et bien des traits sont remplacés par des cordes ou des ficelles, mais, vus d'un peu loin, nous avons vraiment grand air et nous ferons une entrée solennelle à Djounougoun.

Nous côtoyons pendant longtemps de grandes rivières qui coulent au fond des vallées; les eaux ont pris une teinte fauve occasionnée par les premières pluies d'automne. On sent qu'on traverse ici une contrée essentiellement fertile,

car le flanc des montagnes est cultivé jusqu'à une hauteur invraisemblable; on se demande même comment une charrue a pu être amenée dans ces terres, qui semblent perpendiculaires au sol de la vallée.

Les roches sont d'un gris bleu, présentant de profondes fissures toutes remplies d'une substance blanche cristallisée.

Mais voici que la nuit tombe tout doucement et la lune ne brille que par intermittence, cachée qu'elle est par de grands nuages sombres. Le chemin est fortement incliné, et à tout moment il faut se pencher violemment du côté de la montagne pour éviter la fâcheuse culbute au fond de la vallée.

Cette promenade à la tombée de la nuit a quelque chose de profondément poétique. Pendant quelques minutes, les épaisses nuées se sont déchirées, laissant filtrer la belle lumière argentée de la lune qui vient frapper l'eau courante, dont on entend de distance en distance le murmure provoqué par de petites cascatelles rapprochées; on aperçoit à droite et à gauche de nombreuses saignées faites au principal canal, et



LA GRANDE PLACE DU VILLAGE DE SHOURFCKJIAN.

parfois une digue imparfaite laisse échapper un petit filet d'eau qui fuse en chantant et tombe sur le sol inférieur.

Cette dernière étape paraît interminable; une partie de notre escorte backhtiari nous a abandonnés depuis longtemps déjà, sous le fallacieux prétexte d'annoncer notre arrivée et de faire préparer le logis; mais, ainsi que l'événement nous l'a démontré, nos hommes étaient avant tout bons pères de famille et surtout bons maris, et désiraient avancer de quelques heures le moment de la réunion et des effusions, dont ils étaient sevrés depuis deux ans qu'ils habitaient Téhéran d'une façon continuelle.

Arrivée à Djounougoun. Nous nous perdons au milieu des nombreuses routes qui sillonnent les abords de Djounougoun; la lune, lasse d'éclairer notre route en zigzag, a quitté l'horizon et il fait nuit noire quand nous traver-

sons le village. On nous amène, non sans difficulté, devant une véritable forteresse dont les portes s'ouvrent devant nous. Nous avons peine à en croire nos yeux quand nous nous trouvons au milieu du jardin d'une savante ordonnance, au centre duquel se trouve une jolie pièce d'eau. Le tout est éclairé par une immense lampe à pétrole juchée en haut d'un mât; la lumière est si intense que les gens du pays sont persuadés que c'est de l'électricité. Quelques marches à gravir, et en haut d'un beau perron en pierre nous pénétrons dans un palais brillamment illuminé. A droite, on nous fait entrer dans un salon entièrement revêtu en glaces assemblées et découpées par petits panneaux, de ce travail qu'on peut admirer au palais royal à Téhéran. Dans cet immense salon, sont réparties une douzaine de lampes à pétrole disposées un peu partout; on en a même placé à terre, sur les tapis, à intervalles réguliers, ce qui produit un assez bizarre effet. Mais nous ne pensons guère à nous arrêter à ce détail; après la nuit noire, dans laquelle nous avons voyagé si longtemps, le contraste est d'autant plus frappant, et tous les souvenirs des *Mille et une Nuits* se précipitent en foule dans notre esprit.



LE PALAIS DE S. EXC. HADJI-ALI-GHOLI-KHAN, SERDARE ASSAD BACKHTIARI A DJOUNOUGOUN. — LA FAÇADE PRINCIPALE.

La réception du Salar Harfé. Pour nous permettre de revenir un peu de notre éblouissement, on nous laisse une petite heure en nous faisant espérer la visite du frère de Son Excellence Hadji-Ali-Gholi-Khan; à l'heure actuelle, le maître de la maison est le Salar Hadji-Khosru-Khan, qui porte le titre de Salar Harfé, c'est-à-dire « celui qui a la table ouverte ». Dans les circonstances présentes, rien n'est plus exact que cette désignation, car nous avons emporté le plus délicieux souvenir de la large hospitalité reçue dans son palais.

Le Salar Harfé est un Persan fort cultivé qui connaît Paris, où il a passé de longs mois, et consent à émailler sa conversation de quelques mots de français, toujours agréables à entendre dans la bouche d'un noble étranger.

Notre interlocuteur a conservé de son séjour en France un vernis qui rend la conversation tout à fait intéressante; il a sur tous les sujets des aperçus originaux, et rien n'est amusant comme de l'entendre porter des jugements pleins de sagacité sur les choses au milieu desquelles nous avons vécu depuis notre naissance.

Toutefois, le proverbe qui dit que ventre affamé n'a pas d'oreilles s'est réalisé une fois de plus, et, après une heure de conversation, nous acceptons



INTÉRIEUR DE LA COUR D'UNE MAISON BACKHTIARI AU VILLAGE DE DJOUNOUGOUN.

sans façon de rendre à notre hôte sa liberté pour pouvoir prendre part à un abondant repas, qui nous a été préparé sur ses ordres.



SALON DÉCORÉ A L'AIDE D'UN TRAVAIL DE MIROITERIE CONNU SOUS LE NOM DE AÏNEH-KARI. PALAIS DE S. EXC. HADJI-ALI-GHOLI-KHAN A DJOUNOUGOUN.

On s'habitue tout à fait à cette nourriture persane, d'autant plus que cette fois-ci le cuisinier a été plus discret, et a mis un peu moins de sucre dans ses poulets rôtis. Notre repas fini, il s'agit de trouver un endroit pour dresser nos lits de camp, et ce n'est pas chose facile au milieu de ces immenses appartements de réception qu'on a gracieusement mis à notre disposition. Enfin, nous nous endormons dans ce palais, doucement bercés par le vent qui mugit au dehors, et nous faisons de beaux rêves dans cette vivante évocation des contes de la belle Scheherazade, rapprochement qui se fait d'autant plus sentir que nous sommes absolument seuls dans cet immense palais dont nous pouvons nous faire l'illusion d'en être les maîtres absolus jusqu'au lever de l'aurore.

CHAPITRE XIV

Les Tribus Backhtiaris

Situation géographique de la contrée Backhtiari. — La flore. — Les cours d'eau. — Les routes. — Le climat. — La population. — Les nomades : leurs migrations annuelles. — L'élevage du bétail. — Caractère des Backhtiaris : controverses à cet égard. — Querelles et crimes : leurs répressions. — Armes des Backhtiaris. — L'équitation chez les Backhtiaris. — Les femmes Backhtiaris. — Alimentation des Backhtiaris. — Le vêtement chez les Backhtiaris. — Hygiène et ablutions. — L'union chez les Backhtiaris. — Célébration des mariages chez les Backhtiaris. Les enfants chez les Backhtiaris. — Les femmes backhtiaris et l'exercice de la médecine. — La religion chez les Backhtiaris. — Les cérémonies funèbres. — Les cimetières backhtiaris. — L'agriculture chez les Backhtiaris. — Les irrigations. — De la propriété. — Division politique des Backhtiaris. — Mohammed-Taki-Khan. — Jafir Gholi-Khan. — Hussein-Gholi-Khan. — Administration des tribus backhtiaris : l'Ilkhani et l'Ilbegi. — Le Khan. — Le Ketchuda. — Le tribut du Shah de Perse. — Les successeurs d'Hussein-Gholi Khan. — Le district de Chehar-Mahal.

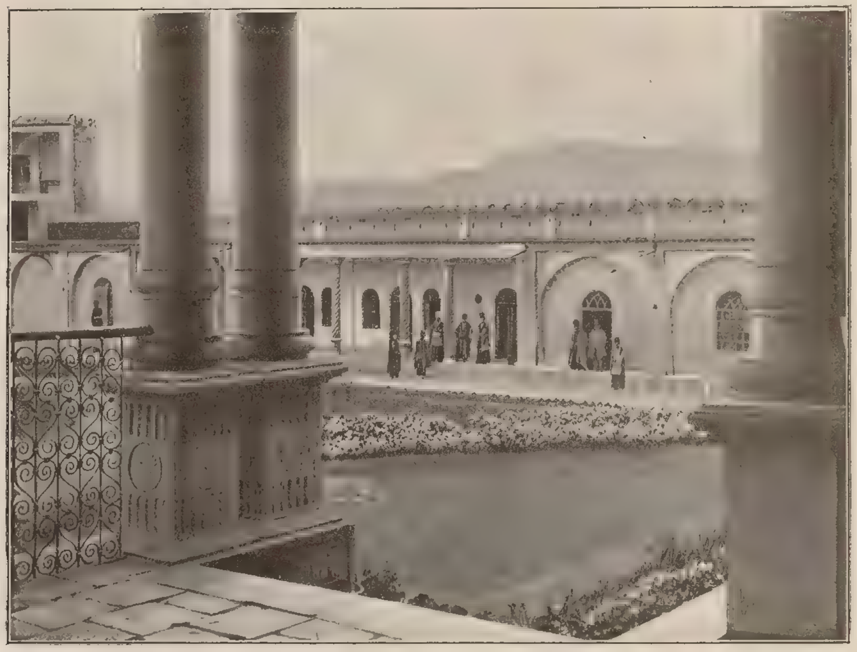
Le nom de Backhtiari désigne plutôt la région habitée par les tribus des districts est du Kuh-i-Rang, c'est-à-dire des vallées supérieures du Karun et de ses affluents, que ces tribus elles-mêmes.

Cette contrée est limitée par deux lignes qui, suivant le couronnement le plus élevé des chaînes de montagnes coupant la Perse du nord-ouest au sud-est, s'étendent, la première au nord, depuis Burujird jusqu'aux faubourgs d'Ispahan, tandis que la seconde, au sud, va de Dizfoul et Shuster jusqu'à Ram-Hormuz et le district de Behbehan.

Toute cette région est sillonnée d'une manière presque régulière par une succession de montagnes parallèles ayant une direction nord-ouest-sud-est, où

on ne distingue pour ainsi dire aucun pic proéminent. Il y a cependant quelques montagnes détachées, telles que le Kuh-i-Rang, le Kuh-i-Shahan, le Shuturun et le Dalonak, qui méritent quelque attention. Le pays peut être divisé en deux parties bien distinctes; la première, comprenant les chaînes montagneuses les plus élevées dans lesquelles prennent source les grandes rivières, forme les *Yeilaks* ou quartiers d'été des tribus : il y a peu de culture et les pâturages sont les seules sources d'existence.

La seconde partie du territoire est formée d'une série de plateaux, vallées montagneuses et plaines élevées à des altitudes variant de 1000 à 2000 mètres,

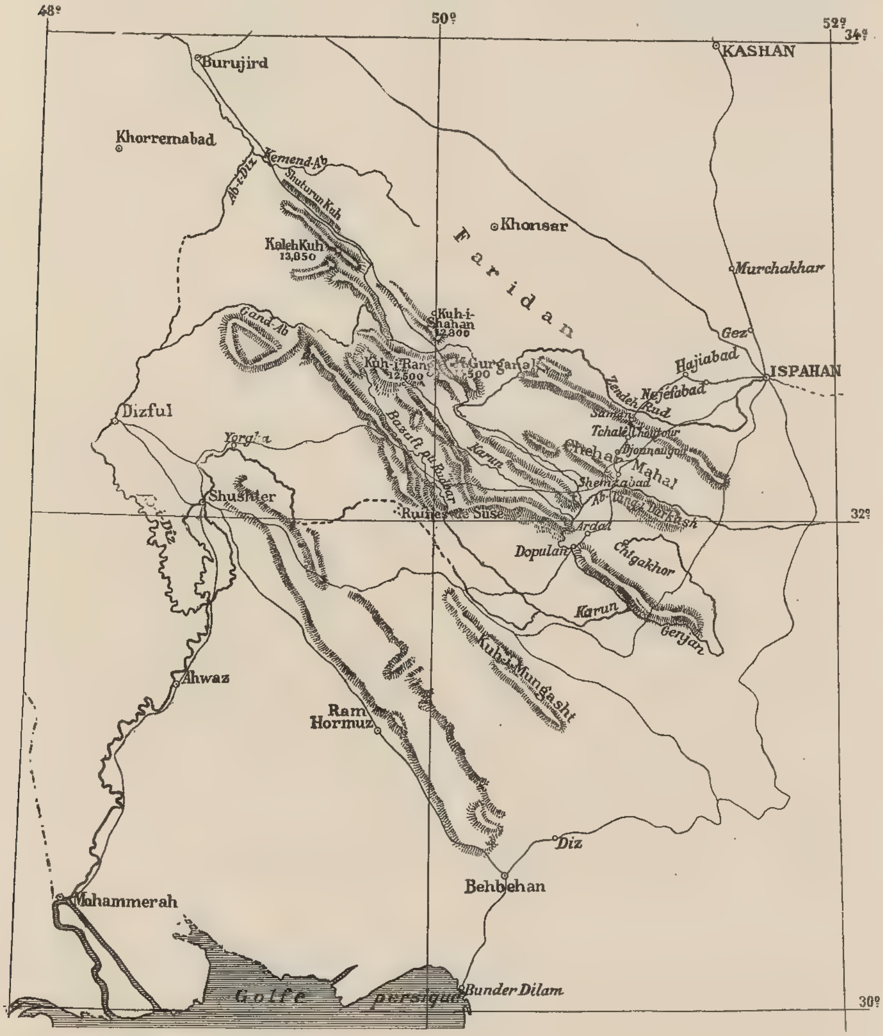


LE PALAIS DE S. EXC. HADJI-ALI-GHOLI-KHAN, A DJOUNOUGOUN. — UN COIN DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE.

qui constituent une sorte de terrasse aux chaînes les plus élevées. De ces basses contrées, les unes sont habitées toute l'année, les autres servent de rendez-vous aux nomades.

La flore. Les fleurs sauvages poussent avec une singulière vigueur dans toute la région. Aux mois de mai et de juin, on rencontre d'immenses champs de tulipes, d'iris et de narcisses, ainsi qu'un petit gladiolus pourpre.

Sur les pentes des montagnes les plus élevées poussent d'innombrables anémones



CARTE DE LA RÉGION BACKHTIARI.

d'une belle couleur rouge, qui animent d'une multitude de pointes de feu la couleur sombre des rochers. La chicorée, la centaurée bleu-sombre, un large

« mufle de veau » orange et jaune, de magnifiques pavots écarlates fleurissent de place en place, tandis que les pentes au-dessus du Karun supérieur sont animées par des œillets, des mauves et des roses trémières.

Le pays est particulièrement riche en bois de construction et de chauffage, et, à l'exception des régions qui avoisinent la mer Caspienne, aucun autre endroit de la Perse n'est aussi abondant en forêts. Les principales essences sont le chêne, le frêne, le noyer, le platane, l'orme, le peuplier, etc.....; on rencontre aussi beaucoup d'amandiers, dont les fruits séchés forment l'objet d'un commerce d'exportation.

La grande fertilité de toute cette contrée tient à la présence d'innombrables sources naturelles, qui jaillissent fréquemment à travers les pierres à chaux et dévalent le long des pentes des collines.

Les cours d'eau. Le plus remarquable cours d'eau est le fameux Zendeh-Rud, qui a été l'occasion de la construction de ces ponts monumentaux qu'on rencontre à Ispahan et dans les environs. Son cours suit assez exactement la limite nord du territoire Backhtiari, et il reçoit sur son parcours de nombreux affluents.

A l'ouest, se trouve le Ab-i-Diz, qui a un cours très important avant son déversement dans le Karun, et est formé des nombreuses rivières sillonnant les vallées voisines du Shuturun-Kuh.

Enfin, dans la partie centrale et la partie la plus au sud, se trouvent le Karun avec ses nombreux et importants affluents, tels que le Ab-i-Bazuft, le Tang-i-Darkash-Warkash, le Ab-i-Sabzu et le Dina-Rud. En quittant la contrée Backhtiari, le Karun pique directement vers le sud et va se déverser dans le delta de l'Euphrate et du Tigre.

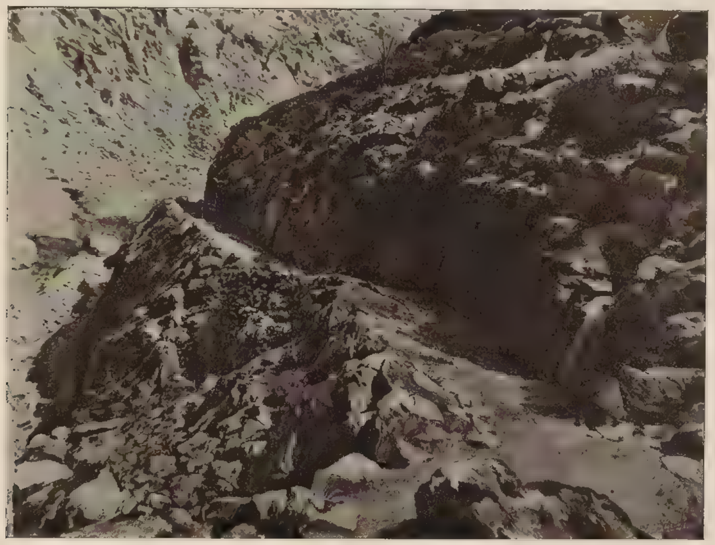
Aucun de ces cours d'eau n'est navigable sur tout le parcours qu'il accomplit.

Les routes. Le pays Backhtiari est traversé par de nombreuses routes, qui suivent naturellement le fond des vallées, mais c'est leur faire beaucoup d'honneur que de les qualifier de ce nom, car elles ne sont guère, à proprement parler, que des sentiers usés au cours des siècles par le passage des caravanes de bétail allant ou revenant de leurs pâturages d'été. Il faut toute la sûreté de pied des chevaux du pays pour oser s'aventurer sur ces pistes, qui paraissent presque inaccessibles et sur lesquelles il est souvent dangereux de faire circuler des animaux lourdement chargés.

Climat. Le climat, dans cette contrée, est des plus extrêmes, mais il est cependant très salubre. La chaleur commence dès les premiers jours de juin et se maintient jusqu'à la fin du mois d'août. Un voyageur anglais a

observé, durant cette période, que son thermomètre Fahrenheit se maintenait souvent à 102° à l'ombre, c'est-à-dire environ 40° centigrades, à une altitude de 2500 mètres. Cependant, la chaleur est rarement oppressive et les nuits sont fraîches. En hiver, par contre, la neige obstrue tous les cols et le froid se fait sentir avec la plus extrême rigueur.

Il est évident que toute cette région a eu un passé historique fort intéressant, mais on n'en connaît encore que fort peu de chose, et, à part quelques substructures de ponts qui paraissent avoir été construits jadis pour le passage des



ROUTE TAILLÉE DANS LE ROC.

troupes d'Alexandre le Grand, il ne reste pour ainsi dire rien de ces temps fameux.

Je dois cependant signaler qu'on m'a parlé à différentes reprises d'inscriptions cunéiformes taillées à même le roc, dans quelques parties des montagnes ; mais ces restes antiques sont d'un accès fort difficile, et ceux mêmes qui prétendent vous y conduire ne sont pas absolument sûrs de retrouver ces monuments d'une civilisation aujourd'hui disparue.

Population. Au point de vue du dénombrement des habitants, la plupart des auteurs sont d'accord pour fixer à 30000 environ le nombre des familles existantes. Suivant qu'on les considère comme composées de cinq à huit membres, on peut donc évaluer la population Backhtiari à 150000 ou

240000 âmes. Sur ce nombre, on ne compte guère que 3000 familles sédentaires; tous les autres habitants forment la partie nomade des tribus.

La population fixe habite dans des villages établis dans les contrées basses du territoire. Ils sont composés de cabanes de boue à toits plats, formés de branchages juxtaposés, recouverts de terre. A proximité sont des cultures souvent importantes qui fournissent d'abondantes moissons.

Les nomades, leurs migrations annuelles.

La partie nomade de la population campe en hiver dans les plaines de Suse vers Dizfoul et Shuster. Au printemps et à l'automne, dans la période de transition entre les extrêmes froids et les chaleurs insupportables, ils placent leurs quartiers plus à l'est, sur les premiers contreforts des montagnes, aux environs d'Ardal, puis, quand le



NOMADES BACKHTIARIS EN DÉPLACEMENT.

soleil d'été devient trop brûlant, ils s'avancent plus haut dans les montagnes, et campent sur les hautes pentes entre Burujird et Ispahan.

C'est dans les contrées qu'ils habitent au printemps et à l'automne que se trouvent les cultures. Avant de quitter ces quartiers pour les plaines plus chaudes, ils ensemencent leurs champs, préalablement cultivés avec soin, et, quand ils reviennent l'année suivante, ils trouvent des moissons bien préparées qu'ils effectuent avant leur émigration pour les hautes régions.

Ces émigrations annuelles, entre les *Garmsirs* (quartiers d'été) et les *Sardsirs* (quartiers d'hiver), remontent à l'origine même de l'occupation de la région par les tribus backhtiaris, qui sont éminemment pastorales; il n'y a relativement que peu de temps, en effet, qu'elles se livrent à une culture à peu près rationnelle des meilleures parties du territoire.







Jeunes backhtiaris jouant autour d'une mare dans le village de Djounougoun

Dans les mêmes camps, ou lieux, situés dans les montagnes, reviennent chaque année les mêmes familles ou tribus, leur place étant marquée à l'aide de pierres blanches que la tradition défend de déplacer ou d'enlever.

La pâture est la principale occupation des nomades; les moutons et bêtes à cornes, leur principale source de richesse. On estime à plus de 300 000 le nombre des moutons élevés par les tribus. Un grand nombre est vendu pour la consommation d'Ispahan.

Dans les quartiers d'hiver, les Backhtiaris s'occupent un peu de la culture du tabac.

L'élevage du bétail. Autrefois, ces peuplades se livraient avec succès à l'élevage des chevaux, et elles avaient créé une race mélangée d'une forte partie de sang arabe, qui fournissait des animaux extrêmement agiles et résistants. On élève aussi dans la contrée un grand nombre de chèvres; elles sont souvent de grande taille et couvertes de longs poils. La peau de ces animaux rend des services inestimables, tant au point de vue du vêtement, que pour la fabrication des ustensiles nécessaires à la vie, tels que les outres destinées au transport de l'eau, et les barattes dans lesquelles les paysans fabriquent le beurre.



MOUTONS ET CHÈVRES AU PATURAGE DANS LES « GARMSIRS ».
(Cliché de la coll. du Dr Feuvrier, communiqué par la Société de géographie).

La peau des jeunes chevreaux sert à transporter les provisions, que les Backhtiaris ne manquent jamais d'emporter quand ils font de longs voyages. Rien n'est curieux comme de voir la peau de ces jeunes animaux distendue par la graisse fondue qu'elle contient et qui rappelle tout à fait la forme de la bête elle-même. Quand on a besoin d'une petite quantité de graisse pour préparer la nourriture quotidienne, on détache le lien de cuir qui ferme le cou de cette outre d'un genre spécial, et, en appuyant légèrement sur la panse,

tout comme sur un tube d'étain, on fait couler une petite partie du contenu, qui vient apporter un appoint utile à la fabrication de la soupe.

Dans la contrée backhtiari, on trouve quelques villages d'Arméniens et de Géorgiens, qui furent amenés là au temps de Shah Abbas. On les rencontre surtout dans le district de Faradan, qui s'étend entre Burujird et Ispahan, formant un vaste plateau de presque 300 kilomètres de longueur sur 60 à 80 de largeur.

Caractère des Backhtiaris. Controverses à cet égard.

Il est peu de tribus en Perse qui aient donné lieu à plus de controverses que celle des Backhtiaris, et les avis des différents auteurs qui ont écrit sur ce sujet sont bien souvent en complet désaccord les uns avec les autres. Sir Rawlinson, dans le *Journal de la Royal Geography Society*, apprécie ainsi le caractère de ces nomades : « Braves individuellement, ils sont néanmoins d'un caractère sau-



NOMADES BACKHTIARIS DANS LEUR QUARTIER D'ÉTÉ.

vage et cruel et ne se considèrent nullement liés par un serment toutes les fois que leur vengeance peut avoir à en souffrir. Il est du reste un proverbe en Perse qui dit que les Backhtiaris doivent s'abstenir du Fahtuhah, ou prière des morts, car ils ne se livreraient plus à d'autres occupations. Ils passent pour être les voleurs les plus adroits et les plus notoires, et on considère généralement cette race comme la plus sauvage et la plus barbare de la Perse. »

Sans aller jusqu'à prendre à la lettre ce réquisitoire, on doit reconnaître que le peuple backhtiari a un caractère particulièrement batailleur, et les querelles plus ou moins graves forment la plus grande partie de ses occupations. On les a souvent comparés aux Corses, et ce n'est pas sans raison, mais bien qu'ils ne méritent pas absolument le titre d'altérés de sang, dont on les a également qualifiés, il n'en est pas moins vrai qu'il existe parfois entre les hommes d'une même tribu, mais plus fréquemment entre tribus différentes, de véritables « vendettas » qui ne doivent s'éteindre que dans le sang du dernier survivant. Ces legs d'homicide à venger sont si lourds à porter que bien des

fois un homme auquel on a fait tort préfère oublier ses griefs, plutôt que de créer, entre deux tribus, une source de disputes et de combats. On a donné de cette manière d'agir une raison fort noble, en déclarant que c'est l'amour que les Backhtiaris ont pour leur famille et par extension pour leur tribu tout entière, qui les empêche ainsi de la lancer dans des aventures dont il est impossible de prévoir la fin.

Querelles et crimes. Leurs répressions. On distingue trois cas graves dans les querelles animant les hommes les uns contre les autres.

Dans la première hypothèse, l'homme peut tuer son ennemi dans n'importe quel lieu qu'il lui arrive de le rencontrer.

Dans la seconde circonstance, il lui prend ses troupeaux et pille ses marchandises, si le hasard le met en présence de la caravane de son ennemi.

Enfin, l'inimitié se manifeste également par une sorte de pression par force d'inertie, qui consiste à empêcher un ennemi à traverser son propre territoire.

Quand il s'agit d'homicide, aussitôt que le meurtrier a été capturé, il est remis entre les mains des parents du défunt qui peuvent, soit le mettre à mort, le chasser de leur territoire ou le condamner à une forte amende. Il arrive souvent, alors, que le meurtrier se transforme en mendiant et, pendant de longues années, erre de village en village, jusqu'à ce qu'il ait réuni un pécule suffisant pour payer le prix du sang. La charité musulmane répond généreusement à une demande d'aumône ayant pour but le rachat d'un meurtre.

Outre ces habitudes querelleuses, il est vrai que les Backhtiaris ont pour le pillage des aptitudes qu'ils tiennent par inclination et par tradition, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils ont de très nobles qualités, parmi lesquelles on peut citer la modestie, l'obéissance et l'hospitalité vis-à-vis des étrangers. En outre, ils sont exempts des affreux vices si communs aux autres contrées de la Perse, et ils ont certaines notions d'honneur et de respect vis-à-vis des engagements qu'ils ont pris librement.

Armes des Backhtiaris. Comme armes, ils se servent d'une sorte de matraque qui, dans leur langue, porte le nom de *schilligah;* elle est formée d'un bâton à l'une des extrémités duquel se trouve une fente arrêtée par une forte lanière de cuir; dans cette fissure est introduit un bloc de plomb ou de fer, de façon à en faire une massue véritablement redoutable.

Avec les progrès de l'importation en fraude des armes de guerre, on rencontre maintenant très fréquemment des cavaliers portant des fusils Winchester, des carabines Martini ou tout autre système également meurtrier.

L'équitation chez les Backhtiaris. Les Backhtiaris jouissent d'une juste réputation comme cavaliers. Dès la plus tendre enfance, les petits garçons sont posés sur le dos d'un cheval, et c'est à eux d'apprendre à se tenir en équilibre et d'éviter les chutes dangereuses. Entraînés de la sorte, ils deviennent bientôt capables d'accomplir des prouesses extraordinaires. Ils sont aussi très bons tireurs, surtout à courte distance; c'est du reste une grande habitude chez eux d'exercer leur adresse sur tout ce qu'ils aperçoivent, et c'est à ce fait qu'est attribuée la grande diminution du gibier dans leur contrée.

Les Backhtiaris ont une très haute opinion d'eux-mêmes et leur fierté apparaît en toute chose.



FERRAGE D'UN ANE.

Les chevaux sont harnachés avec un très grand luxe, et les étriers, damasquinés d'or et d'argent, sont encore très communément rencontrés. Les cuirs qui composent les harnais sont souvent brodés ou décorés d'applications de turquoises.

Comme type, les hommes portent les signes indiscutables d'une très noble race. Ils ont le nez droit, les narines bien déployées et la bouche de proportions harmonieuses. Leur teint est moins jaune que celui des Persans, mais il serait plutôt plus foncé. Les extrémités, les pieds et les mains, sont petites et admirablement formées.

Les femmes backhtiaris. Quant aux femmes, il est à peu près impossible de savoir exactement comme elles sont faites, car l'ampleur de leurs vêtements ne permet pas de faire des études bien approfondies; tout ce que l'on peut avancer, c'est qu'elles ont une démarche à la fois souple et ferme. Comme pour les hommes, on remarque la finesse de leurs extrémités; elles possèdent, en outre, des yeux remarquables par leur grandeur et leur expression. Malheureusement, leur visage est abîmé par de précoces maternités, et le rude labeur des champs n'est pas fait pour ménager leur épiderme.

Suivant en cela le sort commun à la plupart des Persanes, les femmes backhtiaris échappent rarement à la petite vérole, qui laisse d'indélébiles traces. Elles ne se font du reste pas d'illusions et n'ignorent pas qu'à l'âge où, chez nous, les jeunes filles songent seulement à se marier, elles sont déjà de vieilles femmes, ne pouvant plus espérer plaire.







Le Village de Djounougoun
L'espoir de la race Backhtiari

Alimentation des Backhtiaris. Quoique la vie extérieure des Backhtiaris soit très saine et leur régime alimentaire des plus simples, ils atteignent rarement un âge avancé ; chez eux un homme de 60 ans est considéré comme un vénérable vieillard.

Leur principale nourriture est le *Mast* ou lait caillé, le fromage et les œufs. Ces derniers sont durcis sous la cendre ou mélangés avec du riz.

Comme plats de résistance, ils mangent du ragoût de mouton aux oignons assaisonné de jus de citron ou du *Pillau*, fait de riz et de boulettes de viande hachée fortement épicées.

Leur pain est dénommé *Nan;* c'est une mince galette de pâte fermentée faite de farine de blé, d'orge ou de gland.



FABRICATION DU PAIN.

Ils consomment une grande quantité de fruits avant leur complète maturité. Le céleri mariné dans du lait sûr est pour eux un vrai régal.

Une des causes qui maintiennent leur santé, c'est que chez eux l'alcool est inconnu, car l'introduction de l'*arach* dans leur contrée est absolument interdite.

Les principales boissons sont le lait de beurre, l'eau pure et les *shorbets*, formés d'eau sucrée aromatisée avec quelques gouttes de citron.

Le thé et le café sont pour ainsi dire ignorés du commun du peuple, et, ainsi que nous l'expliquait un de leurs chefs, on évite autant que possible l'emploi du thé, qui rend le peuple tributaire de l'étranger, tant pour la fourniture du sucre que pour celle du thé lui-même, sans compter les verres et les porcelaines qu'il faut faire venir à grands frais d'Europe.

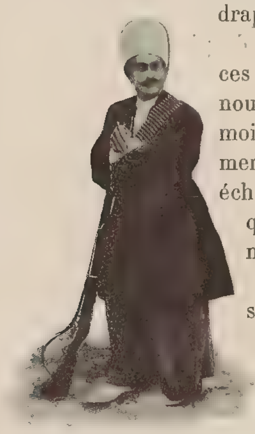
La principale friandise du pays est le nougat ; quand il est fait de miel mélangé d'amandes hachées et parfumé d'eau de rose, il est particulièrement recherché.

Le vêtement chez les Backhtiaris. Le costume des Backhtiaris s'est bien modernisé depuis quelque temps, et, si l'on se reporte aux gravures publiées par les voyageurs du milieu du dix-neuvième siècle, on remarque un change-

ment considérable; les robes longues et les bonnets pointus ont été remplacés par des vêtements ajustés qui sont une détestable copie des modes européennes.

La partie la plus distinctive du costume des Backhtiaris est certainement cette chemise de coton grossier que les hommes portent sous leur vêtement flottant et qui ne descend pas au-dessous de la ceinture. Elle doit se boutonner sur le côté, mais, pendant tout le temps que j'ai passé dans la région, je n'ai jamais rencontré un indigène qui ait pris le soin de compléter sa toilette sous ce rapport.

Par-dessus la chemise, ils portent une sorte de redingote flottante faite de drap brun ou un manteau à longues manches.



BAHADOR-ED-DOWLEH EN COSTUME NATIONAL BACKHTIARI.

Les hommes ont la partie inférieure du corps couverte de ces immenses pantalons de coton bleu ou de lustrine noire, dont nous avons déjà parlé, et qui certainement ne requièrent pas moins d'un mètre d'étoffe pour chaque jambe. Cette partie du vêtement, le *shulwar*, est serrée à la ceinture au moyen d'une large écharpe bleue ou noire qui leur sert de poche; en effet, c'est là qu'ils remisent leur couteau, leur pipe et les différents objets mobiliers qu'ils transportent avec eux.

L'habillement des femmes de la classe supérieure ressemble beaucoup à celui des femmes persanes, sauf qu'elles ne portent pas le pantalon bouffant. Cependant, les paysannes revêtent le pantalon bleu serré à la cheville, tandis que leur corps est couvert d'une chemisette ouverte et d'une petite jaquette qui n'est pas fermée sur le devant. Un carré d'étoffe noire ou de couleur couvre leur tête, retombant jusque sur leurs épaules : aussitôt qu'elles rencontrent un homme, c'est ce linge flottant qu'elles saisissent pour se couvrir la face, à défaut du voile des citadines.

Pour prendre leur repos la nuit, les femmes retirent le vêtement destiné aux sorties dans le village, et conservent le vêtement qu'elles portent habituellement pour vaquer à leurs occupations dans l'intérieur de leur demeure.

Comme bijoux, les femmes backhtiaris possèdent quelques agrafes curieusement travaillées, la plupart en argent; mais elles ornent surtout leur cou et la partie supérieure de leurs bras au moyen de colliers, d'amulettes ou de charmes qui, pour la plupart, consistent en versets du Coran écrits sur parchemin en très petits caractères et placés dans de minuscules cadres d'argent ou de cuir.

La teinture au henné est très employée pour les soins de la chevelure, et une dissolution plus concentrée sert pour les ongles des pieds et des mains.

Dans toute la région d'Ispahan, le peuple backhtiari porte des espèces de pantoufles en toile blanche. La semelle est formée de vieux chiffons fortement tassés; pour arriver à leur donner une plus grande consistance, on les fait

macérer dans l'eau, de façon à les ramollir et à les amener à un état voisin de la pâte. Ils sont alors ployés en lanières de 12 centimètres de longueur sur 4 de large. Ces lanières sont foulées fortement avec un pilon en fer chauffé, puis elles sont cousues les unes aux autres à l'aide d'une longue aiguille recourbée, continuellement portée à une assez haute température. Quand le travail d'assemblage est fait sur une certaine dimension, on coupe le morceau de feutre ainsi obtenu en forme de semelle et on le moule sur une forme chauffée, dans laquelle les lanières sont de nouveau comprimées à l'aide d'un pilon. Comme les différentes sections de chiffons ont été placées sur champ, on obtient ainsi une semelle qui atteint près de quatre centimètres d'épaisseur et est infiniment plus résistante et plus rigide que le cuir. Il ne reste plus alors qu'à coudre sur toute leur surface une enveloppe de coton très serrée, à ajouter un peu de cuir à l'extrémité, puis une bande de même matière au talon, et la chaussure est terminée.

Ces *Guivehs* se vendent environ de 6 à 10 krans, c'est-à-dire de 3 à 5 francs (1).



CORDONNIER MARCHAND DE « GUIVEHS ».

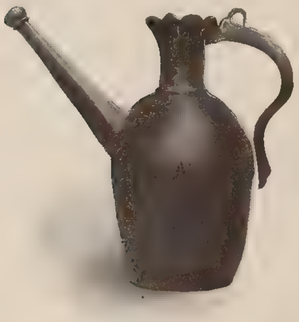
Hygiène et ablutions. La propreté est totalement inconnue, surtout chez les nomades, et, quoiqu'il y ait en Perse quelques villes renommées pour la fabrication du savon, ce produit n'est jamais employé dans les villages backhtiaris. J'ai eu l'occasion de faire cadeau à quelques indigènes de pains de savon rapportés d'Europe, soigneusement ils les ont conservés sur le bord des niches qui ornent leurs demeures, sans que jamais l'idée leur soit venue de les utiliser pour se décrasser un peu.

Le linge, chez les gens les plus soignés, n'est changé qu'une fois par semaine, après la visite obligatoire au bain public. Le blanchissage se fait seulement à l'eau courante.

Les ablutions journalières ne sont autres que celles ordonnées par le Coran. Leur accomplissement montre que les indigènes sont accoutumés à la rareté de l'eau, car on pourrait assimiler la façon dont ils procèdent à la manière com-

(1) *Rapport sur une Mission scientifique en Perse*, par M. L.-J. Olmer.

munément employée chez les chats : quelques gouttes d'eau versées dans le creux de la main suffisent à baigner successivement la figure, les mains et les autres parties du corps indiquées par le livre saint; ils terminent en se rinçant la bouche et en se frottant les dents à l'aide de l'index ou avec une petite plante aromatique.



VASE EN CUIVRE POUR LES ABLUTIONS, XIXe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Dans chaque famille, l'eau destinée aux ablutions est conservée dans une cruche de métal, d'une forme assez originale et munie d'un long goulot curieusement courbé. On retrouve cet objet à peu près identique dans toutes les parties de la Perse.

L'union chez les Backhtiaris. Au point de vue du mariage, il n'existe pas de règles bien fixées chez les Backhtiaris; toutefois, comme ces indigènes n'ont pas l'habitude de prendre de servantes qui n'aient rang de femmes légitimes, on conçoit que les exploitations rurales un peu étendues donnent lieu à de nombreuses unions. Un homme peut se marier à autant de femmes qu'il en peut occuper et tenir dans sa maison, car ce sont elles qui font tout le travail; si elles ne sont pas employées aux soins à donner aux bestiaux, ou aux travaux de culture, elles confectionnent des tapis ou s'emploient aux multiples travaux qui concernent une bonne ménagère.



DOS DE MIROIR EN BRONZE FONDU, XVe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Les femmes sont entourées d'un très grand respect, et l'homme qui se permettrait de manquer d'égards à l'une d'elles en serait sévèrement puni. Dans ce cas, le délinquant est saisi et condamné à avoir certaine partie de la peau frictionnée jusqu'à ce qu'elle soit complètement à vif et que le sang coule.

On cite peu de cas d'infidélité des femmes, car le moindre manquement aux règles de la bienséance serait immédiatement suivi de mort.

La question du mariage se traite uniquement entre les parents des jeunes



DANSEURS ET MUSICIENS DONNANT
UNE REPRÉSENTATION DANS UN VILLAGE KURDE.

gens et des jeunes filles. L'accord étant fait, les ascendants du prétendant distribuent des sucreries et des bonbons parmi les membres de la famille de la fiancée, puis des hommes choisis parmi les plus vénérables, après avoir attaché un linge blanc autour de la tête de la future épouse, viennent baiser la main de ses parents en signe d'accordailles.

Il est rare que la promesse de mariage soit violée, et ceux qui se sont rendus coupables de cette indélicatesse, sont profondément méprisés par tous les membres de la tribu.

On se marie de très bonne heure chez les Backhtiaris, et c'est à peine si quelquefois la jeune fille a 12 ans et le fiancé 15. Les fiançailles durent souvent plusieurs années, car les parents engagent l'avenir de leurs enfants dès leur plus tendre jeunesse.



BOÎTE A CORAN.

Célébration des mariages chez les Backhtiaris.

Son Excellence Hadji-Ali-Gholi-Khan, dont nous sommes les hôtes à Djounougoun, a bien voulu nous donner quelques notes particulièrement précieuses sur la célébration des mariages dans sa tribu, et nous reproduisons intégralement ici ce curieux document.

« Les mariages dans les tribus sont plus retentissants, plus riches en cérémonies que ceux des villes et méritent une admiration bien estimable. D'abord, il faut faire remarquer que le beau sexe ne se cache pas le visage comme il est de coutume dans les villes, et tout le monde peut se voir et se connaître au moins par la physionomie et les apparences. Les fiançailles y sont plus fréquentes qu'ailleurs, et les cérémonies changent d'après ce que l'union se fait dans la même tribu ou entre des tribus différentes, que les cérémonies sont gigantesques et qu'on fait étaler tous les fastes nécessaires pour faire montre de pouvoir; la richesse et la magnificence ne sont pas si sévèrement exigées quand l'union se fait entre les membres d'une même tribu, dont les exigences sont tempérées par les degrés plus ou moins grands d'intimité déjà existante.

» Quand on est fiancé, à l'occasion de chaque nouvel an, on est tenu d'envoyer quelque cadeau au nom du fiancé à la fiancée, et ce cadeau, qui diffère d'après la situation et la richesse des partis, consiste ordinairement en

un bijou en pierres précieuses ou en or, en un bracelet, un collier ou des étoffes précieuses, etc.

» Il nous faut bien ajouter que, dans les tribus, les mariages sont cherchés parmi les égaux, et on évite de toute force ceux qui sont proposés entre inégaux, non en fortune, mais en noblesse; notamment, un moins noble, quelque riche qu'il soit, ne trouve pas facilement un parti plus noble que lui, ce qui se fait tous les jours dans les grandes villes. Même, il y a des tribus qui ne donnent pas de filles à marier à une autre tribu; d'autres qui ne tiennent pas à cela, mais se gardent toujours bien de contracter des unions dans les villes, et à plus forte raison dans les villages.



BOÎTE A CORAN EN LAQUE (XVIII[e] SIÈCLE).
(Collection de l'Auteur)

» Quand l'époque du mariage arrive, on donne des festins et des réjouissances pendant plusieurs jours ou semaines (7, 8 à 20 et même 40 jours consécutifs), et cela accompagné des chants, des musiques originales, des danses et des bals où tout le monde s'amuse.

» Les danses à la ronde s'exécutent par les femmes et les hommes à part ou d'une manière mixte, en se prenant les mains et faisant des pas cadencés et rythmés d'après les airs de la musique.

» Les invités sont innombrables et les repas sont servis sous les tentes ou en plein air. Dans la journée, les hommes et les jeunes gens montent à cheval, font des cavalcades extraordinaires et exécutent des manœuvres, simulent des combats et s'exercent pour le jour où ils amèneront la nouvelle mariée.

» Au jour et à l'heure fixés, des hommes et des femmes en grand nombre montent à cheval, et vont du côté de la tribu de la mariée, accompagnés de la musique et des fanfares.

» La distance à parcourir pour se rendre à la tribu de la future mariée varie de une à deux heures, quelquefois même de une à plusieurs journées de marche, et, pendant tout ce temps, les manœuvres et les exercices à cheval ne cessent point d'être exécutés.

» Dans les tribus, quand on donne une fille à marier, le père reçoit une grande somme d'argent, et c'est une richesse que d'avoir dans la maison plusieurs filles, qui, en vérité, font la fortune de leurs parents. La jeune mariée n'apporte de dot que très peu pour le mari, tout le contraire de ce qu'on fait dans les villes. La somme que le mari paie s'appelle *scuir-beha* (prix du lait).

» Les cérémonies religieuses et législatives concernant le pacte d'alliance s'exécutent le jour même que la nouvelle mariée arrive chez ses nouveaux parents.

» Rarement, ce pacte d'union est déjà accompli avant le mariage, et, quand l'heure n'est pas propice, la mariée peut rester quelques jours dans la maison de ses beaux-parents sans qu'il lui soit permis de rencontrer son époux. La nuit, on conduit musique battante la jeune fille dans son appartement ou tente conjugale, et les danses originales ne manquent point d'être exécutées.

» Pendant toutes les cérémonies préliminaires du mariage, le jeune homme n'est pas présent, et il ne fait sa première apparition que le jour où l'on monte à cheval pour aller au-devant de sa femme. Les cavaliers qui l'accompagnent se partagent en deux parties, dont l'une reste avec le nouvel époux et l'autre va rejoindre la mariée, qui s'avance entourée d'un cortège retentissant et tout monté à cheval. Le mari doit prouver sa vaillance en allant, malgré la résistance des cavaliers de son escorte, enlever la voilette que la jeune fille porte sur la tête. Les cavaliers de la mariée poursuivent le ravisseur pour tenter de reprendre ce qu'il a si vaillamment conquis. Si son escorte parvient à le sauver, ces gardes du corps improvisés tireront grand honneur de ce haut fait. Dans le cas contraire, c'est aux partisans du camp adverse qu'iront toutes les louanges, et le futur se trouvera toujours couvert de honte.

» Tous ces exercices et simulacres n'ont d'autre but que de prouver la connaissance parfaite du cavalier dans l'art de la guerre et de faire admirer la beauté de son cheval; aussi choisit-on, dans ce but, le plus agile et le plus fringant des coursiers de la tribu, qui coûte ordinairement plusieurs milliers de francs. »

Toutes ces coutumes, quoique tombées jusqu'à un certain point en désuétude, ne sont pas encore complètement disparues, et il n'est pas rare d'en rencontrer encore de temps en temps.

Les enfants chez les Backhtiaris.

Le sentiment paternel est extrêmement développé chez les Backhtiaris, et dans les interminables voyages qu'ils font, soit pour leurs affaires, soit pour accomplir de saints pèlerinages, c'est presque toujours l'homme qui porte sa progéniture sur les bras. Il faut du reste reconnaître que les Persans, en général, abandonnent volontiers à leur femme leur monture quand ils ont de longues courses à fournir, et on voit se renouveler bien souvent le long des routes l'éternelle scène de la fuite en Egypte : la femme assise sur un âne, tient contre sa poitrine son nouveau-né, tandis qu'à ses côtés marche le mari, appuyé sur un long bâton et réglant son pas sur celui de la monture de son épouse, pour ne jamais la laisser un instant en arrière.

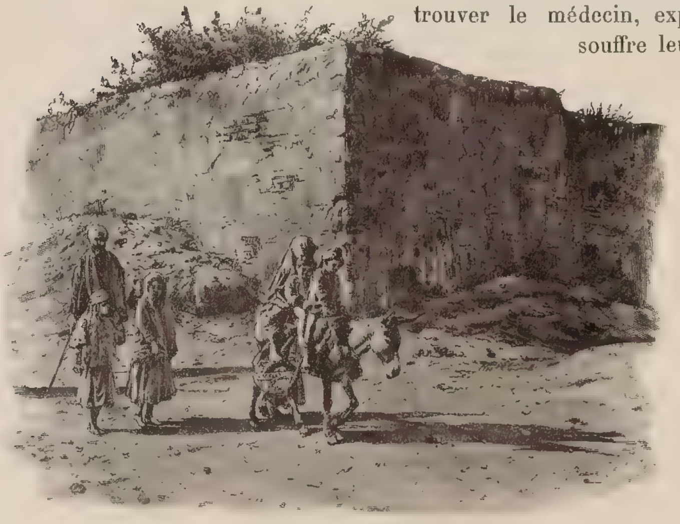
Tout à fait au début de leur vie, les enfants backhtiaris sont fort jolis, d'une conformation saine et vigoureuse; ils ont une physionomie qui ne manque ni de finesse ni de grâce; malheureusement, dès l'âge de trois ans, c'est-à-dire bien peu de temps après le sevrage, les traits commencent à se tirer, le ventre



JEUNE FILLE BACKHTIARI DEVANT L'OBJECTIF.

prend des proportions anormales et la grâce de la jeunesse disparaît complètement.

Les pères se montrent très attentifs pour tout ce qui concerne la santé de l'espoir de leur race. C'est toujours eux qui vont trouver le médecin, expliquent la maladie dont souffre leur petit et se chargent de faire appliquer les ordonnances. Parmi les enfants que j'ai rencontrés et qui ont été amenés près de nous pour recevoir des soins médicaux, le plus grand nombre avaient de l'entérite et de la dyspepsie, provenant de la prodigieuse quantité de riz qu'ils ingèrent journellement. Heureusement pour eux qu'ils ajoutent à cette nourriture une grande consommation de lait caillé, se mettant ainsi en communauté d'idées avec nos savants hygiénistes de la vieille Europe.



JEUNES CAVALIERS FAISANT LEURS DÉBUTS.

Les femmes backhtiaris et l'exercice de la médecine.

L'un des nombreux profits que l'on peut tirer des femmes consiste dans leur exploitation comme médecin ou *hakims*. Cette profession est élevée dans les tribus à la dignité de fonction héréditaire, et s'il arrive à un père de famille de découvrir quelque procédé nouveau de thérapeutique, c'est toujours à sa fille aînée qu'il en fait part, à l'exclusion de ses enfants mâles, considérés comme trop inconstants pour ce travail. Les femmes sont extrêmement habiles pour panser les blessures et extraire les balles.

Les honoraires, payés seulement en cas de succès, sont très élevés. Pour la guérison d'une blessure faite par une arme à feu, un homme pauvre fait volontiers un cadeau de 15 à 20 tomans, tandis qu'un riche donne une somme trois fois supérieure.

Les médecins préparent et fournissent eux-mêmes tous les médicaments, et avec une patience inlassable traitent leurs malades tant qu'il subsiste un espoir, si incertain soit-il. Quand le cas leur paraît désespéré, ils bourrent le nez du moribond avec une pâte formée de plantes aromatiques.

Les quelques remèdes qu'ils emploient sont purement du domaine de l'empirisme. Pour les blessures, ils se servent d'une petite noix de galle trouvée sur une espèce de chêne; pour la dyspepsie, ils font manger du bitume aux malades. Les applications d'animaux vivisectionnés sont fréquentes dans de nombreux cas et particulièrement en cas de méningite. Ils produisent l'effet d'un sinapisme, en raison de la très grande chaleur qu'ils développent pendant quelques instants. Contre la fièvre, on se sert d'infusion d'écorce de saule.

Pour les morsures de serpents, qui sont assez fréquentes, on oblige la personne atteinte à se donner du mouvement, puis on applique sur la morsure le derrière d'une poule en vie ou les entrailles d'une chèvre nouvellement abattue.

Outre ces moyens de thérapeutique, les médecins cherchent à suggestionner leurs clients par tous les moyens possibles : imposition de versets du Coran sur la partie malade, d'amulettes, de charmes, etc... Toutes les pratiques imaginables de la sorcellerie sont communément mises en jeu, quelquefois non sans succès, surtout sur l'esprit des malades.

Les maux d'yeux sont extrêmement fréquents, en raison de l'intensité des rayonnements du soleil sur le sable. D'autre part, les maladies vénériennes, généralement rapportées des lieux de pèlerinage, sont nombreuses; n'étant pas soignées, elles tournent rapidement à l'état chronique et ne sont pas sans exercer une influence très pernicieuse sur les organes de la vue.

Nombreuses sont les maladies de peau provenant du manque de propreté et de la fréquentation de personnes malsaines.



COUPE MAGIQUE EN BRONZE GRAVÉ, EMPLOYÉE POUR LES INCANTATIONS, XIXe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur.*)

Les rhumatismes sont les hôtes habituels des populations nomades, obligées de coucher souvent sur la terre humide.

Au point du vue de la naissance des enfants, il n'existe pas à proprement parler de sage-femme, car on suppose que n'importe quelle voisine est en état de venir en aide à une jeune mère dans ce moment difficile. On ignore complètement le rôle des précautions à prendre à la suite d'une maternité, et souvent, au bout de un ou deux jours, la nouvelle accouchée a repris ses durs travaux

manuels. En tous les cas, le temps de repos ne dépasse jamais une semaine.

Les Backhtiaris considèrent la lâcheté comme une véritable maladie, qu'ils essaient de vaincre par tous les moyens possibles; tantôt, ce sont des amulettes que l'on fixe sur la poitrine de celui qui manque de courage; d'autres fois, c'est un verset du Coran qu'on lui met au cou, et, si ces tentatives préliminaires sont insuffisantes, on oblige le patient à visiter un cimetière la nuit de la pleine lune et de passer sept fois sous le corps d'un des lions de pierre sculptée qui recouvre la tombe d'un brave guerrier. Nous n'avons jamais su si ce dernier moyen était plus efficace que les précédents, et nous préférons, en cette circonstance, nous en rapporter à l'adage populaire qui dit qu'en telle occurrence il n'y a que la foi qui sauve.



UN SEYIDE.

La religion chez les Backhtiaris. Les Backhtiaris ne sont pas aussi éloignés des choses de la religion qu'on a bien voulu le dire. Etant donné leur pauvreté et surtout le peu de stabilité de leur existence, ils n'ont comme mosquées que d'assez misérables huttes de terre, dont le sol est recouvert de nattes. Sans avoir des idées bien nettes de ce qui constitue une croyance, ils ont cependant certaines notions sur le ciel et l'enfer, sur le jugement dernier et sur la vie future. Ils ont foi en l'existence et en l'unité de Dieu, mais ils considèrent plutôt la divinité comme la personnification du destin aveugle auquel ils auront des comptes à rendre.

Suivant eux, l'esprit va au ciel ou en enfer, suivant ses travaux dans la chair; mais quelques-uns disent qu'il y a une place intermédiaire entre les deux, une sorte de purgatoire qu'ils appellent *Barjakh*, où l'âme de ceux qui sont morts en état de péché subit une épreuve, avec la possibilité d'un rachat après un délai plus ou moins long.

Ils reconnaissent la valeur des prophètes et placent naturellement en première ligne Mahomet et Ali. Pour eux, Moïse est un législateur et Jésus un guérisseur.

Les fautes qu'ils considèrent comme les plus graves sont celles qui ont trait

à la guerre, telles que la poltronnerie, la désertion, la désobéissance à un chef, la dénonciation d'un homme de leur tribu et l'homicide. Par contre, les vertus qu'ils prisent par-dessus tout sont la bravoure, la promptitude à se rendre à l'appel du chef lorsque la tribu est attaquée, enfin la charité sous toutes ses formes.

Ils admettent également la sanctification par les pèlerinages.

Les cérémonies funèbres.

Son Excellence Hadji-Ali-Gholi-Khan nous a donné, en ce qui concerne le deuil et les cérémonies mortuaires, quelques détails fort intéressants, que nous ne pouvons faire mieux que de transcrire ici.

« Le deuil dans les tribus diffère par quelques points de celui des villes, et dans les tribus même d'après les différentes classes de la société et le degré de fortune.

» Nous mentionnerons ici seulement le deuil des tribus, dans la classe fortunée.

» Quand quelqu'un est sur le point de mourir, tous ses parents, amis, connaissances, presque tous les membres notables de la tribu, et même ceux des tribus attachées ou voisines, hommes et femmes, viennent entourer le moribond jour et nuit et attendent le trépas. Aussitôt que la mort a fait son œuvre, un grand cri s'élève parmi les femmes, et ce cri, poussé par tous les poumons féminins, d'un seul coup, est le signe que tout est fini. Alors les hommes commencent à pleurer haut, en compagnie des femmes, et se retirent de la chambre mortuaire, y laissant les femmes seules. Celles-ci continuent à pleurer et récitent à haute voix des poésies funèbres et des oraisons.

» Les frais occasionnés par l'arrivée et le séjour de toute cette foule sont à la charge de la famille du défunt.

» Le mollah qui doit présider à la levée du corps étant arrivé, on étend le cadavre sur une sorte de brancard, sur un lit de fer personnel ou encore sur une riche litière, et on le couvre d'un cachemire de grand prix, en y ajoutant les ornements nécessaires. Le cortège se forme alors de tous les assistants des deux sexes, qui affichent sur eux les signes du deuil. Les hommes, dont le col de chemise est dénoué, s'entourent le cou de châles très riches, improvisés pour l'occasion ou déroulés simplement de leur taille, qui porte ordinairement ce supplément de vêtement usité encore dans les tribus en guise de ceinture.

» Des chevaux caparaçonnés accompagnent le cortège, et, parmi ces chevaux, il y a la plus belle bête du défunt, sur la selle de laquelle on a ajusté les armes du maître mises en revers et à l'envers en signe de deuil. Le cortège effectue le trajet tout en pleurs et lamentations.

» Les femmes s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements, s'égra-

tignent le visage et se jettent la tête contre le sol, tout cela au milieu des chants et des musiques originales et funèbres.

» On arrive au bord d'une rivière ou d'un ruisseau, qui se trouve dans le voisinage, on y lave le corps et on le conduit jusqu'au cimetière, où on l'enterre après avoir accompli la prière usuelle et quelques autres petites cérémonies religieuses. Sur la tombe refermée on dresse un trophée des armes du défunt, autour duquel les guerriers de la tribu dansent le *chapi*, tandis qu'à quelque distance les femmes se lamentent en gémissant.

» Dans les cas particulièrement tragiques, on voit les épouses du défunt couper leurs longues nattes de cheveux, les jeter à terre et les piétiner ensuite avec frénésie. La chevelure ainsi sacrifiée est, après la cérémonie, attachée au mausolée.

» On allume sur la tombe un feu continuel qui dure trois nuits, mais les gens fortunés y allument une certaine quantité de lumières et y installent des liseurs du Coran, qui font la lecture pendant tout ce temps.

» L'enterrement terminé, les maîtres du deuil, c'est-à-dire les proches parents du défunt, reçoivent, dans la maison ou dans une grande tente, tous les visiteurs qui arrivent de toutes parts, et ce personnel nombreux est invité pour les repas qui sont d'une magnificence extraordinaire.

» La musique funèbre, les chants, les épopées en l'honneur du mort, chantées par les femmes, continuent pendant tout le cours de ces cérémonies qui durent ordinairement jusqu'à quarante jours.

» A la fin de la semaine et au quarantième jour, aussi bien qu'à la fin de chaque année, on célèbre de semblables cérémonies auxquelles assistent une multitude innombrable, et dans lesquelles de grands repas sont servis pour tout le monde.

» Un délai de quatre mois est accordé aux gens qui ont été en retard pour venir témoigner leurs condoléances.

» Les vêtements de deuil se portent jusqu'à un an.

» Les corps sont enterrés simplement enveloppés dans un linceul et sans objet mobilier. On place sous la tête du cadavre une pierre large et plate qui lui sert d'oreiller, et les tombes sont toujours orientées de façon à ce que le défunt ait les yeux tournés vers La Mecque. »

Les cimetières backhtiaris. Suivant une ancienne tradition autrefois générale à toute la Perse, les Backhtiaris ont coutume d'élever au-dessus du tombeau des chefs les plus braves une sorte de mausolée figurant un lion sculpté, d'une façon toute schématique, dans un bloc de pierre. Pour marquer le courage du défunt, des armes, épées, sabres, pistolets, et même de nos jours des revolvers, sont gravés sur les flancs de l'animal.

Les tombes des femmes se distinguent des autres en ce que sur la pierre funéraire se trouve grossièrement représenté soit un peigne, soit une quenouille.

Les cimetières sont bien entretenus et placés toujours à l'extrémité des villages, sur l'une des routes les plus fréquentées; cette disposition permet à ceux qui reviennent de pèlerinage d'adresser une prière, en passant, pour le repos de l'âme des trépassés qui dorment là de leur dernier sommeil.

Les prières sont des formules arabes que les gens répètent de confiance, mais sans en comprendre aucunement le sens.

La croyance veut que les femmes n'aient pas besoin de suivre aucune religion, car, étant d'une espèce notoirement inférieure à celle des hommes, elles ne doivent pas ressusciter un jour à venir.



LE CIMETIÈRE DE DJOUNOUGOUN.

Les manifestations les plus habituelles de la religion chez les Backhtiaris, de même que chez les Persans, consistent dans les pèlerinages ou visites aux Imamzadehs, c'est-à-dire aux tombeaux de saints : les fidèles espèrent ainsi effacer d'un même coup bien des peccadilles, et surtout obtenir des avantages sur leurs ennemis.

L'agriculture chez les Backhtiaris. Le grand secret de la fertilité des champs dans cette région réside dans le soin constant avec lequel sont faites les irrigations. En automne, les agriculteurs font leurs labours, formés de longs sillons étroits que viennent couper par place, à angle aigu, d'autres lignes tracées en diagonale. A l'exception des champs destinés à la culture des melons, qui demande des soins particuliers, les paysans s'abstiennent de fumer les terres autrement qu'en laissant, au moment de la récolte, une longueur de 15 à 20 centimètres de chaume, qui est ensuite enfoui dans la terre au moment du labour. Dans les endroits où on ne peut retourner la terre à l'aide d'une charrue, on se sert de la longue bêche en forme de cœur, qui est mise en action

par deux ouvriers. On rencontre toutes sortes de cultures dans cette contrée; dans les hautes vallées, on trouve du blé et de l'orge, tandis que dans les vallées plus basses et humides on récolte le riz et le coton. Les meilleurs terrains sont réservés à la culture des melons, des concombres et surtout des pavots, destinés à fournir l'opium si recherché par les peuples d'Orient.

Le sol backhtiari est divisé entre les tribus, et chacune ensuite répartit le terrain entre les différentes familles qui la composent. En général, cependant, on estime que la terre appartient à celui qui a fait les frais nécessités par l'adduction des eaux.



NOMADES DANS LEUR QUARTIER D'ÉTÉ.
AU PREMIER PLAN BARATTE POUR LA FABRICATION DU BEURRE.

Les irrigations. Dans cette contrée, l'eau est assez abondante pour qu'on ne soit pas obligé de la mesurer parcimonieusement au printemps et à l'automne; et il n'y a qu'au moment des plus fortes chaleurs que la distribution du liquide fécondant est placée entre les mains d'un *mirab* ou officier des eaux, qui l'alloue aux villages à tour de rôle et suivant l'importance des cultures. Quelquefois, les *ketchudas*, ou maires des villages, se partagent la provision de leur vallée sans l'aide d'un *mirab*, car celui-ci ne se montre pas toujours aussi exempt de partialité qu'on pourrait le souhaiter, et, quand un riche village lui offre un petit cadeau, l'eau lui est, en échange, délivrée plus souvent qu'à son tour.

En théorie, l'eau doit être soigneusement divisée et mesurée par *tashts*, chaque *tasht* étant l'équivalent de l'emploi de l'approvisionnement d'eau pendant onze minutes. Cet espace de temps est mesuré d'une façon assez singulière à l'aide d'une sorte de clepsydre. L'appareil consiste en un bol de cuivre, percé au fond d'un trou de la grosseur d'une aiguille, et placé à la surface de l'eau contenue dans un grand baquet. Le *tasht* représente le temps que met la tasse pour couler à fond. La distribution d'eau est régularisée par le nombre de *tashts*, auquel chaque artisan a droit, qui est calculé suivant l'importance de sa cul-





La principale rue du village de Djounougoun

ture. L'eau est envoyée soit dans la journée, soit la nuit une fois tous les dix jours, et les distributions sont toujours alternées; autrement il y aurait vite querelle, l'irrigation nocturne étant de beaucoup la préférée, tant à cause de la fraîcheur de l'eau qu'en raison de l'évaporation qui est nulle pendant le parcours que le liquide doit accomplir pour arriver au champ d'irrigation.

De la propriété. Le paysan jouit en sécurité des terres qui lui sont allouées tant qu'il en paie régulièrement la rente, qui, généralement, est fixée aux deux tiers de la récolte; cependant, sur les terres moins bonnes, cette rente est réduite au tiers. Toutefois, le système d'arrentement est multiple et varie aussi suivant que le propriétaire fournit ou non la semence.

Au point de vue des pâturages, il existe des droits d'usage et de coutume consacrés par une constante tradition. On peut cependant considérer la pâture comme à peu près libre, ce dont profitent les *chervadars*, qui convoient ces interminables files de chameaux transportant des marchandises de toutes sortes, depuis le golfe Persique jusqu'à Ispahan et Téhéran.



GROUPE DE FEILIS LOURS DANS LEUR COSTUME NATIONAL.

Division politique des Backhtiaris. Au point de vue politique, les deux principaux partis qui, pendant longtemps, se sont trouvés en présence et en compétition pour le pouvoir suprême sur la race backhtiari, étaient la tribu des Haft-Lang (c'est-à-dire sept pieds) et celle de Chehar-Lang (c'est-à-dire des quatre pieds).

Cette appellation a une origine assez curieuse. On raconte, en effet, que, lors de l'établissement des Backhtiaris dans les provinces persanes, la tribu entière était venue de Syrie sous la conduite d'un chef unique, qui se trouvait à la tête d'une double famille, l'une se composant de sept fils, tandis que l'autre n'en comprenait que quatre. A la mort du père, les descendants luttèrent pour la suprématie et se divisèrent en deux camps bien distincts, qui prirent les dénominations que nous indiquons plus haut.

D'autres écrivains soutiennent que ce titre provient de la différence de position au point de vue de la perception de l'impôt : la tribu la plus pauvre, possédant les terres les moins fertiles, n'était tenue qu'à donner le septième de son revenu, tandis que l'autre tribu, plus riche, possédant de nombreux villages et des champs abondamment irrigués, devait remettre au chef suprême le quart des revenus de la tribu.

Quelles que soient les raisons des dissensions entre ces deux partis, les luttes entre eux furent de tout temps très violentes, et la partie nomade de ces tribus, dans ses déplacements annuels, manquait rarement l'occasion de saccager les champs de ses adversaires, ce qui lui attirait pour l'année suivante d'identiques représailles.

Mohammed-Taki-Khan. Entre 1830 et 1840, le chef d'une subdivision des Chehar-Lang parvint, grâce à son habileté et à ses qualités remarquables, à se faire reconnaître comme souverain maître de la tribu entière et aussi d'une partie de la tribu des Haft-Lang qui, oubliant les griefs anciens, se rangea sous ses ordres. La renommée de ce chef, Mohammed-Taki-Khan, parvint jusqu'au Shah Mohammed-Ali qui, craignant pour son pouvoir, le combattit et l'obligea à faire sa soumission.

Mohammed-Taki-Khan était un homme d'une réelle envergure, aussi brave guerrier qu'administrateur intelligent; par l'exemple de sa vie privée, il donnait à tous un exemple fort louable. Il se montra impitoyable dans la répression du brigandage qui sévissait dans cette contrée et chercha à rendre plus sédentaires ses concitoyens, en leur inculquant des principes de commerce et d'industrie. Enfin, son commandement s'étendait sur une douzaine de mille hommes, dont près de quatre mille cavaliers.

Un tel état de prospérité ne pouvait manquer de porter violemment ombrage au Shah qui, en 1840, le déclara *yaghi*, c'est-à-dire en rébellion, et envoya contre lui une armée commandée par Manucheher-Khan, qui avait acquis dans le gouvernement d'Ispahan une réputation de sévérité sans merci. Ce fut au commencement de l'année 1841 que ce général fit irruption au milieu des collines backhtiaris; par un acte de mauvaise foi, les envahisseurs parvinrent à se saisir de la famille de Mohammed-Taki-Khan, qui, lui-même, serré de près, finit par se rendre à condition qu'il aurait la vie sauve. Mais au lieu de lui laisser la liberté, ainsi que la chose avait été jurée sur le Coran, il fut chargé de chaînes et envoyé à Téhéran, où il mourut en 1851. Ses frères et ses fils disparurent tous d'une façon plus ou moins tragique.

Jafir-Gholi-Khan. Avec la disparition de ses chefs, la tribu de Chehar-Lang reçut un coup fatal dont elle ne se releva plus jamais. Actuellement, c'est la tribu des Haft-Lang qui a la suprématie, qu'elle détient depuis la chute

de Mohammed-Taki-Khan. En effet, au moment de la défaite de ce chef, Jafir-Gholi-Khan fut reconnu comme *Ilkhani*, c'est-à-dire comme chef suprême de toutes les tribus backhtiaris. Ce ne fut pas sans effusion de sang qu'il atteignit ce poste élevé, car on rapporte que, pour déblayer le chemin devant lui, il fit périr quatorze de ses parents, parmi lesquels son propre frère. Jafir-Khan ne



TYPES DE BACKHTIARIS.

tarda pas à entrer en conflit avec le gouvernement persan, et, pour sauver sa vie, il dut se retirer dans la place forte de Diz, où il fut assiégé sans succès.

Hussein-Gholi-Khan. Aussitôt après sa fuite, Kelb-Ali-Khan, de la tribu des Duraki, prit le commandement des Backhtiaris, mais son autorité eut peu de durée, car, en 1850, il fut assassiné par le propre fils de son prédécesseur, Hussein-Gholi-Khan, qui, rapidement, gagna la confiance de ses concitoyens et garda pendant trente ans un pouvoir indiscuté sur les tribus, qu'il administra du reste remarquablement bien : il refréna le brigandage, assura la sécurité des routes des caravanes, construisit même des caravansérails.

En juin 1882, Hussein-Gholi-Khan, qui avait eu le malheur de déplaire à Zil-es-Sultan, fut appelé à Ispahan par ce dernier, qui le fit poignarder en sa présence.

Le défunt laissait six enfants mâles : Isfendiar-Khan, Nejef-Gholi-Khan, Amir-Gholi-Khan, Hadji-Ali-Gholi-Khan, Khosru-Khan et Yusuf-Khan. Isfendiar-Khan, le fils aîné de la victime, fut lui-même arrêté et jeté en prison, où il resta pendant six années.

Administration des tribus backhtiaris : L'Ilkhani et l'Ilbegi.

Il y a trois postes officiels associés pour le gouvernement des tribus backhtiaris : l'*ilkhani*, ou commandant en chef, l'*ilbegi*, ou commandant en second, et le *hakim*, ou gouverneur de la région de Chehar-Mahal.

Ces postes, quoiqu'ils ne soient jamais conférés qu'à un candidat appartenant à la famille gouvernante backhtiari, sont soumis à l'investiture du Shah. Ils sont renouvelables tous les ans, comme tous les grands offices, mais peuvent être prorogés indéfiniment.

L'*ilkhani* est responsable du tribut annuel, qui se monte à environ 2 tomans par famille ; il doit en outre assurer le bon ordre dans la contrée qu'il administre.

Le khan.

Au-dessous de ces offices est celui de *khan*. C'est le chef d'une des nombreuses subdivisions des tribus backhtiaris ; son office est strictement héréditaire, quoiqu'il ne se transmette pas nécessairement au fils aîné. Le



GROUPE DE KHANS BACKHTIARIS.

khan est le gouverneur et pratiquement le despote de sa tribu : chaque homme doit se tenir à sa disposition. Il jouit donc d'une autorité suprême et, quand l'*ilkhani* est un homme faible, il est complètement indépendant, à l'exception de ce dont il est redevable au Shah de Perse.

Le ketchuda.

Au-dessous du *khan*, et directement sous sa dépendance, se trouve le *ketchuda*, ou chef d'un groupe de familles ; il est l'organisateur des migrations annuelles et rend la justice dans son groupe sur le fait des petits délits ; pour les crimes plus importants, il doit faire un rapport au *khan*. C'est lui qui, conjointement avec son supérieur hiérarchique, recueille l'impôt et transmet les ordres parmi les familles de son groupe.

L'office de *ketchuda*, qui était autrefois électif, tend de plus en plus à devenir héréditaire dans les tribus backhtiaris.

Le tribut du Shah de Perse.

En dehors des redevances en argent, le Shah réclame le droit de lever un cavalier et deux soldats à pied par groupe de dix familles, mais, en pratique, il est beaucoup plus modeste et se contente seulement de mobiliser deux troupes de quelques centaines d'hommes



CAVALIERS BACKHTIARIS PASSANT UNE REVUE.

chacune. Une d'elles réside à Téhéran, plutôt comme un otage de la bonne conduite de la tribu que comme une augmentation de la force combattante; la seconde reste dans les montagnes backhtiaris. Ces troupes sont commandées par des membres de la famille du chef suprême. Elles sont équipées et montées par les soins de l'*ilkhani*, mais sont appointées par le Shah, sous forme de diminution de l'impôt qu'il tire généralement du pays.

Pour encourager l'esprit guerrier dans les tribus, on protège les « rapsodes » et autres bardes, qui racontent au peuple de longues histoires commémorant les hauts faits des héros, histoires dans lesquelles le meurtre est souvent glorifié. Par ce moyen, on entretient chez tous ces hommes simples un levain de révolte, qui en fait bien plutôt des gens dévoués à leurs chefs directs que de fidèles sujets du

Shah de Perse : celui-ci n'est le plus souvent considéré que comme un souverain dont l'autorité est parfaitement négligeable.

Les successeurs d'Hussein-Gholi-Khan.

Après l'assassinat d'Hussein-Gholi-Khan, en 1882, son second frère, Imam-Gholi-Khan, fut nommé *ilkhani*, et le troisième devint *ilbegi*. Les autres membres de la famille furent retenus comme otages à Téhéran.

Avec la chute de Zil-es-Sultan, en février 1888, vint un retour de fortune; Isfendiar-Khan fut mis en liberté et pris sous la protection du Shah. Son oncle, Imam-Gholi-Khan, fut déposé, Reza-Gholi-Khan reçut sa place et Isfendiar devint *ilbegi*. L'*ilkhani* disgracié refusant d'évacuer sa position, ses rivaux heureux, avec l'aide des troupes persanes, marchèrent contre lui, tombèrent sur ses partisans à Chaghkhor et l'obligèrent à fuir. Isfendiar sortit du combat porteur du titre de Samsam-es-Sultaneh, c'est-à-dire l'Epée de l'Etat.

En 1890, les trois chefs furent mandés à Téhéran à l'occasion de No-Ruz; la roue de fortune ayant décrit une révolution en arrière, Imam-Gholi-Khan fut réinstallé en qualité d'*ilkhani*, Isfendiar restant *ilbeji*, pendant que Reza-Gholi-Khan devenait gouverneur du district de Chehar-Mahal.

Le district de Chehar-Mahal.

C'est dans ce district que nous nous trouvons actuellement en qualité d'hôtes de S. Exc. Hadji-Ali-Gholi-Khan, serdare Assad backhtiari. Cette contrée, située au sud-ouest d'Ispahan, comprend tous les vastes plateaux situés entre le Zendeh-Rud au nord, le Karun au sud, le Tang-i-Ghezi à l'ouest, tandis qu'à l'est elle s'étend presque jusqu'à la route d'Ispahan à Chiraz.

CHAPITRE XV

Djounougoun. — Retour à Ispahan

Le palais de Hadji-Ali-Gholi-Khan. — Le village de Djounougoun. — Une consultation médicale. Les dépendances du palais de Hadji-Ali-Gholi-Khan. — Départ de Djounougoun. — Curieuse rencontre. — Chez Fathola-Khan. — Retour à Tchalé-Choutour. — Une fâcheuse acquisition pour notre caravane. — Chute du fourgon dans le Zendeh-Rud. — Un village inhospitalier. — Retour à Ispahan. — Notre « home » à Ispahan. — Une visite à Djoulfa. — Un collège français d'enseignement secondaire. — La chapelle des Lazaristes français. — Les antiquaires de Djoulfa. — Une fête religieuse à Ispahan. — Visites du prince d'Abidja et du R. P. Demuthe. — Le palais des Miroirs et le Haft-Dest. — Sur l'avenue Chehar-Bagh. — Préparatifs de départ. — La chasse au faucon.

Dimanche 20 octobre. — Il est bien tard dans la matinée quand nous nous réveillons dans le somptueux appartement que le Serdare a mis à notre disposition, et la vue de ce décor tout européen nous apparaît comme en rêve.

Certes, la couleur locale en souffre un peu, mais on ne peut manquer d'admirer ces boiseries merveilleusement travaillées, dans lesquelles sont ménagées de hautes portes qui ne se trouveraient pas déplacées dans le plus soigné des salons parisiens.

Sur le coup de midi, on nous apporte un somptueux déjeuner, symétriquement rangé sur un immense plateau de cuivre étamé, qui mesure au moins 1 mètre 50 de diamètre. Tous les plats sont recouverts de leur haut couvercle

conique, qui rappelle par sa forme le casque des anciens guerriers persans.

Dans sa munificence, notre hôte ne nous a pas envoyé moins de sept plats différents, parmi lesquels figurent un certain nombre contenant du *pillau* assaisonné de façons diverses. Il y a, en outre, quatre grands bols remplis d'eau sucrée et parfumée. Vraiment, nous ne sommes pas dignes de cette boisson tout orientale, et nous allons quérir nos timbales et notre théière, en demandant au respectable maître d'hôtel, coiffé d'un haut bonnet d'astrakan, de vouloir bien nous faire confectionner la blonde boisson également chère aux Russes et aux Persans.



LE PALAIS DE S. EXC. HADJI-ALI-GHOLI-KHAN, A DJOUNOUGOUN.

Dans l'après-midi, le frère du Serdare, Son Excellence le Salar, nous fait demander à quelle heure il nous conviendra de le recevoir. Nous sommes à la disposition de notre hôte, répondons-nous de suite, et plus il hâtera sa venue, plus nous serons dans la joie. Après un entretien de près d'une heure, où les mêmes sujets sont toujours traités, nous allons faire une promenade dans le village de Djounougoun, qui s'étend tout autour de la demeure seigneuriale.



LES JARDINS DU PALAIS DE HADJI-ALI-GHOLI-KHAN, A DJOUNOUGOUN.

Le village de Djounougoun.

Cette agglomération de maisons ne diffère en rien des autres villages backhtiaris que nous avons déjà visités; ce sont les mêmes toits plats formés de branchages. Dans les maisons riches, une cour limitée par un mur d'enceinte permet aux habitants de vaquer à leurs occupations loin de l'œil indiscret des passants.

Tout autour du village s'élèvent de hautes montagnes, dont les dernières assises sont formées de rochers gris foncé, dénommés pudding, qui, de place



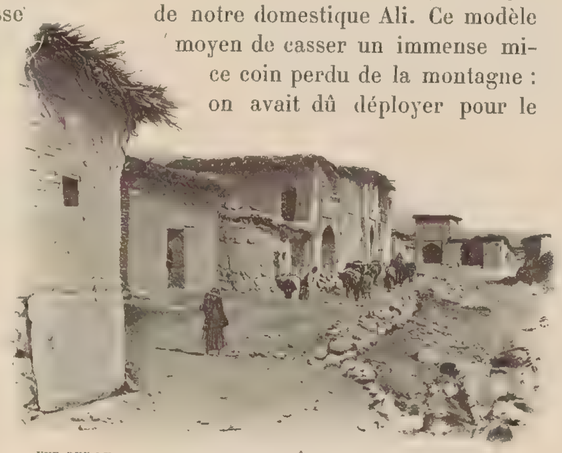


Vue générale du village de Djounougoun

en place, donnent asile à de petites coulées de terre où la végétation doit être merveilleuse au printemps. A cette saison d'automne, on aperçoit seulement quelques petites fleurs violettes de colchique, qui viennent jeter leur note gaie au milieu du sombre décor qui l'accompagne.

Après avoir regardé un beau coucher de soleil, nous regagnons notre demeure où nous attend notre souper solitaire, car, malgré la grande affection que nous témoigne notre hôte, les convenances ne lui permettent pas de venir partager notre repas.

Lundi 21 octobre. — Journée de calme et de repos, qui n'est signalée que par une nouvelle maladresse de notre domestique Ali. Ce modèle des serviteurs trouve le moyen de casser un immense miroir apporté d'Europe dans ce coin perdu de la montagne : Dieu sait combien d'efforts on avait dû déployer pour le soustraire aux terribles cahots de la route et l'amener intact jusqu'ici !..... Bien vite, nous allons faire notre confession au maître de céans. Celui-ci, avec l'exagération qui fait le charme du langage oriental, nous déclare que toute la maison est à notre disposition, que nous pouvons tout casser, tout briser, et que plus nous commettrons de dégâts, plus il aura de joie, car ce sera un signe d'amitié et de confiance que nous lui donnerons.



UNE RUE DU VILLAGE DE DJOUNOUGOUN CÔTOYANT UN TORRENT DESSÉCHÉ.

Une consultation médicale.

Ici, tout Européen est considéré comme un médecin, aussi ne tarde-t-on pas à amener à mon compagnon, M. Vinchon, des clients qu'il faut absolument soulager. C'est tout d'abord un amour de petit *Batshah ;* il est brun comme un corbeau, ses cheveux tombent en broussailles sur son front, et il a deux yeux noirs très grands, un peu humides, que la fièvre rend encore plus brillants : une bonne dose de quinine et voilà notre client satisfait.

Pour quelqu'un ayant le loisir de séjourner un peu ici, il y aurait de curieuses études à faire; en effet, quand les voiles sont relevés, on aperçoit de bien jolies têtes de jeunes filles et de jeunes femmes. Ces dernières conservent encore le teint hâlé du désert, souvenir de cette vie

nomade qui contribue plus qu'aucune autre raison à conserver le caractère de la race.

J'ai encore présents à la mémoire les traits réguliers d'une femme qui est venue demander quelques conseils médicaux pour une situation que la fatigue et les privations ont amenée à un état voisin de la débilité. Elle possède de beaux longs sourcils qui se rejoignent presque à la naissance du nez, donnant à tout son visage un caractère un peu dur, mais qui ne manque pas d'élégance; ses yeux sont sombres et profonds, malheureusement entourés de cercles aux reflets jaunes dûs autant au soleil qu'à la fatigue de l'âge. De grosses mèches de cheveux encadrent sa figure, que, par un mouvement instinctif, elle cherche encore à cacher dans les plis du long voile qui l'entoure tout entière. Le haut du corps est couvert d'un long corsage de velours qui descend sur un large pantalon d'un bleu sombre. Elle marche pieds nus, et ce n'est certainement pas par misère, car les bijoux d'argent, les sequins et les amulettes qui, de place en place, jettent sur son costume quelques points brillants, montrent bien qu'elle appartient à l'aristocratie du village.



JEUNE FILLE BACKHTIARI VENUE EN CONSULTATION MÉDICALE DANS NOTRE CAMPEMENT.

C'est une personne de race, on le voit à ses mains aux longs doigts effilés, qui ne semblent guère faites pour les durs travaux de la terre.

Mais voici qu'on amène une autre cliente; c'est une fillette d'une dizaine d'années à peine; il paraît, du reste, qu'elle est fort avancée pour son âge, et c'est sans aucune timidité qu'elle répond aux questions de mon compagnon, le docteur Vinchon. Ses traits sont plus épais que ceux de la femme que nous avons vue tout à l'heure, et il semblerait que quelque bel esclave noir ait entré jadis sous la tente de sa mère.

Cette jeune Backhtiari, qui est conduite par son père, comprend fort bien la plaisanterie; mais, quand nous lui proposons de l'emmener dans le *Faranghistan*, elle se contente de rire en montrant de belles dents blanches bien alignées, et elle nous déclare qu'elle ne veut pas quitter le village où elle est née et où vivent tous les siens.

Les dépendances du palais de Hadji-Ali-Gholi-Khan.

On nous présente à la fin de la journée les fils du Serdare; ils sont au nombre de huit, et on sent déjà toute l'influence qu'a exercée sur eux la civilisation européenne, dans laquelle leur père s'est occupé avec tant d'intelligence et de tact à choisir ce qu'il pouvait y avoir de meilleur.

C'est notre dernier jour à Djounougoun; nous en profitons pour visiter les jardins qui avoisinent le palais dans lesquels on a soigneusement acclimaté tous les arbres et toutes les plantes qui, par leur beauté ou leur utilité, pouvaient ajouter à l'agrément de cet endroit.

Des pièces d'eau aménagées avec art permettent d'entretenir la fraîcheur; les plus jolies fleurs annuelles de nos jardins sont ici largement représentées et leur coloris semble plus éclatant que chez nous.

Tout proche de l'enceinte du palais se trouve un vaste bâtiment construit en terre, au centre duquel est ménagée une grande cour : ce sont les écuries du Serdare; il y a place pour une soixantaine de chevaux, tandis que l'étage supérieur est réservé aux logements des serviteurs, cochers et palefreniers.

Du toit de la maison, on a une vue amusante sur les chaumières groupées tout autour.

Départ de Djounougoun.

Mardi 22 octobre. — Il faut partir de très bonne heure, de façon à faire vaillamment nos deux étapes et à arriver pour coucher à Tchalé-Choutour, avant que le soleil n'ait complètement disparu de l'horizon.

Pour rentrer à Ispahan, il y a, paraît-il, deux routes; mais, dans l'incertitude des surprises que peut nous réserver un chemin inconnu, nous préférons reprendre la piste par laquelle nous avons accédé jusqu'ici.

Prêts avec le soleil levant, nous devons attendre de longues heures que les bagages soient chargés et les voitures attelées; puis, quand il ne reste plus qu'à donner le signal du départ, on s'aperçoit qu'un de nos cavaliers, Isaac Khan, n'a pas encore fait son apparition. Nous supposons naturellement que ce retard est dû aux dernières effusions inséparables d'un départ qui peut être le prélude d'une séparation de plusieurs années; malheureusement, quand notre cavalier revient, nous apprenons que son absence est due à des raisons beaucoup plus prosaïques : il attendait tout simplement sa paie, qui ne lui avait pas été faite depuis plusieurs mois..... Nous savons qu'en Perse, quand il s'agit de paie, c'est toujours fort long, et il faut s'estimer bien heureux quand l'attente est couronnée d'un bon résultat.

Nous sommes maintenant à 2000 mètres d'altitude, et il fait un froid assez piquant, car il n'y a que 7 degrés au-dessus de zéro. Habitués depuis plusieurs mois à une température élevée, on grelotte littéralement. Les mêmes paysages

se déroulent sous nos yeux, et il semble maintenant que la route est plus courte, car chaque pas de nos chevaux nous ramène vers la France.

Curieuse rencontre. Subitement, nous voyons notre cavalier, Isaac Khan, s'agiter d'une façon aussi insolite que désordonnée; c'est qu'il vient d'apercevoir son ex-beau-père, celui de qui il a acheté pour 100 tomans cette pseudo-femme, qu'il lui a restituée avec tant d'empressement. Il le salue d'un *peder soukhteh* retentissant, en ajoutant « fusil, cartouche, etc..... », ce qui laisse à supposer des intentions homicides, dont je le crois du reste parfaitement incapable.

A quelques farsakhs de là, nous rencontrons deux personnages aux allures bizarres; c'est, paraît-il, un derviche à la fois pitre et danseur, ce qui ne l'empêche pas d'être un saint homme dans ses moments perdus. Il nous fait demander la permission de nous régaler d'un spectacle qui, pour n'être point gratuit, n'en fut pas moins étrange au milieu de ce désert. Notre homme, en effet, chante sur un ton plaintif une sorte de rapsodie, qu'il souligne d'une mimique des plus expressives. Ses bras et ses jambes se contorsionnent, son cou semble s'allonger démesurément et sa figure prend les expressions les plus cocasses qu'on puisse imaginer. Sa pantomime est accompagnée au son du tambour, que frappe en cadence un jeune enfant qui l'accompagne.



MIME ET MUSICIEN AMBULANTS DONNANT UNE REPRÉSENTATION EN PLEIN DÉSERT.

Chez Fathola-Khan. Vers le milieu du jour, nous nous retrouvons à Shoureckjian, mais, avant d'accepter la très aimable hospitalité de Fathola-Khan, nous avons eu soin de nous lester d'un déjeuner confortable, après lequel les sucreries et les friandises diverses, dont il nous bourre, se trouvent fort bien venues.

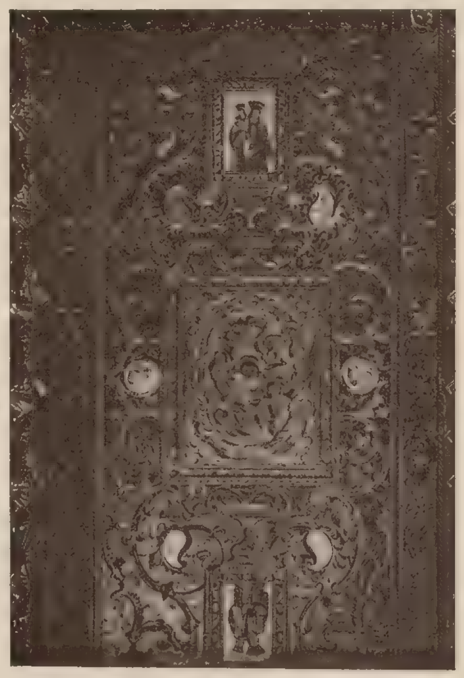
Par une attention délicate, Fathola-Khan a fait réparer la route, et nous pouvons circuler sans courir le danger de voir une partie de nos bagages enlisés dans quelque fossé boueux.

Soit pour nous mystifier, soit peut-être de bonne foi, Fathola-Khan nous montre une statuette qui, dit-il, a été retirée de la terre à une très grande profondeur. C'est un simili-bronze de pacotille intitulé « Le Houx », qui est

d'un art moderne bien inférieur. Du reste, il est parfaitement inutile de chercher à démontrer à son propriétaire que ce pseudo-objet d'art n'a pas la moindre valeur; il lui attribue, en effet, un si grand intérêt qu'il en a fait faire une certaine quantité de moulages pour les répartir dans les diverses pièces de son palais.

Retour à Tchalé-Choutour.

Nous repartons vers deux heures de l'après-midi, pour recommencer les ascensions qui doivent nous amener en haut du col, d'où l'on aperçoit dans le lointain la petite ville fortifiée de Tchalé-Choutour. La descente s'effectue ensuite sans incident, et nous nous retrouvons presque chez nous quand nous faisons, vers la chute du jour, notre entrée dans la maison de Khodaram-Khan, où nous avons été si bien traités lors de notre arrivée.



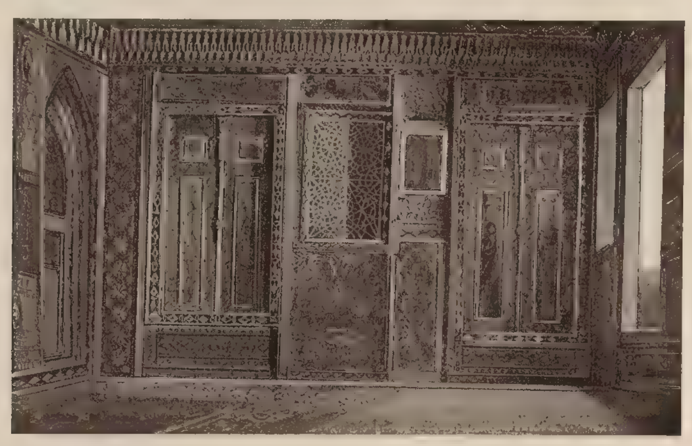
DÉTAILS DU PLAFOND ET DE LA CORNICHE DU SALON D'HONNEUR DE KHODARAM-KHAN, AU VILLAGE DE TCHALÉ-CHOUTOUR.

Le maître du logis est malheureusement absent, et on ne sait où se trouve la clef qui ferme le lourd cadenas du logis réservé aux hôtes. Sans la moindre hésitation, les serviteurs brisent les petits colliers en fer auxquels est fixée la fermeture, et nous retrouvons là, avec satisfaction, les deux chambres confortables dans lesquelles nous nous sommes reposés il y a quelques jours à peine.

On nous montre une partie non encore aperçue des anciens appartements de ce palais dont, lors de notre passage, nous avions vu seulement le salon d'honneur. Il y a là une charmante petite pièce, au centre de laquelle se trouve un grand bassin creusé dans un seul bloc de pierre; tout autour se trouvent des colonnes et des portiques formant des niches surélevées; ce devait être très vraisemblablement un salon de repos, que la fraîcheur constante donnée par l'eau, toujours renouvelée, transformait en un véritable petit paradis de Mahomet.

Le décor de cet appartement a été soigné avec amour par son propriétaire.

Le long des murs, à même la maçonnerie, sont encastrés de petits miroirs tout couverts de rinceaux, auxquels de fines guirlandes servent de cadre. Au-dessus, se trouve une petite ogive décorée de ces menus morceaux de glace taillés géométriquement, avec lesquels les Persans excellent à faire de délicieuses mosaïques. Il faut tout particulièrement remarquer les portes et les fenêtres, toutes formées de vitraux coloriés, maintenus dans de fines armatures de bois si délicatement travaillées et assemblées avec un art si minutieux, qu'il semble que ce soit le réseau d'une fine toile d'araignée ayant retenu des gouttelettes irisées de la rosée pour en faire un vitrail. Le bleu et le rouge sombre



DÉTAILS DU MUR DU FOND DU SALON D'HONNEUR DU PALAIS DE KHODARAM-KHAN, A TCHALÉ-CHOUTOUR.

jouent avec une grâce infinie, bordés symétriquement par des rosaces aux contours géométriques.

Au temps où cette résidence était habitée, quand de riches tapis, aux couleurs chatoyantes, étaient étendus à terre et que l'eau, par son frais murmure, invitait à la rêverie le seigneur du lieu, il lui était vraiment loisible de se croire transporté au septième ciel, surtout si la belle apparition d'esclaves favorites donnait à son rêve un commencement de réalité.

Une triple baie, placée à quelque six pieds au-dessus du sol, met en communication ce réduit délicieux avec le salon d'honneur, qui occupe la façade principale de la maison.

Notre hôte, Khodaram-Khan, nous fait dire qu'il est atteint d'un fort accès de fièvre, et nous prie de l'excuser s'il ne vient pas nous souhaiter la bienvenue.

Un courtier ingénieux, averti de mon goût pour le bibelot, a battu le rappel

dans tout le pays pendant que nous étions à Djounougoun, et il m'apporte une intéressante collection de laques et de porcelaines, qu'après d'interminables palabres je finis par acquérir.

Un excellent dîner, formé de poulets sucrés et de jus de grenades, termine cette journée si bien remplie, et il ne nous reste plus qu'à prendre des forces pour faire l'étape de demain.

Mercredi 23 octobre. — J'ai fait négocier par mon interprète un bizarre échange de cadeaux. Ayant exprimé le désir d'emporter quelque spécimen de ce curieux travail de vitraux, sertis dans des cloisonnements de bois, notre hôte me fait gracieusement savoir que je puis choisir parmi les fenêtres qui sont encore en place celle qui me paraîtra la plus intéressante. Pour répondre à son aimable procédé, je le prie d'accepter quelques instruments d'optique de précision, qu'à tout hasard j'avais glissés dans ma valise.

Une fâcheuse acquisition pour notre caravane.

Notre petite caravane s'est grossie de deux personnages, le propriétaire de nos chevaux et son domestique. C'est pour nous une triste acquisition, car, à partir de ce moment, il semble n'avoir d'autre préoccupation que de faire durer le voyage le plus longtemps possible, afin de percevoir une fructueuse location de ses bêtes.



UNE CARAVANE AUX ENVIRONS DU PONT DE SAMAN.

Nous retrouvons, peu après la sortie de Tchalé-Choutour, le chemin qui conduit au village de Saman, mais nous le laissons soigneusement de côté et, par une pente presque abrupte, nous descendons jusqu'au Zendeh-Rud. C'est vraiment merveille, à voir la rapidité de la côte, de penser que nous avons pu passer par là avec armes et bagages à notre voyage d'aller.

Chemin faisant, nous rencontrons des individus armés jusqu'aux dents qui se promènent fièrement sur leurs chevaux. Ce sont des brigands, nous assure le chef de notre escorte, mais ils n'oseront rien nous dire, car nous avons été les hôtes de Son Excellence le Serdare.

Il nous revient alors en mémoire qu'à Djounougoun le Salar nous a raconté que c'est aux environs de Saman que se tiennent des cavaliers sans

aveu, qui ont tous ces temps derniers détroussé si allègrement la poste impériale, et même les voyageurs qui s'aventuraient sur la route d'Ispahan.

Chute du fourgon dans le Zendeh-Rud. Nous avions déjà passé le pont à pied, et nous pensions être à l'abri de toute difficulté, quand le fourgon contenant nos bagages verse complètement dans le lit même du Zendeh-Rud. Toutes nos caisses sont à l'eau et nos effets trempés; il faut



LE COURS DU ZENDEH-RUD A LA LIMITE DU TERRITOIRE BACKHTIARI.

se hâter d'aller les repêcher, pour éviter qu'elles ne soient entraînées par le courant, assez rapide en cet endroit. Heureusement, une caravane passe au même moment, nous la réquisitionnons d'office, et bon gré mal gré bêtes et gens doivent nous aider à sortir du lit du fleuve tout le contenu de notre fourgon.

Un déjeuner frugal, pris dans les ruines de l'ancien moulin, nous remet de cette nouvelle émotion. Ce sont toujours les œufs, quelque peu saupoudrés du sable du désert, qui forment la base de ces repas champêtres.

Tout à l'heure, nous avons eu une descente abrupte; il s'agit maintenant de remonter de l'autre côté pour atteindre le faîte de la montagne qui domine le cours du Zendeh-Rud. Toute cette région est couverte de rochers, qui ont dû subir à l'origine un brusque refroidissement au moment même où la roche était presque en ignition. La pierre, en effet, est complètement fendillée, et, sous le moindre effort, elle se subdivise en des myriades de petits cubes analogues à





Jeune mendiant backhtiari errant dans le désert

ceux qui sont employés par les mosaïstes. Toute cette pierraille roule le long du flanc de la montagne, ce qui rend l'ascension difficile et souvent même dangereuse.

Aussi loin que la vue peut s'étendre tout est désert, et les seuls habitants de cette partie désolée sont de gros lézards écailleux, qui se chauffent tranquillement au soleil.

Du point élevé où nous sommes arrivés maintenant, la vue est splendide;



NOTRE CAMPEMENT PRÈS DU PONT DE SAMAN.

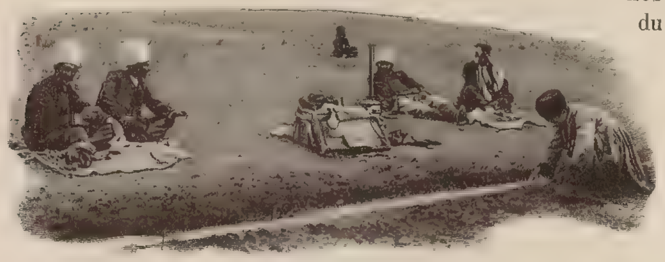
on aperçoit sur une distance de plusieurs kilomètres le cours du fleuve, dont l'eau a perdu la teinte boueuse qu'elle avait prise après l'orage de la semaine dernière. Elle est maintenant beaucoup plus claire, mais aussi moins abondante. Aux environs du pont, le torrent rétréci écume en bouillonnant, et on aperçoit sur la gauche d'innombrables petits canaux d'irrigation.

De place en place, on voit là-bas, dans le lointain, des peupliers et des vignes sans feuilles dans de petites coulées, où la terre s'est amassée entre des rochers. Plus loin, ce sont des paysans occupés à séparer le riz de sa paille; ils travaillent avec de petites bêtes noires ou grises attelées à un traîneau, sur lequel les femmes et les enfants piaillent gentiment en excitant leur attelage.

Un village inhospitalier.

Dans l'air passent des hérons et des oiseaux de proie qui s'abaissent presque jusqu'à toucher la tête de nos chevaux. La route est bonne maintenant, et nous arrivons assez rapidement jusqu'auprès du village de Maïssen-Abad, où nous avons déjeuné lors de notre arrivée.

La nuit est maintenant complètement tombée, et on ne peut songer à aller plus loin. Accompagnés par nos soldats backhtiaris, armés jusqu'aux dents, nous allons à la porte du village demander l'hospitalité. Un guetteur de nuit, grimpé dans une tour, ne se laisse interviewer qu'avec les plus grandes difficultés et répond qu'il ne peut absolument rien pour nous ; dans tout le village, il n'y a pas une maison qui puisse nous recevoir, ni la moindre galette de pain qu'on puisse nous offrir pour nous mettre sous la dent. Après un échange d'aménités entre nos hommes et les gens du village, nous n'avons d'autre ressource que de reprendre le chemin de notre campement et de nous étendre par terre sur le sol caillouteux ; l'âme tranquille, nous nous endormons en regardant la lune qui brille du plus vif éclat.



PRÉPARATION DU THÉ APRÈS UNE NUIT PASSÉE A LA BELLE ÉTOILE, PRÈS DU VILLAGE DE MAÏSSEN-ABAD.

Vers minuit, nous sommes réveillés par le passage d'une immense caravane transportant des sacs de riz. Les chameaux qui la composent sont si nombreux qu'ils forment une ligne non interrompue qui se perd à l'horizon. C'est vraiment un spectacle tout à fait étrange et inoubliable que l'apparition de ces immenses quadrupèdes, dont la taille paraît d'autant plus grande que nous sommes couchés directement sur la terre.

Par un malencontreux hasard, nous avons choisi comme dortoir le sol même de la piste des caravanes, et les chameaux, pour ne pas s'écarter du sentier accoutumé, viennent poser leurs énormes pieds fourchus jusque sur les couvertures qui nous enveloppent.

Le froid est piquant et le thermomètre marque près de 2 degrés au-dessous de zéro. L'astre de la nuit répand à profusion sa pâle lumière, et les innombrables vaisseaux du désert se détachent comme de gigantesques ombres chinoises sur le ciel sans nuages, rappelant les merveilleux dessins de Rivière dans la Marche à l'Etoile. Le bruit des sonnailles formées par les énormes cloches suspendues au cou des animaux accompagne, d'une façon nullement désagréable, tout ce spectacle étonnant.

Au matin, le soleil monte rapidement à l'horizon et ne tarde pas à nous distribuer sa bienfaisante chaleur. Nous en avons grand besoin, car pendant la nuit la rosée est tombée si abondante, qu'une véritable averse ne nous eût pas mouillés davantage.

Un incident pour le moins inattendu me guettait à mon réveil; un voyageur qui, à Tchalé-Choutour, m'avait vu acheter des bibelots, est arrivé jusqu'ici pendant la nuit pour m'offrir des boîtes et des cartons laqués. Malheureusement, ces objets sont d'un intérêt trop minime pour que nous puissions nous en encombrer.

Retour à Ispahan. Jeudi 24 octobre. — Nous descendons maintenant à toute allure et arrivons à neuf heures du matin au caravansérail d'Haji-Abad, où le maître de nos animaux nous oblige à rester jusqu'à midi et demi. Moins de deux heures après, nous sommes à Nejef-Abad, le marché le plus important des environs d'Ispahan. Cinq ou six farsakhs tout au plus nous séparent de l'ancienne capitale de la Perse, mais notre *chervadar* tient à empocher 10 tomans de plus pour la location de ses animaux, et refuse absolument de se remettre en route avant le coucher du soleil.



DÉBITANT DE CAFÉ AMBULANT.

Le bazar de Nejef-Abad est vraiment curieux avec ses boutiques rustiques. J'en profite pour prendre quelques vues, et la foule ne tarde pas à devenir compacte, plus curieuse que sympathique.

On nous a donné ici un logement assez confortable dans une annexe du caravansérail, où nous pouvons au moins échapper à la curiosité des habitants du pays, dont les nombreux loisirs leur permettent de passer de longues heures à faire l'éternel *tomashah.*

Vendredi 25 octobre. — Notre départ de Nejef-Abad est quelque peu mouvementé, car notre voiturier Hadji manque absolument de fonds pour payer les frais de nourriture de ses chevaux au caravansérail et, par un juste sentiment de vengeance pour toutes les misères qu'il nous a fait endurer, nous refusons énergiquement de lui consentir la moindre avance d'argent. La solution paraît insoluble, car l'hôtelier ne veut pas laisser sortir les animaux tant qu'il ne sera

pas payé, et nous ne voulons pas desserrer les cordons de notre bourse. C'est à la fin un soldat backhtiari de notre escorte qui se transforme momentanément en banquier, pour terminer le conflit.



LES RUINES AU SOMMET DE LA MONTAGNE DES GUÈBRES, PRÈS D'ISPAHAN.

Pour nous rendre à Ispahan, nous suivons cette magnifique avenue toute plantée d'arbres qui fit déjà notre admiration. De distance en distance, sur la route, on voit de petits murs en terre; ce sont, paraît-il, de minuscules logettes destinées à servir de lieux de repos pour les voyageurs trop éprouvés par le vent et le soleil.

Peu après notre départ de Nejef-Abad, nous rencontrons des ouvriers tailleurs de pierre que nous avons déjà vus à Tchalé-Choutour. Ils poussent devant eux un troupeau d'une douzaine de moutons, et secouent consciencieusement tous les arbres qu'ils rencontrent pour en faire tomber les feuilles; ce maigre butin est instantanément dévoré par leurs animaux. C'est, paraît-il, une constante coutume, pour les gens qui viennent de l'intérieur, d'amener des moutons à Ispahan, ils trouvent ainsi une manière profitable de transporter le peu d'argent dont ils disposent, et jouissent, en outre, de l'avantage de ne pouvoir être dévalisés par les voleurs de grands chemins, car, n'ayant pas sur eux la moindre pièce d'argent, ils sont ainsi assurés de ne pas exciter leur convoitise.



ENVIRONS D'ISPAHAN.

Nous repassons au pied de la montagne des Guèbres, dont le soleil éclaire d'une façon harmonieuse les antiques constructions.

On sent déjà l'approche d'une grande ville, car de tous côtés les bords de la route sont peuplés de mendiants, qui nous couvrent de bénédictions dans l'espoir d'une obole, mais n'hésitent pas aussitôt à nous maudire s'ils trouvent l'aumône insuffisante.

Notre « home » à Ispahan. Un peu après midi, nous rentrons dans notre petit palais d'Ispahan, et il semble déjà que nous nous retrouvons tout à fait chez nous.

Pour orner notre demeure, nous étendons sur le sol les magnifiques tapis









Le ruisseau et la route contournant la montagne des Guèbres

que nous devons à la générosité du Salar, et, ainsi garnie, notre habitation prend un petit air de fête. Cela manque toujours un peu de meubles, car il n'y a, pour jouer le rôle des sièges, tables et dressoirs, que nos deux lits de camp et nos valises, mais avec un peu d'imagination on finit par s'arranger fort bien, et, pour employer une expression quelque peu anglaise, jamais je ne me suis vu aussi « confortable ».

Vers le soir, nous entendons les appels des trompes, de ces fameuses trompes de verre, que les gardiens des *hammams* embouchent avec tant



LES MARCHANDS DE TAPIS DANS LA COUR DE NOTRE PETIT PALAIS, A ISPAHAN.

d'énergie pour annoncer aux clients que l'eau est chaude et qu'on les attend au bain.

Enfin, un formidable coup de canon retentit sur la place du Meïdan; c'est le coucher du soleil, et cela ne tardera pas d'être le nôtre.

Samedi 26 octobre. — Nous reprenons à Ispahan notre petit train de vie calme; notre principale distraction consiste à examiner les antiquités plus ou moins authentiques que les marchands juifs et arméniens, sans compter les Persans, se font un devoir de nous apporter chaque jour. Néanmoins, notre première journée est, sous ce rapport, assez infructueuse, car on ignore encore notre retour, et le mieux est de nous faire voir un peu dans le bazar pour engager les courtiers à reprendre le chemin de notre demeure.

Une visite chez les bijoutiers est assez bonne.

Parmi les bibelots que nous extrayons des petites cages grillagées qui forment l'étalage de chaque commerçant, se trouve une boîte européenne en pierre dure d'un curieux travail. Le marchand s'en dessaisit pour 4 krans après

plus d'une heure de marchandage et de poursuite à travers le bazar. Mais il paraît que ses confrères l'ont couvert d'injures pour avoir cédé cet objet à trop bon compte, car dès le soir même il revient à notre *manzel* (habitation) et veut absolument rentrer en possession de son objet en nous rendant l'argent; nous le mettons du reste à la porte de notre cour avec les honneurs dus à son rang et à son sexe.



LES PLATANES DE L'AVENUE CHEHAR-BAGH, A ISPAHAN.

Une visite à Djoulfa. Dimanche, 27 octobre. — C'est le cas ou jamais d'aller aujourd'hui rendre une visite au Révérend Père Pascal à Djoulfa, et de renouveler un peu connaissance avec nos amis les missionnaires français qui nous ont réservé un si charmant accueil lors de notre première visite.

La traversée d'Ispahan jusqu'à l'avenue de Chehar-Bagh (avenue des quatre jardins) s'opère sans incident bien notable; quelques gamins s'amusent à nous jeter des pierres, mais elles sont si petites et envoyées d'une main si peu habile que c'est plutôt un enfantillage qu'une démonstration hostile.

Cette malheureuse avenue de Chehar-Bagh, maintenant presque entièrement dépouillée de ses magnifiques rangées de platanes, offre véritablement un aspect lamentable. Sur les terre-pleins, à droite et à gauche, on voit encore d'énormes massifs de rosiers qui, à cette époque, ont déjà perdu presque toutes leurs feuilles, et sont tout couverts de poussière.

Dans ce triste décor, ces arbres ne rappellent plus que de bien loin les merveilleux champs de roses célébrés par Pierre Loti. Quelques reines-marguerites

sortent leur tête du gazon et jettent çà et là une note gaie au milieu de la désolation de cette route dévastée.

Par place on aperçoit de grandes étendues de terre labourées : ce sont les restes de ces magnifiques jardins qui s'ouvraient sur cette avenue principale et où, autrefois, se donnait rendez-vous toute l'aristocratie de la ville. D'interminables murs formés de niches aveugles, qui se répètent avec une désespérante symétrie, font plutôt penser aux « Arca Solia » de quelque champ de repos, et l'on s'étonne presque de ne pas voir de tombes alignées dans ce lieu que le régime malfaisant d'un gouverneur a transformé en un désert. Sous les chauds



LES KALEMKARS SUR LE LIT DESSÉCHÉ DU ZENDEH-RUD.

rayons du soleil, les hautes murailles du pont Ali-Verdi-Khan brillent encore aux rares endroits où quelques briques vernissées ont échappé au commerce déshonnête des commerçants en antiquités d'Ispahan.

Par place on aperçoit le fleuve Zendeh-Rud, dont l'immense lit presque à sec n'est plus qu'un vaste séchoir pour les *Kalemkars* qui jettent une note rouge du plus vif effet sur les galets d'un beau blanc bien poli, brillant au soleil comme autant de pierres précieuses.

Il paraît qu'au temps de Chardin la grève du Zendeh-Rud servait de champ de parade aux jeunes gens élégants d'Ispahan ; ils venaient là à cheval se faire admirer par les citadins qui stationnaient sur le pont. De nos jours, toutes les belles traditions se perdent, l'industrie prend la place occupée jadis par les sports, et les

teinturiers aux mains multicolores ont remplacé la jeunesse dorée qui, à la fin du dix-septième siècle, venait là pour faire admirer ses talents d'écuyers.

C'est à travers un véritable dédale de rues qu'on arrive, à Djoulfa, jusqu'au couvent des Pères Lazaristes, dont l'entrée, basse et obscure, rappelle les difficiles commencements. Ces bâtiments ont, en effet, été construits par les Dominicains à une époque où les chrétiens étaient souvent obligés de défendre énergiquement leur vie contre les incursions du dehors.

Un Collège français d'enseignement secondaire.

Le R. P. Demuthe nous fait visiter en détail l'immense construction qu'il vient d'édifier pour fonder un collège d'enseignement secondaire. Ce missionnaire a toute la foi et l'ardeur qui lui permettront d'accomplir dignement la tâche qu'il s'est imposée, et il est persuadé qu'avant peu il arrivera à faire entrer dans la tête des jeunes Persans un peu de notre science.

Cet édifice, qui vient à peine d'être terminé, a été élevé, paraît-il, avec la plus grande partie des matériaux si lâchement vendus par Zil-es-Sultan. Toutes



TRANSPORT DES BRIQUES SERVANT A LA CONSTRUCTION DES MAISONS.

les charpentes et les différents planchers des étages sont formés de ces magnifiques platanes qui, naguère encore, faisaient le plus bel ornement des avenues d'Ispahan.

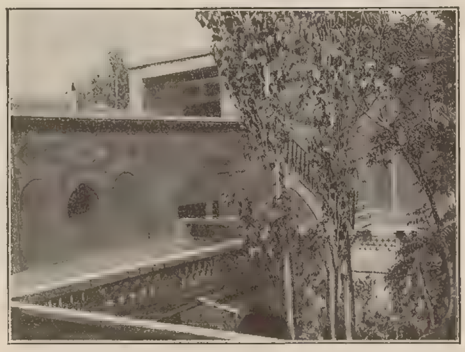
Ce sont les démolitions des splendides palais de Shah Abbas qui, à raison de quelques sous la charge d'un âne, ont servi à édifier ce collège où les arrière-petits-neveux du plus grand roi de la Perse apprendront, par les soins des Européens, la supériorité des idées du monde occidental sur les vieilles traditions de l'Orient.

La chapelle des Lazaristes français.

Dans le couvent des Dominicains les voûtes sonores et basses donnent accès dans de petites pièces au mobilier mi-oriental, mi-européen; les murs sont garnis de glaces encadrées dans des peintures naïves. La chapelle, avec ses sculptures religieuses peintes dans des

tons crus, semble une réminiscence des églises espagnoles ou italiennes dont la polychromie n'est pas toujours du goût le plus heureux.

Rien n'est édifiant cependant comme de voir la piété et la respectueuse attention avec laquelle les fidèles Arméniens écoutent le long office de la messe chaldéenne ; pour célébrer le jour du Seigneur, ils ont mis leurs plus beaux habits et ont revêtu leurs épaisses chaussettes en tapis dont le fond blanc est parsemé de dessins polychromes.



TERRASSE DE LA MAISON D'UN MARCHAND ARMÉNIEN DE DJOULFA.

Personne ne se permettrait d'entrer dans l'église avec des souliers remplis de boue ; de magnifiques carpettes sont répandues à profusion sur le sol et on sent que la règle qui s'applique partout dans les mosquées n'est pas totalement inconnue, même dans les lieux où se célèbre le culte catholique.

Tout au fond, dans un coin de l'église, on aperçoit les six cornettes blanches des sœurs de charité qui s'occupent de l'école et du dispensaire dépendant de la mission. Cette évocation bien connue du costume des religieuses vous transporte immédiatement vers la France, et il semble qu'à contempler ces filles dont la vie est toute faite de dévouement et d'abnégation, c'est un petit coin de notre pays qui se reflète sur leur visage toujours souriant et placide.



LA CATHÉDRALE ARMÉNIENNE DE DJOULFA.

Le Père Pascal, qui dirige depuis plus de quarante ans la mission française à Ispahan, est l'une des figures les plus curieuses et je dirai même les plus sympathiques de Djoulfa. Certes, cet excellent prêtre arménien n'a pas vécu sans s'attirer un peu de jalousie de la part de tous ceux qui ont eu affaire avec lui ; on ne se gêne pas pour le plaisanter et pour railler son amour du bibelot

qu'il ne dédaigne pas de céder, au plus juste prix, aux visiteurs venus pour profiter de sa très large hospitalité. Jamais on ne saura toutes les belles pièces d'art ancien qui ont passé par les mains de cet ecclésiastique, et on lui doit d'avoir sauvé de bien belles choses qui, sans lui, eussent été impitoyablement détruites pour la valeur du métal.

Les antiquaires à Djoulfa. Maintenant le commerce des antiquités est devenu presque impossible en raison de la rareté des objets et du prix élevé qu'ils ont atteint, même dans les plus petites villes de la Perse. Aussi le Père



USTENSILES EN CUIVRE, DE FABRICATION PERSANE MODERNE.

Pascal, pour encourager l'industrie d'Ispahan, fait-il fabriquer par d'habiles orfèvres des quantités de menus objets en argent ciselé et travaillé qu'il expédie à ses différents correspondants de Perse et d'Europe, mettant ainsi en rapport les acheteurs et les producteurs.

On nous a signalé un particulier qui collectionne à Djoulfa de fort belles pièces et qui, tout comme M. Poirier, « les cède quelquefois à ses amis pour de l'argent ».

Ce collectionneur émérite est un employé du télégraphe indo-européen et appartient à la religion arménienne. Dans la pièce qui lui sert de salon et de magasin, il a rangé avec un goût parfait les produits de ses trouvailles où







Base des piliers de l'ancien palais de Sar-Puchideh
construit dans les jardins de Chehel-Situn

d'amusants bibelots européens côtoient d'intéressantes pièces importées de Chine : c'est ainsi que nous lui avons acheté un plateau en fer émaillé qui représente une scène intime de la vie de Napoléon I[er].

Cet Arménien possède une belle collection de ces étoffes tissées d'or et d'argent dénommées *Zaris*, mais les prix sont tellement élevés que les transactions sont bien difficiles à opérer.

De là on nous conduit chez un autre antiquaire, qui a des collections importantes de briques à reflets métalliques; il doit avoir certainement dans quelque recoin caché de sa maison un four où il les fabrique, car les pièces qu'il nous montre sont presque encore chaudes, quand il les soumet à notre juste appréciation.



FEMMES DE PROVINCE VENUES FAIRE LEURS DÉVOTIONS A ISPAHAN.

Il est déjà tard dans l'après-midi quand nous rentrons à Ispahan, et, pour occuper nos loisirs, nous nous plaisons à agrémenter les murs de notre demeure à l'aide des riches étoffes que nous avons rapportées de Djoulfa.

Une fête religieuse à Ispahan.

Lundi, 28 octobre. — Dès notre réveil, nous entendons autour de nous un bruit ininterrompu de voix qui ressemblent plutôt à des hurlements de bêtes fauves qu'à des chants humains. De temps à autre ce vacarme étrange cesse pour faire place à des chœurs répétés par la foule; renseignements pris, nous entendons les échos d'une manifestation religieuse : c'est jour de fête aujourd'hui, demain, ce sera jour de deuil.

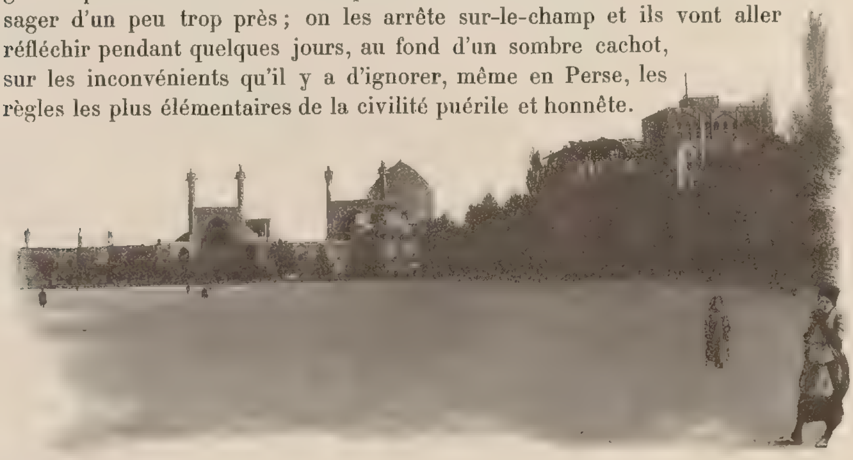
Les tambours rendent un son mat scandant les vociférations et indiquant la mesure aux manifestations de la piété musulmane.

Mardi, 29 octobre. — Les gémissements qui hier ont commencé bien avant le coucher du soleil, se sont prolongés pendant toute la nuit; avec un peu d'imagination on se serait cru au milieu du désert, entourés d'une bande de chacals et de loups faisant entendre leurs plaintifs aboiements.

Les trompettes de verre ont retenti jusqu'à une heure avancée de la nuit, et leur son rauque n'était pas fait pour diminuer l'horreur de ce satanique concert.

Au matin, ce bruit effroyable cesse et tout autour de notre demeure c'est un gazouillement accompagné d'un bruit pressé de pas : on se croirait dans un pensionnat de jeunes filles qui, bien sagement, se rendent en hâte à leurs occupations tout en discourant sur leurs petites affaires. Ce sont des milliers de voix de femmes qui nous arrivent ainsi ; les Persanes se pressent en frôlant les murs de notre demeure et disparaissent aussi légèrement qu'elles sont arrivées.

Tout à coup on entend une discussion violente : deux musulmans se sont glissés parmi les femmes et ont profité de cette occasion pour les dévisager d'un peu trop près ; on les arrête sur-le-champ et ils vont aller réfléchir pendant quelques jours, au fond d'un sombre cachot, sur les inconvénients qu'il y a d'ignorer, même en Perse, les règles les plus élémentaires de la civilité puérile et honnête.



LA PLACE DU MEÏDAN A ISPAHAN. A DROITE LA PORTE ALI-KAPI ET L'ENTRÉE DU PALAIS ROYAL, AU FOND LA MOSQUÉE ROYALE.

Ce jour est exceptionnellement réservé aux femmes, et du lever du soleil jusqu'à bien tard dans la nuit elles ont le droit de sortir et d'aller faire des visites sans avoir aucune explication à donner ni aucun ordre à recevoir de leurs maris : c'est un jour de congé, et elles savent fort bien l'utiliser pour leur plus grand agrément.

Ici, tout comme chez nous, la charité est, pour le sexe faible, une occasion de plaisir, de réunion et aussi, avouons-le, de popotages. Ce jour du Ramazan est spécialement occupé par les dames de l'aristocratie à aller sur la place publique ou près de la Porte Sainte préparer de petits plats savoureux qu'elles distribuent ensuite généreusement aux pauvres de la ville et de la campagne venus de toute part pour profiter d'une aussi bonne aubaine.

Visites du prince d'Abidja et du R. P. Demuthe.

Il n'y a pas à dire, nous sommes prisonniers dans notre demeure et nous sommes menacés de passer une assez triste journée. Heureusement que vers 10 heures et demie du matin, un (*gholam*) gendarme persan vient nous annoncer la visite du consul

de Russie, le prince d'Abidja, qui ne tarde pas à faire son apparition entouré de ses cosaques russes.

Après les salutations, congratulations de tout genre nous recevons notre hôte dans la principale salle de notre palais, qui nous sert à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. Malheureusement, nous manquons complètement de sièges, et une malle drapée à l'aide d'une couverture de fourrure forme le seul sofa que nous puissions offrir à notre illustre visiteur.

Décidément, c'est aujourd'hui jour de visite, et sur le coup d'une heure nous voyons apparaître le sympathique missionnaire français, le Rév. P. Demuthe, qui vient causer un peu avec nous de la France et de Paris, ainsi que des relations communes que nous pouvons avoir. Notre compatriote est un homme merveilleusement versé dans les langues orientales et un passionné du chaldéen. Nous le reconduisons sur la route de Djoulfa, et il nous montre, au bout de l'avenue, l'emplacement d'une tour, jadis à plusieurs étages, qui est maintenant entièrement rasée.



LES BATSHAHS SUR LA PLACE DU MEÏDAN, A ISPAHAN.

Il nous narre également l'histoire du palais des Huit Paradis, quand nous passons devant l'enceinte de ce monument. Ce charmant petit palais appartenait autrefois à l'émir d'Afghanistan, qui fut chassé de ce pays par son cousin, l'émir actuel. Il s'était d'abord réfugié en Russie et avait obtenu le grade de colonel dans l'armée impériale. Après une violente discussion avec son général, il avait offert sa démission et demandé la permission de se battre en duel avec son supérieur; seule, la première des deux solutions fut adoptée, et l'émir, privé de ses droits et en partie ruiné, se retira à Ispahan, où il recevait encore l'hommage des soldats afghans formant la garde du consul d'Angleterre.

Le palais des Miroirs et le Haft-Dest.

En remontant un peu le cours du Zendeh-Rud, on aperçoit une place aujourd'hui complètement dévastée : c'est à cet endroit que s'élevait naguère le palais des Miroirs (le Aïneh-Khaneh), célébré en des termes si pompeux par le voyageur Chardin. Aujourd'hui,

des murs modernes délimitent l'ancien enclos du jardin, mais de la jolie construction datant du temps de Shah Abbas, il ne reste plus que les dés en pierre supportant les hautes colonnes fuselées qui soutenaient le toit de l'édifice.

A une courte distance du Aïneh-Khaneh se trouvent les ruines du *Haft-Dest* ou palais des Sept appartements qui constituait autrefois l'Andéroun royal. C'est dans une des chambres du rez-de-chaussée de cette construction que Fath-Ali-Shah mourut en 1834.

En continuant la route du côté de Djoulfa, on ne peut s'empêcher de jeter



LE PALAIS DE AÏNEH-KHANEH OU PALAIS DES MIROIRS, D'APRÈS UN DOCUMENT REMONTANT AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE.

un coup d'œil sur le beau panorama qui se déroule à cet endroit sous les yeux. Au premier plan, la rivière coule dans un lit très étroit au milieu d'une véritable plaine de galets polis et étincelants au soleil. A droite, la vue se repose sur un joli rideau de peupliers qui encadre les jardins des riches Persans, tandis qu'à gauche on devine plutôt qu'on ne voit la ville de Djoulfa, dont les maisons se dissimulent au milieu des nombreuses rues plantées de rangs serrés d'arbres aux essences très diverses. Au dernier plan, et dominant tout le tableau, on aperçoit la montagne d'un violet sombre, qui s'élève très abrupte, fermant en quelque sorte l'horizon.

De cette pénombre de couleurs indécises se détache, au milieu des arbres,

un petit coin blanc : c'est une maison de campagne du prince Zil-es-Sultan, vers laquelle monte la route qui vient du pont, après avoir contourné les pépinières

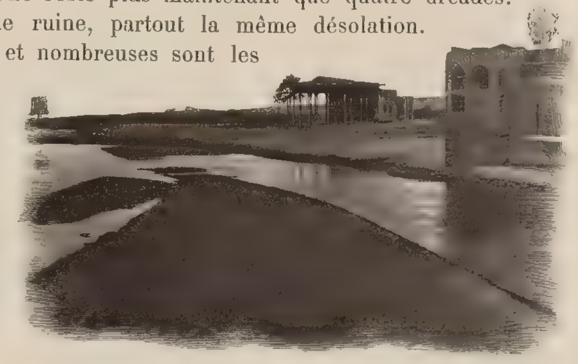


LE PALAIS DE AÏNEH-KHANEH A ISPAHAN, AUJOURD'HUI DÉTRUIT.
VUE DE LA PARTIE POSTÉRIEURE DES BATIMENTS.

aux allées ombreuses formant le lieu habituel de promenade des Ispahanis.

Sur l'avenue Chehar-Bagh. De l'arsenal, que l'on aperçoit en descendant dans l'avenue de Chehar-Bagh, il ne reste plus maintenant que quatre arcades. Partout on rencontre la même ruine, partout la même désolation.

Il est temps de rentrer, et nombreuses sont les rencontres que l'on fait maintenant sur la route. Comme aux grands jours de fête, le peuple se presse en rangs serrés; au milieu de la foule quelques voitures passent, toujours escortées de serviteurs, en soulevant sur leur passage de véritables nuages de poussière aveuglante.



LE PALAIS DE AÏNEH-KHANEH A ISPAHAN, AUJOURD'HUI DÉTRUIT.
LA VERANDAH.

Çà et là circulent des groupes de cavaliers montés sur de fort beaux chevaux, couverts de tapis de selle aux brillantes couleurs.

Voici venir maintenant des marchands, reconnaissables à l'ampleur de leur robe, tandis que des Seyides, au turban vert ou bleu, trottinent gravement assis sur leur âne, les jambes touchant presque le sol.

Sous le soleil couchant, les quelques platanes qui existent encore dans l'allée paraissent agrémentés de feuilles d'or, mais d'un or rouge bordé d'un liseret foncé.

Le silence s'est fait autour de notre demeure et nous espérons passer une nuit tranquille.



MENUISIER INDIGÈNE CONFECTIONNANT UNE PORTE.

Par habitude, et comme en ce beau pays on n'exécute jamais les choses au jour fixé, nous déclarons, à qui veut l'entendre, que demain nous quitterons Ispahan; ce soir, nous devons boucler les malles et refusons de regarder les paquets contenant les objets que les courtiers veulent soumettre à notre appréciation. Nous sommes, du reste, très intimement persuadés que le soleil se couchera demain sans que nous nous soyons mis en route. Mais enfin, il faut toujours faire des projets, quitte à ne les réaliser qu'un peu plus tard.

Préparatifs de départ. Mercredi 30 octobre. — Aujourd'hui, c'est la journée des emballages. Il faut faire vite, car, si nous nous laissons attarder plus longtemps à Ispahan, la poste aux chevaux ne pourra plus nous garantir des animaux dans les relais avant une date assez éloignée. Cela rappelle tout à fait l'ancienne manière de voyager usitée en France au début du dix-neuvième siècle, quand, pour se rendre à Marseille, on devait s'adresser à l'entreprise des diligences Laffitte et Gaillard, et retenir sa place un mois ou six semaines à l'avance. Si, pour une raison quelconque, on ne pouvait plus partir au jour fixé, le voyage devait être remis à une date tout à fait indéterminée.

Pendant que les menuisiers clouent et assemblent des bois grossièrement équarris pour en faire des caisses, nous demandons à l'homme de confiance de Son Excellence Hadji-Ali-Gholi-Khan quelques renseignements sur la chasse. Il nous dit qu'à Ispahan et dans les environs, il n'y a ni chiens d'arrêt ni chiens courants; on rencontre bien, çà et là, quelques beaux lévriers, mais personne







Fauconniers turcomans au concours de Tachkent.
(Cliché obligeamment communiqué par M Paul Nadar)

ne sait les dresser, et ces animaux, pour lever le gibier, s'en rapportent à leur propre instinct.

La chasse au faucon.

Dans toute la Perse, et même dans le Turkestan, le grand luxe est la chasse au faucon, ou plutôt à l'épervier, que l'on est parvenu à dresser d'une façon tout à fait remarquable. Pour enseigner à un de ces oiseaux la poursuite du gibier, deux hommes se placent à une certaine distance l'un de l'autre, tenant chacun dans leur main l'extrémité d'une longue ficelle, à laquelle l'oiseau est attaché par un anneau fixé à sa patte. La personne vers laquelle l'oiseau est tout d'abord dirigé s'est munie d'un moineau ou d'un petit poulet, et présente le crâne au rapace qui en est très friand; lorsque celui-ci arrive sur l'appât, l'éducateur le lui retire, le jette à son collègue, puis dirige l'oiseau de proie de son côté. Quand le faucon a été soumis pendant un certain temps à cet exercice, il s'habitue à poursuivre les petits oiseaux, et bientôt il devient assez habile pour les dépister même à une très grande hauteur.



UN FAUCONNIER PERSAN.

On distingue deux espèces de faucons : les faucons aux yeux jaunes, qui s'attaquent au petit gibier, notamment aux perdrix, et les faucons aux yeux noirs, qui peuvent être lancés sur les plus gros oiseaux, tels que les oies sauvages, les outardes ou les hérons, et qui ne craignent même pas de s'attaquer aux jeunes gazelles.

Les faucons aux yeux jaunes les plus recherchés sont les *tarlans*, que l'on importe d'Astrakan, et les *ghezals*, qui sont originaires du Ghilan et du Mazandéran.

Parmi les faucons aux yeux noirs, on distingue les *balabans*, originaires du Kurdistan, les *bahris*, qui sont employés pour la chasse aux canards dans le Mazandéran, et enfin les petits *touroun-taï*, que l'on emploie à la chasse des *teihous*, sorte de perdrix grises, et des bécassines.

Le prix des faucons est très variable, et peut s'élever depuis 15 tomans jusqu'à une somme cinq à six fois supérieure.

Dès l'âge de deux mois, le faucon peut être employé pour la chasse, et on cite des exemples de quelques-uns de ces oiseaux qui ont servi pendant plus d'une douzaine d'années.

Les gens riches, qui peuvent se payer le luxe d'avoir un équipage de vénerie, affectent un homme spécial au service de chacun de leurs faucons, non pas que les soins à donner à cet oiseau exigent tout le temps d'un serviteur, mais pour la chasse, il est, paraît-il, préférable que l'oiseau obéisse d'une façon toute spéciale au fauconnier qui le porte sur son poing.



CHAPERONS DE FAUCONS. (*Collection de l'Auteur*)

Quand le faucon a saisi la proie contre laquelle il a été lancé, il est d'usage de couper le cou du gibier et de donner la cervelle en récompense au chasseur ailé.

On emploie des chiens pour retrouver les oiseaux servant à la chasse, qui, sans cette précaution, déchiquettent le gibier et se trouvent ensuite tellement repus, qu'ils sont inutilisables pendant le reste de la journée (1).

Jadis, les chiens étaient l'objet d'une vénération particulière de la part des disciples de Zoroastre, et, aujourd'hui encore, ils ont un emploi dans les rites des derniers descendants des adorateurs du feu (2). Les musulmans, au contraire, méprisent complètement ces animaux, qu'ils considèrent comme le signe de l'impureté. Ils ont toutefois fait une exception en faveur des chiens de chasse et des chiens de garde, en raison des services qu'ils rendent.



GANT DE FAUCONNIER. (*Collection du Dr Vinchon*)

Dans les provinces du nord de la Perse, en Transcaspie et dans le Turkestan, le type de chien que l'on rencontre le plus fréquemment ressemble beaucoup à notre mâtin; il est de couleur fauve avec un poil très rude. Il a quelque peu l'apparence d'un loup et est excessivement sauvage.

Dans les villages, les chiens de garde ont les oreilles coupées très près de

(1) Voir *la Perse d'aujourd'hui*, par M. Eugène Aubin.
(2) Voir tome I, page 245, l'article sur les cérémonies funèbres chez les Guèbres et le rôle qu'y joue le chien.



MOHAMED DAVID-KHAN, fauconnier, et KERBALAÏ-TAGHI-NATENZI, porteur d'eau

(D'après un album d'aquarelles de M. le Dr Feuvrier — XIXe siècle)



la tête, pour éviter les blessures terribles qui sont les conséquences des batailles continuelles que ces animaux se livrent entre eux.

Il est une espèce de chiens qu'on ne saurait passer ici sous silence : ce sont ces animaux errants dont le domicile légal est la rue où ils font le service de la voirie. Ces bêtes appartiennent à une espèce qui tient le milieu entre le loup et le chacal; elles ont une fourrure épaisse et de couleur fauve assez indécise. N'appartenant à personne, elles vivent dans chaque quartier en formant des clans bien séparés les uns des autres, et quand, par hasard, un citoyen d'une de ces républiques s'aventure sur le domaine voisin, il est poursuivi et déchiré à belles dents par tous les membres du clan violé. Ces incursions donnent lieu à des batailles terribles, au cours desquelles les oreilles sont arrachées et les blessures les plus graves laissent souvent couler le sang en abondance.



TAMBOUR POUR LE RAPPEL DES FAUCONS, CUIVRE CISELÉ ET ÉTAMÉ, XVIIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

On ne sait trop à quoi attribuer l'absence complète des accidents de la rage chez tous ces animaux qui vivent à l'aventure et sont souvent d'une malpropreté repoussante. Quelquefois leur corps rongé par la gale laisse apercevoir de larges plaques complètement dépourvues de poils.



FAUCONNIERS PERSANS.

Ces chiens regardent avec indifférence les passants et ne se dérangent nullement sur leur passage. Quelques-uns partagent la haine des musulmans pour les occidentaux, et le bas des pantalons des voyageurs se ressent souvent des marques un peu trop profondes de leur inimitié.

En dehors des chiens dont nous venons de parler, on rencontre dans les villes des chiens blancs et noirs d'une taille un peu plus petite. Ces animaux sont fort courageux et ne craignent pas d'attaquer les personnes étrangères à la maison qu'ils sont chargés de garder. Il n'y a guère que la morsure des chameaux qu'ils redoutent d'une façon toute particulière.

Si nous reportons maintenant les yeux sur le spectacle que présente notre cour, nous constatons que rien n'est amusant comme de voir les ouvriers persans travailler avec les instruments les plus rudimentaires et compenser la grossièreté des outils qu'ils doivent employer par l'habileté avec laquelle ils se servent de leurs pieds pour maintenir leur ouvrage. Ainsi les menuisiers, ignorant complètement l'usage de l'établi, du valet, de la presse, etc..., savent, avec une dextérité qui rappelle celle du singe, tenir dans leurs extrémités inférieures, fortement pressées l'une contre l'autre, la planche qu'ils ont à ouvrer et vraiment le résultat n'est pas trop défectueux.

On procède en ce moment à l'emballage des quelques tapis que nous avons pu acheter ou qui nous ont été donnés en partant par le chef des Backhtiaris. Il faut envelopper ces tissus avec un soin particulier, car étant donné le frottement incessant qu'ils auront à subir pendant les cinq ou six jours de route que nous avons à faire pour arriver à Téhéran, on risquerait fort, parvenu à destination, de ne plus trouver que des loques informes : les chariots et les pierres du chemin, en effet, sont des limes impitoyables auxquelles rien ne résiste.

Voici venir le soir, la journée est tiède comme un jour d'automne chez nous. Au-dessus de notre habitation passent de grands vols de corneilles; l'ombre enveloppe peu à peu les cyprès de la terrasse voisine et les peupliers dont nous apercevons les cimes autour de nous.

CHAPITRE XVI

D'Ispahan à Téhéran

Le départ d'Ispahan. — D'Ispahan à Kachan. — Les fabriques de soie de Kachan. — Mésaventures d'un saltimbanque. — Le retour à Koum. — Un cadavre qui va demander justice. — Querelle de palefreniers. — Shahzadeh-Abdul-Azim. — Le retour à Téhéran. — Chez le Ministre de France. — Dans les jardins du Sadr-Azam. — Les jardins royaux de Doshan-Tépé. — La ménagerie royale. — Préparatifs de départ. — Une journée historique. — Le début du mouvement réformiste : le monopole des tabacs. — Le clergé contre le Shah. — Les marchands ferment le bazar et demandent une Constitution. — Le Shah accorde une Constitution à ses sujets. — Controverses sur le mouvement réformiste. — La régence est confiée à Mohammed-Ali-Mirza. — Les premières séances de la Chambre : critiques de l'Assemblée nationale. — Mort de Mouzaffer-ed-Dine. — Mohammed-Ali est proclamé Shah de Perse. — Premières luttes entre le Shah et le Medjlis. — Le Sadr-Azam Amin-es-Sultan. — L'accord anglo-russe. — Le coup d'Etat de Mohammed-Ali. — Réconciliation du Shah et du Parlement. — Etat lamentable des troupes royales. — La garde du Shah. — Le Shah prête serment devant l'Assemblée.

Jeudi, 31 octobre. — Aujourd'hui nous quittons Ispahan. Le chariot que la poste a mis à notre disposition vient d'entrer dans l'enceinte du palais des gouverneurs et stationne presque devant notre porte. Les bagages et les acquisitions s'entassent non sans difficultés dans le véhicule et bientôt nous sommes prêts à affronter les risques de la route.

D'autre part, ce n'est pas sans une véritable satisfaction que nous retrouvons la voiture qui nous a amenés de Téhéran jusqu'ici et dont nous avons pu apprécier la solidité.

Le départ d'Ispahan. C'est à la porte du palais, sur la place des Quatre Bassins, que doit s'effectuer notre embarquement. Un grand concours de peuple s'est massé pour voir un événement aussi important, et notre départ donne de nombreuses distractions à une dizaine de recrues persanes qui s'exercent au maniement du fusil sous l'œil bénévole d'un personnage chamarré de décorations et de galons qui doit être pour le moins général. L'orchestre est représenté par trois tambours qui rendent des sons lamentables.

Des mendiants en rangs serrés implorent notre pitié. Il y a surtout une



VUE GÉNÉRALE D'ISPAHAN.

petite fille qui n'arrête ses plaintes et ses gémissements que pour se battre consciencieusement avec ses collègues en mendicité.

La route pour sortir d'Ispahan, suivie cette fois en plein jour, nous paraît moitié moins longue qu'à notre arrivée, il y a trois semaines, au milieu de la nuit, et cependant il nous faut tout près de trois quarts d'heure pour atteindre l'extrême limite des murs de la ville. Cette promenade est du reste parfaitement insipide, car on longe indéfiniment ces hautes murailles de terre qui séparent les jardins où les Persans, jaloux, permettent à leurs femmes de prendre leurs ébats à l'abri de l'œil indiscret des passants.

A chaque instant on traverse de petits ruisseaux qui coulent en chantant le long des rangs serrés de platanes, tandis qu'un peu plus loin les peupliers, ayant revêtu leur parure jaune et rouge, prennent les tons métalliques du vieux cuivre martelé et patiné.

D'Ispahan à Kachan. Vue à une certaine distance, la ville paraît noyée dans la végétation. On n'aperçoit plus rien de ses monuments, il semble que ce soit seulement un fouillis d'arbres se détachant sur un fond de montagnes violettes. Au

sommet de ces dernières, et barrant l'horizon, on aperçoit maintenant un épais manteau de neige qui en couvre le faîte et descend le long des ravines.

Le voyage jusqu'à Nazem-Abad se poursuit sans incident et il est près de minuit quand nous arrivons dans le caravansérail, où on met à notre disposition la salle du kava-khaneh. Les lits sont dressés sur une sorte d'estrade formée de terre battue et nous nous endormons au murmure du ruisselet qui traverse la pièce, à quelques pas de nous à peine.

Vendredi, 1er novembre. — Nous voici en route pour Kachan, mais il ne faut pas compter y arriver ce soir, et force nous est de nous arrêter à Mamedieh



FEMMES LAVANT LE LINGE DANS UNE FONTAINE.

où je me décide à camper au milieu même de la salle commune, déjà remplie de voyageurs de tout poil et de toutes couleurs qui se dirigent vers Ispahan ou en reviennent; des fumeurs d'opium empestent ce local de l'âcre senteur du poison dont ils s'intoxiquent consciencieusement. Outre les humains, ce réduit donne asile à une douzaine de poules et à un coq perchés sur une planche juste au-dessus de la porte d'entrée. Le gallinacé, sans aucune vergogne, prend ses ébats et, à chaque fois, célèbre par des notes brillantes sa facile victoire. Ce doux ramage dure jusqu'au lever du soleil, mais, la fatigue aidant, je ne me souviens pas d'avoir passé une nuit plus confortable. Mes compagnons, préférant les ténèbres extérieures, essayent de sommeiller dans la voiture, mais, en réalité, ils montent la garde à la porte sans pouvoir fermer l'œil.

Dans la campagne, malgré le temps plutôt frais, les céréales commencent à

pousser dans les champs sérieusement arrosés et découpés par petits carrés. En certains endroits la terre est disposée en une série de plates-formes, formant escaliers, ce qui permet à l'eau de passer en cascades d'un plan à un autre.

Les paysans persans ont une habileté merveilleuse pour faire les irrigations; afin de ménager le précieux liquide qui serait trop vite absorbé par la grande chaleur du jour, ils ouvrent, au coucher du soleil, leurs petits barrages formés de pierres et de boue et l'on aperçoit alors l'eau pure des sources se répandre en mille gouttelettes de diamant qui bientôt vont briller sous les rayons de la lune.

On sent déjà que l'hiver est proche; le ciel n'est plus de ce beau bleu intense qui nous avait tant frappé il y a un mois. De longs nuages s'allongent en traînées sanglantes dont une partie reste accrochée à la cime des montagnes. La blancheur impeccable de la neige qui couvre les hauts sommets s'est colorée de teintes délicieuses, sur lesquelles vient parfois jouer un rayon de lumière qui s'échappe à travers l'écran incolore du nuage.

Dans les villages que nous traversons, on rencontre des femmes vaquant prestement à leurs occupations; elles ont hâte de préparer leur repas du soir, et c'est à peine si elles prennent le soin de se voiler à notre passage.

Les troupeaux de chèvres et de moutons quittent leurs pâturages au flanc de la montagne et viennent dans les villages chercher un abri. On a parfois l'évocation du tableau si connu de Millet, quand, vers la tombée du jour, on aperçoit le laboureur musulman, après son dur labeur, accomplir pieusement sa prière du soir, la face tournée vers la ville sainte. Cet acte de piété terminé, il s'appuie fièrement sur sa bêche et contemple le lointain horizon : drapé dans son long vêtement à la coupe antique, il rappelle les sujets qu'on voit sur les anciens bas-reliefs, tant il est vrai que l'homme se rapprochant de l'état de nature conserve intangible sa figure primitive.

Les fabriques de soie de Kachan.

Samedi 2 novembre. — C'est pour l'heure du déjeuner que nous nous retrouvons à Kachan, et les immenses pièces du caravansérail nous semblent le dernier mot du confortable.

Dans la journée, nous allons rendre visite à ces fabricants de soie, dont les produits jouissent d'une réelle réputation. Mais, en Perse, rien n'est difficile comme de se procurer des spécialités dans les lieux de production eux-mêmes; tout, en effet, est acheté par avance et exporté dans les grands marchés où doivent se produire les demandes.

Après bien des pourparlers, on nous fait visiter enfin un des ateliers de tissage. C'est, à proprement parler, plutôt une retorderie de soie. Dans une sorte de cave, travaillent des ouvriers qui dévident le fil précieux; ce sont tous des enfants, dont l'aîné n'a peut-être pas 15 ans. Ils sont à peine vêtus, et leur apparence souffreteuse montre bien que le dur labeur auquel les contrai-





Le bazar Hadji Seyide Hussein

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

gnent leurs parents ne leur permettra pas d'arriver à un âge bien avancé.

Les métiers sont des plus primitifs. Le fil est enroulé sur une espèce de bobine formée d'un bambou fendu, dont les morceaux sont attachés à une extrémité et séparés à l'autre.

Comme couleur, on n'emploie guère que le vert, le rouge, le jaune, le bleu ou le gris.

L'industriel qui nous a montré sa fabrique désire nous vendre quelques-uns de ses produits, et il nous invite à monter sur la terrasse de sa maison. On y accède par un escalier étroit et périlleux, dont les parties obscures sont pleines



LES BAZARS DE KACHAN, VUE PRISE SUR LES TOITS.
AU DERNIER PLAN A GAUCHE, LA TOUR PENCHÉE OU MINARET DE KACHAN.

d'embûches pour les visiteurs. Arrivés en haut, on débouche sur une jolie terrasse toute inondée de soleil. Dans une pièce ornée de précieux tapis, qui prend jour sur cette plate-forme, on aperçoit un groupe de marchands ; ce sont des gens graves dont le visage est agrémenté d'une respectable barbe chenue : plusieurs d'entre eux ont même la qualité de seyides, et par dignité ils s'abstiennent de remarquer notre présence ; ils semblent même nous ignorer à un tel point qu'au bout de quelques minutes d'attente, nous leur brûlons la politesse et préférons circuler à notre guise dans cette cité si célèbre parmi les villes de la Perse.

Mésaventures d'un saltimbanque.

A la tombée de la nuit, nous rentrons au logis, et du haut de notre balcon nous apercevons une scène étrange qui se passe sur la place publique, à la porte même de l'hôtellerie. Un gamin d'une quinzaine d'années est en proie à une terrible crise d'épilepsie ;

tous les badauds réunis autour de lui se mettent en cercle et font *tomashah*, mais aucun n'a l'idée de porter secours au malade. Il est même bientôt complètement délaissé, car une attraction plus intéressante vient détourner l'attention : un saltimbanque, traînant au bout d'une corde un lamentable Hamadryas, au long manteau gris, veut donner une représentation, mais, comme il n'y a là que quelques mauvais drôles qui se permettent même de faire des farces à l'unique sujet de sa troupe, le barnum les couvre d'injures et qualifie



JONGLEUR MIMANT UNE SCÈNE DE MEURTRE.

un des spectateurs de *peder soukhteh* (fils de damné). Blessé au vif par une injure pourtant si courante en Perse, le père du jeune vaurien vient sermonner le jongleur comme il le mérite, et il s'échange en ce moment entre les deux hommes les plus beaux échantillons du vocabulaire injurieux qu'on puisse rêver. Le public est si attentionné à ce spectacle qu'il en oublie de s'écarter sur le passage d'un saint homme, un seyide, qui revient de Kerbala ou de La Mecque, et chante à tue-tête, pour que nul n'ignore le pieux voyage qu'il vient d'accomplir.

Avant la nuit, il ne faut pas manquer d'aller faire un voyage d'explo-

ration sur le toit du caravansérail, qui forme un lieu de promenade délicieux. De cet observatoire élevé on aperçoit la fameuse tour penchée, et plus loin, au milieu du fatras des constructions en terre, se dessinent les murailles de la ville flanquées de vieilles tours en ruine.

Retour a Koum. Dimanche 3 novembre. — De Kachan à Koum, la route est relativement aisée, quoique l'on ne quitte guère la montagne, dont les cimes sont maintenant uniformément blanchies par la neige. A gauche, tout au loin, on aperçoit les dunes de sable avec leur désespérante régularité. A cette époque



SORTIE DE KOUM, ROUTE DÉBOUCHANT DANS LE CIMETIÈRE EXTÉRIEUR.

de l'année, la lumière est beaucoup moins crue et les teintes très douces s'estompent à l'horizon; on n'éprouve plus la même sensation forte que donne le désert sous le brûlant soleil d'été.

Sur le soir, nous sommes à Koum, où nous trouvons des dames européennes; ce sont des missionnaires méthodistes anglaises qui arrivent, l'une de Kerman, l'autre de Yezd, et la troisième d'Ispahan. Nous allons maintenant voyager constamment ensemble jusqu'au centre de l'Europe. Nous en voulons bien un peu à ces dames qui se sont emparées du meilleur logement du caravansérail, mais, après la dure campagne qu'elles viennent de faire, il est bien juste qu'elles prennent un peu de repos bien gagné.

Au matin, nous trouvons nos voisines déjà debout et installées sur la terrasse, occupées à faire une charmante aquarelle de la mosquée qu'on aperçoit dans le lointain.

Nous recevons la visite de l'antiquaire attitré de l'endroit, qui nous apporte

exactement les mêmes objets qu'il y a un mois, mais dont les prétentions ont sensiblement diminué.

Un cadavre qui va demander justice.

Nous partons tous de conserve, les missionnaires anglaises, notre voiture, notre fourgon et un quatrième équipage, la poste, qui contient un mort enfermé dans une longue boîte, sur laquelle sont assis les voyageurs. On nous conte l'histoire tragique de ce défunt. Il a été tué dans des circonstances assez dramatiques, et toute sa famille, son père, sa mère et sa femme, portant dans ses bras son jeune enfant, vont à Téhéran demander justice. Pour l'obtenir, les parents se proposent de déposer le cadavre dans le couloir qui mène à la porte du Parlement, et la dépouille mortelle restera là jusqu'à ce que les députés, incommodés par ce voisinage plutôt désagréable, se décident à accorder la justice qu'on est venu leur demander d'une manière aussi réaliste.

Nous revoyons en passant l'immense lac de Koum, dont les dimensions semblent bien réduites, car depuis longtemps il n'est pas tombé une goutte



CHAMEAUX AU REPOS DANS LA COUR D'UN CARAVANSERAIL.

d'eau. Avant d'arriver à Kushk-i-Nasret, nous trouvons sur la route le corps d'un grand flamant rose et noir, qui a été mis à mort par quelque oiseau de proie; il a été affreusement déchiqueté par les fauves et tout le chemin est jonché de ses plumes aux teintes brillantes.

Nous partons de Kushk longtemps après le coucher du soleil et traversons toute la montagne pour arriver au milieu de la nuit au caravansérail, froid et désert, de Khalé-Mamet-Ali-Khan.







Fontaine publique près de la rivière à Koum

Querelle de palefreniers. Mardi 5 novembre. — Il y a eu hier au soir une dispute épouvantable entre notre guide et les cochers de poste. Nous avions cependant donné comme pourboire quatre krans par voiture, ce qui est le double du prix payé ordinairement par les voyageurs persans, mais ce monde de palefreniers est véritablement insatiable. Ceux auxquels nous avons eu affaire hier au soir se sont permis d'ajouter des injures personnelles à l'adresse des *Faranghis*, et ce manquement aux convenances les plus élémentaires leur a valu une magistrale raclée, qu'ils ont empochée sans mot dire, se réservant de se venger sur les malheureux chevaux de poste qui, depuis 24 heures, avaient fait plus de 120 kilomètres et étaient complètement fourbus.

Au moment de notre départ, nous voyons apparaître les dames missionnaires anglaises, qui ont quitté la station de Kushk à minuit; elles vont être condamnées à passer dans cet horrible trou une partie de la journée, mais elles seront sans doute à Téhéran avant le coucher du soleil.



COUR DE LA MOSQUÉE SHAHZADEH-ABDUL-AZIM.
TOMBEAU DE MIRZA RIZAM.

Shahzadeh-Abdul-Azim. Quelques heures après avoir quitté la station, nous passons devant le fameux pèlerinage de Shahzadeh-Abdul-Azim, qui n'est qu'à environ 6 kilomètres de Téhéran. En saluant les jolis petits minarets dorés qui étincellent à travers les arbres, nous apercevons sur les bâtiments sacrés un énorme amas de broussailles enchevêtrées : c'est un nid de cigogne, oiseau qui est également vénéré dans ce pays, où on le considère comme un gage de prospérité.

Autour du lieu saint se dressent de nombreuses petites boutiques où, tout comme en France au Moyen Age, on vend de la bimbeloterie et des jouets, qui voisinent avec les pieux souvenirs de pèlerinage, qu'on ne doit guère manquer de rapporter d'une aussi sainte excursion. Nous faisons une ample provision de ces sujets si naïfs en papier enroulé ou en terre grossièrement modelée, car il est difficile de se les procurer à l'intérieur des bazars.

Retour à Téhéran. Il semble que nous soyons déjà revenus dans notre pays quand nous passons la porte de l'Hôtel de France de Téhéran, où l'on retrouve, avec les habitudes françaises, le plaisir d'entendre prononcer notre langue d'une façon correcte.

Nous allons séjourner ici toute une semaine, car nous avons encore fort à faire avant notre départ définitif.

Mercredi 6 novembre. — Notre première visite est pour la légation de France, où nous espérons trouver un courrier volumineux.



UN COIN DE SEBZ-MEÏDAN AU MOIS DE JUILLET DE 1909.

Notre attente n'est du reste pas déçue, et c'est avec une véritable joie que de longues heures se passent à lire et à relire les nouvelles de ceux qu'on a laissés là-bas bien loin.

Les lettres ont près d'un mois de date, mais il y a si longtemps que nous en sommes privés, qu'elles nous paraissent presque avoir été écrites la veille.

Notre retour a été signalé à tous les courtiers de la ville, qui viennent encombrer la porte de notre hôtellerie. Nous retrouvons toutes les figures que nous avions vues il y a un mois, et j'ajouterai que ce sont les mêmes bibelots qu'on vient nous présenter à nouveau.

Une tournée dans le bazar permet cependant d'ajouter encore à ma collec-

tion quelques-uns de ces grands couteaux droits si bien ciselés et damasquinés. Ces armes sont maintenant presque uniquement réservées aux tribus backhtiaris, mais à Téhéran, on les achète à bien meilleur compte que dans le domaine qui dépend de Son Excellence Hadji-Ali-Gholi-Khan.

Chez le Ministre de France.

Jeudi 7 novembre. — Nous allons présenter à notre ministre nos devoirs, mais son accueil se ressent probablement de la fraîcheur de la température, et nous avons regretté les sympathiques manières avec lesquelles nous fûmes reçus à Ispahan par le prince d'Abidja, consul de Russie.



ENTRÉE DE LA LÉGATION DE RUSSIE, A TÉHÉRAN.

Pour cet après-midi, notre hôtesse nous a ménagé une entrevue avec un prince arménien qui désire liquider sa collection d'objets d'art. Le maître de la maison nous reçoit d'une façon fort aimable, et il a vraiment bonne tournure dans son habit noir à boutons d'or. Il n'y a malheureusement pas possibilité d'arriver à une entente, car ce haut fonctionnaire a des prétentions extraordinaires, et nous n'osons vraiment pas lui offrir le dixième du prix qu'il demande, ainsi que la chose se fait couramment avec ses coreligionnaires moins haut placés.

Vers le soir, nous allons porter nos remerciements au neveu du Serdare, Son Excellence Bahador-ed-Dowleh, qui, depuis notre passage à Téhéran, a fait de remarquables progrès dans la langue française; on voit qu'il a singulièrement travaillé, et il est arrivé à un résultat remarquable, puisque maintenant nous pouvons presque entièrement nous passer d'interprète pour notre conversation.

Dans les jardins du Sadr-Azam.

Vendredi, 8 novembre. — Ce matin, on nous propose d'aller faire une visite au jardin du Grand Vizir, le Sadr-Azam, qui fut assassiné à la sortie du Parlement au moment où nous-mêmes arrivions en Perse, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre. Vu à cette époque de l'année, le jardin du Sadr-Azam est vraiment merveilleux; il y a là de grandes et belles pièces d'eau habilement dessinées, qui sont bordées de massifs d'arbres aux tons cuivrés d'une richesse de coloris vraiment admirable. La

parure d'automne des arbres se détache sur le ciel bleu en formant un exquis mariage de couleurs. Quel dommage seulement que cette vue charmante soit gâtée par les constructions mêmes du palais toutes surchargées de décoration en carton-pierre, et quel meurtre d'avoir mis près des pièces d'eau et des plates-bandes toute une armée de statues en simili-bronze, représentant, chose horrible à dire, des personnages en costume moyen-âgeux du plus déplorable effet.

Les jardins que nous visitons ne sont ouverts qu'aux étrangers ou à l'aristocratie persane; les indigènes de basse condition, les loqueteux et autres miséreux sont impitoyablement écartés du seuil par l'imposant « majordome » qui se promène devant l'entrée.

En sortant dans la rue, nous croisons un personnage important qui passe dans un carrosse, puis enfin des chargés d'affaires des ambassades en grand uniforme : c'est aujourd'hui jour d'audience du Shah, et on ne saurait manquer d'aller faire un brin de cour à celui qui représente aussi tristement les anciens rois de la Perse.



LE PALAIS DE FERABAD, PRÈS DE TÉHÉRAN, CONSTRUIT A L'IMITATION DU PALAIS DU TROCADÉRO A PARIS.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Les jardins royaux de Doshan-Tépé.

Dans la journée, nous allons visiter les jardins royaux de Doshan-Tépé (la colline aux lièvres). La route est bordée de broussailles et d'arbres; à chaque instant on côtoie de petits canaux actuellement à sec, mais qu'une sage administration permet de remplir d'eau au moment opportun. Aussi loin que peut s'étendre notre regard, la plaine s'étend monotone, marquant seulement par des lignes d'un brun un peu plus accentué la dépression de terrain que forment les vallées.

Sur la gauche, nous apercevons une colline qui est entièrement couverte par une masse de constructions se découpant sur le ciel de la façon la plus bizarre. Le chemin qui y accède est bordé d'une haute balustrade en briques formant des dessins à jour. Une porte monumentale flanquée de tourelles s'ouvre dans la vallée au niveau de la route.

Vues à une certaine distance, toutes ces bâtisses ont encore un certain air, mais il paraît que de près ce ne sont que ruines et désolation : elles ont été construites pour servir de prétexte à une dilapidation parfaitement organisée des revenus impériaux. Peut-être faut-il voir dans ce goût désordonné de la

construction la nécessité que les Persans se sont créée à eux-mêmes d'édifier



LE DOSHAN-TÉPÉ OU PALAIS DE LA COLLINE DU LIÈVRE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR LE Dr FEUVRIER, ANCIEN MÉDECIN DU SHAH NASER-ED-DINE.

toujours de nouvelles demeures, au décès du chef de la famille, en raison



UNE AVENUE DANS LES JARDINS DU PALAIS DE SULTANETABAD, PRÈS DE TÉHÉRAN.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

de leur aversion profonde pour le logis où ont vécu leurs pères.

Quoi qu'il en soit, aux ruines causées par le défaut d'entretien s'ajoutent les déprédations volontaires, car les gens du voisinage ne se font pas faute de venir voler les portes, les fenêtres et les briques en terre émaillée, se réservant, à l'aide de ces matériaux qu'ils se sont procurés à si bon compte, d'élever des maisons à peu de distance de là.

Les jardins de Doshan-Tépé ont été, sous le règne du Shah précédent, une résidence des plus agréables : ils sont fort bien dessinés, et, au bord d'une pièce d'eau, se dresse un petit pavillon dont le décor, quelque peu enfantin, ressemble à ces constructions en papier que les enfants se plaisent à édifier pendant leurs heures de loisir.

La ménagerie royale.

Il existe également, là, une ménagerie. Tous les animaux plus ou moins sauvages sont placés dans un bâtiment fort long, précédé d'une sorte de cloître au milieu d'allées ombragées par de grands arbres. On sent que l'architecte a cherché avant tout à procurer à ces malheureux exilés du désert un peu de fraîcheur et d'ombre, qui leur permette de traîner quelques mois de plus leur misérable captivité.



LES TERRASSES DU PALAIS DE DOSHAN-TÉPÉ.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

A l'entrée se tiennent une demi-douzaine d'ours, enchaînés au pied de gros arbres devant lesquels ils semblent monter la garde comme des sentinelles attentives. Le sol est profondément creusé par les traces de leurs pas : ils paraissent si détachés des choses de ce monde, que c'est à peine s'ils détournent la tête pour regarder les humains qui les viennent visiter.

On nous montre la cage d'une hyène qu'on a dû enchaîner à l'intérieur de son logis, car elle avait creusé sous le mur de la façade un véritable tunnel par où elle faillit s'échapper. A côté est un lynx qui, dans la pénombre, laisse briller ses yeux comme des escarboucles ; cet animal si propre, si soigné, semble profondément malheureux de l'innomable repaire qui lui a été assigné par la cruauté des hommes.

La grande curiosité du moment est la cage où se trouvent deux petits tigres à peine vieux de quelques semaines ; avec l'insouciance de leur âge, ils dévorent en se jouant des quartiers de viande pourrie que le gardien leur jette en notre honneur.

Il se dégage de tout ce jardin et de cette ménagerie si misérablement tenue, une impression de pauvreté et de tristesse indéfinissable qui finit par nous gagner; nous avons hâte de rentrer en ville et de quitter ce spectacle qui n'a rien de réjouissant.

Préparatifs de départ. Samedi, 9 novembre, dimanche 10 et lundi 11. — Les jours coulent monotones dans cette ville de Téhéran et on y prend des habitudes d'une désespérante régularité. La journée se passe à recevoir les courtiers, qui nous apportent des objets plus ou moins intéressants et demandent des prix tellement fantastiques, qu'on ne peut plus établir aucune proportion entre l'offre qu'on pourrait faire et la demande qui vous est adressée.



LA GALERIE DES ARCADES DANS LE PALAIS ROYAL DE TÉHÉRAN.

A fréquenter ces peu scrupuleux négociants, on s'assimile à leurs mœurs et il nous arrive, quand ils nous ont abandonné un objet au prix offert, de le refuser ensuite sous le fallacieux prétexte qu'ils ont mis trop longtemps à accéder à notre désir. Les marchands d'antiquités ne se fâchent du reste nullement de cette manière de procéder qui est tout à fait persane. Je crois même que nous remontons un peu dans leur estime depuis qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont combattus avec leurs propres armes.

Il s'agit maintenant de faire l'emballage définitif de toutes nos acquisitions, qui partiront d'ici directement pour l'Europe où elles arriveront Dieu seul sait quand et dans quel état. Nous ne saurions trop recommander à ceux qui désirent rapporter des objets de Perse, d'avoir le soin de faire plomber les caisses avant le départ de Téhéran. Cette formalité signifie que les objets destinés à l'exportation ont été vus et visités par la douane; que les caisses ne contiennent aucune marchandise devant acquitter des droits de sortie et qu'elles pourront arriver directement en Russie sans être ouvertes en cours de route : si au début de notre voyage cette précaution si simple avait été prise pour les colis envoyés de

Mesched, je n'aurais pas vu mes bronzes et mes faïences déballés brutalement par la douane et replacés ensuite pêle-mêle dans les caisses, les objets les plus lourds posés sur les pièces les plus fragiles, de façon qu'avec toutes les vicissitudes de la route on ne retrouva, en arrivant à Paris, qu'un peu de poussière d'émail pulvérisée, triste souvenir de pièces expédiées parfaitement intactes.

Nous essayons à plusieurs reprises de circuler le soir dans les rues de Téhéran, mais c'est là une entreprise impossible à réaliser ; l'éclairage est si



UNE DES SALLES DU PALAIS ROYAL DE TÉHÉRAN (LES MURS SONT COUVERTS D'UN TRAVAIL DE MIROITERIE A FACETTES, CONNU EN PERSE SOUS LE NOM DE « AINEH-KARI »).

défectueux, et la poussière, ainsi que les immondices qu'on rencontre à chaque pas, forment un tel obstacle à la marche, que bientôt nous revenons à l'hôtel tenu par cette excellente Mme Barnéoud, et à tout prendre, après le dîner, le temps se passe encore fort gaiement dans les parlottes où chacun conte les aventures les plus surprenantes et où la gracieuse maîtresse de maison n'est souvent pas la moins intéressante à écouter. Ai-je oublié de dire que notre aimable compatriote est de Marseille ? Cela expliquera peut-être pourquoi les histoires sont si extraordinaires.

A la fin de la journée du lundi, tout est définitivement prêt, les petits objets







UN COIN DE LA GRANDE PLACE DES CANONS LE 12 NOVEMBRE 1907

Ouverture de la Chambre persane

sont soigneusement emballés dans des boîtes de dimensions restreintes, qui elles-mêmes sont placées dans de grandes caisses. Pour éviter les terribles effets de la trépidation de la route, tous les colis ont été ficelés avec de grosses cordes de coton tressé qu'on rencontre ici un peu partout. « Cela ne servira de rien, nous dit notre guide, car vos cordages seront hachés avant d'atteindre Recht. » En effet, notre homme n'avait pas tort et les liens furent complètement rompus par le frottement; toutefois cette disposition eut au moins l'avantage de protéger l'emballage extérieur, surtout pour les tapis qui n'auraient pas tardé, sans cela, à être attaqués.

Mardi, 12 novembre. — Après de nombreuses séances dans le bureau de l'employé qui doit nous donner des chevaux de poste nous permettant d'atteindre Recht, il est enfin décidé que nous quitterons Téhéran ce soir, une heure avant le coucher du soleil. Cette négociation a été longue et laborieuse, car on voulait d'abord nous faire partir le matin; s'étant aperçu à temps qu'il n'y aurait pas de chevaux sur la route, le chef du *chapar-khaneh* nous a remis au lendemain, puis, sur un nouvel avis, il nous a fait savoir qu'il fallait quitter ce soir même la capitale. Maintenant tous les paquets sont faits, les valises bouclées, nous n'avons même plus la ressource d'acheter aux nombreux courtiers qui nous harcèlent, car nous serions fort embarrassés pour emporter nos nouvelles acquisitions.

Une journée historique.

Heureusement pour nous, le Shah, dans sa sage prévoyance, nous réservait un spectacle tout à fait attrayant et inédit... C'est aujourd'hui, 12 novembre, qu'il doit se rendre au Parlement pour prêter serment à la Constitution et confirmer ainsi l'accord intervenu ces jours derniers entre le Medjlis et lui... Ce pauvre souverain n'est pas très décidé à accepter l'état de choses que lui a légué son père et qu'il a cependant contresigné en tant que Régent, pendant l'agonie de Mouzaffer-ed-Dine... Mais je crois qu'il a affaire à forte partie et que de gré ou de force il lui faudra s'incliner.

Le début du mouvement réformiste : Le monopole des tabacs.

Du reste, ce n'est pas de fraîche date que le mouvement constitutionnel se dessine, et il est même curieux de constater que son début eut des causes nettement religieuses et antieuropéennes.

Dès 1886, il est vrai, une propagande active en faveur d'un gouvernement où le Shah aurait à prendre les avis d'une assemblée de notables avait été agitée par le fameux réformateur, Seyide Jamal-ed-Dine; mais la monarchie autocratique fut entraînée dans la voie des réformes à la suite de la révolte prêchée par les mollahs contre les monopoles et concessions accordées par Naser-ed-Dine. La concession du monopole de la vente du tabac, remise par le souverain à une compagnie anglaise le 21 mars 1890, mit le feu aux poudres.

Dès le début de 1891 les concessionnaires, pressés de jouir des avantages qui leur étaient attribués, envoyèrent en Perse une nuée de sujets anglais et d'employés. Les conséquences de cet envahissement ne tardèrent pas à se faire sentir, et de tous les côtés, surtout dans les grands centres, s'élevèrent des réclamations bruyantes. Les Persans, en effet, ne pouvaient accepter sans résistance d'acheter à des *Faranghis* le tabac qu'eux-mêmes faisaient pousser et récoltaient, pas plus que se faire à l'idée que leur indispensable drogue passerait entre les mains de chrétiens qui rendent impur tout ce qu'ils touchent.

Le clergé qui, depuis longtemps, cherchait à regagner un peu de l'autorité

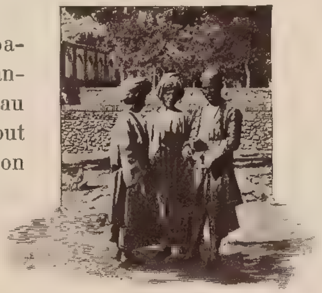


CROISADE CONTRE LE MONOPOLE DES TABACS. HADJI-MIRZA-HASSAN QUI DÉFENDIT L'USAGE DU TABAC.

qu'il avait perdue, se mit à la tête des protestataires et entretint soigneusement l'effervescence jusqu'au moment où le grand Mujtehed de Kerbala, le véritable instigateur de la campagne, écrivit au Shah une longue lettre pour lui prouver, Coran en mains, que la concession d'un monopole quelconque à des étrangers était contraire au livre saint. Entre temps, les Seyides allaient prêchant la rébellion contre « une autorité qui compromet la religion et n'en respecte plus les lois... ».

Le Shah n'ayant pas pris ces remontrances en considération, un fait extraordinaire se produisit. Au mois de décembre 1891, à la suite de la réception d'une lettre venue de Kerbala, recommandant de faire tomber coûte que coûte la compagnie, tous les marchands de tabac, avec un ensemble parfait, fermèrent boutique et personne ne fuma plus, même dans l'entourage immédiat du Shah.

Le 26 du même mois, les murs de Téhéran se couvrirent d'affiches menaçant de mort les étrangers si la concession n'était pas retirée dans les vingt-quatre heures. A ce moment, l'agitation populaire se montra si violente que le Shah se décida, le 28, à révoquer le monopole qu'il avait du reste concédé pour le prix dérisoire de 375 000 francs.



UN GROUPE DE JEUNES MOLLAHS.

Toutefois, les employés de la compagnie ne disparaissant pas, le mouvement subsista, et des émeutes sanglantes eurent lieu jusqu'à la fin de janvier 1892, au moment où le directeur de la concession, perdant tout espoir, fit annoncer qu'il n'insistait plus pour jouir de son monopole. Alors seulement les chefs du mouvement, rassurés, firent annoncer par le crieur public la levée de l'interdiction de fumer et le calme revint dans les esprits.

Enhardis par ce succès, les mollahs voulurent boycotter toutes les entreprises européennes en Perse, et commencèrent par la Banque anglaise. Cette fois c'en était trop, et le Shah, se rendant immédiatement compte des conséquences incalculables qu'un acte de ce genre pourrait avoir sur la vie économique de son pays, donna clairement à comprendre au clergé qu'il ne lui permettrait pas plus longtemps de jeter le trouble dans les esprits.



LA BANQUE IMPÉRIALE (ANCIENNE BANQUE ANGLAISE) SUR LE TUP-MEÏDAN, A TÉHÉRAN.

Obligés de céder devant les menaces du monarque, les mollahs s'avisèrent alors d'un autre stratagème, pour montrer combien ils étaient écoutés par le peuple : ils défendirent à tous les Persans de se raser le menton comme ils le faisaient pour suivre la mode apportée d'Europe par Naser-ed-Dine, mais au contraire de laisser pousser leur barbe suivant les préceptes de la loi musulmane.

Cette nouvelle direction donnée par le clergé à sa mauvaise humeur fit beaucoup rire le Shah, qui, pendant une audience, dit à un diplomate en se passant la main sur le menton : « Voyez, je me rase, nous pouvons les laisser parler, ils ne pourront absolument rien faire. »

Le clergé contre le Shah.

A part quelques cas de résistance sans importance, aucun événement remarquable ne se produisit jusqu'au milieu de l'année 1905. A cette époque, plusieurs membres éclairés de la population, mécontents du grand-vizir, Aïn-ed-Dowleh, réclamèrent des réformes surtout judiciaires. Le clergé, soit par conviction, soit pour conserver son influence, se mit de nouveau à la tête du mouvement. N'ayant obtenu aucune réponse satisfaisante, ses principaux membres s'enfermèrent au mois de décembre dans le sanctuaire de Shahzadeh-Abdul-Azim, suspendant ainsi toutes les fonctions religieuses et civiles nécessaires à la vie du pays, en protestation de la résistance opposée au mouvement réformiste.



TÉHÉRAN. PORTE DU TUP-MEÏDAN A DROITE DE LA BANQUE IMPÉRIALE DE PERSE.

Effrayé, le Shah promit par édit certaines réformes; mais après des atermoiements, cette proclamation, dont l'exécution était sans cesse retardée, aboutit à quelques modifications de procédure. L'irritation s'accrut. A tort ou à raison, le clergé accusa le vizir de cet échec, et déchaîna contre lui la verve d'un prédicateur très écouté, Cheikh-Mohammed-Vaez. Furieux, le vizir fit arrêter le prédicateur le 7 juillet 1906, mais aussitôt la foule ameutée assiégea le corps de garde et délivra le prisonnier. Malheureusement, au cours de la bagarre, un Seyide fut tué. Une résistance désespérée se forma alors et le clergé se retira dans la grande mosquée, d'où il adressa au Shah un ultimatum réclamant la punition des soldats responsables de la mort du Seyide, la destitution du vizir et l'octroi d'une charte établissant une sorte de Cour de justice ou de Parlement. Ces demandes ne reçurent pas satisfaction, et le gouvernement chercha même à disperser par la force les manifestations des mécontents : Devant cette attitude le clergé prit le parti d'accentuer sa résistance en quittant Téhéran pour se diriger vers les lieux saints.

Les marchands ferment le bazar et demandent une Constitution.

Le gouvernement s'aperçut bien vite que les choses ne s'arrêteraient pas là, car, malgré les menaces les plus sévères, tous les négociants du bazar fermèrent leurs boutiques et se réfugièrent à la Légation d'Angleterre, où, au bout de







La Révolution persane :
La foule allant à la rencontre des Mollahs qui s'étaient réfugiés à Shahzadeh Abdul-Azim
pour demander le changement du régime despotique
(D'après une photographie communiquée par M. le général Bazirguian)

quelques jours, ils se trouvaient réunis au nombre de plus de 16000.

Les membres du clergé, toutefois, n'allèrent pas plus loin que la mosquée de Shahzadeh-Abdul-Azim et, regrettant peut-être leur attitude trop intransigeante, adressèrent de là un mémoire au Shah, dans lequel ils exigeaient seulement pour prix de leur soumission le renvoi du vizir et l'accomplissement par le souverain d'un pèlerinage d'excuses et d'expiation au sanctuaire où ils se trouvaient.

En constatant que les représentants de Mahomet étaient plus soucieux de leurs intérêts et de leur prestige que préoccupés de la condition malheureuse de



PORTE D'ACCÈS DU JARDIN ENTOURANT LE PALAIS DE LA LÉGATION D'ANGLETERRE, A TÉHÉRAN.

leurs concitoyens, les réfugiés de la Légation, entraînés par le jugement, éclairés de quelques notables téhéranis, demandèrent, avec l'appui du consul anglais, l'octroi d'une Constitution, le renvoi du premier ministre et des garanties pour leur sécurité; en reprenant ainsi pour leur propre compte le mouvement créé par les mollahs, ils ne rompirent cependant pas complètement avec eux.

Le Shah accorde une Constitution à ses sujets.

Toutes ces manifestations étaient ignorées du Shah, aussi quand il les connut par des indiscrétions de son Andéroun d'abord, puis par la force des choses ensuite, il entra dans une violente colère et destitua son vizir pour le remplacer par Mouchir-ed-Dowleh, alors ministre des Affaires étrangères, qui n'était pas hostile au mouvement.

Trois semaines après ces événements, les réfugiés recevaient satisfaction,

et, le 1[er] août, une copie du *Dest-Khatt*, par lequel le Shah ordonnait la convocation d'une Assemblée nationale, était affichée sur les murs de Téhéran.

Aussitôt que le clergé reçut la notification de la décision du souverain, il se prépara à rentrer dans la capitale où, accueilli en grande solennité, il fut l'hôte du Shah pendant trois jours.

C'est le 9 août seulement que les réfugiés consentirent à quitter leur asile et à ouvrir les boutiques du bazar.

Le 19 août, le palais du Baharistan était consacré, par une cérémonie reli-



TRANSPORT DU PAIN UN JOUR D'ÉMEUTE POPULAIRE.

gieuse, aux séances du nouveau Parlement qui devait se composer de 156 membres, dont 60 pour Téhéran, et 96 pour les provinces.

Controverses sur le mouvement réformiste.

On a dit que l'origine du mouvement réformiste persan devait être cherchée dans les événements qui se sont produits il y a quelques années, et ont amené la victoire des Japonais sur la vieille Russie. Certes, on ne peut nier que cette victoire soit pour quelque chose dans l'éclosion du mouvement, car elle fut accueillie en Perse avec une vive satisfaction, et l'on estima qu'elle était due à l'adoption, par le Japon, des procédés européens de gouvernement. Le désir de copier les actes de la nouvelle puissance fut si vif alors, que bientôt toute son histoire était traduite en persan et lue avec intérêt par tous les sujets du Shah.

Cependant, nous devons constater que la fermentation des idées nouvelles s'est plus spécialement produite du côté des groupements persans de la Russie et de l'Inde. Dans leurs journaux, introduits secrètement en Perse, ces révolu-

tionnaires critiquaient sévèrement l'état de choses établi et préconisaient les avantages de la liberté.

D'autre part, le mouvement babi n'était pas sans donner à réfléchir aux Persans. En voyant leurs compatriotes entretenir avec les Européens les relations les plus intimes, envoyer régulièrement leurs enfants dans les écoles et attacher le plus grand prix à ce qu'ils apprennent les langues étrangères, les Persans ont entrevu le moyen de se libérer d'un pouvoir civil corrompu.



PORTE DE L'ENCEINTE DU PALAIS DU BAHARISTAN.

La Régence est confiée à Mohammed-Ali-Mirza.

A cette époque, l'état de santé de Mouzaffer-ed-Dine était des plus précaires, et sa lente agonie l'obligea à confier la régence du royaume au *Vahadh* Mohammed-Ali-Mirza. Malgré ses sentiments russophiles très prononcés, les Persans lui accordèrent leur confiance, car dans son gouvernement de l'Azerbaïdjan il avait montré de sérieuses capacités et beaucoup de sagesse. Cette confiance fut encore accrue quand le Régent accepta de contresigner la Charte et le *Nizam-Nameh* qui complétait les lois constitutionnelles puis fixait le règlement et les prérogatives du Medjlis.

Les premières séances de la Chambre : critiques de l'Assemblée nationale.

La nouvelle Chambre, le Medjlis, se réunit pour la première fois le 8 octobre 1906, mais seuls les élus de la capitale se présentèrent; les provinces restaient encore dans l'expectative, redoutant un retour offensif des gens de la Cour soutenus par l'influence russe.

Dès les premières séances, la Chambre prit à cœur ses fonctions et tint tête au gouvernement; c'est ainsi qu'au mois de décembre elle refusa d'accepter le projet d'emprunt anglo-russe de 10 millions de francs qu'il discutait depuis quelques mois, et proposa au contraire la création d'une Banque nationale qui consentirait un prêt de 5 millions de francs au gouvernement. Cette banque devait dépendre d'une compagnie dont tous les membres seraient Persans et dont

aucun étranger ne pourrait posséder d'actions, même par héritage. Elle recevrait tous les impôts et ferait tous les paiements d'Etat. Elle seule pourrait prêter au gouvernement. Elle aurait un privilège de 110 ans renouvelable.

La royauté semblant accepter assez bien les remontrances des élus, la province s'enhardit et envoya quelques députés au Parlement. L'Assemblée, se sentant un peu plus forte, renouvela ses critiques et peu après elle demandait au régent de renvoyer les fonctionnaires belges, qu'elle accusait de ruiner le pays en encourageant les dépenses de la Cour; pour bien faire sentir son désir de réaliser des économies, elle fixa à 2 500 000 francs la somme affectée à la liste civile du souverain, qui, autrefois, n'avait pas de limite. Ces réformes vraiment radicales trouvèrent des adversaires déterminés auprès des pensionnés de la cassette royale, les *Mustamerli*, et de la domesticité du palais tout entière.



ENCEINTE DE L'ARK OU PALAIS ROYAL.
UNE VÉRANDA SUR LA RUE NASIRIEH, PRÈS DU SHEMS-EL-IMARET.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Mort de Mouzaffer-ed-Dine : Mohammed-Ali est proclamé Shah de Perse.

Sur ces entrefaites, Mouzaffer-ed-Dine mourut (8 janvier 1907), et Mohammed-Ali-Mirza, le régent, fut acclamé Shah par tous les Persans qui voyaient déjà en lui le vrai monarque libéral rêvé.

L'accord, toutefois, ne devait pas être de longue durée. Soit qu'en tant que régent il ne voulût pas avoir de démêlés avec le Parlement, soit qu'il ne comprît pas, au milieu des préoccupations de l'agonie de son père, toute la portée des décisions prises par le Medjlis, Mohammed laissa l'Assemblée nationale à ses travaux sans pour ainsi dire y attacher d'importance.

Cependant, quand il dut s'occuper effectivement du gouvernement, il lui fallut se rendre à l'évidence en entendant tout autour de lui les doléances des







Révolution persane : Fête donnée à l'occasion de la première réunion du Conseil National persan,
à Otagh Nezam le 8 Octobre 1906.
(Photographie communiquée par M. le général Bazirgulan)

gens de la Cour, et il s'aperçut bien vite qu'avec le maigre subside qui lui était alloué comme liste civile il ne pourrait continuer à subventionner tous ceux qui vivaient de ses libéralités.

Pour beaucoup, la suppression des pensions équivalait à la misère, et les femmes qui avaient fait autrefois partie du harem de Mouzaffer-ed-Dine vinrent au Parlement demander le maintien des subventions accoutumées, dont la disparition allait les réduire à la mendicité. Sans se laisser émouvoir, les députés persistèrent dans leurs décisions et engagèrent les anciennes princesses à vendre leur superflu ou à s'adresser à leurs propres familles



UNE PLACE DANS LE BAZAR DE TÉHÉRAN PENDANT LES ÉMEUTES.

(Cliché communiqué par M. Bizot)



UNE RÉCEPTION A LA COUR DE S. M. MOHAMMED-ALI. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

auxquelles incombait la charge de les nourrir et de subvenir à leurs besoins.

Premières luttes entre le Shah et le Medjlis.

Une véritable scission se produisit alors entre le Shah et son Parlement, qui se traduisit tout d'abord par l'exclusion des membres du Medjlis de la cérémonie du couronnement et du grand Durbar, qui eurent lieu les 19 et 20 janvier 1907.

Mohammed-Ali sentait très vivement l'intrusion de ce corps constitué qui voulait se substituer, au point de vue exécutif, à sa propre autorité, et qui, loin de se conduire comme un élément constitutionnel, n'avait d'autre idée que de s'attribuer l'autocratie sans limite qui était autrefois l'apanage exclusif des rois de la Perse.

Pour arriver à exercer une pression sur le Parlement, le Shah signifia aux membres les plus importants du Medjlis d'avoir à respecter ses propres attributions au point de vue du pouvoir exécutif et à voter la dissolution des Andjumans. Devant le refus du Parlement, le Shah exigea la démission de Nasir-el-Mulk et du cabinet qu'il présidait.



S. M. MOHAMMED ALI-SHAH ET SA MAISON MILITAIRE. DE GAUCHE A DROITE : ALI-KHAN, AIDE DE CAMP. HADJI MOFAKAD-ED-DOWLEH. RIZA-KHAN, AIDE DE CAMP.

Le Sadr-Azam Amin-es-Sultan. L'accord anglo-russe.

Au cours de l'été 1907, le monarque pensa sortir de ces difficultés en rappelant d'exil un des fidèles conseillers de son grand-père Naser-ed-Dine, Amin-es-Sultan, dont les tendances russophiles étaient bien connues. Par une coïncidence au moins singulière, ce dernier fut assassiné le 31 août par Abbas-Agha, précisément le jour même de la signature du traité anglo-russe, délimitant la sphère d'influence des deux puissances européennes. Par cette convention, l'Angleterre s'engageait à ne pas appuyer, en faveur de sujets britanniques ou de puissances tierces, aucune demande de concession de nature politique ou commerciale, telles que chemin de fer, banque, télégraphe, route, transports, etc..., au delà d'une ligne allant de Kasri-Khirin au point d'intersection des frontières russe et afghane sur la frontière persane, en passant par Ispahan, Yezd et Kackh. La Russie, en revanche, prenait un engagement semblable à l'égard des provinces voisines de la frontière indo-britannique, la ligne de démarcation partant du point d'intersection de la frontière afghane pour aboutir à Bender-Abbas en passant par Gazih, Birdjand et Kirman. Les deux puissances respectaient l'indépendance de la Perse, mais envisageaient la nécessité





CARTE DU ROYAUME DE PERSE

montrant le partage d'influence effectué entre la Russie (*sépia*) et l'Angleterre (*vert*), à la suite de la Convention du 31 août 1907.

possible d'un contrôle financier en conformité avec les principes de la convention.

Il est à peine besoin d'ajouter que ce traité produisit dans tout le pays un effet déplorable, car il laissait voir d'une façon véritablement trop claire l'intention des deux grandes puissances européennes, dont les bons offices offerts jusqu'ici avec tant de spontanéité se trouvaient démasqués. Pour combattre ce fâcheux effet, le gouvernement anglais publia un long factum, déclarant que cet accord n'était qu'une expression de neutralité destinée à maintenir dans toute son intégrité le territoirepersan.

Le coup d'Etat de Mohammed-Ali.

Au mois d'octobre, le cabinet était de nouveau présidé par Nasir-el-Mulk, ministre populaire soutenu par l'Assemblée et les clubs, qui ne cachait pas ses sympathies pour l'Angleterre. Pour toutes ces raisons, il était suspect à l'entourage du Shah, qui ne lui ménageait pas ses hostilités. Pour supprimer le conflit, les membres du Medjlis demandèrent au Shah de se séparer de Saad-ed-Dowleh, l'ancien premier ministre, et de Emir-Bahador-Djend, que le souverain avait amené de Tauris à son avènement : ces deux hommes d'Etat ne cherchaient pas à dissimuler leurs tendances russophiles.



DÉFILÉ DES TROUPES DANS LES JARDINS ROYAUX DE TÉHÉRAN.
(Cliché communiqué par M. Bizol)

De violents débats eurent lieu au sein de l'Assemblée, au cours desquels le Shah fut insulté. Pour comble de malheur, en même temps que les députés prenaient cette attitude hostile, le cabinet démissionnait. Voyant alors qu'il n'avait personne sur qui compter, et que ses ministres n'avaient pu empêcher le Medjlis de se mêler à la campagne antidynastique menée par les Andjumans, Mohammed-Ali tenta un coup d'Etat. Il prononça donc la dissolution de l'Assemblée nationale, décréta l'état de siège et fit arrêter un certain nombre de ministres, parmi lesquels Nasir-el-Mulk. Le Shah voulut faire emprisonner ce dernier, mais la légation britannique s'y opposa, et, sous prétexte qu'il était titulaire d'une haute décoration anglaise, elle exigea que l'emprisonnement fût transformé en exil. Elle alla même jusqu'à demander, sinon exiger, la liberté de de tous les ministres arrêtés.

Réconciliation du Shah et du Parlement.

Pendant quelques jours, la capitale fut divisée en deux camps armés, et les députés ne cessèrent de présenter des demandes au Shah, en même temps qu'ils requéraient l'appui des légations. Enfin, sur une intervention vigoureuse de l'Angleterre, le Shah cédait et, comme gage de sa soumission, il sacrifia ses deux conseillers. Il consentait, en outre, à ce que toutes les troupes, y compris les cosaques, fussent placées sous les ordres du ministre de la guerre, et à constituer une garde spéciale pour la protection du Parlement.



EMIR BAHADOR DJEND. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

Pour sceller le pacte d'accord avec le Medjlis, Mohammed-Ali avait promis de venir à une des prochaines séances de l'Assemblée, et de jurer devant ses membres qu'il ne recommencerait plus ses intempestives manifestations. La date fixée est celle de ce jour, c'est donc pour nous une véritable aubaine de pouvoir assister à quelque scène de la vie politique de la Perse moderne.

Etat lamentable des troupes.

Sur la place publique, nous voyons défiler les troupes du Shah ; franchement, le spectacle que nous avons sous les yeux n'est pas fait pour nous donner une bien haute idée de l'armée persane.

Voici d'abord l'infanterie ; il y a là des soldats de tout âge et de toute taille, depuis des enfants presque en bas âge jusqu'à des vieillards, qui arrivent difficilement à redresser leur taille courbée par un dur labeur. On ne se gêne pas du reste pour raconter que les trois quarts de ces soldats sont de simples figurants : vagabonds et traînards qui, en temps ordinaire, déambulent dans la rue, n'ayant d'autre occupation que de se chauffer au soleil, en faisant une

chasse active à la vermine qui les couvre. Il paraît que tous les portefaix de la ville ont été réquisitionnés; on les a affublés d'une tunique ayant une ressemblance plus ou moins vague avec un uniforme militaire, et ils avancent dans un suprême désordre, le fusil nonchalamment passé en bandoulière, la plupart s'appuyant sur des bâtons pour soutenir leur marche. La place du revolver est occupée par une pipe magistrale et la cartouchière est toute rem-



RENTRÉE EN VILLE DES TROUPES CAMPÉES
AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN, LE 25 JUILLET 1908.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

plie de tabac. Cette troupe de fortune est précédée de tambours et de clairons qui jouent une musique discordante au possible.

Le régiment de la garde vient ensuite; les hommes sont couverts de défroques rouges et bleues, tandis que leur tête est coiffée d'un véritable casque de théâtre. Cette cohorte est conduite par une musique composée de tout jeunes gens, presque des enfants, que le chef d'orchestre fait marcher à coups de trique; son bâton, en effet, sert non à battre la mesure, mais à frapper les épaules des musiciens maladroits.

Il n'est pas jusqu'aux drapeaux qui n'aient un aspect misérable : ce sont de pauvres pièces de coton imprimé, négligemment attachées à l'extrémité d'une longue perche.

Les seuls soldats convenables que nous apercevons sont les cosaques, qui sont à peu près sérieusement équipés et armés.

On distingue les divers régiments par la couleur du bichlik ou passe-montagne, qu'ils portent autour du cou et sur les épaules.

La garde du Shah. Le cadre autour du Shah est fait par les cavaliers backhtiaris, reconnaissables à leur mâle prestance et à leur haut bonnet blanc, dont ils se montrent si fiers. Sous le rapport de l'armement, ces soldats présentent les échantillons les plus variés; on voit là tous les modèles de fusils



LA MUSIQUE DE LA TROUPE RÉGULIÈRE SUR LA PLACE DES CANONS, LE 12 NOVEMBRE 1907.

qui ont été ou qui sont encore en usage dans le monde, ainsi que tous les systèmes d'armes de chasse ou de guerre actuellement connus.

Il n'y a pour ainsi dire aucun Téhérani sur la place; c'est à peine si ceux qui ont à passer là pour leurs affaires consentent à s'arrêter pendant quelques instants pour contempler ce spectacle étrange. Naturellement, on aperçoit beaucoup de gamins et de désœuvrés, mais on compte beaucoup plus d'Européens et d'Arméniens, parmi les spectateurs, que de véritables sujets du « Sublime souverain dont l'étendard est le Soleil et la splendeur celle du Firmament ».

Pour faire prendre patience à ce public, il y a, aux extrémités du Meïdan, deux orchestres qui jouent alternativement l'hymne persan. L'exécution est plutôt triste, et on chercherait vainement l'enthousiasme que devrait provoquer l'air national.











COSAQUES PERSANS SUR LA GRANDE PLACE DES CANONS
le 12 Novembre 1907



LES CAVALIERS BACKHTIARES ACCOMPAGNANT LE SHAH DE PERSE
le jour de l'ouverture du Parlement. 12 Novembre 1907

Des officiers chamarrés de décorations traversent à tout moment le square d'un air important; quelques-uns même exhibent avec fierté un portrait de leur souverain, placé au centre d'un cadre constellé de brillants. Cette manière de porter l'image vénérée du roi des rois entourée de quatre rangs de brillants constitue la plus haute distinction de l'Ordre national persan : elle équivaut à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur, dans notre pays.



LES COSAQUES PERSANS SUR LA PLACE DES CANONS, A TÉHÉRAN, LE 12 NOVEMBRE 1907.

Tous les gens que nous voyons là jouent au soldat, les uns comme figurants, les autres comme acteurs d'un rang un peu supérieur, mais il n'y a rien de sérieux : c'est une simple mascarade.



L'AVENUE ALMASIEH CONDUISANT A LA PORTE D'HONNEUR DU PALAIS ROYAL.

Après une longue attente, le Shah sort enfin et débouche de l'avenue Almasieh. Il est nonchalamment assis dans sa voiture, et son physique n'est pas fait pour inspirer l'admiration ou le respect. Il est gros et court, et il a pour la circonstance revêtu un bel uniforme bleu à boutons d'or; sur sa coiffure brille la fameuse *jika* ou aigrette de diamant que son père a promenée dans toute l'Europe.

On craint beaucoup les attentats, aussi la voiture avance-t-elle au milieu de

policiers, et des gardes à pied ou à cheval veillent sur les précieux jours de Sa Majesté.

La calèche royale est traînée par six chevaux montés par des postillons bleus. Devant cet équipage galopent six coureurs en habits rouges aux lourds brandebourgs dorés; ils ont revêtu la culotte blanche, et sur leur tête est une sorte de haut bonnet de police terminé par des plumes; ils tiennent à la main un grand bâton à pomme d'argent analogue à celle de nos tambours-majors : cette canne semble un insigne de commandement, car nous la retrouvons entre les mains des officiers de cavalerie.

Devant le carrosse du Shah on porte de grands étendards, sur lesquels se trouvent peints le lion et le soleil.... Une salve de coups de canon annonce que le souverain vient d'entrer dans le palais du Parlement.



LA PORTE DES DIAMANTS DONNANT ACCÈS AU PALAIS ROYAL.

Le Shah prête serment devant l'Assemblée.

Dès son arrivée dans la salle des séances du Baharistan, le Shah ayant pris place sur un siège derrière lequel se tenait toute sa suite, le Nizam-es-Sultaneh lut aux membres assemblés le serment suivant que Mohammed-Ali-Shah avait écrit, signé de sa main, puis scellé de son sceau, sur la première page d'un exemplaire du Coran : « Comme des soupçons se sont élevés récemment chez mon peuple sur mon manque de fidélité à la Constitution, je jure maintenant, par le Maître de ce

Coran, que je resterai fidèle aux principes constitutionnels et que j'aurai soin qu'ils soient sauvegardés. »

La séance terminée, le cortège se reforme dans le même ordre qu'à



LES PRINCES SULTAN-AHMED
ET MOHAMMED-HASSAN, FILS DE MOHAMMED-
ALI-SHAH, SE RENDENT A L'OUVERTURE DU MEDJLIS, LE 12 NOVEMBRE 1907.

l'arrivée et reprend le chemin du palais royal. Malgré les prévisions pessimistes, il n'y a eu aucun attentat, ni aucune manifestation hostile.

En regagnant notre hôtel, nous croisons une voiture dans laquelle ont pris place les jeunes fils du Shah. Les petits princes semblent s'amuser follement et, ouvrant largement leurs grands yeux rieurs, paraissent tout fiers de leurs beaux uniformes brillants. Il croient se rendre à quelque fête sans se douter de la gravité des événements et du sort plus qu'incertain que leur réserve peut-

être l'avenir. Dans leur landau, ils se livrent à mille ébats, surveillés avec un soin jaloux par des eunuques blancs et noirs, qui ont des figures de vieilles femmes.



TÉHÉRAN. — L'ARSENAL SUR LE TUP-MEÏDAN.

Le retour des troupes est une véritable débandade. Les soldats quittent tranquillement leurs rangs quand leur régiment passe à proximité de leur demeure, et ils chargent un ami, habitant près du casernement, de rapporter leur fusil.

Seuls, les soldats des musiques militaires, heureux de se faire entendre, ne paraissent nullement pressés de terminer leur service. Ces musiciens semblent maintenant plus nombreux que le principal corps des troupes qu'ils doivent entraîner au combat. Les cuivres font rage, pour le plus grand bonheur des badauds qui écoutent bouche bée cette étourdissante cacophonie.

CHAPITRE XVII

De Téhéran à la mer Caspienne

Un départ difficile. — Kazvine : ses punaises. — Les monuments de Kazvine. — La route dans la montagne. — Le pont de Menjil. — Dans les bois. — La ville de Recht. — En route vers Enzeli. — Les pêcheries du Ghilan. — Une ville sans hôtellerie. — L'humidité à Enzeli. — Le pavillon du Shah. — Le bazar et le quartier indigène d'Enzeli. — Le phare et le port d'Enzeli. — La Caspienne, mer russe. — De la Caspienne à Recht : Pir-i-Bazar. — Le transit sur la route de Recht à Téhéran. — La navigation sur la mer Caspienne. — Dans la paillotte d'Enzeli. — L'embarquement pour Bakou.

APRÈS avoir assisté à la dislocation des troupes, nous nous empressons de regagner notre hôtellerie, car le soleil baisse à l'horizon et il faut presser notre départ.

Nous envoyons un, puis deux, puis trois émissaires pour hâter le mouvement, mais tous reviennent avec des gestes désespérés. Il nous faut aller nous-mêmes au caravansérail de la poste, où nous constatons *de visu* qu'on s'applique à graisser les roues : certainement, avant trois quarts d'heure ou une heure, cette importante opération aura pris fin.

Nous voici de nouveau sur le chemin en pleine nuit. Il n'a pas fallu moins de deux grands fourgons pour emmener nos bagages et nos acquisitions, ce qui, avec les animaux destinés à traîner notre propre voiture, représente 12 chevaux, qu'il nous faut trouver à chaque relai de poste. Parviendrons-nous jusqu'à Recht sans encombre; c'est bien douteux, mais il faut toujours essayer, s'il y a quelque anicroche en route on verra à y remédier.

Nous arrivons vers le milieu de la nuit à Asserek.

Sur la route de Kazvine.

La route est toute droite et d'une monotonie désespérante. Les caravansérails qu'on trouve sur la route de Recht n'ont plus rien de l'air bon enfant qui caractérise les hôtelleries publiques des autres grands chemins de la Perse. Ce sont presque des hôtels, mais tout à fait rudimentaires, avec des lits aussi durs que du bois, des tapis et des tentures, qui ne sont pas sans inspirer quelque crainte au point de vue des colonies d'animaux qu'elles



LA PORTE GULAHEK A TÉHÉRAN.

peuvent renfermer. On conçoit très bien le sentiment d'étonnement que les Européens éprouvent en recevant l'hospitalité dans ces gîtes, dont les tenanciers s'entendent du reste merveilleusement pour délester les voyageurs de leur argent.

La température s'est beaucoup rafraîchie, et la grande chambre qui nous est réservée est traversée par de terribles courants d'air.

Mercredi 13 novembre. — Le paysage se poursuit toujours aussi monotone et le chemin continue tout droit, entrecoupé çà et là de courtes montées et de descentes. On rencontre souvent des ruisseaux, mais sur cette route, qui a été







AVENUE ALA-ED-DOWLEH — LES PORTEFAIX UN JOUR DE REPOS

construite par des ingénieurs russes, il n'est plus de mise de traverser à gué ; on a fait de beaux petits ponts bien proprets, et, n'étaient les lacets interminables, on se croirait presque sur une grande route européenne.

Cette disposition n'est pas due, comme on pourrait le croire, à la nature du terrain qu'elle traverse, mais simplement à ce fait que les ingénieurs chargés de l'établir, étant payés au kilomètre, n'avaient aucun intérêt à les ménager. De



BOUTIQUE D'ÉPICIER SUR LE BORD DE LA ROUTE DE TÉHÉRAN A RECHT.

Téhéran à la Caspienne par cette voie, on compte une distance de 320 kilomètres.

Nous arrivons maintenant dans une région très humide, et les dernières pluies ont laissé partout de grandes flaques d'eau, où pataugent les nombreuses caravanes que nous rencontrons à chaque instant. Tout autour de nous, la campagne est admirablement cultivée. On s'occupe maintenant de rentrer les foins, tandis que les paysans bêchent la terre. Les arbres sont presque entièrement dépouillés de leurs feuilles. On sent que l'hiver arrive à très grands pas, presque sans transition. A l'horizon, la montagne a conservé ses belles teintes d'un violet un peu éteint, et au-dessus de nos têtes passent, en bandes nombreuses, des canards et autres gibiers d'eau.

La route est bordée de poteaux télégraphiques, qui semblent surtout destinés à servir de perchoirs aux corbeaux et autres rapaces de tous genres qui ont élu domicile dans la contrée.

A l'heure du déjeuner, nous nous arrêtons à Kiévandek, dans un superbe caravansérail, où nous prenons notre repas de fort bon appétit. Ce soir, nous arriverons à la ville fameuse de Kazvine, dont les alentours sont très fréquentés, et où se fait un trafic intense des marchandises que l'on dirige sur Recht.



ENTRÉE D'UNE MOSQUÉE DE KAZVINE.

Kazvine : ses punaises. Les environs de Kazvine sont parsemés de magnifiques jardins, où les arbres fruitiers poussent en abondance. Dans cette région, la vigne produit d'excellents raisins que l'on fait sécher, et qui sont ensuite expédiés en Russie. Il existe également des pépinières de grenadiers, et on se livre avec succès à la culture des concombres et des melons.

Un redoutable ennemi pour les voyageurs qui circulent dans ces pays est

une sorte de punaise, en persan « Gherib-Gez », de son nom scientifique *largas persicus*. Cet insecte, d'un gris sombre, est parsemé de petites taches rouges sur le dos, et occasionne des morsures particulièrement dangereuses pour les étrangers; on assure même que, dans certains cas, elles peuvent être mortelles. Les indigènes sont complètement exempts de ce fléau, car, depuis de nombreuses générations, ils ont été inoculés à un tel point qu'ils se trouvent réellement immunisés. Toutefois, quand ils sont incommodés par les morsures de cette punaise, les paysans recommandent l'absorption d'un bol de lait caillé; le patient est ensuite placé sur un siège, soutenu par des cordes attachées au plafond de la pièce : une violente torsion du point de suspension provoque un étourdissement qui est, paraît-il, très salutaire pour annihiler les effets du poison.



LA MOSQUÉE DU SHAH A KAZVINE.

Les monuments de Kazvine. La fondation de la ville de Kazvine est attribuée à Shapor II, et elle fut prise en 1078 par le célèbre chef des Assassins, connu sous le nom de « Vieil homme de la Montagne », dont le repaire était à environ 50 kilomètres de distance, à Alamuth (le nid de l'aigle).

La prospérité de Kazvine date du temps de Shah Tahmasp Ier (1524-1576); elle était alors considérée comme la capitale de la Perse. La haute porte du palais construit par ce monarque subsiste encore et elle est connue sous le nom de Ali-Kapi. Un autre monument remarquable est la fameuse mosquée Musjid-i-Jama, dont la fondation remonte à Haroun-al-Raschid.

La principale mosquée est la Musjid-i-Shah, reconstruite par Agha-Mohammed et Fath-Ali-Shah sur l'emplacement d'un monument élevé autrefois par le fondateur de la ville.

Il existe à Kazvine des industries très prospères, notamment des tissages de draps et de velours, et des fabriques de tapis. Les lames d'épées provenant de cette ville sont également très renommées.

Vers le moment du coucher du soleil, nous arrivons devant les magnifiques portes modernes de la ville, où on procède à un minutieux contrôle de nos billets. Une belle avenue conduit au centre de la cité, où se trouve un grand caravansérail à deux étages, qui doit être bien froid. Il y avait quelques chambres munies de cheminée, mais un ministre étranger, arrivé quelques instants avant nous, a choisi les meilleures places, et il ne nous reste guère qu'une seule pièce, véritable lanterne, peut-être très agréable par la chaleur, mais manquant tout à fait de charmes par cette froide journée d'automne.



KAZVINE. — HABITATION D'UN PERSAN AISÉ.

On nous annonce qu'un des employés du bureau du télégraphe indo-européen de la ville s'occupe du commerce des antiquités. Après bien des efforts infructueux, nous finissons par le rencontrer, et il nous propose de nous céder, au plus juste prix, un immense firman, délicieusement enluminé du reste, qui est, paraît-il, le contrat de mariage d'une des filles du précédent Shah : triste sort pour une pièce aussi officielle, de tomber dans le domaine de la curiosité.

La route dans la montagne.

Jeudi 14 novembre. — Nous nous réveillons au milieu du brouillard, et c'est à peine si l'on aperçoit la mosquée de Kazvine, à une très courte distance.

La route continue quelque temps encore sur le plateau; de chaque côté on aperçoit de grandes vignes dans lesquelles sont plantés des pistachiers.

Vers le soir nous abordons la montagne; le temps s'est heureusement levé, et c'est par un magnifique clair de lune que nous poursuivons notre voyage. Le paysage devient tout à fait grandiose; le chemin tantôt suit le fond de la vallée, tantôt passe en corniche le long du flanc de la montagne, et on devine, plutôt qu'on ne voit, au fond de l'abîme, tourbillonner le torrent qui roule des eaux que l'hiver a rendues boueuses.

En arrivant au relai de poste, on nous avertit charitablement que, si nous

tardons à repartir, nous ne trouverons pas de chevaux à la prochaine étape et serons obligés de passer pour le moins vingt-quatre heures dans la maison de poste. Ceci manquerait tout à fait de gaieté, aussi prenons-nous le parti



ROUTE DE TÉHÉRAN A ENZELI. TRANCHÉE A TRAVERS LES ROCHERS A 150 KIL. D'ENZELI.

de ne pas nous arrêter avant d'être arrivés à Recht; c'est une course de quarante-huit heures sans débrider, mais nous en avons vu bien d'autres depuis



ROUTE DE TEHÉRAN A ENZELI. LE PONT DE LAOUCHANSKY SUR LA RIVIERE SHAH-RUD.

que nous avons mis le pied sur le sol de la Perse : du reste, rien n'est agréable comme de voyager sous un beau clair de lune.

A droite, la montagne nous apparaît nue et rocheuse avec des profils heurtés, quelque chose comme un immense mur cyclopéen.....

Le pont de Menjil. Vendredi 15 novembre. — Sur le matin, nous passons le pont de Menjil, et nous rentrons dans la montagne. Le paysage est un peu aride; par place on rencontre quelques cyprès, tandis que le long du fleuve s'étendent de petits bois d'oliviers.

Nous croisons continuellement des troupes de chameaux, d'ânes et de mulets qui marchent maintenant pendant le jour.

Le grand transit consiste dans le transport des caisses de pétrole qui viennent de Bakou. On ne peut guère se faire une idée de la quantité d'animaux qui



LE PONT DE MENJIL SUR LA ROUTE DE TÉHÉRAN A ENZELI.

sont employés à ce travail. La nuit dernière, j'ai compté plus d'un millier de chameaux qui ont défilé pendant cinq à six heures de suite, se dirigeant vers



VUE DE MENJIL SUR LA ROUTE DE TEHÉRAN A ENZELI.

Kazvine. A certains moments, les caravanes font halte et leurs conducteurs ne se gênent pas, quand le froid est trop intense, pour faire un trou dans un des bidons de pétrole, puis d'y mettre le feu à même la route afin de pouvoir se chauffer

autour. L'aspect de ces campements éclairés par la flamme sautillante du naphte a quelque chose de vraiment fantastique, étant donnés surtout les profils et le pittoresque accoutrement des *chervadars*.

Dans les bois. Nous nous trouvons maintenant dans une région tout à fait boisée; les toits des maisons sont couverts de branchages et forment une sorte d'auvent qui protège le seuil.

Voici un village dans lequel les habitations sont disséminées au milieu des oliviers; on croirait retrouver ici un souvenir de notre Provence. Au milieu du bois vont et viennent des femmes, la tête couverte d'un étroit fichu et vêtues de robes rouges; quelques-unes portent leur enfant ficelé sur leurs reins, ce qui ne les empèche pas de travailler allègrement à la cueillette des olives.

De tous côtés l'eau est en abondance, aussi l'herbe pousse verte et drue. A chaque pas, on entend le bruit joyeux de petites cascades qui descendent le long du talus et traversent la route pour aller regagner le grand fleuve du Séfi-Rud, qu'on entend gronder en bas sur son lit de galets.

Encore quelques farsakhs et nous atteindrons les premiers arbres de la forêt de Recht. La montagne est boisée de tous côtés, et sur certains sommets on devine plutôt qu'on ne voit, les sapins couverts de neige.

Il fait une humidité pénétrante, aussi est-on heureux de rencontrer de place en place des cabanes de bûcherons ou de petits kava-khanehs construits en bois et en branchages. Ces fragiles habitations sont élevées au-dessus du précipice et un petit pont les relie à la route. Le bois est ici en abondance, et les toitures elles-mêmes sont faites de planches imbriquées.



UN BUCHERON.
(*D'après un dessin populaire*)

Je n'ai jamais rencontré une forêt aussi mal tenue, et dont la végétation fût davantage laissée à l'abandon. Les vieux arbres, dont la tête est complètement

morte, sont rongés par la mousse et le lichen; beaucoup tombent en pourriture, écrasant dans leur chute tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

L'eau filtre de tous côtés à travers la terre : on circule presque dans un marécage.

Pour simplifier la pose des poteaux télégraphiques, on s'est servi des arbres encore sur pied qui ont été grossièrement élagués, et sur lesquels la végétation reprend néanmoins ses droits.

Depuis la station de Menjil, nous sommes dans le Ghilan, et jusqu'à Recht nous retrouverons partout les mêmes constructions qui ressemblent aux huttes forestières de nos grands bois. La route serpente à mi-côte le long du flanc de hautes montagnes boisées. De place en place, par des éclaircies, on aperçoit un peu de la plaine qui, elle aussi, est couverte d'étangs et de ruisseaux.



LES PLANTATIONS DE RIZ PRÈS DE RECHT.

On éprouve de plus en plus ce sentiment d'humidité qui pénètre jusqu'à la moelle des os. A voir toutes ces mousses et toutes les pourritures du bois qui nous environne, on est gagné par la nostalgie des grandes plaines du plateau iranien, où le soleil dore le beau sable fin qui s'étend comme un tapis moelleux sous vos pieds.

Aux environs de Recht, les maisons changent de caractère : ce sont toujours des constructions en bois, mais elles sont couvertes en paille de riz, et, pour éviter le contact avec le sol, l'édifice tout entier est monté sur des pilotis.

Recht. Après un arrêt de quelques minutes à la porte de la ville, nous entrons dans Recht. On nous conduit dans un hôtel tenu par un Arménien : c'est une bien triste arrivée. Les chambres sont humides et froides; les tentures et les tapis dégagent une odeur nauséabonde.

La pluie tombe maintenant sans interruption, et tout dans la cour de l'hôtel présente un aspect de moisissure invétérée : on sent la fièvre qui vous guette à chaque pas.

C'est notre dernière halte avant d'arriver à Enzeli, où nous devons trouver le bateau pour Bakou, qui nous ramènera directement en Europe.

La ville de Recht, qui est la capitale du Ghilan, doit son importance à ce fait qu'elle se trouve au point de départ de la chaussée qui conduit à Téhéran.

C'est un centre commercial des plus considérables, et si sa situation, placée dans un terrain bas et marécageux, n'en rendait pas l'habitation aussi malsaine, cette cité prendrait un développement extraordinaire. Tout le transit des marchandises qui entrent ou qui sortent de la Perse par le nord doit nécessairement s'effectuer par Recht, et il en résulte pour la ville une véritable source de richesse.

Recht a vu son apogée au milieu du dix-neuvième siècle, quand le commerce de la soie brillait de tout son éclat. La maladie des vers à soie ayant presque complètement supprimé cette industrie, la ville perdit pour cette raison une grande partie de son importance.

Dans les dernières années du siècle qui vient de s'écouler, l'emploi des graines de vers à soie venant d'Asie Mineure et de Constantinople, ainsi que celles qui étaient importées du midi de la France, rendit un regain de prospérité au commerce des cocons. D'autre part, la culture du coton et du riz ont remplacé, dans une assez faible proportion du reste, l'ancienne richesse apportée par la production des vers à soie. Actuellement il y a une cinquantaine de coconneries à Recht, dont trois, dirigées par des maisons françaises, traitent à elles seules le quart de la production du Ghilan, soit environ 600000 kilos de cocons.



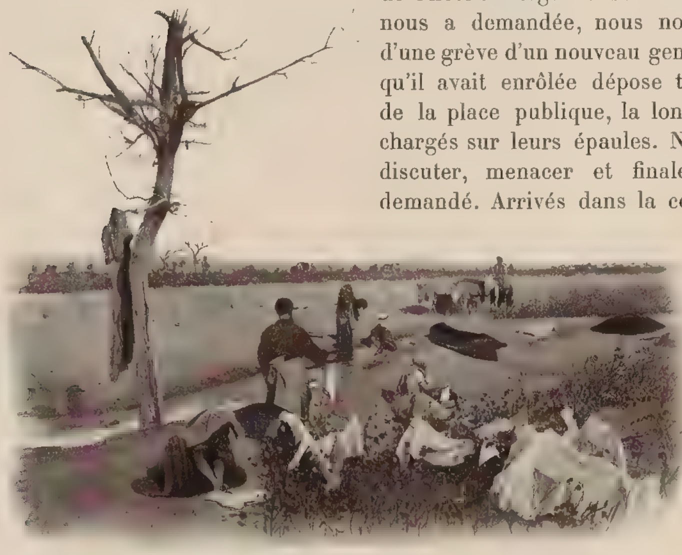
LA MOSQUÉE DE RECHT.

Au début du dix-neuvième siècle, Fraser estimait la population à 60000 ou 80000 habitants. Dans les années 1830-1831 toute la contrée fut désolée par une terrible peste qui transforma en désert cette cité jadis si florissante. De nos jours, Recht ne contient pas beaucoup plus de 20000 à 25000 habitants; c'est une ville très sale dont les maisons de commerce s'occupent surtout de transit. On trouve dans ses bazars des produits russes qui sont achetés par tous les habitants du Ghilan. Il ne tiendrait qu'au gouverneur persan d'augmenter dans de notables proportions la prospérité de la ville, en facilitant le transport des marchandises qui arrivent par le port d'Enzeli.

Samedi, 16 novembre. — Toute la matinée est occupée à l'expédition de notre chargement de colis, car nous ne pouvons songer à prendre le bateau avec les 700 ou 800 kilogrammes de bagages dont nous nous sommes encombrés.

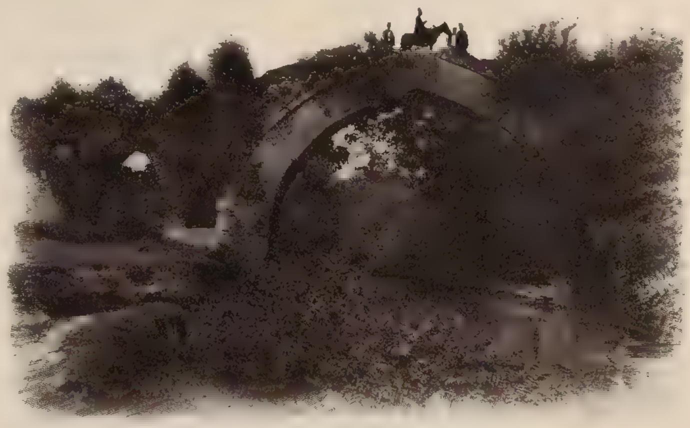
Après d'interminables pas et démarches, nous trouvons enfin le caravansérail, où la compagnie Nadejda tient ses assises. Il faut faire porter là à dos

d'homme toutes nos caisses, et nous faisons prix pour cela avec le portier-gérant de l'hôtel. Malgré la somme relativement élevée qu'il nous a demandée, nous nous trouvons en présence d'une grève d'un nouveau genre, et l'armée de porteurs qu'il avait enrôlée dépose tranquillement, au milieu de la place publique, la longue théorie des fardeaux chargés sur leurs épaules. Nous devons parlementer, discuter, menacer et finalement payer le surplus demandé. Arrivés dans la cour du caravansérail, il y a encore de longs palabres pour peser et enregistrer tous ces colis... Enfin tout est terminé, et, dans une heure, de légers véhicules vont nous emporter vers Enzeli.



LA RÉCOLTE DU COTON.

En route vers Enzeli. Pour notre départ, le ciel s'est mis en frais et a arrêté ses cataractes; le soleil même tente de nous sourire à travers d'épais nuages. Nous traversons successivement des marécages, puis une forêt et d'interminables rizières; le tout est parsemé de clairières avec des paillottes aux immenses toits de paille de riz. Çà et là s'élève une briqueterie au toit tout noirci de fumée.



LE VIEUX PONT DE RECHT.

Les pâturages sont nombreux, mais remplis de joncs et de roseaux; les arbres, pleins de mousse, possèdent une vigoureuse

frondaison, et leurs cimes se rejoignent au-dessus de la route. Nous nous arrêtons un instant dans un petit kava-khaneh aux nattes bien proprettes, et là on nous apprend que nous sommes à mi-route d'Enzeli.

Les pêcheries du Ghilan. Outre les produits de la terre cultivée, les richesses minières et forestières, le Ghilan possède encore une ressource considérable dans les pêcheries. Les embouchures des principales rivières, spécialement du Sefi-Rud, et les lagunes marines que nous côtoyons, sont peuplées d'une grande variété de poissons, notamment d'esturgeons, de saumons, de truites et de carpes. On dit à ce sujet qu'un jour, au plus fort de la saison de pêche, on a pris 4000 gros poissons à l'embouchure du Sefi-Rud, tandis que, dans la lagune d'Enzeli, 30000 carpes ont été capturées au filet en une seule journée.

Le maître du petit kava-khaneh ne nous avait pas menti, et, presque dans les limites de temps indiquées par lui, nous arrivons au bord du lac d'où un batelier complaisant nous transporte de l'autre côté, sur le port même d'Enzeli. Le débarquement n'est marqué que par la chute de mon appareil photographique au fond de la mer; heureusement, les bateliers sont d'habiles plongeurs et, après quelques instants de recherches infructueuses, le précieux instrument d'optique m'est rendu, non sans une sérieuse addition d'eau salée.

Une ville sans hôtellerie. Sur le port, on ne rencontre âme qui vive pour se renseigner : un douanier s'approche simplement pour voir ce que peuvent bien être les gens qui arrivent ainsi à pareille heure, et, après s'être assuré de la pureté de nos intentions, il nous tourne froidement le dos.

Renseignement pris, nous apprenons que le service d'hiver est commencé depuis la veille pour les bateaux de la Caspienne, aussi n'y a-t-il plus de départ régulier et nous devrons attendre ici pendant un temps qu'il n'est pas possible de préciser. Par surcroît de malheur, il n'y a plus un hôtel ni même un caravansérail pour recevoir les voyageurs : une des auberges vient de fermer ses portes et l'autre a été réquisitionnée par le service de santé, pour loger les gens arrivant de Russie, à qui on fait subir une quarantaine aussi ennuyeuse qu'inutile. Force nous est alors d'accepter l'hospitalité dans une cabane à demi pourrie où un Russe arménien nous cède sa chambre et son propre lit. Nous nous entassons tant bien que mal tous les trois dans une pièce exiguë, sentant terriblement le moisi. Notre hôtesse est une petite Russe effrontée et blondasse qui, pour célébrer notre arrivée, tourne jusqu'à perdre haleine la manivelle d'une boîte à musique.

Le patron de la maison est un ivrogne doublé d'un paresseux; il semble vivre là avec un pseudo-beau-père qualifié de Hadji, qui se partage toute la besogne avec un domestique loqueteux et sale.

Petit à petit, nous finissons par organiser notre vie, car nous devons rester trois longs jours dans ce lieu qui n'a rien de délicieux, pour attendre l'arrivée du paquebot postal. Nous avons recruté un domestique persan qui nous fait une cuisine à peu près convenable, et sacrifie pour chacun de nos repas une demi-douzaine de ces minuscules poulets de grain qui picorent devant notre terrasse.

La cour formant jardin, qui s'étend devant la masure où nous avons trouvé un abri, est entièrement plantée d'orangers et de citronniers ; ces arbustes croissent



LA DOUANE PERSANE A ENZELI.

avec une vigueur incroyable et ni la mousse dont ils se couvrent, pas plus que l'herbe et les gourmands qui poussent à leur pied ne semblent les incommoder.

L'humidité à Enzeli.

Il est vraiment étrange ce village d'Enzeli, avec ses roseaux remplaçant les murs qui servent à délimiter les jardins les uns des autres. On se croirait véritablement en Extrême-Orient ou au centre de l'Afrique, dans quelque agglomération de nègres rarement visitée par les explorateurs.

Le moment de la maturité n'est pas arrivé pour les oranges ; elles sont encore très vertes, et, si on essaye de les manger, on trouve que leur acidité les fait bien plutôt ressembler à des citrons qu'à des pommes d'or. Au milieu de la chaude humidité qui nous environne de toute part, ces fruits poussent trop vite et se gonflent en quelques jours, mais il leur manque presque toujours les quelques heures de soleil qui seraient nécessaires pour leur donner la belle coloration qui les caractérise.

Pour peu que l'on s'aventure en dehors de la ceinture de roseaux entourant notre habitation, on trouve des murs jadis en briques qui sont maintenant tellement couverts de parasites qu'ils ressemblent plutôt à des haies de verdure qu'à des clôtures maçonnées. Du reste, dans cette région, les briques, qui ne sont pas bien cuites, se désagrègent vite sous l'effet de l'humidité et ne tardent pas à redevenir de la terre. Si, par aventure, quelque figue tombe sur cet humus d'un nouveau genre, on peut, au bout de quelques années, voir les racines noueuses et tordues d'un figuier desceller les briques où il a pris sa

première nourriture et, avec un véritable instinct merveilleux, aller chercher le sol qui lui permettra d'atteindre son complet développement. Le mur ne tarde pas alors à tomber complètement à terre, mais la négligence des indigènes n'a cure d'un aussi léger détail, et l'arbre qui vient de pousser forme à lui seul une clôture suffisante.

Aucuns matériaux, du reste, ne résistent à cette atmosphère qui ressemble à celle d'un bain de vapeur; le bois, la brique, les métaux même se désagrègent sous l'effort latent de ce grand dissolvant qu'est l'eau, et tout finit par s'écrouler un beau jour: témoin cette boutique du bazar, qu'au lendemain de notre arrivée nous vîmes s'effondrer sous nos yeux, comme si elle avait subi l'effort d'un tremblement de terre.



UN PORTEFAIX.

Le pavillon du Shah. Devant nous, tout à fait sur le bord de la mer, s'élève le pavillon du Shah, sorte de villa bizarre et hétéroclite, qui fut construite pour servir de lieu de repos au maître de la Perse lors d'un de ses derniers voyages en Europe. L'architecte, à qui on doit cette conception étrange, semble s'être inspiré d'une de ces pagodes chinoises, dont les habitants du Céleste Empire nous envoient tant de spécimens en réduction, qui font le bonheur et l'agrément des collectionneurs.

Cette habitation produit un aspect vraiment pittoresque, et les étages successifs, dont elle est composée, présentent cette particularité qu'ils croissent en élégance et en richesse au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du sol. Le sommet de l'édifice est spécialement réservé pour l'usage personnel du Shah. Malheureusement, cette construction est dans un état lamentable de décrépitude, et, malgré les nattes qui la couvrent, l'effrayante humidité qui règne en

maîtresse dans cette région accomplit lentement son œuvre; dans quelques années il ne restera plus rien de la riche décoration bleue, rouge et verte qui produit un si brillant effet quand le soleil daigne se montrer.

Les étages inférieurs de ce pavillon sont ouverts parfois aux étrangers de



LE PAVILLON DU SHAH A ENZELI.

marque, que leur mauvaise étoile oblige à résider pendant quelque temps à Enzeli, mais il n'existe pas la moindre trace de mobilier dans les différentes chambres et les courants d'air en rendent le séjour à peu près inhabitable.

Le bazar et le quartier indigène d'Enzeli.

Enzeli possède le long du lac un petit bazar composé de boutiques à un étage, où l'on vend les choses les plus indispensables à la vie, mais où fleurissent surtout les changeurs et les prêteurs sur gages, qui se chargent de dépouiller ceux des Persans qui reviennent d'Europe avec un petit pécule et ont succombé à la passion du jeu.

Il existe tout un quartier indigène qui s'étend du côté de la plage; les huttes servant d'habitation sont couvertes en paille de riz. Des rues étroites et sales, taillées à angle droit, divisent en carré toutes ces petites propriétés, et sur le pas des portes, aussi bien qu'au milieu des flaques d'eau du chemin, on voit des enfants demi-nus jouant sous la garde de femmes couvertes de voiles multicolores.

Le phare et le port d'Enzeli.

Le seul monument remarquable d'Enzeli est une haute tour vieille de deux ou trois siècles; c'était, paraît-il, un ancien phare actuellement transformé en minaret, dont les mâchicoulis ont un petit air guerrier tout à fait réjouissant.

Enzeli est le seul port à peu près convenable que la Perse possède sur la mer Caspienne. Il se trouve là une bonne rade naturelle, et, aussi loin que le regard peut porter, on aperçoit une belle plage toute couverte de sable fin. Ce sable, accumulé en bancs, s'étend au loin dans la mer et est un grand

obstacle pour la navigation. Il existe une excellente jetée en bois qui fut construite par le Serdare Mansur, juste en face des bureaux de la douane, et les bateaux d'un faible tirant d'eau peuvent venir très facilement y accoster. Toutefois, les vapeurs russes venant de Bakou restent au large, au delà de la barre, et les voyageurs doivent se faire transporter à leurs frais, risques et périls, jusqu'au pied de l'échelle du steamer de la compagnie *Caucase et Mercure*.

Quand le temps est gros, la barre est à peu près infranchissable, aussi arrive-t-il très fréquemment que les voyageurs qui se sont embarqués à Bakou pour la côte persane sont obligés de revenir à leur point de départ, quitte à tenter une nouvelle fois l'aventure une semaine plus tard.

Il y a un phare sur la côte persane et le port est doté de plusieurs chaloupes à vapeur. Une d'elles, qui appartient au Shah de Perse, est dénommée yacht royal; quoiqu'elle puisse circuler sur une partie de la mer Caspienne, il lui est interdit d'entrer dans un port russe en portant le pavillon persan.

La Caspienne russe.

Par une fiction étrange, l'eau de la mer Caspienne est considérée comme faisant partie du domaine propre de la Russie, qui s'est réservé pour elle seule le service des transports de toute nature. On rapporte à ce sujet qu'il y a quelques années, un diplomate russe obtint du Shah de Perse la reconnaissance de la suzeraineté de la Russie sur la mer Caspienne à l'aide d'une supercherie vraiment enfantine : « Nous demandons, dit l'ambassadeur au roi des rois, que vous nous abandonniez la pleine propriété de la mer, car ce n'est qu'une immense étendue d'eau saturée de sel, dont vous ne pourriez évidemment rien faire. » Un conseiller, dûment stylé, ayant fait observer à son maître qu'il y avait déjà, dans l'étendue de son royaume, suffisamment de sources salées (*Chourab*), le souverain se laissa dépouiller de la seule issue maritime qui pût permettre de sortir de son royaume du côté du nord. Mais c'est là une légende; nous avons vu, en effet, plus haut, que c'est depuis le traité de Tourkmanshaï, en février 1828, que la Russie a seule le droit de navigation sur les eaux de la mer Caspienne.

De la Caspienne à Recht : Pir-i-Bazar.

La distance qui sépare Recht d'Enzeli n'est que d'environ 40 kilomètres, et cependant les marchandises mettent un temps considérable pour arriver dans la capitale du Ghilan, vu les difficultés du transport. Elles doivent, en effet, être débarquées des steamers sur des bateaux légers à l'avant hardiment recourbé, puis transportées dans les magasins de la douane. Après les formalités indispensables, pour lesquelles il existait de nombreux accommodements sous l'ancienne administration, les marchandises sont de nouveau réembarquées et transportées au village de Pir-i-Bazar, situé sur le Siah-Rudbar, à environ 6 kilomètres de Recht.

Là, les colis sont chargés sur des chariots ou sur le dos d'animaux.

Le village de Pir-i-Bazar appartient à un riche Persan, qui prélève un droit sur chaque fardeau traversant sa propriété. Il afferme, paraît-il, cette sorte de péage moyennant une somme de 9000 tomaus.

Lors de l'établissement de la grande route qui relie Téhéran à Recht, on avait projeté de faire une chaussée directe jusqu'à Enzeli, mais le Persan, pro-



PIR-I-BAZAR.

priétaire de Pir-i-Bazar, s'est pendant longtemps opposé à la mise en œuvre de ce tronçon. Enfin, la compagnie russe finit par triompher, et depuis quelques années une route parfaite conduit depuis Recht jusqu'à Gazian, près de la jetée, en face de l'administration des douanes : c'est cette voie que nous avons suivie pour arriver sur les bords de la Caspienne.

Le transit sur la route de Recht à Téhéran.

Le chemin de Recht à Téhéran fut construit par la Société de la route Enzeli-Téhéran, dont le siège social est à Moscou, et elle fut ouverte à la circulation en janvier 1899. Le Shah accorda à la Compagnie un bail emphytéotique de 99 ans. Pour se rémunérer, la Compagnie impose un péage assez élevé, qui est perçu à divers endroits.

Tant qu'elle se trouve dans la partie pluvieuse du Ghilan, la chaussée est souvent dans un terrible état, car, outre les innombrables caravanes de chameaux, de chevaux, d'ânes et de mules, il circule aussi un grand nombre de chariots légers, de voitures et de fourgons, quelquefois très lourdement chargés.

Voici quel était, en 1907, le tarif des voitures de Recht à Téhéran et *vice-versa*.

VÉHICULES	NOMBRE DE		LOCATION DE LA VOITURE	PÉAGE
	CHEVAUX	PASSAGERS		
Landau ou voiture fermée. . . .	4	3 ou 4	632 KRANS 6 CHAHIS	59 KRANS 1/2
	4	2	582 » 6 »	59 » 1/2
Victoria.	4	2 ou 3	542 » 6 »	59 » 1/2
	3	1	427 » 6 »	59 » 1/2
Fourgon.	4	4	522 » 6 »	70 »
Tarantas.	3	2 ou 3	101 »	10 »

Le poids de bagages accordé au voyageur est de 5 mans Shah et demi, c'est-à-dire 16 kilogrammes 450 environ; chaque man Shah en supplément est taxé 5 krans.

Le poids de bagages pour un fourgon est fixé à 50 mans Shah, c'est-à-dire environ 150 kilogrammes.


LE DÉBARCADÈRE DE PIR-I-BAZAR.

Lorsqu'on effectue le trajet de Recht au bateau suivant, l'ancien mode de communication, c'est-à-dire par Pir-i-Bazar, voici quel est le tarif en vigueur :

Voiture de Recht à Pir-i-Bazar, péage inclus, de 15 à 25 krans, suivant le nombre de voitures disponibles.

Bagages par *arabeh* (véhicule à quatre roues), 7 à 12 krans par voiture transportant environ 200 kilogrammes.

Bagages par poney, de 3 à 6 krans par charge d'environ 100 kilogrammes.

Factage à Pir-i-Bazar, de 2 à 5 krans.

Chaloupe de Pir-i-Bazar à Enzeli, 2 krans par personne, plus quelques chahis pour les bagages.

Factage à la douane d'Enzeli, 2 à 3 krans.

Si la chaloupe du steamer peut embarquer les passagers au port, le trans-



DANS LA LAGUNE D'ENZELI.

port est gratuit; mais, si on doit prendre un *kereji* pour franchir la barre, le prix est de 1 à 5 tomans.

La navigation sur la mer Caspienne. Comme nous l'avons dit un peu plus haut, les bâtiments russes seuls peuvent faire le service sur la mer Caspienne. La plus importante société de navigation sur cette mer est la Compagnie *Caucase et Mercure;* elle est subventionnée par le Gouvernement russe pour porter les courriers, et ses bâtiments sont susceptibles d'être réquisitionnés pour le transport des troupes ou du matériel de guerre.

La flotte de la Caspienne s'est accrue dans de grandes proportions depuis 1856, époque à laquelle les steamers apparurent sur la mer Caspienne. En 1865, le nombre des vaisseaux faisant le service des ports persans était de 11, appartenant à la Compagnie *Caucase et Mercure*, et deux appartenant à une autre Compagnie. Le tonnage de ces treize bâtiments était de 3130 tonnes. Il y avait en outre 400 à 500 bateaux à voiles d'un tonnage variant de 40 à 100 tonnes.

En 1879, les transports russes sur la Caspienne représentaient une flotte de steamers de 4150 tonnes et une flotte de bateaux à voiles de 64500 tonnes.

Maintenant, la Russie possède sur cette mer 265 steamers jaugeant 118347 tonnes, et 544 bateaux à voiles d'un tonnage total de 113699 tonnes.

La distance d'Enzeli à Bakou est de 325 kilomètres, et il y a deux bons mouillages entre ces deux ports, un à l'île de Saro près de Lenkoran et l'autre à l'embouchure de la rivière Kur. Le voyage peut être accompli en 17 heures par steamer direct, mais, comme généralement les bateaux touchent à Astara et à Lenkoran, ils accomplissent le trajet en 32 heures environ.



[illegible]





Le bateau faisant le service de Bakou à Krasnovodsk

La Compagnie *Caucase et Mercure* possède un service régulier entre Bakou et Enzeli. Les départs de Bakou ont lieu le dimanche soir pour arriver à Enzeli le mardi matin, et le jeudi soir pour arriver le samedi matin. Les départs d'Enzeli ont lieu le mardi soir pour arriver à Bakou le jeudi matin, et le samedi soir pour arriver le lundi matin.

Toutefois, ce service n'a lieu que l'été et quand la Volga n'est pas gelée. Du 14 novembre au 14 mars, les steamers ne partent qu'une fois par semaine,



LE MINARET DU PALAIS DES KHANS A BAKOU.

et ils quittent Bakou le samedi soir pour arriver à Enzeli le lundi dans la matinée. (Extrait du rapport de M. Rabino, consul anglais à Recht, 1907.)

Dans la paillotte d'Enzeli.

Dimanche 17 et lundi 18 novembre. — Les journées coulent lentement au milieu de ce triste paysage, et l'inaction forcée à laquelle nous sommes réduits semble doubler la durée des heures. Il y a trois jours que nous sommes ici, mais ces trois fois 24 heures nous ont paru une éternité, surtout en les comparant à la rapidité avec laquelle ont passé nos trois mois de séjour en Perse.

Nous venons d'avoir un compagnon de malheur dans notre misérable hutte; c'est un employé arménien du télégraphe indo-européen qui se rend en Europe avec une jeune femme persane et son bébé. La maman vient, depuis quelques jours à peine, de quitter le costume sévère des femmes de son pays,

et elle a rejeté le voile épais que depuis sa naissance elle portait pour cacher ses traits aux regards des indiscrets. C'est une assez belle femme, avec de fort beaux yeux, quoique ses traits soient un peu lourds. Elle semble tout à fait embarrassée dans son costume européen, et à chaque instant on la voit, par un geste instinctif, ramener sur son visage la pièce de soie noire qui lui sert de coiffure. La malheureuse s'évertue à faire tout son petit ménage, blanchir le linge de son enfant et soigner son époux. On sent que la bourse de ce jeune ménage est terriblement plate, et qu'il se demande si ses subsides lui permettront d'arriver à l'endroit qu'on lui a assigné comme résidence.



VUE GÉNÉRALE D'ENZELI.

Ces considérations n'influent du reste en aucune façon sur notre hôte, qui lui fait payer bien cher le misérable abri qu'il vient de lui louer, et n'a pas honte, en outre, de lui vendre, un kran la pièce, les petites bûches de bois que nous avions achetées pour notre propre consommation : cet amphitryon est décidément un remarquable commerçant; il fera fortune dans la vie s'il n'est pas mis en prison à bref délai.

Notre unique distraction est d'aller sur le port voir les bateaux qui arrivent et nous informer du départ du courrier postal, qui ne saurait tarder maintenant à quitter Enzeli.....

Aujourd'hui lundi, il a plu toute la matinée et on ne respire plus qu'une atmosphère saturée d'humidité. De toute la ville, l'odeur de moisi monte infiniment triste. Pour peu qu'on mette le nez dehors, on doit sauter d'îlot en îlot, sous peine de tomber dans les stagnantes flaques d'eau. Dans le port, il n'y aura bientôt plus de place, car les barques et les navires, chassés de tous côtés par le gros temps, viennent en toute hâte y chercher un refuge. Au loin, on aperçoit la barre occasionnée par le remous qui écume et forme comme une large ligne blanchâtre.

La pluie a cessé maintenant, mais elle est remplacée par une sorte de brouillard infiniment plus désagréable. Les hommes, abattus par ce temps énervant, essayent de réagir par l'alcool, malheureusement quelques-uns dépassent la mesure et tombent ivres-morts.

Notre dernière nuit à Enzeli est marquée par des disputes effroyables, d'abord entre notre hôte, l'Arménien, et sa femme, qui finit par recevoir une correction parfaitement imméritée du reste. L'hôtelier, probablement animé par cette première victoire, prend ensuite à partie le client, avec lequel il a joué aux cartes pendant toute la nuit. Bientôt les couteaux s'apprêtent à sortir de leur gaine et l'affaire menace de tourner au tragique. Nous sommes tombés dans un véritable coupe-gorge : nous nous rapprochons du monde civilisé.

Mais le jour paraît, on entend des allées et venues autour de notre hutte,



UNE RUE DE RECHT, LORS DU PASSAGE DU SHAH ALLANT EN EUROPE.

puis les cris et les disputes s'arrêtent comme par enchantement. Dans un coin, sous l'auvent, un malheureux qui part pour l'Europe grelotte de froid.

L'embarquement pour Bakou.

Enfin l'heure arrive où nous allons pouvoir nous embarquer..... Il y a encore d'interminables discussions avec les bateliers pour établir le prix de la barque qui doit nous conduire depuis le quai jusqu'au bateau russe. Nous nous trouvons être une douzaine de voyageurs empilés dans un esquif à la haute proue recourbée, et nous abandonnons définitivement le sol de la Perse pour rentrer chez nous.

Ce n'est pas une petite affaire que d'arriver au bateau postal; la mer est

tellement forte que la barque menace à tout moment de venir se briser contre les parois du vapeur. On lance alors une échelle de cordes, à laquelle il faut se cramponner et grimper à la force du poignet; c'est un peu difficile et ennuyeux, mais une fois qu'on est à bord, bien tranquillement, combien c'est amusant de regarder les femmes persanes qui, oublieuses de toutes les conventions, rejettent leur voile en arrière et montrent, sans aucune vergogne, ce qu'elles ont l'habitude de cacher si soigneusement. Habitude qu'elles feront bien de conserver indéfiniment, car c'est une assez triste découverte pour un Européen de voir combien peu elles sont désirables..... Cette comparaison n'en est que plus flatteuse pour les Françaises, et surtout pour les Parisiennes, qu'avant une semaine nous aurons enfin le très grand bonheur de revoir.

CONCLUSION

Un attentat contre Mohammed-Ali-Shah. — Soulèvements en province. — Le Shah quitte Téhéran. — Le Medjlis demande au Shah le respect de la Constitution. — Le coup d'Etat de Mohammed-Ali-Shah : 23 juin 1908. — Répercussion du coup d'Etat sur la province. — La contre-révolution. — La révolution en province. — Intervention armée de la Russie et de l'Angleterre. Les chefs nationalistes réclament le rétablissement de la Constitution. — Les armées nationalistes marchent sur Téhéran. — La Russie et l'Angleterre tentent d'arrêter la marche des armées nationalistes. — A l'assaut de Téhéran. — Retraite du Shah sur Sultanetabad. — Le Shah se réfugie à Zergendeh. — Formation d'un gouvernement provisoire : déposition de Mohammed-Ali-Shah. — Ahmed-Mirza est couronné Shah de Perse. — Zil-es-Sultan tente de rentrer en Perse. — Le Gouvernement provisoire poursuit le parti réactionnaire. — Liquidation de comptes avec Mohammed-Ali : le Shah déchu part pour l'exil. — Reconstitution du Comité nationaliste. — Inauguration du nouveau Parlement. — Dernières exécutions. — Situation de la Perse en juin 1910.

Depuis deux ans bientôt nous avons quitté la Perse, mais nous ne voulons pas terminer cet ouvrage sans jeter un rapide coup d'œil sur les graves événements qui se sont succédé depuis cette époque, et qui poussent ce pays vers une évolution dont, à l'heure actuelle, il est encore difficile de prévoir les conséquences.

Un attentat contre Shah Mohammed-Ali.

Au lendemain du serment de fidélité à la Constitution, prononcé le 12 novembre 1907 par le Shah, des troubles graves se manifestèrent dans les provinces.

Pendant que les membres du Medjlis discutaient sans pouvoir se mettre d'accord, refusant de distinguer les deux pouvoirs qui doivent diriger un Etat, l'exécutif et le législatif, et s'imaginant que l'ère nouvelle devait consister en la substitution pure et simple de l'autocratie du Parlement à celle du Shah, ce dernier, lui aussi, se trouvait aux prises avec les pires difficultés : la pénurie de

son trésor étant complète, il ne pouvait payer la solde de ses troupes et, journellement, le nombre des mécontents allait en augmentant.

Le 28 février, alors que le Shah passait à cheval dans les rues de Téhéran, des bombes furent jetées contre lui qui, cependant, ne fut pas blessé. C'était là un fâcheux symptôme de l'état des esprits, que les corrections infligées par Mohammed-Ali au chef de la police ne pouvaient guère influencer : au contraire, elles ne contribuèrent pas peu à faire tomber le prestige dont il était encore entouré.

Le 29 mars, le président du Medjlis, Ibrisham-es-Sultaneh, s'étant trouvé débordé par le courant, donnait sa démission et était remplacé aussitôt par Mumtam-ed-Dowleh.

Le 2 mai, le cabinet entier démissionnait, et le Shah chargeait Nazim-es-Sultan d'en former un nouveau, dont le premier soin fut d'augmenter la liste civile du souverain.

Soulèvements en province.

En ce moment, la situation du pays, sous l'influence des intrigues étrangères autant que sous celle des agissements des clubs politiques, était déplorable. La province entière, travaillée par des émissaires



GROUPE DE KURDES DES ENVIRONS D'OURMIAH.

secrets envoyés de Téhéran et par les clubs de Tauris, de Bakou et de Constantinople, entrait en ébullition. Les impôts étaient refusés par tout le monde, car on ne voulait pas s'exposer à être obligé de les payer aux collecteurs que le Parlement devait nommer, après les avoir payés à ceux du souverain.







Révolution persane : La tente des marchands dans les dépendances de la Légation d'Angleterre

(Le premier personnage à droite est Hadji Mohammed Taghi Bonekdar, le grand promoteur de la liberté. Elu député par le peuple, il fut enchaîné et emprisonné lors du Coup d'Etat du 23 Juin 1908.)

(Photographie communiquée par M. le général Bazirguian)

Les tribus frontières, après avoir refusé l'obéissance au pouvoir central, se mirent en rébellion. Au nord, les Turcomans ravagèrent le Khorassan; à l'ouest, les Kurdes pillaient avec toute la cruauté qui les caractérise, et les Turcs, eux-mêmes, se mettant de la partie, ne craignaient pas de s'avancer jusque sur les bords du lac d'Ourmiah. Enfin, au centre, les tribus backhtiaris, quittant leurs montagnes, s'emparaient d'Ispahan et y régnaient en maîtres.

Dans le courant du mois de mai, les clubs (andjumans) tenaient absolument à leur discrétion tous les membres du Medjlis. Ils incitèrent alors les commerçants à fermer boutiques et à déserter les bazars, suspendant ainsi dans tout le pays la vie commerciale. Quand le Shah apprit cette nouvelle, il ordonna, sous peine d'amende, que toutes les boutiques de Téhéran fussent réouvertes à l'instant, et, comme de nouveau les clubs empêchaient l'exécution de ses ordres, il réunit clandestinement une petite troupe en dehors de la ville pour parer à toute éventualité.



UNE REVUE AU CAMP DES COSAQUES.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Le Shah quitte Téhéran. Entre temps, un groupe d'anciens courtisans déchus ayant à leur tête les fils de Zil-es-Sultan, oncle du Shah, demandèrent au souverain de renvoyer sans délai quelques-uns de ses fidèles, le menaçant des pires conséquences s'il ne s'exécutait pas. Le Medjlis, prenant fait et cause pour les mécontents, insista pour que Mohammed-Ali leur donnât satisfaction. Celui-ci, sous cette pression, feignit de consentir à ce qu'on lui demandait, mais c'était pour mieux s'échapper, car, mobilisant en hâte une nombreuse escorte, il quitta immédiatement Téhéran pour aller établir ses quartiers à quelques kilomètres de la ville, dans le Doshan-Tépé, où peu après toutes les troupes disponibles, rassemblées par le colonel Liakhoff, venaient le rejoindre.

Aussitôt installé dans sa nouvelle résidence, le 4 juin, le Shah, se sentant en sûreté, fit arrêter et emprisonner les principaux agitateurs.

Le 10, un groupe de notables habitants de Téhéran, ayant à sa tête Djelal-el-Dowleh, fils aîné de Zil-es-Sultan, vinrent trouver le Shah pour lui présenter des observations; celles-ci furent fort mal reçues, car le Shah fit immédiatement saisir une partie des membres de cette délégation et les emprisonna.



FIDAÏS DE L'ARMÉE DU SIPHADAR.

Cette nouvelle représaille fut le signal d'une révolte : tous les marchands du bazar envahirent la place du Baharistan, réclamant d'une façon très bruyante la mise en liberté des personnes arrêtées. Un peloton de cosaques arriva bientôt, escortant un messager du roi porteur d'un ultimatum au Medjlis, dans lequel il lui était signifié d'avoir à disperser les manifestants dans les deux heures, sans quoi il serait fait usage de la force.

Le Medjlis demande au Shah de respecter la Constitution.

Le 16, une députation du Medjlis arrivait à la résidence royale pour remettre au souverain un mémoire-ultimatum lui rappelant les fautes dont il s'était rendu coupable vis-à-vis de la Constitution, et lui demandant de coopérer fidèlement à ses travaux pour regagner la confiance du peuple. Les signataires observaient qu'en cas de rejet de leurs propositions, ils se verraient dans l'impossibilité de continuer leur œuvre sociale et en conséquence se dissoudraient.

La délégation fut accueillie avec froideur par le Shah qui, dans un geste quelque peu théâtral, porta la main à la poignée de son sabre en s'écriant : « Souvenez-vous que mes ancêtres ont conquis ce trône par le sabre, et que je ne suis pas disposé à renoncer à leur héritage sans en appeler au sabre. »

La députation se retira, résolue de provoquer la dissolution de l'assemblée si le souverain ne revenait pas sur sa décision. Mais, loin d'avoir cette pensée, le Shah, irrité par ces scènes continuelles, ordonna à ses ministres d'informer le Medjlis qu'il ne reprendrait les relations courtoises avec l'assemblée que si celle-ci prononçait l'exil des chefs du parti nationaliste, la dissolution des

Andjumans, la suppression de la liberté de la presse, et enfin l'élévation à 10000 hommes de l'effectif de la garde du palais.



L'AILE GAUCHE DU PALAIS DU BAHARISTAN APRÈS LE BOMBARDEMENT ET LE PILLAGE DU 23 JUIN 1908.
(*Cliché communiqué par M. Bizot.*)

A cet ultimatum, le président se contenta de répondre que c'était lui qui attendait une réponse du souverain au mémoire qui lui avait été présenté.

Le coup d'Etat de Mohammed-Ali : 23 juin 1908.

En représailles, le Shah fit immédiatement arrêter les principaux chefs du parti nationaliste, déclara hors la loi les membres des Andjumans et prononça la dissolution du Medjlis.

Un tel état de choses ne pouvait se dénouer sans que la poudre parlât; aussi, dès le lendemain, à la pointe du jour, des escarmouches entre les soldats et les nationalistes eurent-elles lieu. Le 23 juin, la situation était assez critique, et le colonel Liakhoff, commandant les régiments de cosaques de la garde, prenait position et bombardait le Baharistan où les membres du Medjlis tenaient leur séance. Peu après, la mosquée de Sepeh-Salar, le palais de Zil-es-Sultan et la maison d'un notable, Umin-ed-Dowleh, étaient mis au pillage et en partie détruits. Plusieurs nationalistes étaient pendus, et le colonel Liakhoff était nommé, par le Shah, gouverneur de Téhéran.

Effrayés de l'énergie de la répression, le plus grand nombre des membres

du Parlement avaient cherché refuge à l'ambassade d'Angleterre. Aussitôt les cosaques l'investirent et n'abandonnèrent le siège que sur les ordres exprès du Shah, qui venait de recevoir une protestation véhémente du consul anglais.

Malgré cette intervention, la répression n'en continua pas moins aussi acharnée; la loi martiale fut proclamée, le port des armes interdit et les rassemblements dispersés avec la plus grande brutalité.

On ne se cacha pas pour dire que ce fut avec l'argent de la Russie que ce coup d'Etat fut mené. De plus, pour impressionner la province, le gouvernement russe n'hésita pas à envoyer des troupes sur la frontière de l'Azerbaïdjan, ainsi qu'un bateau de guerre dans le port d'Enzeli, pour tenir en respect la ville de Recht, centre avéré du nationalisme.



LA MOSQUÉE DE SEPEH SALAR BOMBARDÉE LE 23 JUIN 1908.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Profitant de sa victoire, le Shah supprima les journaux à tendances nationalistes, tels que le *Hab-ul-Matin*, le *Medjlis*, le *Sur-i-Israfil,* et demanda au Gouvernement russe la suppression des deux principaux organes musulmans libéraux du Caucase, le *Irshad* de Bakou, et le *Mullah-Nasr-ed-Din* de Tiflis.

L'Angleterre protesta officiellement contre l'attitude des troupes commandées par le colonel Liakhoff qui avaient assiégé la légation. Le Shah fit officiellement des excuses le 11 juillet, et la Russie dut désavouer la conduite de son colonel; à cet effet, elle demanda au colonel Liakhoff sa démission, si mieux il n'aimait rentrer dans son pays. Celui-ci préféra abandonner sa qualité d'officier russe, et demeurer attaché à la fortune de Mohammed-Ali en qualité de général en chef et gouverneur de Téhéran.

Répercussion du coup d'Etat sur la province.

Mais, si le coup d'Etat avait réussi à Téhéran, la situation en province n'était pas rassurante, notamment en Azerbaïdjan et dans le Ghilan. Un combat sanglant eut lieu à Tauris entre les partisans du Shah et le parti nationaliste. Rakin-Khan, qui y fut envoyé avec un







Révolution persane : La tente des changeurs dans les dépendances de la Légation d'Angleterre.
(Photographie communiquée par M. le général Bazirguian)

contingent assez important, dut bientôt se retirer, laissant la ville entre les mains des révolutionnaires, conduits par Satar-Khan.

Le 23 juillet, le Shah forma un nouveau cabinet à la tête duquel il plaça Mouchir-es-Sultaneh; mais, malgré tous les efforts qui furent faits, le calme ne put être ramené dans les provinces soulevées.

Le 8 septembre, la Russie et l'Angleterre mirent en demeure le Shah d'affirmer le maintien de la Constitution, faisant observer que l'état d'anarchie



UN PILLARD TRANSPORTANT EN CROUPE
DE SA MONTURE LE PRODUIT DE SES LARCINS,
23 JUIN 1908. (*Cliché comm. par M. Bizot.*)

actuel mettait en péril la vie et les biens des Européens; ces puissances demandaient au souverain de publier une proclamation annonçant l'époque des nouvelles élections, afin de mettre un terme aux inquiétudes de tous ses sujets, et de fixer au mois de novembre la date de convocation du nouveau Parlement.

Le Shah hésita à répondre à cette note, mais le 11 septembre, les troupes royales ayant subi un sérieux échec près de Tauris, il offrit d'accorder une Constitution légitime si Tauris mettait bas les armes et livrait les quatre principaux chefs du mouvement, entre autres Satar-Khan.

Le 18, les habitants de Tauris faisaient connaître leur réponse : si le Shah rétablit le Parlement, ils rendront la place et remettront au consulat d'Angle-

terre, dans leur ville, tous les chefs du mouvement nationaliste, pour y être jugés par un tribunal composé de juges nommés par le Parlement.

Le 28 septembre, le Shah, acceptant ces propositions, fit une proclamation annonçant la réouverture du Medjlis pour le 14 novembre. Cette assemblée, suivant ce document, devait « être composée d'hommes pieux et droits, dont



LES PRISONNIERS POLITIQUES APRÈS LE BOMBARDEMENT DU BAHARISTAN, LE 23 JUIN 1908.
(Cliché communiqué par M. Bizot.)

la tâche sera de faire disparaître tout vestige des désordres causés par les Andjumans ».

Un règlement administratif, indiquant la manière dont se feraient les nouvelles élections, était annoncé pour la mi-octobre.

La contre-révolution. Suivant en cela sa constante politique du double jeu, le Shah ne fit rien pour préparer les élections si solennellement promises; bien au contraire, il provoqua des manifestations en sens opposé par le parti réactionnaire, qui, le 7 novembre, adressa au Shah une pétition protestant contre le rétablissement de la Constitution. Fort de cet appui, d'une source plus que douteuse, le souverain fit paraître un rescrit en date du 22 novembre, par lequel il abolissait définitivement la Constitution.







Révolution persane : Les hamals en file indienne sur la Khiaban Allah ed Dowleh, portant à la Légation d'Angleterre les marmites destinées à la préparation des repas des réfugiés.

(Photographie communiquée par M. le général Bazirgulan)

Cheikh Fazlollah-Nourit et Mirza Abdul-Kazem étaient les principaux soutiens de la contre-révolution, et adressèrent à ce moment un télégramme à tous les Oulémas de Perse, les invitant à s'associer à eux pour approuver l'acte du Shah abolissant la Constitution et le Parlement, comme contraires à la loi musulmane. Telle n'était pas l'opinion de l'immense majorité du clergé persan, ni des Oulémas de l'Irak qui, à plusieurs reprises, déclarèrent Mohammed-Ali traître et apostat. Aussi, le manifeste des deux chefs religieux ne réussit-il



GROUPE DE FIDAÏS (CONSTITUTIONNELS).

qu'à les rendre impopulaires, et, devant les représentations très énergiques des ministres de Russie et d'Angleterre, le Shah dut révoquer son rescrit quelques jours après sa promulgation.

La révolution en province. Au mois de février 1909, le malaise était grand dans tous les centres commerçants de la Perse, et à Téhéran les trois quarts des boutiques du bazar étaient fermées.

A Tauris, Satar-Khan régnait en maître ; il avait réussi à grouper autour de lui une armée de plus de 12000 réguliers et une réserve de 10000 hommes, tous bien armés, pourvus d'une grande quantité de munitions et de plusieurs canons. Avec cette troupe résolue, il tenait en échec les bandes organisées par le Mujtehed et le club réactionnaire, ainsi que les forces placées sous le commandement d'Aïn-ed-Dowleh, qui avaient été envoyées par le Shah pour réprimer les troubles de l'Azerbaïdjan.

Dans le Mazandéran, les constitutionnels établissaient un andjuman nationaliste.

Dans le Ghilan, les habitants de Recht, épousant la cause de la révolution, se révoltaient et massacraient le gouverneur royal qui cherchait à s'enfuir, ainsi qu'une trentaine d'officiers ou fonctionnaires.

Au centre et au sud, les Backhtiaris ne restaient pas inactifs, et l'Ilkhani Samsam-es-Sultaneh s'efforçait de mettre Ispahan en état de défense contre un retour offensif des troupes royalistes.



SATAR-KHAN, ORGANISATEUR DE LA RÉVOLUTION A TAURIS.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Le Khorassan entra bientôt lui aussi dans le mouvement. Partout en même temps les troubles éclatèrent, auxquels le gouverneur ne pouvait s'opposer, d'autant plus que les fonds lui faisaient complètement défaut. Deregez était le centre du mouvement, qui avait à sa tête un homme énergique, Mohammed-Ahga-Hosseinzadeh, qu'on avait surnommé le Satar-Khan de l'Est.

D'autre part, les troupes du Shah, sans solde depuis plusieurs mois, n'étaient pas éloignées de faire cause commune avec les insurgés et constituaient un danger perpétuel pour l'ordre public. Pour entretenir cet état de choses, les nationalistes, craignant que les Russes ne fissent de nouvelles avances à Mohammed-Ali, adressèrent une note aux légations dans laquelle ils faisaient connaître que tout prêt d'argent consenti soit au Shah, soit au groupe constitutionnel avant la réorganisation du nouveau Parlement, ne serait pas homologué par ce dernier.

Intervention armée de la Russie et de l'Angleterre.

Aux mois de mars et avril, la population de Téhéran, difficilement contenue, ne cachait plus son aversion pour le régime qu'elle subissait, et les exécutions d'hommes du parti libéral lui fournissaient presque journellement l'occasion de

le détester davantage. Un quadruple assassinat, qui eut lieu au sanctuaire de Shahzadeh-Abdul-Azim, causa un grand émoi. Les victimes étaient des mollahs du parti libéral, et les royalistes furent accusés d'avoir perpétré ce meurtre.

Dans la ville de Tauris investie, la famine se faisait affreusement sentir. La Russie et l'Angleterre étant intervenues pour obtenir le ravitaillement des résidents européens et des non-combattants, Mohammed-Ali finit, après bien des



DÉTACHEMENT DE TROUPES ROYALISTES.

atermoiements, par accorder un armistice de 10 jours; mais Aïn-ed-Dowleh, prétendant n'avoir reçu aucun ordre de son souverain, s'opposa au passage des convois. C'est alors que la Russie, pour vaincre la résistance du lieutenant du Shah, fit avancer ses troupes : une colonne de 5000 hommes, formée sous les ordres du général Somarsky, passa la frontière les 26 et 27 avril. Reçue à coups de fusil par les troupes royalistes, elle les mit en déroute et alla se concentrer à 30 kilomètres au sud de Djoulfa. L'armistice accordé aux combattants de Tauris fut alors prolongé sans limitation.

De leur côté, les Anglais avaient débarqué à Bender-Bouchir une compagnie de marins, sous le prétexte que le chef des révolutionnaires, Mourtezah, voulait confisquer les revenus de la douane, qui formaient un gage donné à leur pays par le gouvernement persan.

Les chefs nationalistes réclament le rétablissement de la Constitution.

A ce moment, les chefs nationalistes, comprenant que les menées russes et anglaises n'avaient eu pour but que de donner prétexte à une immixtion, c'est-à-dire à une mainmise sur le pays, et que par conséquent leur indépendance était gravement compromise, adressèrent au Shah un mémoire dans lequel ils le suppliaient de rétablir le Parlement, protestant qu'ils étaient prêts à déposer les armes et à lui donner toutes les preuves de loyalisme qu'il pourrait désirer.

Malheureusement, leur soumission ne fut pas acceptée, et alors de tous les



INSTRUCTION D'UNE TROUPE RÉVOLUTIONNAIRE. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

coins de la Perse on vit surgir des protestations violentes contre l'intransigeance de la royauté.

C'est à ce moment qu'apparaît le Serdare Assad. Depuis près de trois ans il habitait Paris, d'où il semblait attendre le moment propice d'intervenir et de précipiter les événements dont il surveillait, sinon dirigeait, la marche, hors d'atteinte de toute surprise possible.

Débarqué à Mohammerah le 27 mars, le Serdare se mit immédiatement en rapports avec Saïf-ed-Dowleh, gouverneur de l'Arabistan, Mourtezah-Gholi-Khan,







Révolution persane : La cuisine des réfugiés dans les dépendances de la Légation d'Angleterre.

(Photographie communiquée par M. le général Bazirguian)

Mirza Choukrollah-Motamed-es-Khakan, le général Salar Harfé-Moiz-es-Sultaneh et le Sheikh Khazal-Khan de Mohammerah. Ensemble, ces notables rédigèrent, puis envoyèrent au Shah un télégramme l'assurant de leur loyalisme, mais le pressant énergiquement de rétablir la Constitution.

Le 6 mai, jour anniversaire de sa naissance, Mohammed-Ali se décida à



HADJI-ALI-GHOLI-KHAN, SERDARE ASSAD BACKHTIARI.

faire savoir à son peuple, par une proclamation, qu'il désirait rétablir la Constitution, abolie en fait depuis la dissolution du Parlement en juin 1908, telle qu'elle avait été signée le 1er janvier 1907 et qu'il l'avait complétée le 7 octobre suivant par les lois fondamentales de l'Etat. Ce rétablissement trop tardif ne

pouvait plus exercer d'influence sur les esprits surexcités des nationalistes, qui ne virent là qu'une nouvelle manœuvre du souverain.

Les armées nationalistes marchent sur Téhéran.

Bientôt deux armées se formèrent, avec la mission de se diriger sur la capitale pour mettre le potentat à la raison. La première, commandée par le Serdare Assad, quitta Ispahan le 17 juin : elle était forte de 5000 hommes. Dans les premiers jours de juillet, elle atteignait Koum, où elle rencontra les consuls de Russie et d'Angleterre, accourus au-devant du Serdare Assad, pour parlementer avec lui et tenter d'arrêter sa marche en avant.

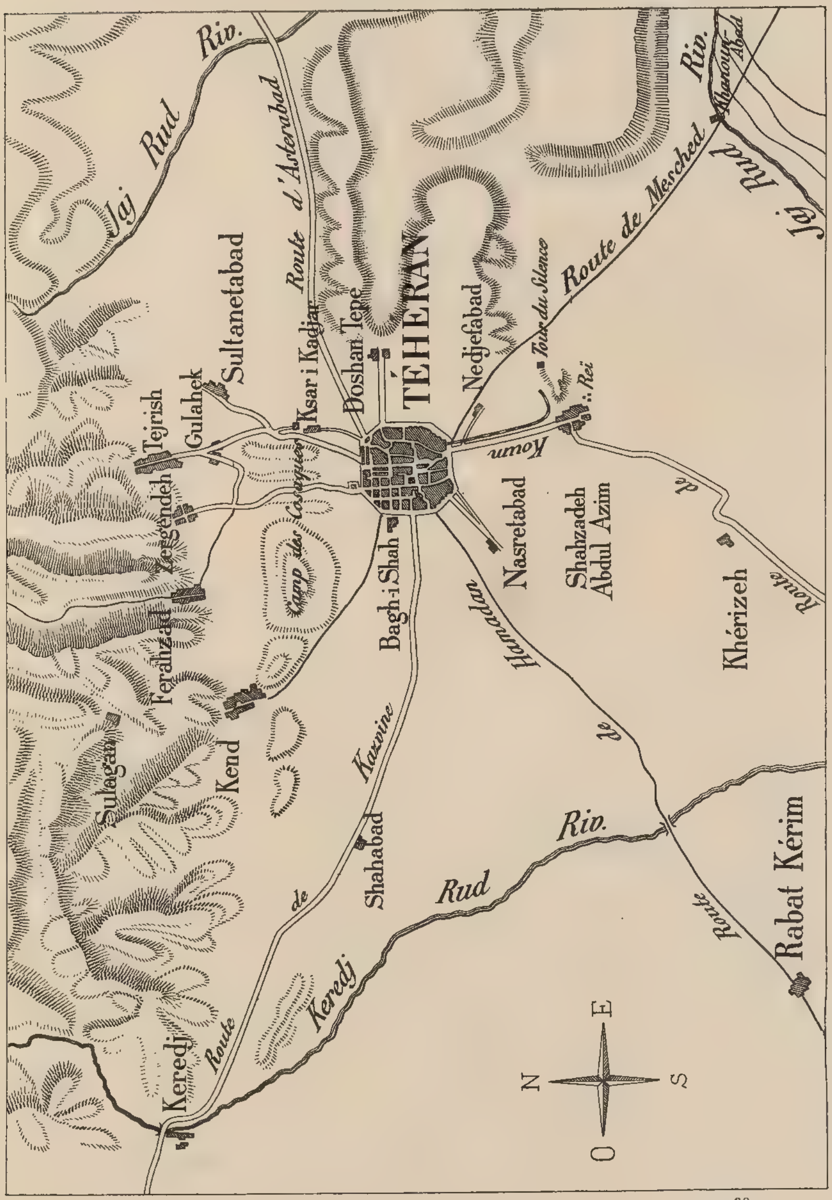


SOLDATS RÉVOLUTIONNAIRES DANS UNE RUE DE TÉHÉRAN, 16 JUILLET 1909.

A leurs avis et prières, Hadji-Ali-Gholi-Khan répondit qu'il se rendait à Téhéran dans le seul but de faire respecter les promesses du Shah, trop souvent renouvelées et jamais tenues. Cependant, il consentait à suspendre ses opérations jusqu'au moment où les pourparlers engagés avec les nationalistes venus du Ghilan, de l'Azerbaïdjan et du Mazandéran, qui se concentraient à Kazvine, eussent abouti à un résultat.

L'armée nationaliste du nord marchait sous les ordres du Siphadar Naser-es-Sultaneh. Membre d'une des plus anciennes et des plus riches familles du Mazandéran, ancien lieutenant du Shah, le Siphadar avait été adjoint en 1908 à Aïn-ed-Dowleh, pour réduire l'insurrection de Tauris. A la suite d'une brouille avec son chef, il s'était retiré dans sa propriété de Tunckabun. C'est là que les nationalistes vinrent le chercher pour lui offrir le gouvernement de Recht, après l'assassinat du gouverneur royal. Peu après, sommé par le Shah d'avoir à rétablir l'ordre, Naser-es-Sultaneh répondit qu'il attendrait pour cela que le Shah ait lui-même rétabli la Constitution, puis, accentuant encore sa protestation, il se mit à la tête des *Fidaïs* (constitutionnels), pour les conduire à l'assaut de la monarchie.

La marche de l'armée backhtiari, au sud, et la marche de l'armée du Siphadar, au nord, eurent lieu simultanément et à la suite d'un mot d'ordre.



CARTE DES ENVIRONS DE TÉHÉRAN.

La Russie et l'Angleterre tentent d'arrêter la marche des armées nationalistes.

Ainsi qu'elles avaient fait pour le Serdarc, la Russie et l'Angleterre déléguèrent aux avant-postes du Siphadar des émissaires pour connaître sous quelles conditions il arrêterait sa marche en avant. Les *Fidaïs* étaient alors campés à Shahabad, à environ une vingtaine de kilomètres de



LE CAMP DES COSAQUES. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

Téhéran. Là, le Siphadar reçut M. Churchil, secrétaire de la légation anglaise,



SOLDATS FAISANT DES PATROUILLES DANS LES RUES DE TÉHÉRAN, 14-15 JUILLET 1909. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

le commandant Stokes, attaché militaire, et M. Baranowski, drogman de la

légation russe, et il leur fit connaître les conditions auxquelles la lutte contre le pouvoir royal cesserait :

Chacun des deux chefs commandant les forces en marche sur Téhéran serait autorisé à entrer en ville avec une escorte de 150 partisans;

Dissolution du cabinet et choix des nouveaux ministres par les Andjumans;

Un détachement de Fidaïs et de Backhtiaris stationnerait à Téhéran;

Retrait des troupes russes de la Perse et licenciement de la brigade de cosaques de Liakhoff;

Révocation des fonctionnaires réactionnaires;

Approbation par les clubs locaux des gouverneurs de provinces;

Renvoi du Ministre des Postes.



TRANSPORT D'UN BLESSÉ.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

A l'assaut de Téhéran. Le 6 juillet, le Siphadar recevait la réponse à ses propositions; comme elle ne lui donnait pas satisfaction, il reprit sa marche en avant, avertissant le Serdare Assad de suivre son exemple.

Comme conséquence de ce mouvement, le gouvernement du Shah proclamait l'état de siège et massait les troupes disponibles sur la route du nord et sur celle du sud, dans le but d'empêcher la jonction des deux armées nationalistes. Malgré cette concentration, les troupes du Serdare et du Siphadar s'unirent sur les bords du Kheredj, un peu à l'ouest de la ville, le 8 juillet.

Le 11 juillet, eut lieu un combat dans lequel l'avantage resta aux royalistes, mais ceux-ci ne surent pas tirer parti de leur victoire; une manœuvre habile des révolutionnaires leur en fit perdre le bénéfice.

Le 13, de très grand matin, profitant du moment où les avant-postes étaient très réduits, des détachements de Fidaïs et de Backhtiaris tournèrent leurs ennemis, qui n'avaient pas quitté leurs positions, et attaquèrent les portes mêmes de la ville. A six heures du matin, ils franchissaient la porte Yousouf-

abad, que les soldats du Shah abandonnèrent après un semblant de résistance. Du côté royaliste il y eut douze tués et quelques blessés, du côté nationaliste trois tués.

Dès leur entrée dans la capitale, les troupes du Serdare et du Siphadar occupèrent les bâtiments du Parlement et le quartier nord..... Toute la journée du 13, la bataille continua dans les différents quartiers de la ville, mais principalement sur le Meïdan-i-Tup-Khaneh ou place des Canons.

Après avoir pris possession du palais du Medjlis, le Serdare Assad et le



UN COIN DES JARDINS DU PALAIS ROYAL A TÉHÉRAN. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

Siphadar écrivirent aux légations pour les assurer que les étrangers n'avaient rien à craindre de leur occupation de la ville, et qu'ils n'étaient venus que pour exiger du Shah la réalisation de ses promesses.

Dans la nuit du 13 au 14, la lutte se poursuivit avec acharnement. Le 14, les nationalistes avaient gagné du terrain et bientôt, malgré le feu des troupes royales placées sur la ligne de hauteurs qui enveloppe Téhéran du nord-est au nord-ouest, ils furent les maîtres de la ville.







Révolution persane : La préparation du déjeûner dans les dépendances de la Légation d'Angleterre.
(Sur chaque plateau deux pains galettes, une assiette de viande rôtie et un bol à sorbet.)
(Photographie communiquée par M. le général Bazirguian)

Retraite du Shah à Sultanetabad.

Pendant ce temps, le Shah s'était fortifié dans son palais de Sultanetabad. Les consuls de Russie et d'Angleterre allèrent l'y trouver pour l'engager à conclure un armistice : il refusa de rien entendre, déclarant qu'il continuerait la lutte jusqu'au bout, coûte que coûte.

Le colonel Liakhoff voyait cependant la partie perdue et, par l'entremise du secrétaire de la légation de Russie, il fit demander au Siphadar et au Serdare Assad leurs conditions en vue de la reddition de la brigade de cosaques. Ceux-ci répondirent :

« Dès que les cosaques rendront leurs armes, ils seront libres de retourner dans leurs foyers ou de rester neutres dans leurs baraquements. Ils pourront, s'ils le désirent, servir sous le nouveau régime en touchant leur solde habituelle. Quand ils auront rendu leurs armes, les nationalistes leur garantiront la vie sauve dans la mesure du possible. »



LE COLONEL LIAKHOFF VA A LA BANQUE IMPÉRIALE NÉGOCIER AVEC LE SERDARE ASSAD BACKHTIARI LA REDDITION DE LA BRIGADE DE COSAQUES, 16 JUILLET 1909.
(Cliché communiqué par M. Bizot.)

Dès qu'ils connurent cette réponse, les cosaques cessèrent le feu. Il ne restait plus aux soldats nationalistes qu'à vaincre le petit noyau de troupes personnelles du Shah, les *Gholams*, qui organisait la résistance autour de Bagh-i-Shah et de Sultanetabad.

Le Shah se réfugie à Zergendeh.

Le 15, les troupes de Bagh-i-Shah abandonnèrent leurs positions pour se retirer vers la résidence royale. C'est alors que le Shah, voyant perdu tout espoir de reconquérir Téhéran, prit le parti de se placer sous la protection de la Russie. Le 16 juillet, escorté de 200 cavaliers, il se rendit à Zergendeh, la résidence d'été du ministre de Russie, accompagné de sa femme favorite, la princesse Malek-ed-Djehan, du prince héritier, d'un de ses autres fils et de l'émir Bahador-Djend, son conseiller.

Cette démarche du souverain équivalait à une abdication.

Formation d'un gouvernement provisoire : Déposition de Mohammed-Ali-Shah.

Dès que la nouvelle fut connue, on songea à organiser un gouvernement provisoire, dans lequel le Siphadar occupait la place de Ministre de la Guerre, et le Serdare Assad le poste de Ministre de l'Intérieur. Le Ministère des Postes et Télégraphes fut confié au Serdare



MOHAMMED-ALI QUITTE SULTANETABAD POUR SE RÉFUGIER A ZERGENDEH, LE 16 JUILLET 1909.
LA GARDE ROYALE ESCORTANT LE SHAH ET SA FAMILLE.
Cliché communiqué par M. Bizot)

Mansour, celui des Affaires étrangères à Hussein-Gholi-Khan-Nawab, celui de la Justice à Moushir-ed-Dowleh, enfin l'Instruction publique à Hakim-el-Mulk.



SULTAN-MIRZA-AHMED PROCLAMÉ SHAH LE 16 JUILLET 1909.

Le Gouvernement provisoire convoqua immédiatement un conseil national extraordinaire dans le palais du Baharistan. Il comprenait les grands chefs religieux, les princes de la famille royale, quelques députés de la Chambre dissoute en 1908, enfin les deux vainqueurs, puis quelques hauts fonctionnaires. Dans cette réunion on discuta les événements qui venaient de se produire, puis on acclama la décision suivante, qui fut télégraphiée à toutes les légations de Perse à l'étranger :

« Les désordres intérieurs ont rendu nécessaire de rétablir l'ordre et de réorganiser complètement le pouvoir exécutif. L'impopularité de S. M. Mohammed-Ali-Mirza, rendu indigne du trône par ses actes contraires au vœu de la nation, a rendu d'une impérieuse nécessité un changement de souverain.

» Le Parlement n'étant pas en session, les représen-

tants du peuple persan, assemblés en session extraordinaire au palais du Baharistan, à Téhéran, le vendredi 27 de Djamadi-al-Akher 1327 (16 juillet 1909), et les personnes présentes, y compris les Oulémas, les chefs nationalistes, les princes, les hauts dignitaires, les anciens députés, ont décidé, à l'unanimité, de déposer S. M. Mohammed-Ali-Mirza, et, conformément aux articles 36 et 37 de la Constitution, S. A. I. Sultan-Ahmed-Mirza, héritier pré-



UNE DÉLEGATION DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE VIENT PRENDRE LE JEUNE SOUVERAIN A ZERGENDEH, LE 16 JUILLET 1909, POUR LE CONDUIRE AU PALAIS DE SULTANETABAD. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

somptif, a été proclamé Shah. La régence a été provisoirement confiée à S. A. Azed-el-Mulk (1), en attendant une décision de la Chambre et conformément à l'article 38 de la Constitution. »

Le jour même, le Siphadar et le Serdare Assad faisaient demander à Mohammed-Ali, par l'intermédiaire du consul de Russie, à quel moment il pourrait recevoir une délégation chargée de lui notifier la décision du Conseil national. Le souverain déchu refusa d'accorder une audience, ajoutant que,

---

(1) Gholam-Rezza-Khan, Azed-el-Mulk, est âgé de 66 ans: c'est une des plus hautes et des plus respectées personnalités de la Perse. Il est le chef de la tribu des Kadjars, de laquelle descendent les souverains persans depuis Agha-Mohammed. Tour à tour, il fut le compagnon de voyage de Naser-ed-Dine-Shah et le conseiller de Mouzaffer-ed-Dine. Depuis longtemps il est gagné aux idées libérales. Sans poste officiel à la Cour, il y occupait cependant une place particulière, en ce sens qu'il était seul à avoir le droit de s'asseoir devant le Shah de Perse.

puisqu'il s'était réfugié en territoire russe (1), il avait par cela même abdiqué.

Ahmed-Mirza est couronné Shah de Perse.

Le 20 juillet, le jeune souverain qui, le 17, avait été enlevé à sa famille et conduit au palais de Sultanetabad, faisait son entrée solennelle dans Téhéran. A l'issue de la cérémonie du couronnement, le troisième fils de Mohammed-Ali, le prince Mohammed-Hassan, était proclamé *valiadh*, c'est-à-dire héritier présomptif.

Le 22 juillet, les gouvernements russe et anglais reconnaissaient officiellement le nouveau souverain.

Le 31 juillet, le corps diplomatique vint présenter ses hommages à



LE SHAH SULTAN-AHMED FAIT SON ENTRÉE SOLENNELLE A TÉHÉRAN, LE 20 JUILLET 1909.

(*Cliché communiqué par M. Bizot*)

S. M. I. Sultan Ahmed-Mirza, qui était entouré de tous les grands chefs nationalistes. Cette réception fut suivie d'un *salam*, et le jeune souverain a

---

(1) La résidence d'été de la légation de Russie, située au village de Zergendeh, est à environ dix kilomètres au nord de Téhéran et à trois kilomètres à l'ouest de Sultanetabad. Les droits seigneuriaux et la propriété entière de ce village appartiennent en propre au gouvernement russe, auquel ils furent transférés par Mohammed-Shah en 1835. Les habitants de Zergendeh jouissent de privilèges tout à fait particuliers : ils sont exempts de la conscription et dispensés de donner asile aux troupes persanes; leurs taxes sont dues au gouvernement russe et levées par la légation. (Voir carte, page 307.)

L'Angleterre a été favorisée par la même dotation du village de Gulahek, situé un peu au sud-est de Zergendeh.

La France, à qui une semblable concession avait été offerte, refusa de l'accepter.

été ainsi reconnu officiellement par toutes les puissances accréditées à la Cour de Téhéran.

A ce moment, les nationalistes se trouvaient avoir accompli la première partie de leur œuvre, puisqu'ils avaient débarrassé la Perse d'un souverain incapable d'assurer le bonheur de son pays, et que, tout en ménageant l'ordre d'accession au trône, ils étaient, au moyen d'un conseil de régence, en état de gouverner le pays.

Zil-es-Sultan tente de rentrer en Perse.

De grandes difficultés restaient cependant encore à solutionner. La première consistait dans le retour possible du grand-oncle du Shah, du prince Zil-es-Sultan, dont le consul d'Angleterre disait, dès le mois de juin 1908 : « Zil-es-Sultan serait un ennemi beaucoup plus formidable de la Constitution que le présent Shah. »

La deuxième face du problème était l'éviction de Mohammed-Ali, qui refusait de quitter le territoire persan.

Le danger du côté de Zil-es-Sultan ne semblait pas à dédaigner, car il était à supposer que l'ancien gouverneur d'Ispahan caressait toujours ses anciennes espérances de monter un jour sur le trône de Perse. Ce prince, qui depuis quelque temps s'était retiré à Vienne (Autriche), profita des derniers événements de juillet pour faire connaître par la voie de la presse qu'il serait heureux de retourner à Téhéran, car il lui était pénible de rester éloigné de sa patrie au moment où elle pouvait avoir besoin de ses services. Comme preuve de son loyalisme, il se déclarait partisan du nouveau régime et avait envoyé des télégrammes de félicitations aux ministres, ainsi qu'au Régent. « Je n'ignore pas, ajoutait-il, qu'on m'a reproché de n'être pas libéral, mais il serait faux de juger l'homme d'au-



S. A. AZED-EL-MULK, LE RÉGENT. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

jourd'hui d'après l'homme d'hier. Je vivais auparavant dans un régime absolu, je suivais les ordres du souverain : la politique est la science des nécessités. »



PATROUILLE DE TROUPES CONSTITUTIONALISTES DANS UNE RUE DE TÉHÉRAN AU MOIS DE JUILLET 1909.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

L'esprit souple de Zil-es-Sultan montrait qu'il s'avait s'accommoder des plus difficiles circonstances et c'était certes là, la plus belle déclaration d'opportunisme qu'on puisse faire, mais personne ne lui accorda la moindre confiance. Les ambassadeurs étrangers résidant à Vienne furent les premiers à dissuader Zil-es-Sultan de son projet, car ils se rappelaient la note communiquée aux cabinets européens par l'Andjouman Saadat quelques mois plus tôt, alors que le bruit se répandait que Zil-es-Sultan allait rentrer en Perse pour prendre la succession de son neveu : « Nous tenons à déclarer que Zil-es-Sultan ne peut jamais être candidat au trône de la Perse, étant une personne détestée de la nation entière. »



PALAIS DE ZIL-ES-SULTAN A TÉHÉRAN.

Sans vouloir écouter personne, le prince prit le chemin de la Perse en passant par la Turquie : il craignait, en effet, d'être arrêté s'il traversait le territoire russe.

Parti de Vienne le 30 juillet, il pénétra peu de temps après sur le sol de la Perse, mais à quelque distance de Téhéran, à Menjil, station située entre Recht et Kazvine, il fut arrêté par les nationalistes qui le retinrent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que contre une forte rançon : 300 000 tomans furent exigés de Zil-es-Sultan, 100 000 payables de suite et 200 000 à verser à la caisse nationaliste dans les quatre mois de sa libération. Le prince, s'étant exécuté, fut alors reconduit à Enzeli, puis prié de rester éloigné de la Perse jusqu'à nouvel ordre et, pour sa sécurité personnelle, de ne se mêler d'aucun complot contre le nouveau régime.



MOUFAKHIR-EL-MULK PENDU LE 9 AOUT 1909 SUR LA PLACE DES CANONS.
(Cliché communiqué par M. Bizot)

Le gouvernement provisoire poursuit le parti réactionnaire.

Pendant ce temps, le gouvernement nationaliste continuait à Téhéran son œuvre d'épuration, et tous les chefs du mouvement réactionnaire furent traduits devant une Cour spéciale. Deux des plus notables, Sani-Hazrat, ancien vice-gouverneur de la ville, et Moufakhir-el-Mulk, ancien ministre du Commerce, furent pendus en punition de leur complicité dans le meurtre des nationalistes qui s'étaient réfugiés à Shahzadeh Abdul-Azim.

Tous les membres du clergé, avons-nous vu, n'avaient pas participé au

mouvement libéral, et un de ceux qui s'étaient particulièrement distingués dans la lutte contre le mouvement constitutionnel, le plus ancien des mujteheds de Téhéran, Hadji-Cheikh-Fazloullah, fut pendu sur la place des Canons, après avoir été excommunié par ses pairs comme conspirateur.

Un autre mollah réactionnaire, Mirshshem, subit le même sort, et son corps fut exposé jusqu'au coucher du soleil sur la grande place du Meïdan, près d'une affiche énumérant tous les crimes qu'on avait à lui reprocher.

Le 1er septembre, était publiée une amnistie générale, mais un édit rendu quelques jours plus tard venait en atténuer la portée; il s'agissait plus simplement de régler la situation des détenus politiques et des personnages réfugiés au *Best* des légations. Par ce nouvel acte, le gouvernement expulsait seize réactionnaires avérés, parmi lesquels Naïb-es-Sultaneh, beau-père de Mohammed-Ali-Shah, Bahador-Djend, ancien ministre de la Guerre, et Saad-ed-Dowleh, ancien vizir et ministre des Finances..... Le gouvernement menaçait en outre de sévères punitions tout attentat contre le nouveau régime, et ordonnait des offrandes obligatoires au profit des institutions constitutionnelles.



LA VALLÉE DE GOLAHEK PRÈS DE TÉHÉRAN, PROPRIÉTÉ DE LA COURONNE D'ANGLETERRE.

Liquidation des comptes avec Mohammed-Ali : Le Shah déchu part pour l'exil.

Le Shah déchu était toujours à Zergendeh, et les négociations entreprises pour lui faire restituer les bijoux de la couronne, qu'il avait emportés en s'enfuyant, n'aboutissaient pas, malgré les démarches incessantes des ministres russe et anglais. Enfin, le 8 septembre, sir George Barclay, consul d'Angleterre, M. Sabline, chargé d'affaires de Russie, et les ministres du gouvernement persan signèrent un protocole réglant la situation de Mohammed-Ali. Aux termes de cette convention, le nouveau gouvernement prenait à sa charge les dettes du souverain déchu, se montant à 10 millions de francs, et il recevait en échange, de l'ancien Shah, tous les biens fonciers que celui-ci possédait dans la province de l'Azerbaïdjan; tous les joyaux de

la couronne étaient restitués. Il était convenu qu'aussitôt établi dans une résidence située hors de la Perse, Mohammed-Ali recevrait une pension annuelle de 500 000 francs, dont le quart serait reversible à son décès sur les membres de sa famille vivant avec lui. Il restait bien entendu toutefois qu'à la première preuve d'intrigues entre lui et le parti réactionnaire, la pension pourrait être supprimée.

Dès le lendemain de la signature de ce contrat, Mohammed-Ali prenait le chemin de l'exil, escorté d'un petit détachement de cosaques et de *sowars* indiens. Il se dirigea vers Enzeli, accompagné de la princesse Malek-ed-Djehan, sa femme légitime favorite, fille de Naïb-es-Sultaneh, de ses quatre plus jeunes enfants, de quelques femmes du harem et de plusieurs fidèles amis.



CORTÈGE ROYAL ARRIVANT AU PALAIS DU BAHARISTAN POUR L'OUVERTURE DU PARLEMENT, LE 15 NOV. 1909. (*Cliché comm. par M. Bizot*)

Reconstitution du Comité nationaliste. A la fin du mois de septembre, le Comité nationaliste se reconstitua; il comprenait 40 membres au lieu de 20, et son rôle devait consister à conseiller le pouvoir exécutif sans plus jamais empiéter sur ses fonctions.

A la Cour, le professeur russe Smirnoff fut officiellement chargé de conserver les fonctions de précepteur du jeune souverain, qu'il exerçait déjà avant l'avènement de Ahmed-Mirza.

Au début du mois de novembre, le calme était loin de régner dans les provinces méridionales, où les actes de brigandage et les révoltes anticonstitutionnelles étaient fréquents. Au nord, Satar-Khan, l'ancien chef de l'armée de Tauris, protestait contre l'oubli dans lequel on l'avait laissé lors du triomphe final, et dans un appel véhément il traitait le Serdare et le Siphadar d'usurpateurs, puis invitait les membres du Medjlis à marcher contre eux.

Inauguration du nouveau Parlement.

Enfin, après des élections assez laborieuses, le nouveau Parlement se réunit le 15 novembre 1909, dans le palais du Baharistan, restauré pour la circonstance. Bien avant midi, tous les toits des maisons, le long du parcours que devait suivre le souverain, étaient noirs de monde, et une double haie de soldats backhtiaris, de cosaques persans et de troupes diverses s'étendait depuis le palais royal jusqu'au palais du Parlement.



UN COIN DU JARDIN DE LA LÉGATION DE RUSSIE A TÉHÉRAN.

A trois heures arriva le cortège officiel, salué sur son passage par des ovations chaleureuses. En tête venaient le Siphadar et le Serdare Assad, qui encadraient le prince héritier. Ensuite, s'avançait un grand carrosse de gala traîné par huit chevaux blancs, dans lequel avaient pris place le jeune souverain et le Régent.

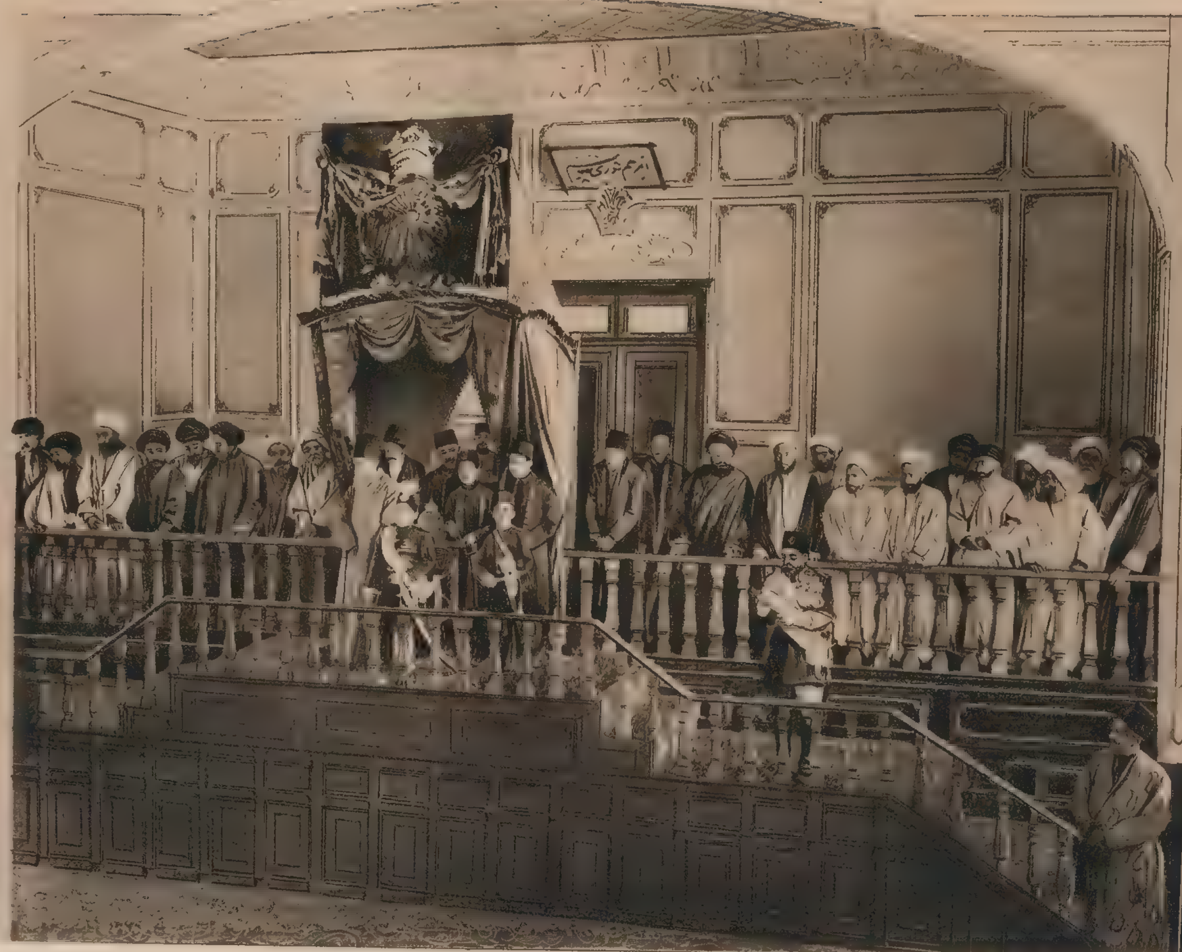
Le Shah pénétra dans la salle des séances et alla s'asseoir sur un trône placé au centre d'une tribune, où s'assemblèrent tous les hauts dignitaires ecclésiastiques. Sur un palier situé à mi-hauteur de la rampe d'escalier conduisant à la tribune se tenait debout le Siphadar Naser-es-Sultaneh, qui lut lui-même avec beaucoup d'émotion le discours du trône, au milieu des applaudissements enthousiastes.

Au pied de la tribune, à droite, étaient groupés tous les membres du corps diplomatique, tandis qu'à la gauche avaient pris place les ministres persans.

Faisant face à la tribune, les 67 députés composant le Parlement étaient







Ouverture du Parlement le 15 Novembre 1909

Le Régent Azed-el-Mulk — Le Shah Ahmed Mirza — Le prince héritier Mohammed Hassan — Le Siphadar Naser-es-Sultaneh — Le Serdare Assad

assis le long du mur de la salle. Au-dessus d'eux, dans une galerie, se trouvaient d'un côté les représentants de la presse, et de l'autre les femmes des membres du corps diplomatique.

Cette journée d'inauguration fut une fête dans tout le pays, et on la célébra par de magnifiques illuminations, des pavoisements et des feux d'artifice.

Dernières exécutions. Comme suite à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, le gouvernement persan fit pendre le 27 janvier dernier, à Téhéran, un ancien et puissant serviteur de Mohammed-Ali, nommé Muvakkar-es-Sultaneh. En 1901, ce personnage avait été impliqué dans un complot contre Mouzaffer-ed-Dine et



LE SIPHADAR NASER-ES-SULTANEH (PERSONNAGE ASSIS). LE SERDARE ASSAD BACKHTIARI (LECTEUR A GAUCHE) RECEVANT LA DERNIÈRE COMMUNICATION OFFICIELLE DE MAHOMMED-ALI-SHAH. *(Cliché communiqué par M. Bizot)*

exilé à Ardebil. Trois ans après, autorisé à revenir à Téhéran, il entrait bientôt au service du prince héritier qu'il servit avec zèle dans la suite. En 1909, quand Mohammed-Ali-Shah chercha un refuge à Zergendeh, Muvakkar-es-Sultaneh l'y suivit. Revenu à Téhéran dans les premiers jours de janvier 1910, il fut arrêté immédiatement, car on le soupçonna de venir intriguer contre la Constitution. Jugé, il fut condamné à être pendu sur la place du Meïdan. Conduit au supplice,

après quelques discours patriotiques prononcés par les mollahs, un nœud coulant est passé à son cou; à peine à quelques décimètres de terre, la corde casse et le malheureux cherche à s'enfuir. Saisi par les assistants, il est ramené sous la potence et une seconde corde est passée à son cou; malheureusement, le patient était mal ligoté, et en se débattant les liens qui entravaient ses mains tombèrent. On vit alors le supplicié chercher à se cramponner à la corde qui l'élevait de terre et à grimper à la traverse de bois servant de potence. Après bien de la peine, justice fut faite, mais la scène atroce à laquelle avaient assisté plusieurs milliers de personnes produisit une pénible impression.

Situation de la Perse en juin 1910.

Le pays est maintenant gouverné par des hommes intègres qui, pour avoir connu mieux que personne les terribles inconvénients des abus séculaires, veulent apporter des réformes radicales pour que leur patrie puisse jouer vis-à-vis des autres puissances mondiales un rôle digne d'elle et de son glorieux passé. La tâche dont ils assument la lourde responsabilité est d'autant plus ardue que les coffres du trésor sont vides, la confiance encore loin d'être rétablie, et les impôts difficiles à percevoir. Cependant, le problème financier est de tous celui qu'il importe de résoudre le plus promptement, car sans argent il est difficile pour le nouveau régime de procéder aux réformes qu'il est désireux de réaliser. L'Angleterre et la Russie mènent d'actives négociations en vue d'un emprunt, et chacune de ces puissances serait disposée à avancer au gouvernement un certain nombre de millions.

De leur côté, les hommes d'Etat persans semblent résolus, pour hâter la réorganisation des finances, à faire appel à des fonctionnaires européens de pays neutres, mais ils se trouvent en conflit avec la majorité du Medjlis qui est hostile à tout emprunt extérieur avec contrôle étranger.



TOUTES
LES
TABLES
DES
MATIÈRES
ont été reportées
A LA FIN
DU
SECOND VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IX. — **De Téhéran à Koum.**

Le départ de Téhéran. — Kérizeh. — Histoire d'un médecin européen et d'un négociant d'Ispahan. — Husein-Abad. — Khalé-Mamet-Ali-Khan. — La vallée de l'Ange de la mort. — Ali-Abad. — Le lac de Koum. — Kushk. — Aster-Abad. — Arrivée à Koum. — Le bazar de Koum. — Souvenirs de pèlerinage. — Les cimetières de Koum. — Le pont sur le Rud-i-Anarbar. — Coup d'œil sur la ville. — Histoire de la ville de Koum. — Le tombeau de Fatima. — Fath-Ali-Shah et le reliquaire de Fatima. — Situation commerciale et population de Koum. — La grande mosquée. — Départ de Koum : les épiciers et droguistes. — Bouchers et restaurateurs. — Chapeliers et selliers. — Les faubourgs de Koum. — Les nécropoles de Koum. . 1 à 2

CHAPITRE X. — **De Koum à Ispahan.**

La sortie de Koum. — Passengan. — Histoire de brigands. — Mésaventures conjugales d'un soldat backhtiari. — Les souvenirs de voyage du Serdare Hadji-Ali-Gholi-Khan. — Naser-Abad. — Transports par caravanes. — Arrivée à Kachan. — Kachan : étymologie du nom. — La tour penchée. — Les céramiques ou « kachis ». — Les spécialités de Kachan. — Couardise des habitants de Kachan. — Les scorpions. — Départ de Kachan. — Ghiez. — Mammedieh. — Kaldabad. — Départ de Kaldabad. — Le village de Kafre. — Un enterrement à Kafre. — Une catastrophe. — Le château de Guébreabad. — Targh. — Nazimabad. — Les cosaques du consulat de Russie. — Mourtchakhar. — Karaoul-Khaneh. — Le caravansérail de Mader-i-Shah. — Ghez-lès-Ispahan. — Traversée d'Ispahan la nuit. — Le caravansérail de la poste. . . . . 25 à 52

CHAPITRE XI. — **Ispahan** (1re partie).

Le tombeau de Menar-Djomban. — Le sarcophage du cheikh Abdullah. — L'Atesh-Gah. — Djoulfa. — Costume des Arméniennes. — Le Père Pascal et le Père Demuthe. — Changement de résidence. — La porte Ali-Kapi. — La véranda ou Talar. — Le vestibule de la porte Ali-Kapi. — Zil-es-Sultan et les palais d'Ispahan. — Le gouverneur d'Ispahan. — L'armée de Zil-es-Sultan. — Le gouvernement de Zil-es-Sultan. — Zil-es-Sultan intime. — Le palais de Chehel-Situn ou des 40 Colonnes. — Divisions du palais. — La salle du trône et les fresques. — Le pavillon de Sar-Puchideh et l'Imaret-i-Ashraf. — Le palais de Haft-Behesht ou des Huit Paradis. — L'avenue de Chehar-Bagh. — La Medresseh Shah Sultan-Hussein. — Le Meïdan-i-Shah. — Réjouissances et exécutions sur le Meïdan-i-Shah. — La mosquée de Loutf-Oullah. — Le pavillon des horloges. — La Musjid-i-Shah ou mosquée royale. — Le Naghara-khaneh ou tour des tambours. — Le bazar des kalemkars. — Ebénistes et orfèvres. — Forgerons et armuriers. — Les confiseurs. — Les épiciers. — Les selliers. — Les cordonniers pour dames. — Les fabricants de tapis. — Les cordiers et les serruriers. — Marchandises européennes. — Les camelots. — La circulation dans les bazars. — Les importations d'Ispahan. — Les exportations. — La fabrication des vieilles poteries. . . . . 53 à 102

CHAPITRE XII. — **Ispahan** (2e partie).

Population d'Ispahan. — Avarice des Ispahanais. — Les Juifs. — Les Juives. — Conditions des Juifs au point de vue politique. — Le Zendeh-Rud. — Légende sur la disparition du Zendeh-Rud dans les marais salants de Gav-khaneh. — Les ponts sur le Zendeh-Rud : le Pul-i-Marnum. — Le pont Ali-Verdi-Khan. — Le Pul-i-Jhubi — Le palais de Aïneh-khaneh ou des Miroirs. — Le Pul-i-Khajou. — Fondation de Djoulfa. — Vexations dirigées contre les Arméniens. — Exode des Arméniens. — Mauvaise réputation des Arméniens. — La cathédrale arménienne. — Le culte et le cimetière des Arméniens. — Un montreur d'ours sur le Meïdan-i-Shah. — Promenade à travers les ruines accumulées par Zil-es-Sultan. — Marchands et courtiers. — Un palais de Shah Abbas. — La vente des anciens revêtements céramiques. — Peintures à fresques du temps de Shah Abbas. — La mosquée d'Ali. — Les bazars dans les faubourgs. — Un dîner au consulat de Russie. . . . . 103 à 136

CHAPITRE XIII. — **D'Ispahan à Djounougoun.**

En route pour le pays des Backhtiaris. — Nejefabad. — Le Babisme : sa fondation, son développement. — La mort du Bab. — Esprit du Babisme. — Les Babis et le pouvoir public. — Départ de Nejefabad. — Haji-Abad. — Les tours à pigeons. — Costume des paysans. — Maïssen-Abad. — Le pont du Zendeh-Rud à Saman. — Arrivée à Saman. — Chez le maire de Saman. — Les Tériakis ou fumeurs d'opium. — Tchalé-Choutour. — Chez Khodaram-Khan. — Un riche intérieur persan. — Le départ de Tchalé-Choutour. — Shoureckjian. — Les idées de Fathola-Khan. — Le château de Shoureckjian. — En route vers Djounougoun. — Arrivée à Djounougoun. — La réception du Salar Harfé. . . . . 137 à 170

CHAPITRE XIV. — **Les tribus backhtiaris.**

Situation géographique de la contrée backhtiari. — La flore. — Les cours d'eau. — Les routes. — Le climat. — La population. — Les nomades : leurs migrations annuelles. — L'élevage du bétail. — Caractère des Backhtiaris : controverses à cet égard. — Querelles et crimes : leurs répressions. — Armes des Backhtiaris. — L'équitation chez les Backhtiaris. — Les femmes backhtiaris. — Alimentation des Backhtiaris. — Le vêtement chez les Backhtiaris. — Hygiène et ablutions. — L'union chez les Backhtiaris. — Célébration des mariages chez les Backhtiaris. — Les enfants chez les Backhtiaris. — Les femmes backhtiaris et l'exercice de la médecine. — La religion chez les Backhtiaris. — Les cérémonies funèbres. — Les cimetières backhtiaris. — L'agriculture chez les Backhtiaris. — Les irrigations. — De la propriété. — Division politique des Backhtiaris. — Mohammed-Taki-Khan. — Jafir-Gholi-Khan. — Hussein-Gholi-Khan. — Administration des tribus backhtiaris : l'Ilkhani et l'Ilbegi. — Le Khan. — Le Ketchuda. — Le tribut du Shah de Perse. — Les successeurs d'Hussein-Gholi-Khan. — Le district de Chehar-Mahal. . . . . 171 à 202

CHAPITRE XV. — **Djounougoun. Retour à Ispahan.**

Le palais de Hadji-Ali-Gholi Khan. — Le village de Djounougoun. — Une consultation médicale. — Les dépendances du palais de Hadji-Ali-Gholi-Khan. — Départ de Djounougoun. — Curieuse rencontre. — Chez Fathola-Khan. — Retour de Tchalé-Choutour. — Une fâcheuse acquisition pour notre caravane. — Chute du fourgon dans le Zendeh-Rud. — Un village inhospitalier. — Retour à Ispahan. — Notre « home » à Ispahan. — Une visite à Djoulfa. — Un collège français d'enseignement secondaire. — La chapelle des Lazaristes français. — Les antiquaires de Djoulfa. — Une fête religieuse à Ispahan. — Visites du prince d'Abidja et du R. P. Demuthe. — Le Haft-Dest et le palais des Miroirs. — Sur l'avenue Chehar-Bagh. — Préparatifs de départ. La chasse au faucon. . . . . 203 à 232

CHAPITRE XVI. — **D'Ispahan à Téhéran.**

Le départ d'Ispahan. — D'Ispahan à Kachan. — Les fabriques de soie de Kachan. — Mésaventures d'un saltimbanque. — Le retour à Koum. — Un cadavre qui va demander justice. — Querelle de palefreniers. — Shahzadeh-Abdul-Azim. — Le retour à Téhéran. — Chez le Ministre de France. — Dans les jardins du Sadr-Azam. — Les jardins royaux de Doshan-Tépé. — La ménagerie royale. — Préparatifs de départ. — Une journée historique. — Le début du mouvement réformiste : le monopole des tabacs. — Le clergé contre le Shah. — Les marchands ferment le bazar et demandent une Constitution. — Le Shah accorde une Constitution à ses sujets. — Controverses sur le mouvement réformiste. — La régence est confiée à Mohammed-Ali-Mirza. — Les premières séances de la Chambre : critiques de l'Assemblée nationale. — Mort de Mouzaffer-ed-Dine :

Mohammed-Ali est proclamé Shah de Perse. — Premières luttes entre le Shah et le Medjlis. — Le Sadr-Azam Amin-es-Sultan : l'accord anglo-russe. — Le coup d'Etat de Mohammed-Ali. — Réconciliation du Shah et du Parlement. — Etat lamentable des troupes royales. — La garde du Shah. — Le Shah prête serment devant l'Assemblée. . . . . 233 à 266

CHAPITRE XVII. — **De Téhéran à la mer Caspienne.**

Un départ difficile. — Kazvine : ses punaises. — Les monuments de Kazvine. — La route dans la montagne. — Le pont de Menjil. — Dans les bois. — La ville de Recht. — En route vers Enzeli. — Les pêcheries du Ghilan. — Une ville sans hôtellerie. — L'humidité à Enzeli. — Le pavillon du Shah. — Le bazar et le quartier indigène d'Enzeli. — Le phare et le port d'Enzeli. — La Caspienne, mer russe. — De la Caspienne à Recht : Pir-i-Bazar. — Le transit sur la route de Recht à Téhéran. — La navigation sur la mer Caspienne. — Dans la paillotte d'Enzeli. — L'embarquement pour Bakou. . . . . 267 à 290

CONCLUSION

Un attentat contre Mohammed-Ali-Shah. — Soulèvements en province. — Le Shah quitte Téhéran. — Le Medjlis demande au Shah le respect de la Constitution. — Le coup d'Etat de Mohammed-Ali Shah : 23 juin 1908. — Répercussion du coup d'Etat sur la province. — La contre-révolution. — La révolution en province. — Intervention armée de la Russie et de l'Angleterre. — Les chefs nationalistes réclament le rétablissement de la Constitution. — Les armées nationalistes marchent sur Téhéran. — La Russie et l'Angleterre tentent d'arrêter la marche des armées nationalistes. — A l'assaut de Téhéran. — Retraite du Shah sur Sultanetabad. — Le Shah se réfugie à Zergendeh. — Formation d'un gouvernement provisoire : déposition de Mohammed-Ali-Shah. — Ahmed-Mirza est couronné Shah de Perse. — Zil-es-Sultan tente de rentrer en Perse. — Le Gouvernement provisoire poursuit le parti réactionnaire. — Liquidation de comptes avec Mohammed-Ali : le Shah déchu part pour l'exil. — Reconstitution du Comité nationaliste. — Inauguration du nouveau Parlement. — Dernières exécutions. — Situation de la Perse en juin 1910. 291 à 320



BOÎTE A ÉPICES EN FAÏENCE POLYCHROME, XVIIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur.)

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.



IMP MAX CREMNITZ . PARIS